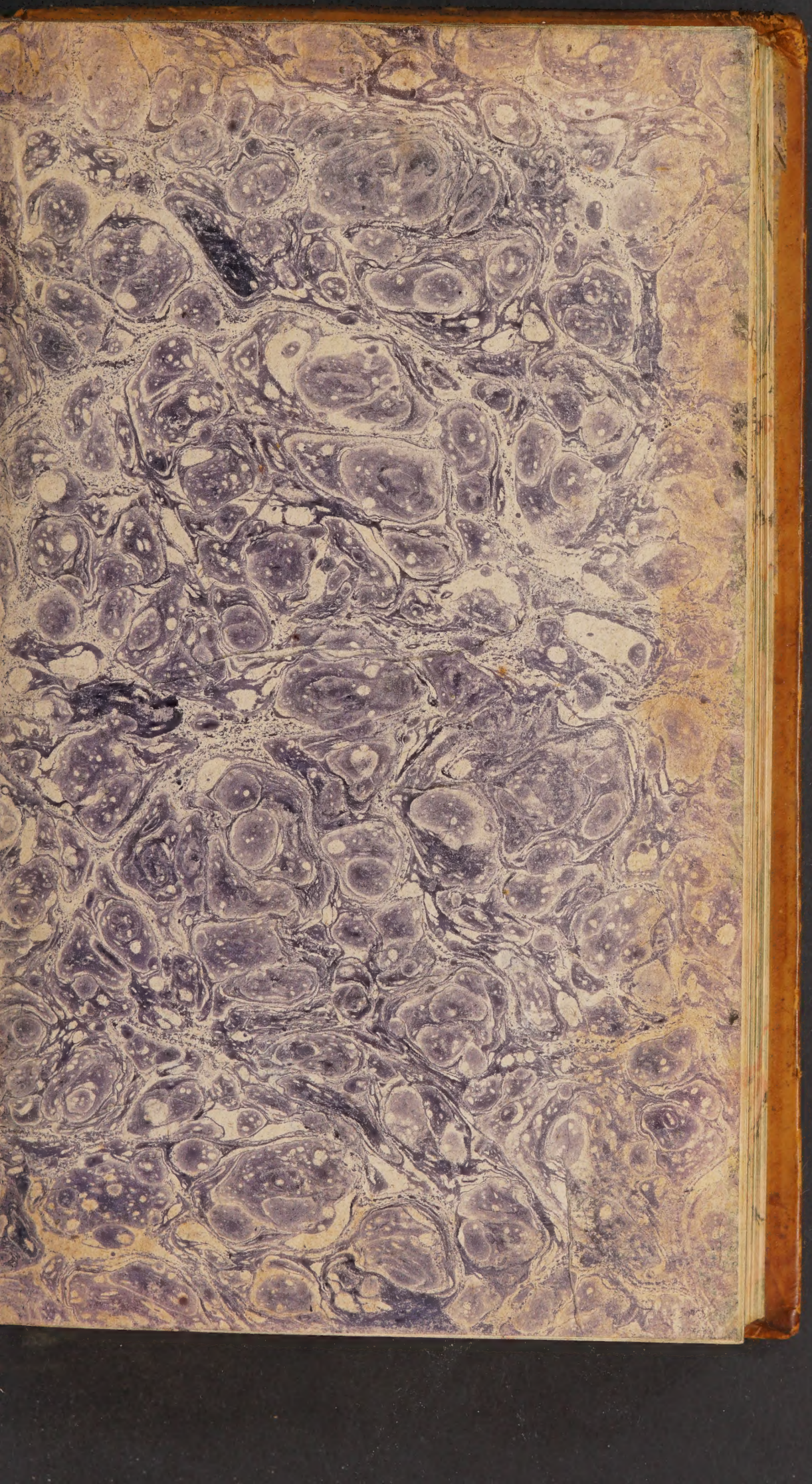
THE EISENHOWER LIBRARY
3 1151 03494 1330

BIBLIOTHECA FICTIVA

POÉSIES
DE
CATULLE

2



454 121
2 Mls

TRADUCTION COMPLÈTE
DES
POÉSIES DE CATULLE.

EDITION EN DEUX VOL. AVEC FIGURES.

Cet Ouvrage se trouve aussi chez les Libraires ci-après :

A Lyon, chez LE MAIRE.

A Bordeaux, chez CHAPPUIS, frères.

A Bruxelles, chez LE CHARLIER.

A Colmar, chez FONTAINE.

A Lille, chez VANAKERE.

A Montpellier, chez VIDAL.

A Londres, chez DEBOFFE.

A Saint-Pétersbourg, chez KLOSTERMANN.

A La Haye, chez DETHUNE.

A Hambourg, chez FAUCHE.

A Leipsick, chez GRIESHAMMER.

A Lausanne, chez GRASSET et Compagnie.

A Basle, chez DECKER.

A Breslaw, chez CORN.

TRADUCTION COMPLÈTE

DES

POÉSIES DE CATULLE,

SUIVIE

des Poésies de GALLUS et de la VEILLÉE DES FÊTES DE VÉNUS;

AVEC des Notes grammaticales, critiques, littéraires, historiques et mythologiques, les Parodies des Poëtes Latins modernes, et les meilleures Imitations des Poëtes Français :

PAR FRANÇOIS NOEL,

Membre de l'Athénée de Lyon, et Auteur du Dictionnaire de la Fable.

Tantum parva suo debet Verona Catullo,
Quantum magna suo Mantua Virgilio.

TOME II.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez LEGER, Libraire, quai des Augustins, n° 44 ;
Et chez REMONT, Libraire, même quai, n° 41.

AN XI — 1803.

NOTES
SUR LES POÉSIES
DE CATULLE.

J'avais d'abord eu le projet de recueillir les passages des auteurs anciens et modernes qui concernent Catulle. Mais les premiers se trouvent à-peu-près dans toutes les éditions. Quant aux seconds, c'est presque toujours l'éloge du commentateur, plutôt que celui du poète; cette double raison m'a déterminé à omettre les uns et les autres. Je demande cependant grace pour les trois pièces suivantes, en faveur de leur briéveté.

AD MANES CATULLIANOS.

Manes maximi et optimi poëtæ,
Et quantùm potè plurimùm diserti,
Seu vos Elysiis Thalia campis
Lentos dulcibus entheat susurris;
Sive argentea Sirmionis unda
Contrà consonat æmulum canenti;
Spirate ô faciles, meros amores,
Mollem versiculum, atticum leporem,
Puris vocibus, emicante venâ.

Hinc vos in teneris toris jacentes,
Hinc ego in torulis jacens tenellis,
Momenta invidulæ hæc pusilla morti
Suffurabimur, enecabimusque,
Dulcis obruta fructibus Lyæi.
At vos horridulæ valete abite hinc
Vitæ incommoda, tetricæ camænæ.

(*Julii Cæsaris Scaligeri Manes Catulliani.*

CATULLUS.

Ut velis *Cato*, vel *Catullus* esse,
Quosdam repperias Catonianos,
Quosdam repperias Catullianos:
At nullus *Cato*, nullus et *Catullus*;
Nullus qui potis horulâ vel unâ
Durum moribus assequi *Catonem*,
Mollem versibus assequi *Catullum*.

(*Stephanus Paschasius.* Vide *Delicias Poetarum Gallicorum.*)

CATULLUS.

Si cantare Jovem proprios fas esset amores,
Hoc et non alio posceret ore loqui.

(*C. Barlæi Miscell.* lib. II, p. 417. 1646.)

I.

AD CORNELIUM NEPOTEM.

Ce mètre, l'hendécasyllabe, nommé *Phalæcius*, est le premier des quatorze employés par Catulle dans ses différentes poésies. C'est ainsi qu'on le scande.

– – | – ∪ ∪ | – ∪ | – ∪ | – –

Ce mètre peut encore recevoir le trochée, – ∪, ou l'ïambe ∪ –, au premier pied.

Les commentateurs croient que ce Cornélius Népos est le même auquel on doit LES VIES DES GRANDS CAPITAINES. Il paraît, par le témoignage de divers auteurs, qu'il avait en effet composé trois livres de *Chroniques ;* ce qui explique assez bien le *tribus chartis*. Corradini prétend que ce mot ne marque que le petit nombre ; à la bonne heure.

vers 1. *Lepidum*. Le même explique ce terme par *lascif*. Je ne puis être de son avis. Catulle ne s'est-il pas exercé sur d'autres sujets ?

Ibid. *Novum*. Le même commentateur entend par-là que Catulle a été le premier à composer des poésies libres et galantes. Il oublie apparemment et Calvus, contemporain de l'amant de Lesbie, et le

quatrain de Q. Catulus, cité par Cicéron dans ses Dialogues *de la Nature des Dieux;* quatrain qui, dans le seizième siècle, donna naissance à cette foule de sonnets italiens sur *la belle Matineuse ;* à moins qu'on ne veuille confondre ce Q. Catulus avec notre poète, contemporain en effet de l'orateur. Doering partage l'opinion de Corradini.

On a pu remarquer que dans ce vers ces deux épithètes ne sont jointes par aucune copulative, contre l'usage des Latins. Catulle nous en fournira d'autres exemples. Les Anglais usent à cet égard d'une grande licence. Il leur est permis de cumuler les épithètes dans un seul vers. Il en résulte quelquefois de l'énergie et des images, mais souvent aussi de la confusion et de l'obscurité. La langue française est plus sévère. Loin d'admettre cette cumulation, elle ne souffre d'épithètes que celles qui peuvent ajouter à l'image, au sentiment, ou bien à la pensée; aussi est-ce la langue dans laquelle il est le plus difficile d'écrire en vers; et, si l'on y réfléchit sérieusement, je ne sais si cette réserve, ou, si l'on veut, cette timidité, n'est pas préférable.

v. 2. *Aridâ modo pumice*, etc. Pezay traduit ce vers par ces mots : *Tant de fois repoli par ma muse ;* puis il trouve l'expression peu convenable à des pièces échappées dans l'ivresse de l'amour et du vin. C'est que Catulle n'a pas dit un mot de cela. Il a fait relier son ouvrage avant d'en faire présent à son

ami, et voilà tout. On sait que les anciens étoient dans l'usage de polir la couverture de leurs livres avec la pierre-ponce. C'est ce que Martial appelle : *Aridi pumicis aspero morsu politum.* Au reste, Pezay adopte le sens suivi par la Chapelle, qui débute ainsi :

Mon cher Cornélius, je vous offre mon livre,
Que j'ai revu cent fois en rigoureux censeur,
Et peut-être qu'il pourra vivre
Long-temps après son auteur.

Pezay se moque de son quatrain, et il a raison; mais il ne fallait pas y prendre un contre-sens. Suivant Doering, ce tour signifie que l'ouvrage vient d'être achevé.

v. 9. *Patrona virgo.* Plusieurs éditions portent *patrima*; allusion à Minerve, qui, sortie du cerveau de Jupiter, avait un père sans avoir eu de mère. Un autre commentateur lit *Peranna*, déesse qui présidait à la succession des temps; ce qui ferait avec le *perenne* du dernier vers, un jeu de mots peu digne de Catulle. Heinsius propose *quod*, ô patrone, *gyro sæcli.* Je me suis contenté de la leçon ordinaire, *Muse protectrice des chants badins*, qu'elle inspire; car ce n'est sans doute pas la muse de l'histoire qui se chargera d'immortaliser des chansons. Vossius et après lui Volpi, qui lisent *patroa*, ont suivi à-peu-près le même sens.

Ausone est le premier qui ait parodié cette dédicace. On va voir, par la surcharge des expressions, quelle distance il y a du goût simple de Catulle au bel-esprit du siècle de Gratien.

Cui dono lepidum, novum libellum,
Veronensis ait poëta quondam?
Inventoque dedit statim Nepoti.
At nos illepidum, rudem libellum,
Burras, quisquilias, ineptiasque,
Credemus gremio cui fovendum?
Inveni, (trepidæ, silete, nugæ,)
Nec doctum minùs, et magis benignum,
Quàm quem Gallia præbuit Catullo.

Chez les poètes latins modernes, les parodies de la même pièce sont en assez grand nombre. J'en ai recueilli jusqu'à douze, lorsque je préparais cette édition. Je me contenterai d'en citer deux qui m'ont paru mériter d'être distinguées de la foule.

La première est d'Audebert, qui l'a mise à la tête d'un poëme latin *sur Rome*, dédié au cardinal Alexandre Farnèse.

An donem illepidum novum libellum,
Limatum minùs et minùs politum,
Venustumque minùs minùsque dignum,
Farnesi, tibi? qui novem Sororum
Sacris à tenero dicatus ungue
Politissimus es politiorum,
Venustissimus et venustiorum,

Et dignissimus unus Italorum :
Donabo tamen atque consecrabo,
Qualiscumque sit, ut tuo favore
Plus uno maneat perennis ævo.

La seconde est encore d'un Français, Joachim du Bellay, connu dans notre langue par des poésies qui ne sont pas sans mérite.

Cui donem potiùs novum libellum,
Quo raptum refero meæ puellæ,
Gordî, quàm tibi, qui meam puellam
Sic amas, propriam ut putes sororem.
Quare, quidquid id est novi libelli,
Gordî, quod tibi nunc damus legendum,
Sic velim accipias, scias ut illam
A me plus oculis meis amatam,
Et te plus oculis meis amatum.

La plus récente a été mise par le P. Desbillons à la tête de l'édition de ses Fables, de 1754, et est adressée au savant Sallier, alors bibliothécaire du roi.

Je n'ai trouvé que la traduction suivante en vers français :

A qui donner ce livre frais éclos,
Joli, paré de neuve couverture ?
A toi sans doute, illustre et cher Népos,
Qui de mes jeux ne hais pas la lecture.
Tu les goûtais dès le temps que tu fis
Ce beau traité, ce recueil où tu mis
En trois *cahiers* l'Histoire Universelle,

Œuvre non vue encor dans ton pays;
Mes petits vers sont peu de chose au prix,
Mais par ton nom ils vivront autant qu'elle.

Un de nos vieux poëtes, Baïf, en a donné une espèce de paraphrase. Elle m'a paru trop longue et trop peu agréable pour trouver place ici; mais, à tout prendre, elle a au moins l'avantage de la naïveté et d'une sorte d'abandon sur cette version sèche de la Monnoye.

II.

AD PASSEREM LESBIAE.

Le docte Politien, Lampridius et Turnèbe ont cru reconnaître dans le moineau de Lesbie une allégorie ordurière, et l'entêtement du premier lui a valu la gaîté de Sannazar qu'on va lire.

AD PULICIANUM.

Ait nescio quis Pulicianus,
Ni pulex malè sit vocandus hic, qui
Unus grammaticus, sed his minutis
Vel longè inferior minutiorque est,
Divinum sibi passerem Catulli
Haud quaquàm benè passerem sonare:
Nec jam id esse, quod autument legentes
Sed quod versiculis parùm pudicis
Ludens innuat ipse Martialis;
Da mihi basia, sed Catulliana:

Quæ si tot fuerint, quot ille dixit,
Donabo tibi passerem Catulli.
Ut sit quod puero poëta possit
Post longas dare basiationes,
Quod salvo nequeat pudore dici.
Proh dî! quàm vafer es, Puliciane,
Solus qui benè calleas poëtas!
Nimirùm, et quod ab omnibus probetur,
Mutandum quoque suspicaris illud,
Quod nunc illepidumque et infacetum
Mendosis epigrammaton libellis
Insulsè legit imperita turba:
Sic forsan tener ausus est Catullus
Magno mittere passerem Maroni:
Cum sit simpliciusque rectiusque,
Mitti dicere, mentulam Maroni.
Sed quid vos, Aganippides puellæ,
Ridetis? Meus hic Pulicianus
Tam bellum sibi passerem Catulli
Intrà viscera habere concupiscit.

Je suis de l'avis de Sannazar. Conservez à cette pièce le sens naturel qu'elle présente ; c'est un modèle de grace et de bon goût : adoptez l'allégorie licencieuse, il n'y a plus rien que de froid et de gêné.

Corradini, dont je suis l'opinion, excuse pourtant Politien, parce que, dit-il, *Politi ac bellî caudâ delectantur*. Volpi propose un moyen terme qui concilie les deux opinions. Selon lui, ce joli madrigal, à force de passer de bouche en bouche, a pu finir par donner lieu à des allusions, à des équivoques libertines.

Cette dernière idée est appuyée sur des passages très-décisifs de Martial. Outre la citation de Sannazar : *Donabo tibi passerem Catulli*, on en pourra juger par ce passage des *Apophorètes*, où il est question de *cage* et d'*oiseau* :

Si tibi talis erit, qualem dilecta Catullo
Lesbia ploravit, hîc habitare potest.

Chaulieu a suivi cette idée dans ce couplet, sur une demoiselle qui aimait éperdument un moineau franc :

Autant et plus que sa vie
Phyllis aime un passereau;
Ainsi la jeune Lesbie
Jadis aima son moineau.
Mais de celui de Catulle
Se laissant aussi charmer,
Dans sa cage, sans scrupule
Elle eut soin de l'enfermer.

v. 3. *Primum digitum.* La première phalange, le bout du doigt.

Ibid. *Dare adpetenti.* Vossius lit, sans nécessité, *ac patentis.* Volpi compare le badinage de Lesbie à celui d'une mère qui présente le sein à son nourrisson. Les verbes *dare* et *adpetere* étaient les termes propres pour exprimer l'action de la mère et de l'enfant.

v. 5. *Desiderio*, c'est-à-dire, la maîtresse du poète, l'objet de ses desirs.

Ibid. *Nitenti.* Les poètes emploient souvent *nitor* pour *forma*, l'éclat du teint pour la beauté même.

v. 8. *Acquiescat.* J'ai suivi la leçon d'Alde, comme la plus naturelle. Ne pourrait-on pas lire *acquiescit*, et faire de ce vers le commencement d'une comparaison dont Lesbie est le premier terme, et Catulle est le second?

v. 9. *Possem.* Volpi lit *posse*, et en fait dépendre *tam gratum est.*

v. 11. *Puellæ pernici.* L'héroïne aux pieds légers. La fable d'Atalante est assez connue. On prétend que les belles de nos jours courent aussi bien qu'elle, mais qu'heureusement les pommes d'or n'ont rien perdu de leur vertu.

v. 13. *Zonam soliit.* Les jeunes Grecques et Romaines portaient une ceinture. C'était au mari à l'ôter la première nuit des noces. De-là l'expression de *zonam solvere*, pour ravir les prémices, cueillir la fleur virginale. De-là le surnom de *Cinxia*, donné à Junon, comme présidant à ce prélude des premiers combats. De-là Λυσιζώνοι, épithète appliquée aux femmes initiées aux mystères de l'amour.

Mélissus, poëte latin allemand, a parodié cette pièce. Sa parodie a pour objet un ais ou planche de

navire, à l'aide de laquelle il avait échappé à un naufrage. Je me contente de l'indiquer.

Un autre Allemand, Conradinus, l'a appliquée à un tourtereau. Les vers ne manquent pas de grace et de mollesse.

AD TURTUREM SUUM.

Turtur, deliciæ meæ nigelle
Qui mî sæpiùs excutis molestas
Tristi è pectore cogitationes :
Qui cum ludere, cuique ferre grana ;
Et lectum soleo parare arenâ :
Qui mensæ atque humero involas vocanti,
Psittaco mage chare turtur Indo :
Qui spectacula comicosque ludos
Dulcis conjugii atque casti amoris
In magno velut exhibes theatro
Sub parvo lare quo colo Camœnas,
Dulci cum pare colloquens amores
Grato murmure blandulisque ocellis :
Amplexum referunt subindè et alæ,
Junctis oscula personantque rostris ;
Qui monstras quid amantium sit ardor,
Quid fides in amore conjugali,
Nunquàm solus edens, bibensve solus,
Qui vel cum pare granulum minutum
Partiris, simul avolas aquatum :
O insignis amator et fidelis :
Tu vitâ alliceres tuâ ad jugalis
Vitæ gaudia bellicam Camillam ;
Vel durum Hippolytum feras sequentem.

La dernière parodie est assez bizarre. Scévole-Sainte-Marthe en est l'auteur.

Turpes deliciæ senis salacis,
Rufa putida, quam in sinu tenere,
Cui penem vietum dare adpetenti,
Et lentas solet excitare curas,
Cum vobis nimiùm libidinosis
Fœdum nescio quid lubet jocari,
Irritatus ut adquiescat ardor.
Tecum ludere velle, sicut ipsum,
Mene, putida, mene, Rufa, censes?
Tam grave id mihi quàm ferunt pudicæ
Amato Berecynthiæ puello
Nymphæ Sangaridis fuisse crimen,
Quòd testes secuit parùm pudicos.

L'imitation qui suit, est de Rigoley de Juvigny.

Fortuné passereau, ton sort est trop heureux;
Tu fais tous les plaisirs de ma jeune maîtresse:
Elle-même t'excite à becqueter sans cesse
Ou ses doigts délicats, ou son sein amoureux.

Ce jeu devient pour elle une douce habitude,
Du feu qui la consume il appaise l'ardeur;
Il ramène à propos le calme dans son cœur,
Et bannit pour un temps sa tendre inquiétude.

Ah! s'il m'était permis, dans mes ennuis pressans,
De jouer avec toi comme fait cette belle,
Ou bien, si, comme toi, folâtrant avec elle,
Je pouvais soulager les maux ue je ressens:

Que j'oublierais bientôt le tourment que j'endure!
J'aurais plus de plaisir qu'Atalante autrefois
N'en eut au doux moment où, *réduite aux abois*,
Pour son heureux vainqueur *elle ôta* sa ceinture.

Un censeur sévère pourrait blâmer ici l'expression peu agréable, *réduite aux abois ;* et un goût un peu délicat aurait pu apprendre au traducteur que c'est l'heureux vainqueur qui *délie* la ceinture de son amante.

Chapelle a sans doute pris dans le madrigal de Catulle, l'idée de la pièce suivante, adressée au moineau de Climène.

Petit moineau, délices de Climène,
Qui l'amusez par sauts et tours badins,
Chassez, mordez galans bruns et blondins,
Que Cupidon à ses genoux amène.
Sans distinguer nobles ou citadins,
A mes rivaux livrez guerre traîtresse;
Becquetez-les sur-tout, quand leur tendresse
S'émancipant veut dérober faveurs,
Qu'amour ne doit qu'à mes vives ardeurs.
Daignez servir le beau feu qui me brûle;
Suivez Climène, et gardez ses appas.
Quoique ne sois tant disert que Catulle,
Vers louangeurs ne vous manqueront pas.
Si méprisez les tributs de ma veine,
Ne me privez pour cela de vos soins:
Biscuits friands je vous promets du moins;
Vous vous tiendrez à cette offre certaine.

Bien je connais votre morale saine,
Sages moineaux ; toujours solidité
Fixe vos goûts : plaisir seul vous anime ;
Il faut jouir : voilà votre maxime,
Dogme chez nous follement contesté.
Pour vous, moineau, si faites vanité
Du beau servage où le destin vous lie,
Pas ne serez accusé de folie,
Comme estimant frivole volupté ;
Là seulement gîte félicité.
L'heureux moineau que l'amant de Lesbie
Ès bords du Tibre a jadis tant chanté,
Moins vit d'attraits dans l'aimable Romaine
A qui plaisait par sa vivacité,
Que n'en voyez aujourd'hui dans Climène.
Essaim de cœurs tout percés de ses traits
Savent qu'en dire et ne peuvent s'en taire.
Plus doit priser les éloges secrets
Qu'elle reçoit dans mes soupirs discrets.
Telle louange au tarif de Cythère,
Qui ne se paye avec souris coquets,
Cette monnoie, hélas ! fausse et légère,
Fait tous les fonds de certains beaux objets ;
Préserve, Amour, tout cœur tendre et sincère
De s'engager à si mince salaire,
Des vrais amans soutiens les intérêts ;
Tu n'auras pas grande besogne à faire.
Et vous, moineau, confident de mes vœux,
Cher favori de l'objet que j'adore,
Chassez, mordez, je vous le dis encore,
Chassez, mordez mes rivaux dangereux.
Par cris perçans, par insulte soudaine,
Interrompez leurs discours amoureux ;

Ne permettez à l'aimable Climène
Que d'écouter le récit de mes feux.

Je crois qu'on me pardonnera aisément d'avoir rapproché du madrigal de Catulle, cette jolie pièce d'un moderne.

LE SERIN.

Une beauté chère à Catulle,
Raffola jadis d'un moineau,
Malgré le fredon ridicule,
Et la roture de l'oiseau.
Vous placez mieux votre tendresse:
L'oiseau que votre main caresse
Est un serin bien coloré,
Par son chant, par sa gentillesse,
Fait pour être considéré:
C'est le héros de son espèce.
Aussi charme-t-il sa maîtresse;
Votre jeune cœur en est fou;
Il voltige sur la toilette;
Il est sur le doigt, sur le cou;
Sur la tête il vous sert d'aigrette:
S'il vous défrise, il est baisé
Entre vos lèvres demi-closes,
Et le bec du petit rusé
Semble pomper le suc des roses.

Non; cet oiseau si renommé,
Qui fut tant aimé de Lesbie,
Et le nectar et l'ambroisie,
Et le chénevis parfumé,
Qui passe dans sa gorge noire,

Selon moi ne valent un grain
Du millet pris dans votre main
Par l'oiseau digne de mémoire
Qui vous charme soir et matin.

Quand vous tiendrez de l'hyménée
Nouveau titre et nouveau destin,
Heureux qui, dans cette journée,
Prendra la place du serin!

III.

LUCTUS IN MORTE PASSERIS.

QUELQUES commentateurs ont cru que cette pièce tenait à la précédente. Il est probable qu'il est question du même moineau, mais célébré à des époques différentes.

V. 10. *Dominam.* Terme consacré chez les anciens pour exprimer une femme aimée. C'est en ce sens que les Français disent *maîtresse.*

V. 11. Pezay remarque, avec raison, que c'est des anciens qu'il faut apprendre l'art de faire contraster les idées sombres avec les idées riantes. C'est un art qu'on remarque sur-tout dans Horace, et c'est-là ce qui donne à leur poésie un charme que ne peuvent inspirer l'apprêt et l'enluminure du bel-esprit moderne.

v. 13. *At vobis malè sit.* Il n'est personne qui ne sente ce que ce mouvement a de passionné. Ce tour annonce toujours une imprécation. Virgile :

At tibi pro scelere, exclamat. . . . . ;

Tibulle :

At te qui pueruin donis corrumpere es ausus,
Rideat assiduis uxor inulta dolis!

Catulle lui-même :

At vobis mala dent dii deæque!

v. 16. *O factum malè!* Exclamation usitée dans les événemens fâcheux, ainsi que *factum benè, optimè!* dans les événemens heureux.

v. 18. *Flendo turgiduli*, etc. Quelle grace dans ces diminutifs, et quelle vivacité d'images!

Ce petit chef-d'œuvre a été célèbre chez les anciens. Juvénal y fait allusion dans ce vers :

. . . . . Cujus
Turbavit nitidos extinctus passer ocellos.

Il avait eu beaucoup d'imitateurs. On cite, entr'autres, le *Perroquet* d'Ovide, et la *Colombe* de Stella, que l'amitié, sans doute aveugle, de Martial mettait au-dessus. Nous ne pouvons juger de cette dernière imitation. Celle d'Ovide est ingénieuse ; mais le bel-

esprit y domine un peu trop, et c'est quelquefois aux dépens de la grace et du sentiment.

Les poètes Latins modernes se sont mis sur les rangs des imitateurs, ou plutôt des parodistes. On en jugera par ces exemples, que ceux à qui les Muses Latines plaisent encore, me pardonneront aisément d'insérer ici.

La première imitation est de notre célèbre Henri Estienne. Elle a pour objet la mort d'un jeune homme adonné au vin. On sent quelle infériorité doit naître du vice du sujet.

La seconde, d'un poète Italien, nommé Georgius-Anselmus Nepos, a plus de grace et de sensibilité : c'est un père qui déplore la mort de sa fille.

Flete, Sentiades meæ, et meorum
Cum fletu comites dolorum adeste.
Nostra Octaviola, illa nostra, nondùm
Heu! heu messibus en tribus peractis
Communes abiit misella in oras,
Negant undè pedem referre quemquam.
Flete, Sentiades meæ, et meorum
Cum fletu comites dolorum adeste.
Nam mellitula erat puella, et ultrò
Ad suum properabat ipsa patrem.
Circumpendulaque hinc modò, et modò indè
In sinu illius usque garriebat.
At vobis malè sit, mala astra, quæ atra
Tam bellam mihi filiam abstulistis.
O fatum grave! ô scelesta Clotho,

Tuâ sævitiâ mî uterque ocellus
Madens assiduo liquescit imbre.

Je passe une parodie de Victor Giselin, Belge, qui se plaint de ce qu'on lui a volé les lettres des savans avec lesquels il était en relation, tels que Douza, J. Lipse, etc. Cette parodie est fort longue, et ne semble pas fort heureuse.

La suivante, qui a pour objet la mort d'un petit chien, m'a paru plus agréable.

Elle est d'André Naugeri, poète Vénitien, et grand admirateur de Catulle, dont les vers latins se trouvent dans le Recueil intitulé : *Deliciæ Poëtarum Italorum.*

3.

Borgettus lepidus catellus ille,
Cujus blanditias proterviores,
Et lusus herus ipse, tántùm amabat,
Quantùm tale aliquid potest amari.
Nec mirum : dominum suum ipse nôrat,
Caram bima velut puella matrem;
Et nunc illius in sinu latebat,
Nunc blandè assiliebat huc et illuc
Ludens atque avido appetebat ore,
Erectis modò cruribus, bipesque
Mensæ adstabat herili, heroque ab ipso
Latratu tenero cibum petebat:
Nunc raptus rapido maloque fato
Ad manes abiit tenebricosos.
Miselle ô canis, ô miser catelle,

Nigras parvulus ut timebis umbras?
Ut sæpè et dominum tuum requires?
Cui pro deliciis jocisque longum
Heu! desiderium tui relinquis.

On ne sera peut-être pas fâché de voir comment Passerat a traité le même sujet, sans être imitateur ni parodiste.

4.

IN PASSERIS INTERITUM.

Quæritis undè novo turgescunt lumina fletu?
Et media abrumpit quis mihi verba dolor?
Interiit passer, doctus trepidantibus alis
In dominæ niveos ire, redire, sinus.
Ille sequi solitus solitusque audire vocantem:
Ille meo sitiens semper in ore bibit.
Non potuit pipire illo jucundiùs alter,
Dum peterent tenues aurea rostra cibos.
Nec sic errantes fixisset aranea muscas,
Quæ leve pendenti stamine texit opus:
Quàm morsus acres, subitâ cum percitus irâ,
Cornea in infestas stringeret arma manus.
Tantus erat galeam quatiens Priameius Hector,
Cùm Phrygio Danaos ureret igne rates.
Saltantem miserum rapuit tamen improba feles,
Condidit atque utero gaudia nostra suo.
Est certè insidiis, nec aperto Marte, peremptus:
Illa sinè alterno pugna cruore fuit.
Sic Paris Æmonium vitâ spoliavit Achillem:
Sic cecidit Liguris victa Camilla dolo.

Sic structam manibus Neptuni diruit urbem
Palladii gravidus milite venter equi.
Non longùm feles prædâ lætabitur istâ ;
Hanc sceleris diri maxima pœna manet.
Mactabo felemque simul, felisque propinquos,
Nullaque de totâ gente superstes erit.
At vos plumosis quæ verritis aëra pennis ;
Ultima gentili munera ferte meo.
Exequias raucæ raucis celebrate querelis :
Manibus intereà debita justa paro.
Thura, dapes, lacrymasque, novo cum nectare fundam,
Verbaque in immites insidiosa deos.
Floribus ornatus tumulus mox surget inanis,
Cujus erunt brevibus marmora sculpta notis :
Membra sepulta jacent crudeli felis in alvo :
Pervolat Elysium passeris umbra nemus.

5.

Le même Allemand, Conradinus, a imité encore ou parodié Catulle, et son imitation se fait lire avec plaisir.

Lugeté, ô volucres piique Amores,
Turtur mortuus est mihi tenellus,
Quem plus ipse oculis meis amabam :
Hunc nudum reperi sub arboré altâ ;
Quem diù propriâ manu libavi,
Et guttas vitrei dedi liquoris :
Qui me tam benè noverat, sub altis
Quàm nosset benè frondibus parentem,
Si denso in nemore educatus esset.
Qui, si tristis eram, simul gemebat,
Sin lætus, simul ipse lusitabat :

Qui circumvolitans et huc et illuc,
Nec sub sole patentibus fenestris,
Furtivos meditatus est volatus.
Nunc Orcus niger arcet, heu! misellum,
Qui bella omnia devorat barathro,
Et bellum mihi turturem voravit:
Quem tantùm haud doleo, simul sed ipsam
Consortem viduam gemo, relictam
Quæ nec frondibus insidere sparsis,
Nec jam granula jacta curat ulla,
Nec sitim positâ levare lymphâ,
Luctu et tabe peresa tota amoris.
Sic ambo duplicant meum dolorem,
Ille quem scio jam perîssé dudùm,
Hæc quam nunc video perire totam.

La pièce suivante est assez agréable pour me dispenser d'en rapporter d'autres. Je me contenterai de les indiquer. Elle est dans le *Deliciæ Poëtarum Belgarum*, sous le nom d'Hadrianus Marius.

6.

Passer mellee, delicate passer,
Post me primus amor meæ puellæ,
Lusus, deliciæ utriusque nostrûm,
Sic nos deseris? Ah! miselle, quæ te,
Quæ tam dira tenet necis cupido?
Umbrane Elysiæ beata sylvæ
Diversum avocat, eripitque nobis
Amor passeris an Catulliani?
Et nil te gemitus, nihil querelæ,
Nil moneut dominæ per ora fletus,

Qui fontis saliunt perennis instar?
Passer mellee, delicate passer,
Testis unicę lusuum meorum,
Meorum quoque particeps amorum!
Namque te quoties sinu beato,
Quæ mî carior est meis ocellis,
Inter candidulas suas papillas,
Me (mirum) nihil invidente, fovit,
Cum tu de roseâ tuâ latebrâ
Rostrum leniter exerens supinum,
Audax insuper osculum petebas,
At quale improba conserit columba,
Linguam atque ignea vellicans labella,
Succum nectareæ hauriens salivæ!
Quid dicam, quoties rubente mane
Somno pressus uterque cum jaceret,
Nos circumvolitans modò huc, modò illuc,
Et circumsiliensque, pipilansque,
Morsitans quoque, denique excitâris,
Nobiscum ut calido thoro receptus
Posses frigidulum fovere corpus?
Passer mellee, delicate passer.
Hero da veniam tuo fatenti:
Plumâ sæpè Jovem tegi sub istâ,
Aut divorum aliquem miser timebam.
At quantùm miser, ah miselle, quantùm
Jam nunc passere discrepas ab illo!
En labant oculi, tremor tenellos
Artus concutit horridus, pedesque
Detrectant leve sustinere corpus.
Passer mellee, delicate passer,
Sic nos deseris? Ah! miselle passer,
Lusus Persephones future passer,

Timor passeris et Catulliani.
Nam mellitior es venustiorque.
At nos, quandò aliud nihil relictum est,
Pro solatiolo doloris, uxor,
Condamus teneros brevi sepulchro
Artus passeris; en sub hâc solebat
Ille ludere citrio virenti :
Hæc illum tegat atque crescat ex hoc.
Versu fictilis hoc notetur urna :
Passer passere mollior Catulli,
Et venustior elegantiorque,
Repostus citrio sub hâc quiescit.
Lugete, ô volucres, piosque manes
Salutate subinde cantilenis,
Et mortem volucres timete amores.

Plusieurs autres poètes ont emprunté le même cadre, pour célébrer, Mélissus, cette même planche qui lui avait aidé à échapper au naufrage; Gradius, Ragusain, la perte de la petite chienne du cardinal Rasponi; Nic. Bourbon, l'épervier cher à sa belle; Posthius, Allemand, la mort d'un savant Véronais; Kallt, Allemand, sa propre continence, et son éloignement pour les vers libres, qu'il prie dévotement la Vierge d'éloigner de son recueil; Spinula, Milanais, le trépas d'un ami; Næranus, Belge, le retour d'un savant; Valois, la mort du célèbre Gassendi; et Ménage, celle du cheval du parasite Montmaur. Voyez *le Rec. de Sallengre*, etc.

Malgré le discrédit où sont tombées les lettres grec-

ques, je ne puis résister au plaisir de transcrire l'imitation grecque de la Monnoye, qui me paraît une des plus exactes et une des plus agréables.

ΘΡΗΝΟΣ

ἐπὶ τῷ Λεσβίας στρεθῷ.

Ἰὲ κλαίετε, Κύπρι καὶ Ἔρωτες,
Ὅσσοι θ' ἱμερόεντες ἄνδρες εἰσιν.
Ἰὲ Στρεθὸς ὄλωλε Κέρης
Ὃν αὐτοῖς ἴσον ὄμμασιν φιλησεν.
Ἦν γὰρ μειλίχιος, φίλην τε κείνην
Ἔγνω δηπότιν, ὡς τεκοῦσαν ἡ παῖς.
Οὐδ' αὐτῆς ποθ' ἑκὼν λέλοιπε κόλπους,
Ἀλλ' ἔνθα πτάμενος, κἢ ἔνθα, μέννη
Ἱππίζων ἐς ἄνασσαν ἶπεν αἰεὶ,
Ὅς νῦν βῇ διὰ νύκτα πρὸς τὸν οἶκον
Ὅθεν νόσιμός ἐσι, φασὶν, ἄτις.
Σὲ δ' ὁ Ζεὺς ὀλέσει, Νὺξ κακίστη,
Εἰς ἧς δώματα πᾶν καλὸν καταῤῥεῖ,
Ἦ μοι στρεθὸν ἔλες πωθεινὸν ἄτω.
Φεῦ τὸ σχέτλιον ἔργον, ὤ συ, δειλὲ,
Αἰ στρεθὲ τριπόθητέ, σὲ χάριν νῦν
Κέρης ὄμματα τῆς ἐμῆς ὑποιδε,
Τῶν πικρῶν ἀπὸ δακρύων ἐρυτρα.

Marot, en s'emparant de l'idée de Catulle, a su lui donner un tour nouveau, et nous apprendre comment il faut imiter les anciens. Je rapporterai d'abord son

imitation, et la traduction qui en a été faite par Nicolas Bourbon, qui a changé le mètre du poète latin.

DU PASSEREAU DE MAUPAS.

Las! il est mort, pleurez-le, damoiselles,
Le passereau de la jeune Maupas,
Un autre oyseau, qui n'a plume qu'aux aisles,
L'ha dévoré: le congnoissez-vous pas?
C'est ce fascheux Amour, qui, sans compas,
Avecques lui se jettoit au giron
De la pucelle et voloit environ,
Pour l'enflamber et tenir en détresse;
Mais, par despit, tua le passeron,
Quand il ne sceust rien faire à la maistresse.

DE PASSERE MORTUO LAMPADIS PUELLÆ.

Passer mortuus est, flete, puellæ,
Passer Lampadis: heu nonnisi in alis
Qui plumas habet, est funeris autor.
Hic ille, ille viden'? Ille Cupido est.
Nempè is dum petulans virginis unà
Colludit gremio, atque ignibus illam
Frustrà sollicitat, gutture stricto
Occidit miserum passerem, et hujus
Victricem dominam morte reliquit:
Flete omnes igitur, flete, puellæ.

Cette pièce est trop jolie pour n'avoir pas eu de nombreux imitateurs français. J'ai cru faire plaisir à mes lecteurs, en les faisant passer sous leurs yeux dans l'ordre des temps; je n'ai pas même excepté les imi-

tations de nos vieux poètes, que leur naïveté fera lire, malgré la vétusté du langage.

1.

PLEUREZ, joyeuses amourettes,
Pleurez, caresses joliettes,
Pleurez, tous hommes de plaisir,
Puisque mort a osé saisir
Le moineau de ma demoiselle,
Qui fut tout le passe-temps d'elle.
Je dis le moineau qu'elle aimoit,
Et plus que soi-même estimoit.
Car il estoit doux et joyeux,
Et si la cognoissoit trop mieux
Que la fille ne fait sa mère.
Il estoit de telle manière,
Que jamais il ne se bougeoit
De son giron où il logeoit,
Mais volletant à l'environ
De la belle et de son giron,
Il alloit pipiant sans cesse
Après sa très-chère maîtresse.
Mais après sa mort inhumaine,
Maintenant va et se pourmeine,
Par ceste ténébreuse voye
Dont jamais nul on ne renvoye.
Maudites soyez-vous, ténèbres
Des enfers tristes et funèbres,
Qui, par trop grande cruauté,
Ravissez toute grand'beauté.
Osté m'avez le gai moineau
Qui sur tous autres estoit beau.

O le grand tort que m'avez fait,
D'avoir pris oiseau si parfait,
Et ravi en si peu de temps
De ma mie le passe-temps
Dont elle a teint par grand' douleur
Ses clairs yeux de rouge couleur.

G. CORROZET.

2.

SUS! plorons le passereau
Qui gist clos en ce tombeau;
Une mort tant regrettée
Mérite d'être chantée.
Plorons le cruel destin
Du passereau de Catin;
Passereau qui estoit digne
De luire au ciel, nouveau signe:
Catin vivant l'a nourry,
L'a caressé, l'a chéry:
Aussi la petite beste
Méritoit qu'on lui fist feste;
Lorsque Catin l'appelloit,
Bien appris il sauteloit,
Et crété plein d'allégresse,
S'en venoit vers sa maîtresse
Se rendre dans son giron,
Tant il avoit l'esprit bon:
Aussi Catin bien soigneuse,
N'en estoit point dédaigneuse:
Catin lui faisoit tousiours
Faire mille et mille tours,
Mille petites gambades,

Mille gayes escalades.
Catin de sa propre main,
Luy émiettoit du pain :
Quelquefois sur sa poitrine,
Sur sa poitrine albastrine,
Entre deux tétons couché
Elle le tenoit caché :
Bref, en cent mille manières
De délices singulières,
Elle rendoit bienheureux
Cest oyselet amoureux.

Mais ores il se promeine
Par la ténébreuse plaine
D'où personne ne revient ;
Je meurs quand il m'en souvient.
Tristes et méchantes ombres,
Pleines de deuils et d'encombres,
Qui avez mis au tombeau
Un si gentil passereau ;
Passereau, qui estoit digne
De luire au ciel, nouveau signe.

DURAND.

3.

ÉPITAPHE D'UN PETIT CHIEN.

DESSOUS cette motte verte
D'œillets et de lys couverte,
Gît le petit Peloton,
De qui le poil foleton
Frisoit d'une toison blanche
Le dos, le ventre et la hanche ;

Peloton, nos passe-temps,
Qui n'ont pas duré long-temps.
Car la mort portant envie
A l'aise de notre vie,
A dépêché vers Pluton
Notre petit Peloton,
Qui maintenant se promeine
Parmi cette ombreuse plaine,
D'où nul ne revient vers nous;
Que maudites soyez-vous,
Filandières de la vie,
D'avoir ainsi par envie
Dépêché devers Pluton
Notre petit Peloton!

4.

Pleurez, Amours, versez des larmes,
Le moineau de Lesbie est mort;
Ce moineau si rempli de charmes:
Pleurez, Amours, pleurez son sort.
Le ramage et les doux caprices
De cet oiseau *tout* gracieux
Faisaient ses plus chères délices;
Elle l'aimait plus que ses yeux.
On le voyait voler sans cesse
Ou sur son sein ou sur ses doigts:
Il revenait à sa maîtresse,
Si-tôt qu'il entendait sa voix.
Hélas! sa vie est terminée.
Il est dans le sombre séjour,
D'où l'on sait que la destinée
Empêche à jamais le retour.

O mort mille fois trop cruelle!
Funeste source de malheurs!
Vous êtes cause que ma belle
A les yeux tout baignés de pleurs.

GACON.

5.

TENDRE Vénus, tendres Amours, et vous,
Hommes galans qui servez belle amie,
En noirs atours aujourd'hui venez tous,
Pleurer la mort du moineau de Lesbie.
Las! il était son ébat le plus doux,
Elle l'aimait plus que sa propre vie:
Posé *tantôt* sur son sein, sur son bras,
Jamais enfant ne connut mieux sa mère;
En quelque lieu qu'elle tournât ses pas,
On le voyait qui, d'une aile légère,
Deçà, de-là, se hâtant de voler,
Par ses *pipies* semblait la rappeler.
Or vole-t-il vers ces manoirs funèbres,
Où, dès qu'on entre, on demeure toujours.
Que maudit soit ce pays de ténèbres,
Qui nous ravit nos plaisirs, nos amours.
O Parque injuste, ô rigueur *sans seconde!*
Pauvre moineau! cause de nos douleurs,
C'est pour ta mort que Lesbie est en pleurs,
Et qu'il en cuit aux plus beaux yeux du monde.

LA MONNOYE.

6.

Cette traduction a été rajeunie ainsi par les auteurs de la *Bibliothèque des Romans*.

Tendre Vénus, jeunes Amours, et vous,
Cœurs attachés à quelque douce amie,
Je vous appelle aujourd'hui, venez tous
Pleurer la mort du moineau de Lesbie.

C'était l'objet de ses tendres ébats,
Elle l'aimait plus que sa propre vie;
Posé *tantôt* sur son sein, sur son bras,
Jamais enfant ne connut mieux sa mie.

De-çà, de-là souvent il voltigeait;
Mais ayant peur de perdre une caresse,
Au moindre signe, en chantant, il venait
Se repercher au doigt de sa maîtresse.

Ah! nous perdons nos plaisirs, nos amours;
Il vole, hélas! vers ces manoirs funèbres,
Où dès qu'on entre, on demeure toujours;
Pays affreux, où règnent les ténèbres.

Oiseau charmant, qui causes nos douleurs,
A nos regrets que ta gloire réponde;
C'est pour ta mort que Lesbie est en pleurs;
Tu fais pleurer les plus beaux yeux du monde.

(*Août* 1776.)

7.

LE MOINEAU DE CLORIS.

Pleurez, jeunes Amours, pleurez, Graces naïves,
Muses, quittez le Pinde et vos vallons chéris,
Prêtez-moi les accords de vos lyres plaintives,
Pour soupirer la mort du moineau de Cloris.

Il est mort ce moineau, de nos jours la merveille,
Ce moineau que ma belle aimait plus que ses yeux,
Et que j'ai vu cent fois sur sa lèvre vermeille
S'enivrer d'un nectar réservé pour les dieux.

Car le petit badin, ingénieux à plaire,
La becquetait sans cesse, ou voltigeait *autour*,
Il la reconnaissait comme un enfant sa mère,
Et par ses petits cris lui marquait son amour.

Il parcourt à présent des routes ténébreuses,
D'où nul *être* jamais ne revint en ces lieux.
O dieux trop inhumains des demeures affreuses,
Pourquoi ravissez-vous des biens si précieux?

O moineau malheureux! ô Parque impitoyable!
De ton fatal ciseau rien ne l'a su parer.
Et, depuis ce moment, Cloris inconsolable
Obscurcit ses beaux yeux, à force de pleurer.

RICHER.

8.

PLEUREZ, Graces, pleurez, Amours;
Le moineau chéri de Lesbie
Vient de finir ses heureux jours:
Les dieux lui portaient trop d'envie.

Elle l'aimait plus que ses yeux;
Il était si beau, si fidèle!
Mille baisers délicieux
L'enchaînaient toujours auprès d'elle.

Si quelquefois il voltigeait,
Un signe, la moindre caresse,

Tout aussi-tôt le ramenait
Sur le beau sein de sa maîtresse.

Mais hélàs! cet aimable oiseau
Descend sur le sombre rivage :
Parque inhumaine! ton ciseau
De l'amour a détruit l'ouvrage.

Inflexible divinité,
Rien n'amollit ton cœur barbare ;
Sous tes coups tombe la beauté
Dans l'affreuse nuit du Tartare.

O toi qui faisais les plaisirs
De ma chère et tendre Lesbie,
Quoi! tu meurs! ses pleurs, ses soupirs
Ne peuvent te rendre à la vie.

Oiseau digne d'un meilleur sort,
Objet de l'amour le plus tendre,
Vois quels regrets cause ta mort
Par les pleurs que tu fais répandre.

RIGOLEY DE JUVIGNY.

9.

Il n'est plus, le gentil oiseau,
L'oiseau chéri de ma maîtresse;
Malgré son vol léger, de la Parque traîtresse
Il n'a pu, jeune encore, éviter le ciseau.
Par combien de plaisirs il tenait à la vie!
Qu'ils étaient beaux les jours de l'aimable serin!
Sur son brillant plumage à chaque instant Délie
Se plaisait à glisser sa caressante main.
Il puisait à son gré le nectar sur sa bouche;

Plus bas entre des lys se formant une couche,
Il becquetait la rose et dormait dans son sein.
Que de fois ma main frémissante
Tenta d'y troubler son sommeil!
Que de fois sur son bec ma bouche à son réveil
A repris les baisers qu'y posait mon amante!
Que j'aimais à le voir de desirs agité
Poursuivre en sa prison son épouse chérie,
Et présenter à mon amie
Le tableau de la volupté!
Mais c'en est fait; en vain sa compagne l'appelle:
Il ne reviendra plus, ce malheureux époux,
L'agacer de son bec, le couvrir de son aile;
Elle n'entendra plus son ramage si doux.

Tu pleures, ma Délie, et je pleure moi-même.
Nous lisons dans nos yeux: « Faut-il que l'un de nous,
» Haï du ciel, survive à ce qu'il aime? »

LE GAY.

Je dois l'imitation suivante à un jeune Grec qui me l'a donnée à Venise. Je ne sais si je me trompe; mais il me semble qu'il est impossible de mieux saisir la grace et la mignardise de l'original.

10.

PIANGETE, ô Veneri,
Piangete, Amori,
E voi più teneri
Leggiadri cori;

Il passerino
Di Lesbia un rio

Fatal destino
Lo sì rapio.

Augellin raro,
Delizie sue,
Che a lei più caro
De gli occhi fue;

Che qual infante,
Amabil prole,
La madre amante
Conoscer suole;

Tal dolce ameno
Lei conoscea,
Ne dal suo seno
Mai si toglica.

Ma pigolando
Sopra la gonna,
Giva piando
Solo a Madonna.

O male bolge,
Valli d'Averno,
Cui tutte involge
Il bujo eterno!

Voi mal n'habbiate,
Ch' invidiose
Tutte ingojate
Le belle cose:

Passer si bello
Tolto m'havete,

Oh! l'atto fello
Di che ree siete!

Per voi ne aviene
Che tumidetti
Rossicci tiene
Lesbia gli occhietti.

DEL BASSANI.

II.

GRACES, pleurez : pleurez, tendres Amours;
Pleurez!... La mort de l'oiseau de Lesbie
En jours de deuil doit changer vos beaux jours!
Oui, c'en est fait! et la Parque ennemie
Vient de plonger dans la nuit du tombeau
Le seul oiseau que chérissait Lesbie:
Pleurez!... Lesbie a perdu son moineau.
Qu'il était doux! Comme il savait lui plaire!
Jamais enfant connut-il mieux sa mère?
Ah! de son sort combien j'étais jaloux,
Quand sur le sein de celle que j'adore
Il se plaçait, sans craindre son courroux,
En liberté jouait sur ses genoux,
Puis s'envolait, pour revenir encore!
Et maintenant, dans l'infernal séjour
Le malheureux erre au milieu des ombres!
Il a déjà passé ces rives sombres,
Ces tristes bords, qu'on passe sans retour!
Que je te hais, empire du Tartare!
Abîme affreux pour qui rien n'est sacré!
Où tout périt par l'oubli dévoré!
Divinités de l'Achéron avare!

Et toi sur-tout, l'auteur de tous nos maux,
Qui nous ravis l'oiseau le plus aimable,
Le plus aimé, le plus beau des oiseaux;
Que je te hais, ô mort impitoyable!
Applaudis-toi de nos justes douleurs.
Vois-tu Lesbie? hélas! Eh bien! ces pleurs
Qui de ses yeux roulent sur son visage,
Cruelle mort!... ces pleurs sont ton ouvrage!

ROGER.

Je terminerai par ces trois petites pièces, qui ont quelque rapport avec celle de Catulle.

12.

EPITAPHE DE BAGATELLE, MOINEAU.

A son devoir, à son amour fidèle,
Caressant joujou d'une belle,
Ci-gît qui des moineaux était le plus heureux.
Jaloux de son bonheur le destin rigoureux
A tranché de ses jours la trame encor nouvelle.
Passant, à la pitié ne soyez point rebelle;
Pleurez-le, plaignez-nous, ce jour malencontreux
Emporte les ris et les jeux,
Avec l'aimable Bagatelle.

(*Mercure de Février.* 1735.)

13.

EPITAPHE D'UN SERIN.

Ci-gît, hélas! la perle des oiseaux,
Gosier, plumage, et sur-tout art de plaire,

Fidélité, fredons toujours nouveaux,
Tout est perdu; vous ne cessez de faire
Couler nos pleurs, en troublant nos plaisirs,
O Libitine! ô cruelle déesse!
N'oserons-nous plus avoir de tendresse?
N'oserons-nous plus former de desirs?
Pleurez, pleurez, ô déesse cruelle,
D'avoir ainsi consterné les Amours,
En condamnant à la nuit éternelle
L'aimable oiseau qu'ils pleureront toujours.

(*Les Muses Helvétiennes.* 1775.)

14.

EPITAPHE D'UN MOINEAU.

L'OISEAU sous ces fleurs enterré
N'étonnait point par son plumage,
N'enchantait point par son ramage:
Mais il aimait.... il fut pleuré.

C. ARNAULT.

La mort de cet oiseau vanté a donné l'idée de la chanson suivante à un des auteurs des Dîners du Vaudeville.

15.

LA SERINETTE.

Air: *L'Amour m'a fait la peinture.*

MARS inventa la trompette;
A Pan on doit les pipeaux.
Quel dieu fit la serinette?

J'en ai lu l'historiette
Dans les boudoirs de Paphos.

Chez Catulle, un jour Lesbie
Vit un serin jeune et beau ;
Elle en eut la fantaisie ;
Qui de nous à son amie
Eût refusé son oiseau ?

« Va, lui dit-il, près de celle
» Qui seule fait mon bonheur ;
» De mes feux gage fidèle,
» Sur son sein battant de l'aile,
» Fais pour moi battre son cœur. »

Aux caresses de l'amante
L'oiseau répond par ses chants :
Le jour, la nuit, il l'enchante ;
Mais nuit et jour quand on chante,
On ne chante pas long-temps.

Il meurt, et Lesbie arrose
Son cher serin de ses pleurs :
Pour cercueil on lui dispose
Un coffret de bois de rose ;
Catulle y jette des fleurs.

Lesbie en regrets s'épuise ;
Dieu d'amour ! tu les entends !...
Sous ses doigts, quelle surprise !
Le coffret qui s'organise
Du serin rend les accens.

L'art a su de ce modèle
Imiter les doux concerts,

Et d'un tour de manivelle,
A son serin chaque belle
Fait chanter jusqu'à six airs.

Mais en vain cette amusette
La charme quelques momens.
La belle tout bas répète :
« N'est-il point de serinette
» Qui forme ainsi les amans ? »

PHILIPON-LA-MADELAINE. An VI.

IV.

PHASELI LAUS ET DEDICATIO.

CATULLE paraît avoir composé cette dédicace, à l'occasion de son retour de la Bithynie. Il y rend un compte géographique de sa navigation. Il s'était embarqué au Pont sur un navire construit dans le pays, avait suivi la côte de Thrace, de-là était venu à Rhodes, de Rhodes dans l'Archipel, de l'Archipel dans l'Adriatique, où il avait rencontré le Pô, pour venir, en face du Mincio, dans le lac de Garde, près de Vérone sa patrie.

v. 1. *Phaselus.* Selon Nonius, c'était une embarcation particulière aux côtes de Naples. Marolle et La Chapelle traduisent ce mot par *brigantin* ; ce qui fait dire au premier des injures assez peu élégantes par l'élégant Pezay.

v. 2. *Ait fuisse, etc.* On a remarqué un hellénisme dans ce vers. Car, suivant les règles de la construction latine, il devrait y avoir *se celerrimum.*

v. 4. *Palmulæ.* C'est proprement l'extrémité de la rame, la partie plate qui fend les eaux.

v. 6. *Negat.* Vossius lit *nec aut.* Volpi objecte assez raisonnablement que Catulle a pris plaisir à opposer entr'eux *negat* et *ait* employé plus haut.

v. 12. *Loquente.* Les poètes ont le privilége de tout animer. Horace a dit aussi : *loquaces lymphæ.*

Ibid. *Sibilum.* Virgile exprime poétiquement le même effet dans ce vers :

Argutumque nemus pinosque loquentes.

v. 13. *Amastri.* Amastris, ville du Pont. La femme de Denys d'Héraclée, qui l'avait fait bâtir, lui avait donné son nom.

Ibid. *Cytore.* Ville et montagne de la Paphlagonie, qui produisent beaucoup de buis; ce qui rend raison de l'épithète *buxifer*, justifiée d'ailleurs par ce vers de Virgile :

Seu juvat undantem buxo spectare Cytorum.

v. 15. *Ultimâ ex origine.* Doering entend par-là une origine illustre. Car les arbres ont, dit-il, leur

noblesse et leur généalogie comme les hommes. De-là l'expression d'Horace :

Sylvæ filia nobilis.

v. 20. *Juppiter*, expression poétique pour le vent.

v. 21. *Pedem*. Ce sont les cordages attachés aux angles des voiles, et qui servent à les mouvoir. *Incidere in utrumque pedem*, exprime donc la manière dont le vent favorable vient frapper le milieu de la voile, et opère la tension simultanée des deux cordages.

v. 22. *Littoralibus diis*. On les distinguait des dieux de la mer. Virgile les nomme Glaucus, Panope et Ino Mélicerte. Le poète veut dire que la navigation a été si heureuse, qu'il n'a pas eu besoin d'adresser des vœux à ces divinités secourables. On dédiait aussi de petits modèles de navire aux Cabires ou dieux de Samothrace.

v. 24. *Novissimo*. Le Pont-Euxin, que l'on considérait comme l'extrémité de la Méditerranée.

v. 25. *Recondità*. Cette épithète exprime bien que le navire est dans le fond du port, et désormais à l'abri des orages.

v. 26. *Senet*. Vieux mot, pour *senescit*.

v. 27. *Gemelle Castor.* Le choix de ces dieux est convenable. Les feux qui portaient leur nom, connus des matelots modernes sous celui de *Saint-Elme*, annonçaient le retour du beau temps, et les navigateurs étaient sous leur protection spéciale.

Cette pièce a le mérite d'être écrite en ïambes purs, c'est-à-dire, en pieds de deux syllabes, dont la première est brève, et la seconde est longue. C'est le mérite de la difficulté vaincue. Ce vers s'appelle l'ïambique à six pieds, *senarius.*

Cette espèce d'*ex-voto,* qui était vraisemblablement suspendu dans le temple de Castor et de Pollux, nous offre peu d'intérêt, et cependant a eu le sort des ouvrages charmans, celui de faire éclore une foule d'imitations, ou plutôt de parodies.

La première est piquante. C'est une espèce de vaudeville satyrique que nous a conservé le compilateur des *Catalecta Virgilii.* Elle est dirigée contre le fameux Ventidius, qui, de muletier devenu préteur et consul, vengea les aigles romaines de l'humiliation de Crassus, en remportant plusieurs victoires sur les Parthes. On l'a attribuée à Virgile, mais sans preuve.

Sabinus ille, quem videtis, hospites,
Ait fuisse mulio celerrimus,
Neque ullius volantis impetum cisi
Nequîsse præterire, sive Mantuam
Opus foret volare, sive Brixiam,

Et hoc negat Tryphonis æmuli domum
Negare nobilem, insulamve Cæruli:
Ubi iste, post Sabinus, antè Quinctio
Bidente dicit attondise forcipe
Comata colla, ne qua sordidum jugo
Premente dura vulnus ederet juba.
Cremona frigida, et lutosa Gallia,
Tibi hæc fuisse et esse cognitissima
Ait Sabinus: ultimâ ex origine
Tuâ stetisse dicit in voragine,
Tuâ in palude deposîsse sarcinas,
Et indè tot per orbitosa millia
Jugum tulisse: læva, sive dextera
Strigare mula, sive utrumque cœperat,
Neque ulla vota semitalibus deis
Sibi esse facta, propter hoc novissimum
Paterna lora, proximumque pectinem *.
Sed hæc priùs fuère; nunc eburneâ
Sedetque sede, seque dedicat tibi,
Gemelle Castor, et gemelle Castoris.

Les parodistes modernes sont très-nombreux. Un savant, nommé Sixte Octavien, en a donné une collection avec des notes, publiée dans la ville d'Yorck, en 1579. Ce serait abuser de la patience du public, que de les réimprimer toutes. Et puis, *quis leget hæc?* Je me contenterai de les parcourir successivement, et je n'offrirai aux amateurs des Muses Latines que celles qui me paraîtront dignes de leur attention.

* *Sub* dedicat.

1. La première, du même G. Ans. Népos déjà cité, est dans le genre laudatif. C'est l'éloge de Virgile. Je n'ai cru y trouver que le mérite d'une parodie rigoureuse. (*Epig.* l. I.)

2. La seconde, de J. César Scaliger, est un échantillon de la politesse avec laquelle les savans du quinzième siècle se traitaient. C'est une sortie virulente contre Dolet, que le satyrique traite de *maq*..... de *voleur*, d'*assassin*, d'*ivrogne*. Les dieux que Dolet implore sont ceux qui président aux prisons, et ceux sous la protection desquels son ennemi le met sont Alastor et Mégère. (*Poëtices*, lib. I.)

3. La troisième est du même, et dans le même genre. Le poète y célèbre un certain Vidor, qui d'apothicaire s'était fait médecin. Ses dieux sont ceux de la pharmacie, ou plutôt le Marane (injure espagnole qui répond au mot B....) ne connaît de Dieu que lui-même. (*Ex Archilocho.*)

4. La quatrième, tirée des *Parodies morales* de Henri Estienne, a pour objet un misérable légiste devenu cuisinier.

5. La cinquième, de J. Lernutius, célèbre le bel œil de son amante, et, à ce titre, peut être inséré.

Ocellus ille, quem cano, dei alitis
Ait fuisse nidus unus unicus:
Neque ullius lepori amabilis nurus
Nequîsse prænitere, sive seriis

Opus foret vacare, sive lusibus.
Et hoc negat Lycænidis malè æmulæ
Negaré frontem, et auream Critheidem,
Plocenque nobilem, Æliamque Cæsiam,
Glyconida speclumque Belgii Antherin:
Ubi iste, post ocellus, anteà fuit
Serena stella; namque in orbe lacteo
Micante sæpè lumen extulit face.
Tabuda magne, tuque ductor Hespere,
Tibi hæc fuisse et esse cognitissima
Ocellus inquit : ultimâ ex origine
Choros stetisse dicit inter astricos:
Tuo ustulâsse te tuosque in æquore :
Et indè tot perinvidentium greges
Decus tulisse; dura, sive mollia
Moveret arma, sive mallet aliger
Simul protervus abdere utraque in jecur.
Neque ulla vota amasionibus diis
Sibi esse facta, cum veniret à domo
Jovis superbi adusque candidum hunc diem.
Sed hæc priùs fuère. Nunc Dionæo
Cluitque honore, seque dedicat tibi,
Cupido Amoris, atque Amor Cupidinis.

(*Lib. Ocellorum*, carm. XXV.)

6. Un cultivateur paisible, qui se met sous la tutèle du dieu des vendanges, après avoir long-temps fait la guerre, et s'être distingué à la bataille de Lépante, sans que jamais son courage ait invoqué les dieux des combats, est le sujet de la sixième, dont un poète Allemand, P. Mélissus Schédius, est l'auteur.

(*Schediasm. Poëtic.*)

7. Encore une gentillesse littéraire. C'est un Atimus, ancien maître d'école, proxenète, larron et paillard, qui est l'objet de cette septième parodie. Toscano, poète Italien, le traite fort mal, et le dévoue aux divinités impures de la débauche.

8. Le compilateur s'est mis lui-même sur les rangs, pour tympaniser un méchant ivrogne d'avocat, faussaire, dépositaire infidèle et violateur des loix saintes de l'hospitalité, qui finit par être un pilier de taverne.

9. Le même auteur flétrit d'un vers mordant un filou, souteneur de mauvais lieux, en faveur duquel il en invoque les divinités qu'il appelle *fornicalibus diis*.

10. C'est l'apothéose de la petite chienne de J. Lipse. Elle est de la même main que les deux précédentes.

Ici finit la collection de Sixte Octavien. Une autre compilation en ajoute aux précédentes une qui, dans l'ordre du recueil, est la onzième. Elle a pour objet un vin très-capiteux, et paraît d'une obscurité qu'il est peu important d'éclaircir. Mes recherches m'ont fait découvrir plusieurs autres parodies. Je ne donnerai que celles qui me paraîtront agréables.

La première est de Van der Does (Douza), Hollandais, dont on a des *Savia*, dans le genre des *Baisers* de Jean Second. Comme cette pièce en fait partie, je

l'insérerai, en l'abrégeant, pour en donner une idée. Van der Does y célèbre la bouche mignonne de Rosilla, et son apothéose, ou métamorphose en coupe, où Vénus boit le nectar.

1.

IN EFFIGIEM ROSILLÆ DEFUNCTÆ.

Et os et ista (quæ vides) labellula
Ferunt fuisse pyxidem Dioneam,
Ubi reposta margarita conderet:
Neque ullius deæ, aut puellæ honoribus
Nequîsse prænitere, sive quem tremens
Labante voce sub susurro amabili
Juvat querela, sive flammeus nitor,
Fragrantiæque mista vis flagrantiæ.
Et hoc negare Gallicum sinum negant
Ligustici sali insulasque Stœchadas;
Ubi ista, post labella nata basiis,
Coralla lucida antè, dos salaciæ *.
At erro: nec coralla enim ista Gorgonis,
Odor colorque, sed fuisse comprobat
Rosata, quæ (nepote Dardano Venus
Super Cythera vecto) et aurâ et osculis
Suis reficta spiritu induit novo,
Rosillulæque suavio addidit meæ.

Jocose Douza, basiis ovans tuis
Tibi hæc fuisse et esse cognitissima,
Et os, et ista clamitant labellula,

* Subaud. *fuére*.

Tuo bilinguia ore facta primitùs,
Tuis rude imbuisse suaviis jecur
Fatentur illa sucta, pressa mordicùs:
Et indè basiandi amore percita
Redhostiente contrà amore, nescio
Quid addidisse disciplinæ huic novi.
Ità herclè docta visa, seu bilingui opus
Prehensione, seu tremente sibilo,
Loquacibusve morsiunculis foret.
Sed hæc priùs fuêre, dum hîc quidem, ah! tibi
Fuit Rosilla, nunc quæ in orbe Cyprio
Suis minora facta pocla de labris
Jovi deisque nectare uda temperat,
Phryge abdicato, ovansque se dicat tibi
Dione Amoris, atque Amor Dionee.

2. La seconde est une invective contre des plagiaires.

La troisième est une satyre violente contre le czar Basilide. Elle est d'un Allemand, nommé Martinus Braschius.

La quatrième, du même Mélissus, roule sur un livre qui a fini par aller chez l'épicier.

La cinquième est à l'honneur d'un âne dont l'effigie est à la tête de l'éloge de l'âne, par Dan. Heinsius.

La sixième, d'un Allemand, Valens Acidalius, est l'éloge d'une Rose. On la lira avec plaisir.

Rosa hæc, rubere quam videtis, hospites,
Ait priùs fuisse candidissima:

Neque ullius decus suave lilii
Nequîsse præterire; seu coloribus
Opus foret valere, sive odoribus :
Et hoc negant perennicultæ Chloridos
Negare septa, triplicisque Gratiæ
Roseta, Pæsti amabiles et hortulos,
Paphonque et Idalî incultum jugi nemus :
Ubi illa denique id coloris exuit
Decus prioris et rubente purpurâ
Eburneas pudenter induit comas.
Venusque Cypria, ô! nemusque Cyprium,
Tibi hoc fuisse et esse cognitissimum
Ait Rosa ista, primulosque flosculos
Tuis stetisse dicit antè vallibus,
Tui imbuisse se fluore sanguinis :
Et indè mox suprà albicantium gregem
Caput tulisse fulgidum : corallinæ
Ut igneo micant rubore bacculæ;
Simul tibi aspra spina fixerat pedem.
Neque ulla vota florealibus diis
Sibi esse facta, cum his abiret à rubis
Profecta in orbis omnis extimas plagas.

Sed hæc fuêre. Nunc honore perpetim
Vigetque proprio, vigetque honos tibi,
Nemusque Cyprium, ô Venusque Cypriæ.

La pierre qui avait abrégé les jours d'un ami, et qui, dans son origine, était un fromage de Hollande, fait le sujet de la septième, dont l'auteur est un jésuite Belge, nommé Ch. Malapert.

La huitième est consacrée à l'éloge d'un moine,

savant théologien. Elle est d'un augustin Belge, nommé Ignace Dycker.

9. Le P. Cossart a emprunté ce cadre pour célébrer l'itinéraire du comte de Brienne-Loménie.

La dixième et la onzième me paraissent les plus agréables de toutes, et celles où règne un meilleur goût. L'une est de Valois, et l'autre de La Monnoye. Le sujet en est une courtisane, soit de Languedoc, soit de Dijon, célèbre par ses exploits, et retirée du service.

10.

Lycoris illa, quam videtis, hospites,
Ait fuisse pellicum facillima,
Neque ullius patrantis impetum viri
Nequîsse sustinere : sive lectulo
Opus foret jacere, sive gramine.
Et hoc negat celebre Septimaniæ
Negare littus, insulasve Stœchadas,
Torumve Julium, horridumve Vintium,
Druentiam, trucemve Gallicum sinum.
Ubi ista post Lycoris, ante civitas
Fuit superba. Namque in Olbiæ jugo
Puella sæpè nuda prostitit domi
Telon Colonia, Olbia et Colonia,
Tibi hæc fuisse et esse cognitissima
Ait Lycoris : infimâ ex origine
Tuo exstitisse dicit in cacumine :
Tuo dedisse navigantem in æquore :
Et indè tot per oppida frequentia
Viros tulisse : nocte, sive per diem

Mereret æra ; sive utrumque Cypridi
Proterva tempus atque amantibus daret.
Neque ulla vota lætioribus deis
Sibi esse facta, quùm veniret à toro
Novissimè calente ad alterum torum.
Sed hæc priùs fuêre : nunc inutilis
Senet quiete, seque dedicat tibi,
Gemella Julia, ac gemella Juliæ.

II.

Rhodantis illa, quam videtis, hospites,
Ait fuisse clarior Philænide,
Neque ullius salacis impetum natis
Nequîsse præterire, sive cui Venus
Opus foret supina, sive pendula,
Et hoc negat Susonis, Oscaræ negat
Negare littus, hortulosve proximos,
Casasve, rura, et oppida adjacentia,
Ibique si qua lusibus vacant loca :
Ubi ista, sicca nunc rosa, anteà recens,
Juvenculis petita prurientibus,
Solebat explicare liberos sinus.
Venusta Belna, Divio venustior,
Tibi hæc fuisse, et esse cognitissima
Ait Rhodantis, ultimâ ex origine
Tuis dedîsse dicit in suburbiis,
Tuis vorâsse mentulas in angulis,
Et indè tot per heu! satellitum minas,
Tot heu! pericla, læva, sive dextera
Vocaret aura, semper insciam metûs,
Cuique subdidisse publicum femur ;
Neque ulla vota Phallicis deis negat
Sibi esse facta, cum rediret à luc

Novissimâ hunc ad usque corporis statum.
Sed hæc fuêre : lena nunc bibax rogat
Stipem misella, sequè dedicat tibi,
Amice Liber, atque amica Liberi.

12. J. Lipse s'est aussi servi de ce cadre, pour inviter à la lecture de Sénèque.

13. Le fameux parasite Montmaur a été aussi l'objet d'une parodie du même genre.

V.

AD LESBIAM.

v. 1. *VIVAMUS.* Les anciens prenaient ce verbe dans le même sens que nous. On dit en français : *Faire la vie; cet homme a vécu ;* mais ces locutions sont familières.

v. 2. *Senum.* Catulle peint ici la vieillesse avec les mêmes traits qu'Horace et Boileau :

Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse.

Ibid. *Severiorum.* Horace donne la même épithète à la vieillesse, *Morosa canities.*

v. 3. *Omnes unius.* Il est inutile de faire sentir le mérite de cette opposition.

v. 6. *Nox.* On peut remarquer ici avec quel soin les anciens évitaient le mot de *mort. Fuit, fuisse,*

fato fungi, naturæ concedere, occidere, occumbere, obire, interire, si quid humanitùs exciderit, etc. Toutes ces locutions, toutes ces périphrases sont autant de traces et de preuves de cette attention superstitieuse.

v. 10. *Fecerímus.* Il est à remarquer qu'ici la pénultième devient longue, contre l'usage ordinaire. L'emploi de ce verbe offre ici un sens assez délicat. Il veut dire : Quand, supputation faite, nous aurons trouvé la *somme* de nos baisers, *summam subduxerimus.*

v. 11. *Conturbabimus.* C'est encore un terme d'arithmétique. On disait, *rationes conturbantur*, pour exprimer la situation d'un homme obéré, et prêt à faire banqueroute.

v. 12. *Invidere.* On s'imaginait que l'œil de l'envie pouvait ensorceler ; mais que l'enchantement ne pouvait nuire aux choses dont le nombre était ignoré. Cette superstition s'est conservée long-temps dans les campagnes. Muret nous apprend que les villageois de son temps se faisaient un scrupule de compter leurs troupeaux et les fruits de leurs arbres. C'est apparemment de-là qu'est venu le proverbe : *Brebis comptées, le loup les mange.*

Cette opinion s'est perpétuée chez les Turcs, qui ont plus de traces des mœurs romaines, qu'on n'est tenté de le croire. Comme les Romains, ils craignent

l'influence maligne des regards. Ils n'éloignent avec tant de soin les écuries du Grand-Seigneur que par la même superstition qui faisait dire à ce berger de Virgile :

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

Ils croyent même que le premier regard est le plus dangereux ; de-là ces œufs d'autruche placés sous les toits des maisons turques, et faits pour le détourner ; comme on a, dans d'autres pays, des conducteurs pour le tonnerre. (*Voyage à Constantinople*, p. 158. Chez MARADAN, an VII.)

v. 13. *Quùm tantùm*, etc. L'auteur des Priapées a parodié ainsi ce vers :

Quùm tantùm sciet esse mentularum.

Dan. Heinsius a mis cette pièce en vers élégiaques.

VIVAMUS pariter, pariter, mea Lesbia, amemus,
Rumoresque senum et triste supercilium
Unius ambo assis faciamus, et unius hili.
Soles, cum nigro nox ruit è pelago,
Sub terrâ occidere assuescunt iterùmque redire,
Nobis, cum brevis hæc lux semel occubuit,
Unica perpetuo nox est somno ducenda.
Basia da misero mille : dehinc adice
Centum : hinc altera et altera millia, et altera centum, et
Altera. Mox ubi tot millia contigerunt,
Conturbabimus illa simul : ne quo numerandi
Sit facul, aut pervorsè improba gens hominum

Invidiæ tristi contingat cuncta veneno,
Tot quandò inveniet undique hasiola.

D. HEINSIUS.

Mélissus en a fait une chanson à boire. Je l'aurais insérée, si la proposition bachique par laquelle il la termine n'était de nature à dégoûter le buveur le plus intrépide.

Un autre Allemand, C. Barthius, a resserré les mêmes idées dans un mètre plus court.

NEÆRA, nostra vita,
Bibamus et jocemur,
In osculationis
Modimperante regno
Senum severiorum
Lapidosa dicta cuncta
Unius arbitremur
Semissis æstimanda.
Soles redire possunt,
Et occubare porrò:
Nobis ubi brevi lux
Semel unica occubárit,
Nox est perennis una
In morte dormienda.

1616.

On préférera sans doute cette pièce de Muret, inspirée par le génie de Catulle :

LUDAMUS, mea Margari, et jocemur;
Nos, et cùm roseum diem reducet;

Et cùm se Hesperiis recondet undis,
Deprendat radiatus ora Phœbus
Ludentes simul, et simul jocantes.
Appellabo ego te meam columbam,
Tu me blandula passerem vocabis.
Cùm dicam tibi percitus furore;
Da mî basiolum unicum, columba:
Tu collo injiciens meo lacertos,
Porges mî oscula delicata mille,
Et mille altera, et altera usque mille,
Vibrans improbulam subinde linguam, et
Os morsu tenero meum lacessens.

Dehinc dices mihi, mi tenelle passer,
An non ipsa tibi una sum columba?
Tua una ex animo columbulilla?
Tuum mel, tua suavitas, tuum cor?
En me (nam tua sum) suaviare,
En hæc ubera jam retecta cerne,
Quæ per te mihi primulùm tumescunt,
Objectam et sibi fasciam repellunt.
Quò tu, quò modò, delicate pergis?
Quò trudis digitos nimis salaces?
Sic nos, sic age, dum viremus ambo,
Dum res ad Veneris valemus ambo;
Ne frustrà melior teratur ætas,
Ludamus, mea Margari, et jocemur.
Tergo debilis imminet senectus:
Quæ cum venerit, ah! dolor, columba,
Nos tussis mala viriumque languor
Pro ludisque jocisque consequentur.

La pièce de Catulle respire une philosophie trop

aimable, pour n'avoir pas eu un grand nombre d'imitations. Je demande la permission d'offrir au lecteur le plaisir de la comparaison. Baïf paraît le plus ancien des imitateurs.

1.

Vivons, mignonne, vivons,
Et suivons
Les ébats qu'Amour nous donne,
Sans que des vieux rechignés,
Renfrognés,
Le sot babil nous étonne.

Les jours qui viennent et vont,
Se refont;
Le soleil mort se relève :
Mais une trop longue nuit,
Las! nous suit,
Après une clarté brève.

Tandis que nous la voyons,
Employons
Ce doux vivre, ô ma Méline!
Ça donc, mignonne, vien-t-en,
Et me tend
Ta bouchette coraline.

2.

HUITAIN.

Vivons, Gordes, vivons, vivons, et, pour le bruit
Des vieillards, ne laissons à faire bonne chère,
Vivons, puisque la vie est si courte et si chère,
Et que même les rois n'en ont que l'usufruit.

Le jour s'éteint au soir, et au matin reluit;
Et les saisons refont leur course coutumière :
Mais quand l'homme a perdu cette douce lumière,
La mort lui fait dormir une éternelle nuit.

JOACHIM DU BELLAY.

3.

VIVONS, ma maistresse, vivons,
Et l'Amour jusqu'au bout suivons;
Fuyons des vieillards trop sévères
Les rumeurs; aimons passe-temps,
Et cueillons de notre printemps
Le fruit, loyer de nos misères.

Le soleil toujours va et vient;
Aux saisons autant en advient:
Mais quand notre brève lumière
A fait son cours soudainement,
Nous ne pouvons aucunement
Le rappeler en la carrière.

Sus donc! mignonne, accolle-moi,
Et soulage mon long émoi
D'un baiser qui mille en attire,
Cent et cent, mille et mille après,
Qui s'entresuivent de bien près,
Cependant que vif je respire.

Puis quand nous aurons fait amas
De tant de gracieux appas,
Que le ciel bénin nous assemble,
Afin que l'on ne sache point

Le nombre de ce qui m'époint,
Nous confondrons le tout ensemble.

JACQUES DE ROMIEU.

4.

Le président Nicole en a tenté une traduction, qu ne manque pas de nombre, et qu'on trouvera dans ses Œuvres.

5.

Un médecin, nommé Dufour, a donné une mauvaise traduction de cette pièce, dans un Recueil d'imitations en vers des poètes anciens.

6.

La Monnoye s'est aussi essayé sur cette pièce.

AIMONS, aimons-nous, ma Sylvie,
Vivons dans les plaisirs en dépit de l'envie,
Et ménageons le temps qui fuit.
Le soleil tour-à-tour peut mourir et renaître;
Mais quand ce peu de jours dont la clarté nous luit,
Vient une fois à disparaître,
Hélas! il lui succède une éternelle nuit.

7.

J'en ai retrouvé une autre dans le premier volume de décembre 1747, p. 83. Elle est d'un nommé Masson, chevau-léger, peut-être le même que Pezay, dont c'était le véritable nom. Elle m'a paru trop foible pour l'insérer ici.

8.

Celle qu'on va lire, quoiqu'un peu paraphrasée, a du tour et du nombre, et rend assez bien l'esprit de Catulle.

Vivons pour nous aimer, ma charmante Lesbie,
Pour enivrer nos cœurs du nectar des desirs,
Et laissons contre nos plaisirs
Radoter la vieillesse et murmurer l'envie.
Phébus éteint ses feux dans les bras de Thétys;
Il revient plus brillant sur les pas de l'Aurore.
Notre sort est moins beau; la Parque nous dévore;
Quand nos jours sont éteints, ils sont anéantis.
Jouissons, c'est tout l'art de prolonger la vie;
C'est le grand art des dieux; qu'il soit le tien, Lesbie;
Arrachons au trépas, consacrons aux amours
Ces instans précieux si charmans et si courts.
Prodigue tes faveurs à l'amant qui t'adore;
Donne-moi cent baisers, cent mille autres encore;
Confondons nos soupirs, nos transports et nos vœux;
Goûtons, multiplions les traits délicieux
De la félicité suprême.
Dérobons-en le nombre au jaloux curieux;
Qu'il le voie et l'ignore; ignorons-le nous-même:
Ne nous suffit-il pas de savoir être heureux?

(*Merc. de Fr.* Septembre 1754, p. 77.)

9.

On trouve dans la *Notice des Poètes Latins*, une autre imitation, de d'Arnaud de Baculard, que je me contente d'indiquer.

10.

Aimons-nous, aimable Lesbie,
Et laissons murmurer l'envie
Contre notre innocent amour.
Ces momens de vie ou de joie,
Qu'on les perde, ou qu'on les emploie,
Passent sans espoir de retour.

Les bois qui parent nos montagnes,
Les prés, les jardins, les campagnes,
Se renouvellent tous les ans;
Nous n'avons pas même avantage,
Et jamais le cours de notre âge
N'a qu'un hiver ou qu'un printemps.

Le soleil se couche et se lève;
Sa *première* course s'achève,
Et bientôt une autre la suit;
Mais quand la *fière* destinée
Finit notre courte journée,
C'est par une éternelle nuit.

Pelisson.

S'il était permis de hasarder une opinion sur cette imitation, consacrée par plus d'un suffrage, je dirais qu'elle a trop l'air sententieux, et Catulle n'est que naturel et passionné.

11.

Vivons, aimons-nous, ma Lesbie,
Méprisons des vieillards les murmures jaloux;
S'ils étaient dans un âge à jouir de la vie,
Ils en jouiraient mieux que nous.

Si dans l'humide sein de l'onde,
Le soleil meurt le soir, il renaît le matin;
Mais quand le sort cruel nous fait sortir du monde,
Nous n'avons plus de lendemain.

Donne-moi cent baisers, Lesbie,
Mille et mille, et qu'enfin le nombre en soit si grand,
Que dans un coin Lycas, embusqué par l'envie,
Sèche et s'égare en les comptant.

DESFORGES-MAILLARD*.

12.

NE vivons que pour nous aimer,
Et laissons murmurer la vieillesse ennemie;
Occupons-nous sans cesse, ô ma chère Lesbie,
Du bonheur de nous enflammer.

---

* PARODIE.

JUSQU'AU jour renaissant, buvons, ami Grégoire;
Pour qui sait en jouir, le temps n'a que des fleurs.
Pourquoi fait-on du vin, si ce n'est pour le boire?
Aurions-nous sans cela besoin de vendangeurs?

Le soleil, quand il meurt, s'en va boire dans l'onde;
Mais, ô triste destin! mortels infortunés,
Hélas! quand une fois nous sortons de ce monde,
A ne boire jamais nous sommes condamnés.

De la mousse du vin naît la santé vermeille;
Dans nos veines cent fois faisons-la repasser.
Mais renvoyons, ami, ce laquais qui sommeille
La bouteille à la main; il est las d'en verser.

LE MÊME.

L'astre qui répand la lumière,
Finit et recommence également son cours,
Et, quand la mort nous frappe, hélas! c'est pour toujours
Qu'elle nous ferme la paupière.

Profitons du jour qui nous luit;
Donne-moi cent baisers; donne-m'en mille encore;
Confondons-les ensemble, et que l'envie ignore
Le charme heureux qui nous séduit.

RIGOLEY DE JUVIGNY.

13.

AIMONS-NOUS, ame de ma vie,
Profitons bien de l'âge des amours;
De la vieillesse et de l'envie
Que nous importent les discours?
On voit mourir et renaître les jours;
Mais dès que la lumière, hélas! nous est ravie,
Songes-y bien, c'est pour toujours.
Jette-toi dans mes bras; je brûle; je t'adore;
Viens.... au desir laissons-nous emporter.
Baisons-nous mille fois, et mille fois encore,
Puis encor mille fois.... pour ne nous plus quitter!
Soyons fiers, ô Thaïs, du nœud qui nous rassemble;
Mais confondons si bien tous nos baisers ensemble,
Que les yeux des jaloux ne puissent les compter.

DORAT.

14.

VIVONS pour nous, ô ma Lesbie;
Cédons à nos tendres desirs;
L'amour ne nous donne la vie
Qu'afin de la rendre aux plaisirs.

Moquons-nous du conseil austère
Du vieillard triste et décrépit,
Médisant des jeux de Cythère
Ou par faiblesse ou par dépit.

L'astre du jour, dans sa carrière,
S'éclipse un instant à nos yeux ;
Mais sa renaissante lumière
Revient bientôt dorer les cieux.

Pour nous, ô ma belle maîtresse,
La faible clarté qui nous luit,
Brille, disparaît, et nous laisse
Errer dans l'éternelle nuit.

Ah ! si, dans sa course homicide,
La pâle Mort poursuit nos jours,
Opposons à sa faux perfide
Toutes les flèches des Amours.

Viens ; laisse au feu qui me dévore
Ravir les baisers les plus doux.
Mille et mille.... et puis mille encore,
Pour le désespoir des jaloux.

Et vous, que la froide vieillesse
Tient enchaînés par ses langueurs,
N'enviez plus à la jeunesse
Et ses plaisirs et ses erreurs.

Sévère plus que vous encore,
Le temps saura nous avertir ;
Ah ! laissez-nous au moins l'aurore
Des jours qu'il songe à nous ravir.

15.

Aimons, Zélie,
Durant les jours,
Hélas! trop courts
De notre vie.

Laissons l'envie
Gronder toujours
Avec *furie*
Sur nos amours.

Aimons, Zélie,
Durant les jours,
Hélas! trop courts
De notre vie.

Au jour la nuit
Cède sa place.
Le jour s'efface,
L'ombre le suit,
Et le remplace,
Et tour-à-tour
La nuit, le jour
Naît, règne et passe.
Mais, *par malheur*,
Quand la vieillesse
Fane la fleur
De la jeunesse,
Tout plaisir cesse,
Adieu, bonheur,
Adieu, tendresse.

A tous momens
Reçois et rends,

Toi que j'adore,
Mille baisers,
Puis mille encore.

Que ces jaloux
Jettent sur nous
Un regard sombre;
J'aime à les voir
Rentrer dans l'ombre,
De désespoir,
De n'en pouvoir
Compter le nombre.

GASSENDI.

16.

CROIS-MOI, vivons, chère Lesbie,
Mais ne vivons que pour aimer.
Laisse à la vieillesse ennemie
Le triste emploi de déclamer
Contre l'amoureuse folie.
Hélas! le jour succède au jour,
Et chaque matin renouvelle
L'astre dont la course immortelle
De la terre embrasse le tour;
Et nous, lorsque la mort cruelle
Sur nos yeux répand son sommeil,
Plongés dans la nuit éternelle,
Il n'est plus pour nous de réveil.
Que mon ame unie à la tienne,
Quitte la vie, et la reprenne
Dans tes baisers remplis de feux;
Et puisqu'aujourd'hui plus facile
Tu parais te rendre à mes vœux,

D'abord je t'en demande mille,
Puis mille encore, et mille en sus,
Pour expier tes longs refus;
Mille pour calmer les alarmes
Que fit naître en moi ta rigueur;
Mille pour sceller mon bonheur,
Et mille en faveur de tes charmes;
Mille pour m'arracher ces larmes
Plus douces que le doux plaisir;
Mille que mes vœux te demandent,
Et mille pour les prévenir;
Mille pour les maux à venir,
Et pour les biens qui nous attendent.
De ces plaisirs multipliés,
Lorsque j'aurai perdu le nombre,
Quel plaisir de voir à nos pieds
L'Envie, au teint pâle, à l'œil sombre,
S'occuper à les supputer,
Frémir, et s'enfuyant dans l'ombre,
Désespérer de les compter!

TRICOT.

17.

VIVONS, ô ma Julie!
Jurons d'aimer toujours:
Le printemps de la vie
Est fait pour les amours.
Si l'austère vieillesse
Condamne nos desirs,
Laissons-lui sa sagesse,
Et gardons nos plaisirs.

L'astre dont la lumière
Nous dispense les jours,

Au bout de sa carrière
Recommence son cours.
Quand le temps, dans sa rage,
A flétri les appas,
Les roses du bel âge
Ne refleurissent pas.

D'une pudeur farouche
Fuis les déguisemens;
Viens donner à ma bouche
Cent baisers ravissans....
Mille autres.... Pose encore
Sur mes lèvres de feu
Tes lèvres que j'adore....
Mourons à ce doux jeu.

De nos baisers sans nombre
Le feu rapide et doux
S'échappe comme l'ombre,
Et passe loin de nous;
Mais le sentiment tendre
D'un heureux souvenir,
Dans mon cœur vient reprendre
La place du plaisir.

Si nos vives tendresses
Irritent les jaloux,
Par mille autres caresses
Défions leur courroux.
Qu'Amour les multiplie,
Pour ne rien regretter;
Et que l'œil de l'Envie
Ne puisse les compter.

SIMON.

18.

A DORIS.

Jouissons, ô ma bergère,
De la saison des amours!
Ce soleil qui nous éclaire
Demain reprendra son cours.
Mais quand la Parque ennemie
Tranche le fil de nos jours,
A tous les biens de la vie
On dit adieu pour toujours.

Donne à l'amant qui t'adore
Mille baisers au matin,
Le long du jour mille encore,
Mille encore à son déclin.
La nuit, brouillons-les dans l'ombre;
Il faut tant les répéter,
Qu'enfin trompés par le nombre,
Nous ne puissions les compter.

Contre l'amour qui nous lie,
Laissons crier les jaloux;
Il est beau de faire envie,
Le bonheur en est plus doux.
Que le nôtre ait tant de charmes,
Qu'il irrite les desirs;
Et puisse en verser des larmes
Le censeur de nos plaisirs!

Léonard.

19.

L'INCERTITUDE DE LA VIE.

Cueillons les fleurs du printemps de la vie,
Aimons, ô ma Myrtis, vivons pour nous aimer.
Moquons-nous des clameurs de l'importune envie.
Laissons au coin du feu le vieillard nous blâmer.
De ses sens engourdis il a perdu l'usage;
Condamner les plaisirs, en est un de son âge.
Tu vois dans l'ombre de la nuit
Du soleil pâlissant se perdre la lumière;
Bientôt vainqueur de l'ombre qui s'enfuit,
Il reparaît aux cieux dans sa pompe première.
Il n'en est pas ainsi du flambeau de nos ans.
Sous son haleine meurtrière
Dès que l'inexorable Temps
En fait évanouir la lueur passagère,
Le souffle de l'Amour ne peut le ranimer;
Hélas! il est éteint pour ne plus s'allumer.
Cède, cède aux transports de l'amour le plus tendre.
Nos jours doivent finir; l'instant fuit sans retour,
L'instant qu'on perd à se défendre,
Comme celui que l'on donne à l'amour.
Ne perdons plus la vie en de vaines alarmes;
Profitons, ô Myrtis, de ce bienfait des dieux.
A ma bouche amoureuse abandonne tes charmes;
Sous d'humides baisers qu'elle ferme tes yeux;
Qu'attachée à ta bouche elle attire ton ame.
Qu'indécise entre tant d'appas,
Se reposant par-tout et ne se fixant pas,
Ma lèvre y reste empreinte en longs baisers de flamme.
De nos ans fugitifs le terme est incertain.

Vois-tu ces deux ruisseaux qui commencent leur course?
L'un va se perdre en un fleuve lointain,
Et l'autre est dans le sable englouti dès sa source.
Jouissons aujourd'hui, je puis mourir demain,
Et demain accusant ta rigueur obstinée,
L'œil mouillé de pleurs douloureux,
Tu te diras, amante abandonnée :
« Il devait voir si-tôt sa dernière journée ;
» Ah! fallait-il encor qu'il vécût malheureux? »

LE GAY.

20.

AIMONS, adorable Sylvie,
Que l'amour seul occupe nos instans,
C'est le moyen de vivre plus long-temps.
Sans amour, qu'est-ce que la vie?
Le soleil meurt et renaît chaque jour,
Et chaque aurore nous ramène
Dans chaque fleur de plus brillans attraits;
Mais nous cédons au sort qui nous entraîne,
Malgré nos pleurs et nos regrets;
Et ces beaux yeux qui te rendent si vaine,
Se fermeront un jour pour ne s'ouvrir jamais.

MIGER, 1793.

21.

ROMANCE.

AIMONS, aimons, ma chère Adélaïde;
Hélas! le temps qui nous mène au tombeau,
Fuit plus léger que la flèche rapide
Qui dans les airs atteint le faible oiseau.
De la beauté, cette rose nouvelle,
Tendre bouton, qu'Amour épanouit,

Ah ! ne crois point la durée éternelle ;
Son frêle éclat comme une ombre s'enfuit.

Au sein de l'onde éteignant sa lumière,
L'astre du jour cède a l'obscurité ;
Mais au matin il rouvre sa carrière,
Resplendissant de gloire et de clarté.

Le sombre hiver attristant la nature
Va dépouiller ces superbes rameaux ;
Mais le printemps, ranimant leur verdure,
Les couvrira de feuillages nouveaux.

Hélas ! nous seuls, par un sort déplorable,
Nous voyons fuir nos beaux ans sans retour ;
Et pour jamais la mort irrévocable
Ferme nos yeux à la clarté du jour.

O mon amie ! elle va de son ombre
Nous entourer dans l'éternel séjour.
Nos cœurs alors, perdus dans la nuit sombre,
Ne pourront plus s'entretenir d'amour.

Crois-moi, pendant qu'il en est temps encore,
Pendant que l'âge enflamme notre cœur,
Quand sa beauté brille dans son aurore,
Du tendre amour cueillons vîte la fleur.

Laisse, crois-moi, la vieillesse ennemie,
Qu'en vain tourmente un impuissant desir,
Blâmer en nous un bonheur qu'elle envie.
Nos tendres cœurs sont faits pour le plaisir.

Aimons, aimons, etc.

ISIDORE BESSIN. an X.

22.

Aimons, ô ma chère Lesbie,
De nos vieillards bravons l'humeur;

Aimons pour jouir de la vie,
L'amour seul donne le bonheur.
L'astre du jour perd sa lumière,
Et de sa brillante carrière
Recommence bientôt le cours.

Mais dès que la Parque cruelle
Éteint le flambeau de nos jours,
Hélas! dans la nuit éternelle
Nous nous endormons pour toujours.
Livrons-nous donc à nos amours.

Viens dans mes bras, ma douce amie:
Je veux sur ta bouche jolie
Prendre cent baisers.... C'est trop peu....
Mille baisers remplis de feu....
Ah! sur ces lèvres que j'adore,

J'en prendrai mille et cent encore....
Et mille après.... Puis à l'instant
Tu dois encor m'en donner cent!
Tous ces baisers, ô ma maîtresse!
Centuplons-les dans notre ivresse.

De leur nombre je veux douter.
Mêlons-les si bien, je te prie,
Que l'importune jalousie
Jamais ne les puisse compter.

Ségur aîné, au x.

On retrouve encore l'idée de Catulle dans ces vers agréables de Charleval :

Bientôt ma vie achèvera son cours ;
Le temps pour moi va finir toutes choses.
Le soleil tombe et remonte toujours ;
On voit mourir et renaître les roses ;
Il n'en est pas ainsi de nos beaux jours.

Ainsi que dans la jolie chanson qui suit :

Qui voit le cercle d'un beau jour,
Voit tout le cercle de la vie.
L'enfance est l'aube de l'amour,
D'un éclat plus brillant son aurore est suivie ;
L'ardent midi vient à son tour.
Le couchant qui le suit n'a jamais de retour.
Quelle leçon pour nous, jeune et belle Sylvie !
Qui voit le cercle d'un beau jour,
Voit tout le cercle de la vie.

J'indiquerai seulement les imitations que j'ai omises, savoir, 23, une de Ronsard ; 24, une de Durand ; 25, une de Mérard de Saint-Just ; 26, un fragment de Duclosel d'Arnéry ; 27, un sonnet de Colletet ; 28, une imitation, que j'ai trouvée dans le *Nouveau Cabinet des Muses*, Recueil de 1658 ; 29, de vraies parodies de Maynard, dont une très-licencieuse ; 30, une de Duchosal, *Journal des Muses*.

VI.

AD FLAVIUM.

v. 1. *Flavi*, etc. On ignore quel est ce Flavius, et il importe peu de le savoir.

v. 4. *Febriculosi scorti.* Mot à mot : une fille publique qui ne se porte pas trop bien, *que la fièvre semble avoir desséchée*, dit élégamment Marolle. Ce n'est pas précisément le mot *fièvre* que cette idée réveille depuis la découverte de l'Amérique.

v. 7. *Necquicquam tacitum.* Ce mot peut se prendre en deux sens ; ou bien il signifie *non tacitum*, ce dont *clamat* serait la répétition ; ou bien, *clamat vel tacens*, opposition plus piquante. Volpi, qui adopte ce sens, entend par-là les odeurs dont il est question dans le vers suivant.

v. 8. *Fragrans olivo.* Le même commentateur a la bonté de nous apprendre pourquoi les hommes voués au service des dames s'huilaient avec tant de soin. C'est, dit-il, que l'huile étant une liqueur glutineuse, ferme les pores, et empêche une évaporation dont l'effet est l'affaiblissement ; et cette huile était parfumée, parce que l'odeur des parfums récrée le cerveau, et dispose au plaisir. J'ai cru cette remarque trop importante pour en priver le lecteur.

v. 9. *Pulvinus attritus*, etc. Ces traces, cette empreinte que les ébats de Flavius ont laissées sur les coussins, me rappellent un joli sonnet de Frugoni, dont l'héroïne était une dame vénitienne, et qu'on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici.

L'INFEDELTA SCOPERTA.

E chi questo agitò spergiuro letto,
Perfida, e questo crin biondo scompose?
Chi quelle note sull' eburneo petto
Impresse e sulle labra insidiose?

Amor! che tutte sai le arcane cose,
Mira l'ingrata, con qual fermo aspetto
Niega sue colpe, ne al tuo lume ascose,
Ne a me, che l'ira tua vendice affretto.

Odi sue voci a mentir dotte, e preste,
Eppur del suo fallir languidi et stanchi
Parlan que gl' occhi, ond'io fui mal trafitto.

Scuopri l'indegna, Amor, ah! che que' bianchi
Lini ove giacque, e la notturna veste
Tinta ancor vedrai del suo delitto.

v. 11. *Argutatio*, etc. Il n'y a rien de plus joli et de plus difficile à traduire que ces expressions d'*argutatio*, et d'*inambulatio lecti*. Mot à mot: babil, fluctuation du lit. C'est ce qu'Ovide exprime par ce vers:

Spondaque lascivâ mobilitate gemat.

Et Juvénal, par *concutere lectum*, et ailleurs, *lecti sonus*. Volpi le traduit par *cigolare;* et, avant lui, l'Arioste, par le mot expressif de *calpestio*. Parny rend assez agréablement cet effet dans ces deux vers de la cinquième pièce du premier livre.

> De ces plaisirs le docile théâtre
> Favorisait nos rapides élans.

v. 13. *Nam mî prævalet*, etc. J'ai choisi de préférence la leçon suivie par Doering. Heureusement toutes les variantes des commentateurs altèrent peu le sens.

v. 15. *Exfutata*. Flancs épuisés par la jouissance. Le mot latin est un peu plus grenadier. C'est ce qu'Ovide exprime par *invalidum emeritumque latus*. Les commentateurs ont grand soin de nous apprendre que cette partie est sensiblement affectée par l'excès des plaisirs de l'amour.

Ibid. *Pandant*. *Pandus* veut dire *arqué, courbé*. *Pandare*, qui en dérive, se prendrait pour *se courber;* mais j'ai suivi ici le sens de *pandere, o, is*, indiquer, marquer.

Mélissus a encore parodié cette pièce, à l'occasion d'un sot pédagogue qu'il traite assez durement.

Mérard de Saint-Just l'a imitée en partie.

> Cet alcove voluptueux,
> Où tout paraît être au pillage,

Ce lit jonché de fleurs, ces parfums exhalés,
Tes beaux cheveux épars, et ces sofas foulés,
Ces faiblesses intéressantes,
Tes yeux battus, ton air défait
Décèlent, malgré toi, tes prouesses galantes.

VII.

AD LESBIAM.

v. 4. *LASERPICIFERIS.* Laserpitium, plante médicinale qu'on a cru la même que le *benjoin.* Les notes curieuses que le C. Castel a jointes à son estimable Poëme *des Plantes*, me fournissent les recherches qu'on va lire.

« Le lazer, lazerpitium, ou silphion, est une plante fameuse dans l'antiquité, et qui, depuis long-temps, a échappé aux recherches des modernes. Il paraît qu'elle ne croissait qu'en Libye, proche la grande Syrte, aux environs de Cyrène, qui l'avait fait graver sur ses monnaies. Il fut défendu, dans les premiers temps, par une ordonnance publique, d'en emporter hors du pays. Dans la suite, les Cyrénéens se relâchèrent de cette sévérité; mais comme cette plante s'accoutumait difficilement à un autre terrein, et qu'elle y perdait de sa qualité, la gomme du lazer de Cyrène n'en garda pas moins son prix dans le commerce où elle se vendait au poids de l'argent. On la conservait

dans le trésor public des villes, avec les matières les plus précieuses. L'histoire nous apprend que César enleva quinze cents livres de lazer du trésor de Rome, lorsqu'il le força après la fuite de Pompée. La médecine l'employait tant intérieurement qu'extérieurement. Elle faisait aussi usage des autres parties de la plante. La tige, mangée bouillie ou cuite sous la cendre, était un purgatif aussi doux qu'efficace; et la racine, prise en breuvage, un excellent contre-poison. Les feuilles mêmes, mêlées avec la salade, fortifiaient l'estomac et parfumaient l'haleine ». *Notes du quatrième chant, p. 220, seconde édition.*

Ibid. *Cyrenis,* métropole de la Libye Pentapole. Ce n'est plus qu'un village au royaume de Barca.

v. 5. *Jovis æstuosi.* Le temple de Jupiter Ammon, dans la grande Oasis, située au milieu des sables.

v. 6. *Batti.* Battus, le fondateur de Cyrène. Son vrai nom était Aristote. Celui de Battus lui fut donné parce qu'il était bègue. Il trouva un remède à ce défaut dans la colonie qu'il avait fondée. Dans une excursion faite au milieu des déserts d'Afrique, l'aspect inopiné d'un lion terrible lui fit une telle impression, qu'il jeta des cris très-clairs et très-distincts pour appeler ses compagnons.

v. 7 et 8. *Sidera multa*, etc. L'Arioste, chant 14, a imité ainsi ces deux vers :

Et per quanti occhi il ciel le furtive opre
Degli amatori a mezza notte scopre.

v. 9. *Basia basiare.* C'est un hellénisme. Les Latins ont dit de même *facere facinus*, *gaudere gaudium*, *metere messem*, *ludere ludum*, *pugnare pugnam*, etc.

v. 10. *Vesano.* Cette épithète exprime tout l'emportement de l'amour.

v. 11. *Pernumerare.* La préposition ajoute ici à la force du verbe. Ce n'est pas seulement compter, c'est trouver le *total*, *integram summam colligere.*

Ibid. *Curiosi.* Au sentiment de Plaute, la curiosité tient de près à la malveillance.

Nam curiosus nemo est, quin sit malevolus.

v. 12. *Mala.* Quelques commentateurs ont soupçonné qu'il fallait lire *maga.* Mais *mala* est d'un meilleur goût de latinité, et me paraît plus digne de Catulle, qui lui-même a employé déjà *malus*, dans le même sens, *v. Carmen, v. 12.* D'ailleurs, il est autorisé par cet exemple de Virgile :

Ne vati noceat *mala* lingua futuro.

Ibid. *Fascinare.* C'était un terme consacré à la magie. On connaît la superstition des anciens sur les

nombres. Ils croyaient qu'on pouvait leur jeter un sort, dès qu'on connaissait, ou qu'ils connaissaient eux-mêmes le nombre de quelques-unes de leurs possessions. Aussi, quand on nombrait, ou qu'on louait leurs propriétés, se servaient-ils du mot *præfiscinè* (composé de *præ* et de *fascinum*), auquel ils attribuaient la vertu de détourner les enchantemens. Cette superstition était poussée si loin, que lorsqu'ils versaient dans l'outre où devait se conserver le vin la première urne, ils commençaient, non par *una*, mais par *multa*, nombre indéfini. *Voy. la note sur le vers onzième de la cinquième pièce.*

Martial, qui ne manque guère l'occasion d'imiter Catulle, a pris de ces deux pièces l'idée de cette épigramme :

Basia da nobis, Diadumene, pressa, quot, inquis?
Oceani fluctus me numerare jubes?
Et maris Ægæi sparsas per littora conchas,
Et quæ Cecropio monte vagantur apes:
Quæque sonant pleno vocesque manusque theatro,
Cum populus subiti Cæsaris ora videt:
Nolo, quot arguto dedit exorata Catullo
Basia, pauca cupit qui numerare potest.

(*Lib. VI, Ep. 34.*)

Sannazar s'est essayé sur le même sujet :

Da mihi tu, mea lux, tot basia rapta petenti,
Quot dederat vati Lesbia blanda suo.

Sed quid pauca peto, petiit si pauca Catullus
Basia? pauca quidem, si numerentur, erunt.
Da mihi quot cœlum stellas, quot litus arenas,
Sylvaque quot frondes, gramina campus habet,
Aëre quot volucres, quot sunt in æquore pisces,
Quot nova Cecropiæ mella tuentur apes.
Hæc mihi si dederis, spernam mensasque deorum,
Et Ganymedæa pocula sumpta manu.

Mélissus, en parodiant cette pièce, a transporté aux songes galans, ce que Catulle dit des baisers, et par cette raison le madrigal ancien doit avoir sur le moderne l'avantage que la réalité a sur l'ombre.

On me pardonnera sans doute de joindre ici ce joli *Baiser* de J. Second, dont l'idée est également prise de Catulle.

Latonæ niveo sidere blandior,
Et stellâ Veneris pulchrior aureâ,
Da mî basia centum,
Da tot basia, quot dedit

Vati multivolo Lesbia, quot tulit:
Quot blandæ Veneres, quotque Cupidines
Et labella pererrant,
Et genas roseas tuas.

Quot vitas oculis, quotque neces geris,
Quot spes, quotque metus, quotque perennibus
Mista gaudia curis,
Et suspiria amantium.

Da quàm multa meo spicula pectore
Insevit volucris dira manus dei:

Et quàm multa pharetrâ
Consecravit in aureâ.

Adde et blanditias, verbaque publica,
Et cum suavi crepis murmura sibilis,
Risu non sine grato,
Gratis non sine morsibus.

Quales Chaoniæ garrula montibus
Alternant tremulis rostra columbulæ,
Cum se dura remittit
Primis bruma Favoniis.

Je joins ici les imitations françaises.

1.

Autant qu'il y a de sablons
Sur la grève Neptunienne;
Autant qu'il y a d'épis blonds
Sur la terre Cérésienne;
Autant que le ciel lumineux
A de planètes rayonneux;
Autant qu'il y a de fleurages,
Par les humides pâturages;
Autant que la terre produit
D'herbes, de feuilles et de fruit;
Si tu veux que mon feu s'appaise,
Autant faut-il que je te baise.

Jean le Blanc.

2.

Veux-tu savoir quelle bande
De baisers Baïf demande;

Qui te le rendra content ?
De cent milliers son envie
Ne serait pas assouvie,
Non d'un million comptant.

Autant que l'humide plaine
Sous la zéphyrine haleine
Jette d'ondes à ses bords,
Autant qu'au printemps la terre
De son grand ventre desserre
De fleurs et d'herbes dehors :

Autant de baisers, mignonne,
Je veux, je veux qu'on me donne ;
Adoncq' en aurai-je assez,
Quand l'envie à nuire prompte,
Ne saura trouver le compte
De nos baisers entassés.

J. Ant. de Baïf. 1591.

3.

Par promesse gentille,
Belle, tu me devois
De compte fait deux mille
Bons baisers à mon choix.
Mille j'en avais pris,
Mille j'en ai rendus,
Sans que d'amour surpris
Deux j'en aye perdus.

Autant que l'accord monte,
Tu m'en as peu fournir.
Amour à certain compte
Ne se doit pas tenir.

Et qui trouverait bon
Que de compte arresté
Des épics la moisson
Se levast en esté ?

Qui voudrait sçavoir dire
Les fleurs du renouveau
Que Flore sous Zéphyre
Monstre au mois le plus beau?
Qui les voudrait compter ?
Qui, pour avoir des vins,
Voudrait bien souhaiter
Cent grappes de raisins ?

Qui nombre de l'automne
Les innombrables fruits,
Que la riche Pomone
Aux fruitiers a produits ?
Si peu les dons des cieux
Ne doivent pas monter
Venans des mains des dieux,
Qu'on les puisse compter.

BAÏF.

4.

Sus, ma petite colombelle,
Ma petite belle rebelle,
Qu'on me paye ce qu'on me doit;
Qu'autant de baisers on me donne,
Que le poëte de Véronne
A sa Lesbie en demandoit.

Mais pourquoi te fais-je demande
D'aussi peu de baisers, friande,

Que ce galant poëte en veut?
Peu vraiment Catulle en desire;
Et peu se peuvent-ils bien dire,
Puisqu'ainsi compter il les peut.

De mille fleurs, la belle Flore
Les vertes rives ne colore;
Cérès, de mille épis nouveaux
Ne rend la campagne fertile,
Et de mille raisins et mille,
Bacchus n'emplit pas ses tonneaux.

Autant donc que de fleurs fleurissent,
D'épis et de raisins mûrissent,
Autant de baisers donne-moi:
Autant je te rendrai sur l'heure,
Afin qu'ingrat je ne demeure
De tant de baisers envers toi.

Mais sçais-tu quels baisers, mignonne?
Je ne veux pas qu'on me les donne
A la française, et ne les veux,
Tels que la Vierge chasseresse,
Venant de la chasse, les laisse
Prendre à son frère aux blonds cheveux;

Je les veux à l'italienne,
Et tels que l'Acidalienne
Les donne à Mars son amoureux;
Lors sera contente ma vie,
Et loin qu'aux dieux je porte envie,
Je vais être envié par eux.

JOACHIM DU BELLAY.

Celle-ci paraît plutôt une imitation de la pièce de J. Second.

5.

Baise-moi, ma douce amie,
Baise-moi, ma chère vie,
Autant de fois que je voi
Dedans toi
De pleurs, de rigueurs, d'audaces,
De cruautés et de graces,
Et de souris gracieux,
D'amoureux et de Cyprines
Dessus tes lèvres pourprines,
Et de morts dedans tes yeux;

Autant que les mains cruelles
De ce dieu qui a des ailes
Ont fiché de traits ardens
Au-dedans
De mon cœur; autant encore
Que dessus la rive more
Y a de sablons menus:
Autant que dans l'air se jouent
D'oiseaux, et de poissons nouent
Dedans les fleuves cornus:

Autant que de mignardises,
De prisons et de franchises,
De petits mots, de doux ris,
Et doux cris,
Qui t'ont choisi pour hostesse;
Autant que pour toy, maistresse,
J'ay d'aigreur et de douceur,
De soupirs, d'ennuis, de craintes

Autant que de justes plaintes
Il couve dedans mon cœur.

Baise-moi donc, ma sucrée,
Mon desir, ma Cythérée,
Baise-moi mignonnement,
Serrément,
Jusques à tant que je die :
Las! je n'en puis plus, ma vie,
Las! mon Dieu! je n'en puis plus ;
Lors ta bouchette retire,
Afin que mort je soupire,
Puis me donnes le surplus.

BELLEAU.

6.

DONNE-MOI cent baisers, donne-m'en mille encore,
Autant qu'on voit de fleurs dans le jardin de Flore,
Lorsque le beau printemps de roses couronné,
Des Graces, des Amours, de Jeux environné,
Se rend à Trianon, y monte sur son trône.
Autant.... que dis-je ? beaucoup plus
Que le poëte de Véronne
En recevait de Lesbia-Vénus.
Si tu te montres généreuse,
Prodigue sera ton amant:
Je t'en fais ici le serment;
Ma parole n'est point trompeuse.
Commençons le combat d'amour;
Commençons-le, ma douce amie,
Et mourons cent fois, en ce jour,
Du plaisir qui donne la vie.

MÉRARD SAINT-JUST.

7.

LES BAISERS.

Dieux! que ta bouche est parfumée!
Donne-moi donc vîte un baiser.
Encore un, ô ma bien-aimée!
De quel feu dévorant je me sens embraser!
Prends, sois heureux, en voilà vingt, Bathylle!
En voilà trente, en voilà cent en sus.
Est-ce assez? — Non. — Je t'en donne encor mille.
Es-tu content? — Las! je brûle encore plus! —
Eh! combien donc, ingrat, pour appaiser ta flamme,
Te faut-il aujourd'hui de baisers amoureux? —
Autant, répondis-je, ô mon ame!
Que Septembre mûrit sur les coteaux pierreux
De Pomar, ou d'Arbois, de raisins savoureux:
Autant qu'on voit d'épis jaunissans dans la plaine,
Ou de grains entassés dans le sable des mers;
Autant qu'on voit briller dans une nuit sereine
D'étoiles, de soleils et de mondes divers.
Quand tu m'en donnerais dès la naissante aurore,
Quand tu m'en donnerais jusqu'au déclin du jour,
Plus altéré le soir, le soir mourant d'amour,
Je t'en demanderais encore.

Le chev. de Bertin.

VIII.

AD SEIPSUM.

Le mètre employé dans cette pièce est le choliambe, ou scazon ; il n'a de différence avec l'iambique que celle du dernier pied, qui est un spondée, au lieu d'un iambe.

– – | ∪ – | – – | ∪ – | ∪ – | – –

au lieu que le premier se scande ainsi :

– – | ∪ – | – – | ∪ – | ∪ – | ∪ ⏑

Je n'indique ici qu'une des façons ; car ce vers en admet plusieurs, sur-tout dans les poètes comiques.

v. 4. *Ducebat.* Douza propose *dicebat*, te donnait un rendez-vous. C'est toujours à-peu-près le même sens. Doering voit, dans la première leçon, quelque chose de plus fin, et, selon lui, *ducere* équivaut à *lactare*, bercer.

v. 6. *Illa jocosa.* Périphrase décente pour exprimer ce qui ne l'est pas.

v. 7. *Volebas. Velle, nolle,* se prennent chez les anciens dans un sens libre. Ce vers est charmant ; il est impossible de mieux exprimer l'ordre de la nature,

qui a placé l'attaque du côté de l'homme, *volebas*, et la molle résistance du côté de la femme, *non nolebat*.

v. 9. *Impotens noli*. Les manuscrits portent *impote*, et laissent le vers imparfait. J. Scaliger a lu : *Impotens ne sis*, sois maître de toi-même. De toutes les leçons des commentateurs, j'ai suivi celle qui me paraît la plus naturelle, en ce qu'elle oppose *nolle* à *velle*, comme dans le vers 7, sorte de ritournelle que Catulle aime assez.

v. 10. *Nec quæ fugit, sectare*. Ausone exprime la même idée dans ce joli distique :

Hanc volo quæ non volt : illam quæ volt, ego nolo.
Vincere volt animos, non satiare Venus.

v. 11. *Obstinatâ mente*. On trouve ici l'origine des désinences adverbiales de la langue française, empruntées de l'italienne, qui les doit elle-même aux Latins : *ostinatamente*, *obstinément*.

v. 13. *Rogabit*. C'est le terme propre. *Casta est quam nemo rogavit*, dit Ovide. Nos pères disaient : *Requérir le don d'amoureuse merci*.

v. 15. *Scelestâ rere*, etc. Ce passage est encore fort tourmenté. J'ai suivi la leçon qui m'a paru faire un meilleur sens.

v. 16. *Labella*, etc. C'est ce que Plaute appelle :

Teneris labellis molles morsiunculæ,

et ce qu'Horace exprime si élégamment par ce tour :

. . . . . Sive puer furens
Impressit memorem dente labris notam.

Plutarque nous apprend que la courtisane Flora, seconde du nom, maîtresse du grand Pompée, se vantait de n'être jamais sortie de ses bras, sans porter l'empreinte de sa fureur érotique.

v. 19. L'hiatus qui se trouve dans ce vers, a fait peine aux commentateurs. Turnèbe a proposé *Catulled*, leçon, comme on l'a fort bien observé, plus digne d'Afranius que de Catulle. J. Scaliger lit *destinatus*. Vossius retient la leçon ordinaire, et prétend que ces hiatus sont familiers à Catulle. Je m'en suis tenu à son avis.

La parodie de Mélissus est toute morale. Ses cheveux blancs lui font faire des réflexions sérieuses.

Celle de Macrin, dont les poésies se trouvent dans les *Deliciæ Poëtarum Gallorum*, a plus d'analogie avec celle de Catulle. Il se console par un remède que beaucoup de gens trouveront de leur goût, et qui rappelle la réponse de cette actrice qui répétoit un rôle d'amante trahie, sans trop s'émouvoir. L'auteur, au supplice, s'avisa de lui demander ce qu'elle ferait, si son amant la quittait. Moi, répondit-elle bonnement, j'en prendrais un autre.

Ineptire, miser Macrine, cessa,
Ad mentemque redi; nec impotenter
Illam depercas, amore cujus
Est tantùm tibi perditum laborum,
Quantùm nec vagus Hercules subivit,
Nec qui vellus ovis reduxit aureæ.
Blandæ siccine fabulationes,
Occultique joci, facetiæque, et
Empta incredibili timore furta,
Inhærent animo, mori tibi ut sit
Præ desiderio necesse longo?
Fulserunt tibi candidi antè soles,
Et passo tua navis acta velo est
Fallaci levium profundo amorum,
Cùm lætissimus ipse navigares,
Quò mollicula tum puella duxit;
Fiebant ibi tum jocosa multa,
Quæ tu, quæ facilis volebat illa.
Nunc flatus cecidit ferentis auræ,
Et nullum potes invenire portum,
Tempestatibus obrutus malignis
Infidæ nimiùm tibi puellæ.
An tu propterea remissus, exspes,
Despondes animum, et secundiora
Eventura negas subindè fata?
Hæc deceperit, esto, vafra, amantem;
Sunt tentandæ aliæ: fidelis una
Ex tanto numero rogetur abs te,
Cujus solius ipse sis, tua illa;
Hoc desiderium modo levari,
Aut nullo poterit modo levari.

La parodie de Ménage a pour objet le parasite

Montmor, qu'il désigne sous le nom de *Gargilius Macro*. Le Parasite est supposé se parler à lui-même, et menacer d'ennui ceux qui ne l'admettent plus à leurs tables. (*V. le Rec. de Sallengre.*)

Baïf a imité Catulle avec assez de mollesse et de grace, pour qu'on ne me sache pas mauvais gré d'avoir inséré son imitation.

1.

Pauvre Baïf, mets fin à ta sottise ;
Cesse d'estre amoureux ;
Garde qu'amour de son feu ne s'attise,
Et tu vivras heureux :
Puisque Francine
Te fait la mine,
Et te dédaigne,
Ainçois se baigne
Pour son amour, à te voir langoureux.

Laisse-la là, comme chose perdue,
Sans en faire plus cas,
Et sans espoir qu'elle te soit rendue,
Tout soucy mets en bas.
Veux-tu contraindre
Son cœur de feindre,
Qu'elle te porte
Une amour forte,
Quand tu vois bien qu'elle ne t'aime pas ?

Un temps estoit que du jour la lumière
Heureuse te luysoit,

Quand ta maistresse à t'aymer coutumière,
Avec toy devisoit :
Maistresse aymée,
Dame enflammée,
Autant qu'une ame
D'amour s'enflamme,
Par toy à qui sur-tout elle plaisoit.

Lors se faisoient dix mille gentillesses
En tout heur et tout bien.
Si tu voulois de jeux dix mille espèces,
Elle les vouloit bien :
Lors la lumière
Te fut bien chière;
Alors la vie
Te fut amie,
Quand vous viviez en un si doux lien.

La volonté de l'ingrate est changée;
Change la tienne aussi :
Comme de toy elle s'est étrangée,
Fay de l'étrange ainsi :
Après sa fuite
Ne fay poursuite :
S'elle ne t'ayme,
Fay-lui de mesme,
Sans vivre plus langoureux et transi.

Francine, adieu. Ton Baïf se dépite,
Tout prest de t'oublier :
Et ne veut plus (car dépit il te quitte)
Maugré toy te prier.
Sans qu'on te prie,
Triste et marrie,

Tu dois poursuivre
Ton triste vivre,
Et qui voudroit aussi te supplier ?

Et qui voudroit, malheureuse traistresse,
Te faire plus l'amour ?
Qui voudroit bien te faire sa maistresse,
Sçachant ton lâche tour ?
Et qui est l'homme
Qui sçachant comme
Baïf tu chasses
Par tes audaces,
Te voudroit bien servir un petit jour ?

Te servir, toy ? quelle sera ta vie,
Et qui te chantera ?
Doresnavant qui te dira s'amie,
Qui te mignardera ?
Pour qui, rebelle,
Seras-tu belle ?
Qui n'aura honte
De faire compte
De toi qu'ainsi Baïf délaissera ?

Pauvrette, à qui dois-tu la barbe tordre ?
Qui dois-tu caresser ?
A qui dois-tu les lèvres molles mordre,
A qui les yeux sucer ?
Et qui sa dame,
Et qui son ame,
Et qui s'amie,
Et qui sa vie
Te surnommant, voudra plus t'embrasser ?

Tandis, Baïf, mets fin à ta sottise, etc.

La seconde imitation que m'ont fourni mes recherches est due à Régnier Desmarais. Elle n'est pas sans mérite.

2.

Cesse de te flatter d'une espérance vaine,
Amant infortuné dont on trahit l'amour;
Et le bien dont la perte aujourd'hui fait ta peine,
Compte qu'il est perdu sans espoir de retour.
Tes jours furent un temps filés d'or et de soie,
Lorsqu'Iris te voulait avec elle en tous lieux,
Et que tous tes momens se passaient sous ses yeux;
Lorsqu'à tes desirs toute en proie,
Elle te pressait dans ses bras,
Et te laissait maître de faire
Ce qui pouvait le plus te plaire,
Et qui ne lui déplaisait pas.
Mais ces jours bienheureux filés d'or et de soie,
Ces jours où tu nageais sans cesse dans la joie,
Ces beaux jours pour toi ne sont plus.
L'infidelle te quitte. Ah! cesse de la suivre;
Et sans te consumer en regrets superflus,
Songe à l'oublier, songe à vivre.
C'en est fait; adieu pour jamais,
Adieu, perfide que j'aimais
Avec tant de fureur, avec tant de tendresse :
Tu me regretteras par d'inutiles vœux.
Mais que deviendras-tu? Qui vas-tu rendre heureux?
De qui seras-tu la maîtresse?
A qui donneras-tu de ces baisers ardens
Qui portent le feu jusqu'en l'ame?
Sur les lèvres de qui marqueras-tu tes dents,
Dans les doux transports de ta flamme?

Toi, dont elle trahit indignement l'amour,
Tiens ferme, et de ton cœur bannis-la sans retour.

Rigoley de Juvigny a donné de la pièce de Catulle que Pezay a raison d'appeler le modèle charmant de tous les vers échappés à des amans trahis, deux imitations, une en grands, l'autre en petits vers. Quoique ce dernier mètre paraisse plus convenable au genre, et que la seconde traduction soit, à mon sens, très-préférable à la première, j'ai cru devoir les mettre toutes les deux sous les yeux du lecteur, qui en jugera.

5.

Cesse de te livrer, Catulle, à ta folie;
Tes soins, tes tendres soins sont perdus pour toujours.
Autrefois pour toi seul se levaient les beaux jours,
Quand aux rendez-vous de Lesbie
Tu volais, précédé des folâtres Amours.

Comme elle était aimée! Heureux sous son empire,
Ton cœur n'avait jamais brûlé de tant de feux!
Tu n'avais qu'à vouloir, elle comblait tes vœux.
Catulle, alors tu pouvais dire,
Que pour toi tous les jours étaient vraiment heureux!

Maintenant elle change, elle te fuit, l'ingrate!
Tes vœux et tes soupirs ne sont plus écoutés:
Par des refus cruels, des mépris affectés,
Puisque son inconstance éclate,
Quitte aussi sans regret les fers qu'elle a quittés.

Rétablis dans ton cœur un calme desirable;

Ne poursuis plus les pas de celle qui te fuit;
Assez et trop long-temps sa beauté t'a séduit,
Et rendu ton sort misérable :
Vis heureux à présent que le charme est détruit.

Adieu ! perds tout espoir, ô volage Lesbie !
De me voir, malgré toi, rechercher tes faveurs.
Pour toi, dans ton dépit, tu verseras des pleurs;
Et le supplice de ta vie
Sera d'avoir perdu ton pouvoir sur les cœurs.

Quels jours, quels tristes jours vas-tu passer, cruelle!
Qui te consolera dans tes ennuis secrets ?
Qui viendra par pitié soulager tes regrets ?
Aux yeux de qui seras-tu belle ?
Qui voudra partager tes transports indiscrets ?

De qui presseras-tu les lèvres demi-closes ?
Quel objet désormais fixera ton amour ?
Ce cruel abandon durera plus d'un jour.
Ingrate! à quels maux tu t'exposes!
Mais le cœur de Catulle est fermé sans retour.

4.

Triomphe enfin de ta folie;
Malheureux Catulle : à ton tour,
Brise la chaîne qui te lie;
Près de la volage Lesbie,
Tes soins sont perdus sans retour.
Ton cœur vainement se rappelle
Ces jours si sereins, ces beaux jours
Que tu partageais avec elle,
Dans ces rendez-vous où la belle
A son gré t'attirait toujours.

Que tu l'aimais ! jamais maîtresse
Ne t'inspira plus de tendresse,
Et tu ne sentis jamais mieux
L'abandon d'une douce ivresse,
Qu'en ces momens délicieux,
Où de mille folâtres jeux
Accompagnant chaque caresse,
Elle savait te rendre heureux.
Tu chérissais ton esclavage;
Tu te croyais sûr de sa foi:
Tes volontés faisaient sa loi:
C'était alors que sans nuage
Les beaux jours se levaient pour toi.

Aujourd'hui l'ingrate t'accable
Et de froideurs et de refus:
Saisis le moment favorable;
Brise les nœuds qu'elle a rompus.
Ramène un calme desirable
Dans ton cœur trop long-temps séduit!
Fuis à ton tour une coupable
Qui te méprise et qui te fuit.

Adieu, trop volage Lesbie;
Catulle pour jamais oublie
Tes charmes, tes baisers trompeurs;
Il est guéri de sa folie,
Et se moque de tes rigueurs.

De ton amant abandonnée
Et réduite à de vains regrets,
Quelle sera ta destinée?
Livrée à des ennuis secrets,
Dans ta solitude étonnée,

Tu verras flétrir tes attraits.
Quels jours vas-tu passer, cruelle?
Aux yeux de qui seras-tu belle?
Qui voudra partager tes feux?
De qui te diras-tu l'amante?
Et sur quelle bouche brûlante,
Laisseras-tu l'empreinte ardente
De tes baisers voluptueux;
Tandis que loin de ta présence,
Catulle, plein d'indifférence,
Libre et content, va vivre heureux?

Une imitation plus récente et plus libre est celle du C. Mérard de Saint-Just.

5.

De mon malheur je serais digne,
Si je restais encor dans mon aveuglement;
Mais qu'avec peine on se résigne
A sortir de l'enchantement!
Qu'il est cruel, qu'il est pénible,
Quel insupportable tourment
De se faire une ame insensible!
J'ai vu passer de si beaux jours,
Quand la plus tendre des amantes
Sans cesse m'enivrait de faveurs caressantes!
Son cœur ingrat en a borné le cours.
Tu me regretteras peut-être....
Que tu t'es préparé de tourmens et d'ennuis,
Et que bientôt tu verras naître
De tristes jours et de plus tristes nuits!
A quels yeux paraîtras-tu belle?

Comment plairait encore Adeline infidelle?
Pour elle est-il un cœur qui voudrait s'attendrir?
Qui t'aimera? qui pourras-tu chérir?
Et ces jolis baisers, doux prix de la victoire,
Que l'on reçoit et que l'on rend....
Souvenir enchanteur, sortez de ma mémoire;
Ah! volage, à jamais je suis indifférent.

IX.

AD VERANIUM.

Ceux qui aiment à comparer entr'eux les écrivains célèbres peuvent voir dans Horace l'ode 13 du liv. 1, à l'occasion du retour de son ami Plotius.

v. 1. *Veranî.* Ce Véranius nous est fort inconnu. Il est question, dans une lettre d'Auguste à Tibère, d'un Véranius dont ce prince représente l'éloquence comme ambitieuse et asiatique. Mais est-ce le même? C'est ce qu'il est à-peu-près impossible de décider, et ce qui heureusement n'est pas d'un grand intérêt.

v. 2. *Antistans.* C'est la leçon de Vossius. D'autres lisent *antistes*, dont Ovide use dans le même sens.

v. 4. *Unanimos.* Pourquoi changer cette épithète? Elle offre un sens si doux!

Ibid. *Anumque.* Al. *tuam.* Al. *senem.* J'ai préféré

le premier sens. Il semble que le retour d'un fils est plus doux encore pour une mère âgée.

v. 5. *Nuncii.* On nommait ainsi ceux qui annonçaient une nouvelle de vive voix.

v. 6. *Iberûm.* Véranius revenait d'Espagne, où il avait accompagné Cn. Pison, questeur. Catulle le peint comme un bon observateur.

v. 7. *Suaviabor.* Le soupçon serait ici injuste. Le baiser sur les yeux était d'usage chez les anciens au retour d'un voyage. Cicéron et Pline en donnent des raisons curieuses. « C'est parce que, dit le premier, les yeux sont la fenêtre de l'ame ». « C'est parce que, dit le second, un baiser imprimé sur les yeux semble pénétrer jusqu'au cœur ». Quant à celui sur la bouche, il était d'usage entre hommes chez nos pères ; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il existe encore chez les Italiens et chez les peuples du Nord, dont le baiser d'amitié effleure les deux joues et se termine sur la bouche.

X.

DE VARI SCORTO.

v. 1. *VARUS.* On a prétendu voir ici le fameux Varus, taillé en pièces en Germanie avec ses trois légions; défaite qui n'eut lieu que cinquante ans après

la mort de Catulle. Volpi croit y reconnaître l'Alphénus Varus qui, de barbier ou cordonnier, devint un célèbre jurisconsulte, et s'éleva même aux honneurs du consulat.

v. 3. *Scortillum. Puttanella*, dit Volpi. La traduction de Marolle est ici curieuse. *Je vis sa petite coquette qui, à la vérité, n'était pas trop malpropre.*

v. 7. *Quomodo se haberet.* Un savant a lu : *Quomodo os se haberet;* et interprète, *que la petite coquine demande s'il avait gagné quelque chose par d'infâmes complaisances.* Vive l'imagination !

v. 8. *Et quanto.* Ce vers a été fort tourmenté. L'un propose : *Quantum*, l'autre : *Et quonam.* Un troisième, Vossius, ponctue ainsi : *Et quantùm mihi profuisset : è re*, etc. La leçon que j'ai suivie me paraît la plus naturelle.

v. 10. *Prætoribus.* Vossius prétend que souvent une province était administrée par plusieurs préteurs. Peut-être est-il plus simple d'entendre par ce pluriel les magistrats qui se succédaient.

Ibid. *Cohorti.* C'était une espèce de conseil donné par la république au préteur. Ce mot générique peut aussi désigner ce qu'on entend en italien par *la corte*, et en français par *la maison.*

v. 11. *Unctius.* Mot à mot, de quoi avoïr la tête plus parfumée. L'usage des essences dénotait l'homme de bonne compagnie ; d'où vient l'emploi d'*uncti*, pour signifier les *riches.* Plaute a dit dans le même sens :

Num quipiam est hodiè tuâ tuorum operâ conservorum nitidiusculum caput ?

v. 12. *Inrumator.* Ce mot exprime une des plus grandes infamies où puisse se porter, dans son délire, une imagination blasée. Il paraît que Catulle veut donner par-là une idée de l'avarice et de la mauvaise conduite du préteur.

v. 13. *Facerent.* Ma traduction donne la raison pour laquelle je ne lis pas *faceret.*

v. 14. *Inquiunt.* Cette leçon me paraît naturelle, et répond à notre façon de parler, *me dit-on, m'observe-t-on.*

v. 15. J'adopte *esse*, leçon des manuscrits, et, à mon sens, le *quod* se rapporte aux porteurs, comme s'il disait, des fruits du pays. On sait que les Romains tiraient ces gens de Bithynie, de Cappadoce, etc.

v. 17. *Beatiorem.* Avantius a lu *beatiorum.* J'ai suivi la leçon des manuscrits. Catulle veut se tirer de pair, et se distinguer du reste de la maison du préteur.

v. 20. *Rectos.* Des hommes d'une stature élevée, de belle taille. Les Romains, et sur-tout les Romaines, aimaient à être servis par de grands laquais bien bâtis. C'est un goût qui, comme chacun sait, a été de tous les temps. Scaliger voit ici une équivoque obscène. Il est possible que Catulle ait voulu jouer sur le mot, badinage qui n'était pas déplacé dans la compagnie où il se trouvait.

v. 24. *Cinœdiorem* ne veut dire ici qu'une courtisane, c'est-à-dire, une femme avide, intéressée, et qui aime à briller.

v. 26. *Commodo.* On a remarqué qu'en lisant *commoda*, impér. de *commodare*, prêter, le vers n'y serait pas. Cependant Vossius observe que la dernière syllabe est *ad libitum.* Ce qui m'a décidé pour *commodò*, c'est que l'ellipse rend le tour plus vif, et que ce mot est un à-propos qui peint bien cette espèce de femmes. Doering soupçonne *commode* au vocatif, vous qui êtes un homme si obligeant. Cette leçon n'est point à dédaigner.

Ibid. *Serapin.* Le temple de Sérapis était situé hors de la ville. C'était un lieu de rendez-vous, et souvent de prostitution.

v. 27. *Mane.* Les éditions anciennes portent *mane me.* Ces sortes d'hiatus n'étant pas redoutés de Catulle, j'ai laissé *mane.* C'est le *pian piano* des Italiens.

v. 32. *Parârim*, sousent. *si*.

v. 33. *Malè*. Ce mot me paraîtrait beaucoup mieux construit avec *molesta* qu'avec *insulsa*, dont l'*in* privatif a déjà la même force.

Ibid. *Molesta vivis*. Je ne sais pourquoi les commentateurs veulent donner à ce verbe le sens optatif. L'idée du poète me paraît toute simple. C'est celle qu'exprime ma traduction, et qui me semble déterminée par le dernier vers. « Vous êtes, dit Catulle, d'un commerce fort difficile. Il faut être toujours sur le qui-vive avec vous. Un galant homme ne peut se permettre ici ni distraction, ni mensonge de société ». Aucun commentateur n'a donné ce développement.

Pezai n'a pas fait à cette pièce l'honneur de la traduire. Il la trouve obscure et peu piquante. J'avoue que je ne suis pas de son avis. Le vague et le décousu des conversations, l'avidité des courtisanes, l'importance qu'a voulu se donner Catulle, l'embarras comique où il se trouve quand la friponne le prend au mot, et la manière dont il s'en tire, tout cela me paraît rendu avec beaucoup de naturel et de vérité. La plaisanterie qui termine me rappelle celle d'un homme d'esprit, à l'occasion d'un parasite qui ne se faisait jamais prier deux fois. « Ce maroufle-là, disait-il, bannira la politesse de la société ». Ce mot est le vrai commentaire de ce passage de Catulle.

XI.

AD FURIUM ET AURELIUM.

v. 1. *FURI.* Les commentateurs sont partagés sur le premier. L'opinion la plus vraisemblable est que c'est Furius Bibaculus, homme d'esprit et fort caustique, qui fit des épigrammes contre César. Le second est inconnu. Il paraît que Catulle et lui n'ont pas toujours été si bons amis.

Le mètre est celui des odes de Sapho. Catulle, en deux endroits, a substitué le trochée au spondée, savoir, dans les sixième et quinzième vers. Le quatrième vers s'appelle *Adonicus.*

v. 19. *Nullum amans verè.* Ce caractère de coquette a été bien peint par le Guarini, dans son *Pastor Fido.*

. . . . . Si vuole appunto
Far de gli amanti quel che delle vesti:
Molti averne, un goderne, e cangiar spesso.

Et plus bas:

. . . . . Amo d'averne
Gran copia, e li trattengo, ed honne sempre
Un per mano, un per occhio: ma di tutti
Il migliore, e'l più comodo nel seno;
E, quanto posso più, nel cor nessuno.

Ibid. *Omnium.* Ce vers a une syllabe de plus, qui s'élide devant le mot *Ilia*, comme dans le vingt-deuxième, *velut prati.*

v. 20. *Ilia rumpens.* Achille Statius entend par cette expression la fureur de la jalousie. Le mot *complexa*, qui précède, détermine un tout autre sens. C'est tout bonnement ce que l'auteur de la Pucelle appelle, avec plus d'énergie que de délicatesse, *se casser les reins.* Cette Lesbie, à ce qu'il paraît, était une dame de grand tempérament. Le traducteur Italien n'a pas mal rendu ce passage :

. . . . . E sol di tutti
Tenta l'iniqua ad isnervare i fianchi.

Tibulle a dit de même :

. . . . . Usque dum mihi
Venus jocosa molle ruperit latus.

Et Martial :

Et juvat admissâ rumpere luce latus.

v. 21. *Respectet.* Ce verbe a ici une grace particulière, et semble peindre le manége de la coquette qui *regarde derrière elle* pour voir si elle est encore suivie de l'amant qu'elle affecte de fuir. Ce passage rappelle naturellement ces jolis vers de Virgile, où il est question d'une coquetterie bien plus aimable.

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit antè videri.

v. 23. *Ultimi.* Les fleurs qui sont à l'extrémité d'un pré, et par conséquent plus exposées. C'était un proverbe pour désigner une perte certaine que de dire : *Tam periit quàm extrema faba.*

v. 24. *Tactus.* Des éditions portent *fractus*, d'autres *stratus*, d'autres *tractus.* La leçon que j'ai suivie me paraît plus élégante.

L'Arioste a imité ce passage, ou plutôt celui-ci de Virgile, qui y ressemble fort :

Purpureus veluti cum flos, succisus aratro,
Languescit moriens....

Come purpureo fior languendo more,
Che 'l vomere al passar tagliato lassa.

Je ne sais si l'on a bien saisi le sens de cette petite pièce. Catulle n'y paraît pas trop guéri. Il est jaloux et piqué. Son ressentiment s'exhale d'une manière peu galante ; mais il n'ose s'adresser directement à son infidelle. Il charge ses amis de ses reproches, et cette commission pénible équivaut à un de ces voyages de long cours où leur amitié serait disposée à le suivre. De cette manière, l'énumération qui précède devient motivée : sans cela, elle est froide et sans effet. Je desire qu'on ne voye pas dans cette interprétation l'engoûment d'un commentateur.

Volpi indique un sens, qui n'est pas à dédaigner, et qui se rapproche en partie du mien : « Vous, dit-il,

qui protestez d'être prêts à me suivre, etc. Voyons, je vais mettre votre dévoûment à l'épreuve dans une occasion bien moins importante ». Je crois le sens que j'indique plus délicat.

XII.

IN ASINIUM.

v. 1. *MARRUCINE.* J. Scaliger voit dans ce mot une injure équivalente à celle de Béotien chez les Grecs ; d'autres n'y voyent qu'un nom de pays. Les Marrucins étaient un peuple de Campanie. La conjecture de Corradini paraît un peu forcée. Il dérive *Marrucine* de deux mots grecs, dont l'un signifie fer, et l'autre piquer. Volpi et Doering prétendent que ce peuple étant distingué par sa fidélité à l'égard des Romains, c'est rappeler à cet Asinius un contraste peu flatteur pour lui de ses penchans avec la vertu distinctive de ses compatriotes.

Ibid. *Asini.* Les commentateurs croyent cet Asinius, frère de l'Asinius Pollion, poète, orateur, homme d'état, ami de Virgile et d'Horace, qui joua depuis un grand rôle sous Auguste.

Ibid. *Sinistrâ.* La main gauche joue un rôle très-peu honorable chez les Epigrammatistes Latins. Volpi prétend que cela vient de ce qu'étant presque toujours

sous le manteau, ses mouvemens ne se faisaient point remarquer. Martial lui donne des fonctions encore plus infâmes. *Uteris pellice lævâ.*

v. 3. *Tollis lintea.* C'était apparemment une gentillesse de cet Asinius qui trouvait le tour plaisant ; à-peu-près comme ce maître des requêtes qui mettait les couverts dans sa poche. Il paraît, au reste, que cette espèce de larcin était assez à la mode à Rome. Voyez *Martial, Epigr. 59, liv. VIII, et Epigr. 29, liv. XII.*

v. 8. *Mutari velit.* Qui donnerait un talent, pour que tu n'eusses pas ce vil penchant.

v. 9. *Disertus puer.* Cette construction est sans exemple. Aussi lit-on *differtus*, ou *pater.* Muret, qui avait un excellent goût de latinité, en avouant que cette locution lui paraît insolite, ne la rejette pourtant pas. J'ai préféré *puer* à *pater*, parce qu'il caractérise mieux l'âge que Pollion devait avoir alors. Je conviens cependant avec Corradini que la leçon de *pater* est assez Catullienne.

Ibid. *Facetiarum. Facetus* vient de *facere*, et désigne un homme qui a l'heureux don de l'à-propos dans tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait. On voit combien le mot français qui y répond s'est éloigné de son origine.

v. 10. *Hendecasyllabos.* On apprend par ce passage,

et par celui de la quarante-deuxième pièce, que l'hendécasyllabe partageait avec l'ïambe l'honneur de servir à l'épigramme et à la satyre.

v. 13. *Mnemosynon*, un gage, un souvenir d'amitié. C'est ce que les Latins appelaient *monumentum*. Virgile a dit : *Monumentum et pignus amoris*.

v. 14. *Sudaria*. Des mouchoirs à essuyer la sueur, tels que ceux que les Sigisbées et les *Cavalieri serventi* d'Italie sont dans l'usage de porter pour leurs belles.

Ibid. *Setaba*. Sétabe, ville de l'Espagne citérieure, sur la rivière de Sucrone, où il se fabriquait de fort belle toile, au rapport de Pline.

XIII.

AD FABULLUM.

v. 3. *Bonam*. Al. *Bona*.

v. 6. *Venuste*. J'ai préféré cette leçon à la triple répétition de *Fabulle*.

v. 8. *Plenus aranearum*. Façon de parler proverbiale, qui répond à ce que nos pères appelaient *loger le diable dans sa bourse*. Témoin cette épigramme de Saint-Gelais.

Un charlatan disait en plein marché,
Qu'il montrerait le diable à tout le monde ;

Si n'y en eut, tant fût-il empêché,
Qui ne courut pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large et profonde,
Il leur déploie, et leur dit: « Gens de bien,
» Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien?
— » Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
— » Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
» Ouvrir sa bourse, et ne voir rien dedans ».

Un de nos vieux poètes français a osé dire d'après Catulle :

Des araignées tous les jours
Font leurs toiles dans ma pochette.

Maynard a dit encore, d'après Catulle, dans une Epigramme aux Muses :

Et c'est pour vous avoir peignées
En Demoiselles du Marais,
Que mon coffre est plein d'araignées.

Le chansonnier Coulange, qui ne connaissait peut-être pas Catulle, a pris à-peu-près le même tour :

Le destin a choisi ma cassette,
Pour loger à jamais la disette.

v. 9. *Meros.* Al. *Meos.* La première version est plus élégante.

v. 12. *Donârunt Veneres.* Properce a dit dans le même sens :

. . . . . Odores,
Sed quos ipse suis fecit amor manibus.

v. 14. *Nasus.* Martial, qui souvent copie Catulle, lui a emprunté ce tour dans ce vers :

Nasutus sis usque licet, sis denique nasus.

Horace, en imitant Virgile, l'engage aussi à apporter son contingent : mais c'est lui qui fait les frais ; et tout ce qu'il demande à son ami, c'est une provision d'essences dont les anciens accompagnaient toujours leurs parties fines. C'est la douzième ode du quatrième livre. Le ton en est tout différent de la pièce de Catulle, qui n'est qu'un billet dans le genre de ceux de Chaulieu, de Dorat et de Bertin, qu'on verra sans doute ici avec plaisir.

A M. DE LA FARE.

Ce soir, lorsque la nuit aux amans favorable
Sur les yeux des mortels répand l'aveuglement,
Dans mon petit appartement
Les Graces et l'Amour conduiront ma maîtresse.
A cet objet de ma tendresse
De mon cœur partagé rejoins l'autre moitié,
Et donne-moi ce soir le plaisir d'être à table
Entre l'Amour et l'Amitié.

ORGIE.

Vous qu'eût aimé Chaulieu,
Venez, mon jeune Horace ;
A côté d'un grand feu
Nous boirons à la glace,
Et médirons un peu ;

C'est le droit du Parnasse.
Déjà le Dieu du vin
De pampres vous enlace;
Vous êtes libertin,
Et l'êtes avec grace;
Soyez roi du festin,
Apportez les tablettes
Où sont ces riens charmans,
Et ces congés plaisans
Que donnent les coquettes
A leurs tendres amans.
De l'aimable infidelle
Qui vous tient dans ses fers,
Contez-nous les travers,
Et la noirceur nouvelle.
Tous les fronts sont ouverts;
Le Champagne ruisselle,
Il mousse, il étincelle,
Et ressemble à vos vers.
Sur la fin de l'orgie,
Nous glisserons deux mots
De la philosophie,
Qui se moque des sots,
Et gaîment apprécie
Les plaisirs et les maux.
Mais j'entends qu'on s'écrie;
Quoi! ce fripon d'Amour
N'est point de la partie?
Sans lui, passer un jour,
La triste fantaisie!
Un moment, s'il vous plaît,
Des yeux de la folie
Vous voyez son portrait:

Je le vois tel qu'il est,
Et je le congédie.
L'enchanteur, je parie,
Vous trompe à chaque instant;
Je me réconcilie,
S'il veut m'en faire autant.

PROJET D'ORGIE.

A DORAT.

Esprit toujours aimable,
Rimeur toujours galant,
Demain donnons au diable
Un monde turbulent;
Et qu'on dresse la table
Près d'un foyer brûlant.
Invitons au mystère
Deux ou trois libertins;
Et couronnés de lierre,
Nous varierons les vins.
Que la beauté nouvelle
Qui vous trompe à son tour,
Préside à ce beau jour,
Et qu'on donne près d'elle
Un couvert à l'Amour.
Cet enfant volontaire
A tous les vins préfère
Le Champagne brillant,
Dont la vapeur légère
S'élève aux bords du verre,
Et mousse en pétillant.

Il est parmi nos belles

Si peu d'objets constans!
Buvons aux infidelles:
Nous boirons plus long-temps.

Martial a imité cette pièce. C'est la cinquante-troisième du livre onzième. J'y renvoie le lecteur, et je crois qu'il me saura plus gré de mettre sous ses yeux l'imitation libre de Catulle que m'offre le recueil du C. Piis.

CHANSON

SUR UNE PIÈCE DE CATULLE.

Air : *De la Romance de Daphné.*

De cette épître à Fabulle
Je ne peux trop m'étonner.
Non, rien n'est si ridicule,
Que la façon dont Catulle
Priait son monde à dîner.

« Ami, dit-il, pour te plaire
» Je n'aurai rien d'apprêté.
» Quand tu ne pourras mieux faire,
» Viens, apporte bonne chère,
» Et tu seras bien traité.

» Hélas! ma cassette est vide:
» Il n'y loge qu'Arachné.
» S l'amitié qui me guide
» Te semble un mets fort solide,
» Il t'est toujours destiné.

» Or, comme à table il importe
» D'avoir de jolis minois,
» Mon cher ami, je t'exhorte
» Ce jour-là de faire en sorte
» D'en amener deux ou trois.

» Pour moi, j'y veux joindre encore
» Un parfum délicieux
» Qu'à toute heure je dévore,
» Et qu'à celle que j'adore
» Vénus apporta des cieux.

» Son odeur enchanteresse
» A beau faire évanouir :
» Tu regretteras sans cesse
» De n'avoir, dans ton ivresse,
» Qu'un seul nez pour en jouir ».

Un poëte plus honnête
Que le poëte romain,
Aurait dit : Je me fais fête
De vous donner de ma tête
Un joli souper demain.

J'aurai la fine poularde,
Vin de Beaune et de Rota;
Et, pour t'embaumer, je garde
L'ambre qu'hier, par mégarde,
Un abbé chez moi porta.

De plus, comme à tous bons drilles
Il faut de quoi s'égayer,
Nous aurons aussi des filles
Jeunes, fraîches et gentilles;
Mais je prétends les payer.

XIV.

AD CALVUM.

v. 1. *Jucundissime.* Ce mot, dans les anciens auteurs, est d'une grande force, et désigne une réunion charmante d'obligeance et d'amabilité.

Ibid. *Calve.* Ce Romain fut tout-à-la-fois un orateur et un poète distingué, rival de Cicéron pour l'éloquence.

v. 3. *Odissem odio.* Locution familière aux Grecs et aux Latins. Les premiers disaient : *Gaudio gaudere*, *peccato peccare*, *desiderio desiderare*, etc. et les seconds, *occidione occidere*, *frigore frigescere*, etc.

Ibid. *Vatiniano.* Cette expression était devenue proverbiale. On peut voir, dans le discours de Cicéron contre Vatinius, les titres que ce Romain avait à la haine publique. Macrobe nous en a conservé cette anecdote assez piquante. Un jour que Vatinius donnait un combat de gladiateurs, le peuple l'assaillit à coups de pierres. Le lendemain, défense des édiles de jeter dans l'arène autre chose que des pommes. « Et » les pommes de pin, demandait-on à un juriscon» sulte, sont-elles aussi des pommes? — Oui, répon» dit-il, si vous les jetez à Vatinius ».

v. 7. *Impiorum.* Ouvrages maudits. C'est le même sens que le *sacrum* du vers douzième.

v. 8. *Repertum.* Vossius et d'autres lisent *refertum.*

v. 9. *Sylla.* On est partagé sur ce Sylla. Vossius lit *Syllo*, grammairien connu. Volpi et Corradini y trouvent Corn. Epicadus, affranchi de Sylla.

Ibid. *Litterator.* Ce mot, chez les anciens, n'avait pas un sens aussi étendu que chez nous. Il signifiait : Grammairien, qui interprète les poètes aux enfans. Dans l'acception moderne, pour mériter le titre de littérateur, il faut, à une connaissance approfondie des langues anciennes et des bons auteurs de l'antiquité, joindre l'étude réfléchie de sa propre langue, celle de ses principaux âges et de ses écrivains les plus distingués, ainsi qu'une connaissance suffisante de l'anglais, de l'italien, etc. et des meilleurs auteurs dans chacun de ces idiômes. Aussi

Apparent rari nantes, etc.

v. 10. *Mî.* Corradini prend ce mot pour un vocatif. Je serais assez de son avis.

v. 15. *Saturnalibus.* Les Romains s'envoyaient des présens aux fêtes des Saturnales, et quelquefois ces présens étaient des plaisanteries de la nature de celles de Calvus.

Ibid. *Optimo.* Il paraît que le premier jour des Saturnales avait quelque prééminence sur les autres.

v. 16. *Salse.* Al. *false.*

v. 18. *Cæsios*, etc. Mauvais poètes très-inconnus.

v. 19. *Suffenum.* Corradini lit *Suffena*, pour *Suffeniana.*

v. 22. *Malum pedem.* Marolle entend les pieds des vers, et traduit : *Vos pieds mal faits.* Il est, je crois, seul de son avis. Ne serait-il pas possible de prendre ici *malum* comme interjection, et de ponctuer ainsi ce vers :

Undè, malum! pedem tulistis.

D'où vous êtes venus, à la malheure !

Il me semble que ce sens est assez digne de Catulle.

v. 23. *Poëtæ. Rimeurs*, dit Pezay. C'est un anachronisme un peu fort. Les vers rimés, ou léonins, sont une invention du moyen âge.

Volpi et Doering, sur l'autorité de Vossius, placent ici les quatre vers, qui se trouvent ordinairement à la fin de la pièce XVI. Ils les regardent comme un fragment.

Je me contenterai d'indiquer l'imitation de Baïf, qui ne m'a pas paru assez agréable pour trouver place ici.

XV.

AD AURELIUM.

v. 2. *Pudentem.* Demande juste, raisonnable.

v. 3. Il paraît que les adjurations du poète n'eurent pas grand succès. Aurélius, en tout bien, souffla à Catulle l'objet de ses amours; ce qui les rendit tous les deux ennemis irréconciliables.

v. 9. Il a fallu ici s'écarter un peu du sens. Le lecteur y suppléera de reste.

v. 11. *Moveto.* Ce verbe se prenait souvent dans une signification obscène, comme le κινεῖν des Grecs, d'où vient *cinœdus.*

v. 12. *Foris.* Volpi entend par-là, tant que l'enfant restera dans la maison de Catulle. Du moment qu'il en sera sorti, liberté toute entière. Je ne sais si l'interdiction de Catulle ne subsiste pas toujours, et mon interprétation s'appuye sur le vers suivant qui maintient bien formellement l'exception: *Hunc unum excipio.*

Ibid. *Paratum.* Corradini et Volpi font rapporter ce mot à *pene*, ce qui serait une répétition d'*infesto.* Je le prends avec Doering pour *puer paratus, qui facit copiam sui.*

v. 13. *Pudenter.* Même sens que plus haut, v. 2, sans être trop exigeant.

v. 16. *Caput.* Corradini entend par ce mot Catulle, et non pas l'objet de ses amours.

v. 18. Les deux derniers vers font allusion au supplice que les maris athéniens faisaient subir aux galans surpris ; ce qu'explique ainsi Parthénius : *Deprehensos quadrupedes constituebant, ac partibus posterioribus violenter expilatis, grandiores raphanos* (raves), *aut mugiles* (mulet, poisson), *summo cum cruciatu immittebant.*

Ibid. *Attractis.* D'autres lisent : *arctatis,* les pieds liés. Vossius préfère *atratis*, couverts de noir, parce que l'on commençait par enduire les coupables de poix chaude, pour les épiler plus douloureusement, quand cette même poix était refroidie. J'ai suivi la leçon ordinaire, dont le sens paraît tout simple, celui de *divaricati.*

Mélissus a parodié cette pièce. Il invite un de ses amis à lui faire obtenir un titre qu'il appelle *Titulum Palati.* Cette parodie offre trop peu d'intérêt, pour mériter d'être insérée ici.

XVI.

AD AURELIUM ET FURIUM.

PÆDICABO et inrumabo. Il est assez clairement établi par les commentateurs, que ces deux termes expressifs avaient, par le grand usage, perdu de leur énergie, et n'avaient plus qu'un sens vague de menace et d'insulte, à-peu-près comme le *becco fottuto* des Italiens, qui semble, dans son origine, répondre à l'*inrumatus* des Latins, et l'expression injurieuse dont se sert le même peuple, lorsqu'il dit pour témoigner son mépris : *T'ho in c...o.* Volpi et Pezay qui n'a pas traduit cette pièce, croyent que la réponse du poète n'est qu'une petite gaîté. Il paraît pourtant que Catulle est piqué ; car les épithètes *pathice* et *cinæde* passent le badinage. Au reste, rien n'empêche de penser qu'Aurélius et Furius, d'amis de Catulle étaient devenus ses ennemis.

Je n'entreprendrai pas d'expliquer les deux vilains mots du premier vers. Le dernier exprime un de ces raffinemens de luxure qu'imagine le caprice blasé du libertinage, et qui était devenu une des ressources de l'infâme Tibère. La traduction de Marolle est curieuse : « Je vous ferai d'étranges choses ».

v. 5. *Nam castum, etc.* Ce moyen de défense a été

employé par tous les poètes un peu libres. Ovide a dit :

Crede mihi, distant mores à carmine nostri;
Vita verecunda est, musa jocosa mihi.

Et Martial après lui :

Lasciva est nobis pagina, vita proba est.

Ce que Maynard traduit par ces deux vers :

Si ma plume est une p....n,
Ma vie est une sainte.

Ce ne sont pas toujours les auteurs les plus libres, dont les mœurs sont les plus licencieuses. Le cardinal Bembe a fait des poésies très-gaillardes. Jean Casa, archevêque, auteur *del Forno*, a encore enchéri sur lui, et ces prélats ont passé pour être très-réservés. Le cagotisme et les idées sombres et mystiques du célibat religieux ont beaucoup contribué à cette hypocrite pruderie qui s'effarouche d'un vers gai, et se permet dans l'ombre toutes les turpitudes.

Ibid. *Pium.* Ce mot doit se prendre ici dans le sens d'un poète cher aux Muses, comme dans l'avant-dernière pièce *impiorum* veut dire : *maudits d'Apollon.*

v. 10. *Pilosis.* J'ai tâché de faire sentir le sens de ce mot par celui d'*imberbe*, beaucoup plus agréable.

v. 12. *Millia multa.* Catulle entend par-là les pièces V et VI, adressées à Lesbie.

v. 13. *Malè marem*, qui laisse abuser de son sexe. C'est le même sens que *pathicus*. Ce mot est en rapport avec *pœdicabo* et *inrumabo*. Je vous donnerai des preuves de ma virilité; à-peu-près comme cet accusé dans Tacite, répond au délateur qui lui reprochait d'infâmes complaisances, *mollitiam corporis : Interroga, Suilî, filios tuos : virum me esse fatebuntur*.

v. 14. *Si qui fortè*. Tous les commentateurs, excepté Corradini, s'accordent à penser que ces trois vers sont déplacés. Vossius en fait une seule épigramme. Mais comme elle n'offre pas de sens bien déterminé, j'ai cherché à la fondre avec le reste : ce qui m'a d'ailleurs déterminé, c'est le rapport que je crois appercevoir entre *legistis* et *lectores*, et l'espèce de refrein que présentent le premier et dernier vers.

XVII.

AD COLONIAM.

Le mètre de cette pièce mérite quelques observations préliminaires. C'est une espèce de vers hexamètre dégénéré, et plus propre aux sujets badins et qui demandent de la mollesse. Censorinus l'appelle *Priapeïus*, c'est-à-dire, fait pour les genres libres. La différence qu'il y a entre ce vers et le vers héroïque,

c'est qu'aux premier et quatrième pieds, au lieu de spondée - -, il admet un chorée - ∪, ou un iambe ∪ -, et au troisième, un crétique, - ∪ -, au lieu du dactyle, - ∪ ∪.

v. 1. *Colonia.* On est partagé sur la véritable situation de cette ville. Suivant Muret, c'était un bourg ou municipe près de Vérone qui porte encore ce nom ; le même apparemment qu'en 1793 un bon sénateur Vénitien confondait avec Cologne, croyant déjà voir les Français aux portes de Venise. J'étais dans cette ville, lorsqu'on riait de sa méprise. Quatre ans après, elle est devenue une vérité. Scaliger et Vossius croyent y retrouver Come, que, depuis peu, J. César avait fait colonie romaine, sous le nom de Novi-Comum. C'est Sirmium, suivant Corradini. Ce débat, au reste, est peu important.

On a obligation à J. Scaliger d'avoir restitué le commencement de cette pièce, qui, sans ses efforts, eût été inintelligible.

Ibid. *Longo.* Vossius lit *ligneo*, leçon, dit-il, des meilleurs manuscrits. Ce mot ne formerait alors qu'un dissyllabe.

v. 2. *Salire*, pour *saltare*, danser.

Ibid. *Inepta*, *non apta.* C'est l'épithète de *crura.* Ce mot désigne les pieux maigres et inégaux qui servaient d'appui au pont.

v. 3. Je lis, après Corradini et Forbiger, *assulis stantis*, au lieu d'*ad sulitantis*. Volpi lit *asculis*, qui est le même.

Ibid. *Inredivivus ;* qui ne pourrait jamais se relever, se rétablir, *nunquàm redire in vitam.*

v. 6. *Salisubsuli.* Les Saliens qui célébraient leurs cérémonies par des sauts et des danses. J'ai préféré cette leçon à celle de Vossius, qui lit *Salii ipsulis*, images représentant les deux sexes, qu'ils portaient dans leurs danses sacrées, et à celle de Corradini qui propose :

Salî subsilis Sarta suscipiantur.

v. 7. *Munus.* Il y a dans ce mot une finesse que j'ai cherché à faire sentir dans la traduction.

v. 13. *Tremulâ.* Des commentateurs entendent par-là les bras d'un vieillard. Je crois plutôt que ce mot fait image, et peint le balancement des bras paternels qui bercent l'enfant.

v. 18. *Nec se sublevat.* Corradini et Volpi donnent à ce vers un sens obscène, qui s'explique assez par cet autre du même poète :

Nunquàm se mediam sustulit ad tunicam.

« Pour lui l'astre d'amour n'est jamais à son apogée ». L'autorité de deux commentateurs Italiens me paraît décisive en cette matière.

v. 19. *Ligurî.* Ce mot n'offre pas un sens bien clair. Vossius croit qu'il est question d'un Ligurius, personnage absolument inconnu. Ne serait-ce pas plutôt l'épithète de *securi* ? Les Liguriens fournissaient, dit-on, des bûcherons au reste de l'Italie. Cet usage de désigner les objets par les pays qui les produisaient, est, comme on sait, très-familier aux Latins.

Ibid. *Subpernata*, essarter. Le passage de Festus, suivant lequel *subpernati* se dit de ceux qui ont les cuisses coupées comme des jambons, ne permet pas de douter que cette leçon ne soit préférable à celle de *separata*.

v. 25. *Supinum*, endormi. Le poète applique ici à l'esprit ce qui ne se dit que du corps, comme, dans le passage précédent, il a fait usage pour les arbres d'un mot qui ne convient qu'aux êtres animés.

v. 26. *Ferream soleam.* L'usage de ferrer les bêtes de somme est fort ancien. Des commentateurs prétendent que c'était une espèce de chaussure qui couvrait tout le pied.

J'avoue qu'ici l'enthousiasme ordinaire aux traducteurs ne m'a pas gagné, et je renvoye avec Pezay le lecteur au même sujet traité par Tibulle dans la septième élégie du premier livre. Tout l'avantage sera en faveur de ce dernier. « La pièce de Catulle, dit-il, est » à mon gré l'ouvrage d'un crâne de vingt ans, et celle

» de Tibulle le persifflage le plus fin de l'homme de la » meilleure compagnie ». Je demanderais pourtant grace pour quelques détails, tels que la peinture de l'enfant, le *meus stupor*, dont Phèdre fait si bien sentir le mérite dans sa fable *du Renard et du Corbeau*; et sur-tout pour les trois vers charmans qui peignent si bien l'épouse du sot personnage : *Viridissimo nupta flore puella*, etc.

XVIII.

AD HORTORUM DEUM.

Il y a toute apparence que ces quatre vers consacrés par Térentianus Maurus, comme un exemple du mètre nommé *Priapeïus*, ne sont qu'un fragment. C'était vraisemblablement le début d'une Priapée.

v. 1. *Priape.* L'antiquité en avait admis plusieurs. Ce surnom était apparemment devenu celui de tous ceux que la nature avait doués de certains talens extraordinaires : *Homines*, dit Volpi, *mutonis magnitudine, vel ardore libidinis præcellentes.*

v. 2. *Lampsaci.* Forbiger en fait un vocatif. On sait que Priape était adoré sur-tout à Lampsaque, et que l'attribut qui lui avait valu les honneurs de la

divinité était ce que l'auteur des *quatre Métamorphoses* appelle

.... L'emblême enflammé des fureurs de Vénus.

Ce n'était d'abord que celui de la fécondité de la nature et de la reproduction des êtres, dont l'imagination licencieuse des anciens a étrangement abusé. Une preuve que certains mythes ont fait le tour du monde, c'est qu'on a retrouvé le *Phallus* chez les Indiens sous le nom de *Lingam*. L'érudition a égaré des savans jusqu'à leur faire appercevoir quelque ressemblance entre ce même Phallus et le Serpent d'airain. On a badiné sur cette conformité dans ce quatrain.

ÆNEUS SERPENS.

Æneus, ut perhibent, quondàm morientibus anguis
Præsentem in dirâ peste ferebat opem.
At ruber et rigidus cervice et carneus anguis
Est magis in cunctis certa medela malis.
(*Priapeïa veterum et recentiorum*, p. 185 *.)

Les gens de goût préféreront sans doute à ce badinage cette allusion ingénieuse sur un partisan :

Æneus est, poterit suspensus ferre salutem.

v. 3. *Ora*. Priape était adoré sur les côtes maritimes, comme protecteur du commerce et de la navigation ;

* Cet ouvrage se trouve chez le C. Patris, quai Malaquai, n°. 2.

ce qui l'a fait confondre par quelques savans avec Mercure. Il est certain que Priape présidait aussi aux chemins.

v. 4. *Ostreosior*, plus féconde en huîtres. Pourquoi cette observation? Est-ce parce que les huîtres sont des aphrodisiaques?

Corradini prétend que ce fragment et les deux pièces suivantes sont de Virgile, ainsi que toutes les Priapées; ce dont il est permis de douter.

XIX.

HORTORUM DEUS.

CETTE pièce, ainsi que la suivante, est une Priapée, c'est-à-dire, une de ces petites inscriptions que l'on plaçait dans les chapelles des Priapes.

v. 3. *Quercus, etc.* Ces images du dieu des jardins étaient fort grossières; c'était le fruit du loisir des villageois, qui les faisaient à coups de serpe, à-peu-près comme les ouvrages en bois de Nuremberg. Ici, la matière est un chêne aride; dans la pièce suivante, c'est un peuplier; dans Horace, c'est un figuier, etc. (Voyez les Priapées.)

v. 6. *Filiusque.* Ce vers est imparfait. L'édition des *Variorum* supplée *Coloni.* J'ai suivi cette addition,

en l'indiquant pourtant par l'italique. Doering soupçonne *patronum*.

v. 11. *Primitu*. Ce mot est pris par les commentateurs dans le sens de *primò*, *adv*. Ne serait-ce pas, plutôt, *comme prémice?*

v. 15. *Tacebitis*. Des éditions portent *jacebitis*, qui ne paraît offrir aucun sens. La première leçon s'explique par la défense que les loix des Douze-Tables faisaient d'offrir des sacrifices aux dieux étrangers, avant qu'un acte public les eût admis au rang des dieux de l'Empire. Volpi donne un autre sens à *tacebitis*. Suivant lui, le silence était particulièrement recommandé dans les mystères de Priape qui se célébraient la nuit, et qui étaient un rendez-vous de débauches, de peur que ces scènes de prostitution n'attirassent l'attention du magistrat.

XX.

HORTORUM DEUS.

v. 5. *Tuor*. Ce verbe, comme celui de *guardare* en italien, et de *garder* en français qui en dérive, signifie tout-à-la-fois *regarder* et *protéger, défendre*. L'un, en effet, suppose l'autre.

v. 6. *Mihi corolla verè*. Dans les Priapées, le dieu

parle aussi des présens qu'il reçoit selon les différentes saisons de l'année; mais il redoute l'hiver, parce qu'il est de bois, et qu'on pourrait bien le faire servir lui-même à réchauffer les doigts engourdis.

Vere rosa, autumno pomis, æstate frequentor
Spicis: una mihi est horrida pestis hiems.
Nam frigus metuo, et vereor ne ligneus ignem
Hâc Deus ignavis præbeat articulis.

v. 13. *Gravem dexteram.* Virgile a dit de même:

Non unquàm gravis ære domum mihi dextra redibat.

v. 14. *Tener.* Les noms en *er*, tels qu'*acer*, *pauper*, ont quelquefois les deux genres. Il est inutile de faire remarquer le *matre mugiente*, trait de sentiment qui anime le tableau.

v. 17. *Manum sorsùm*, pour *seorsùm*; tenir les mains de côté, s'abstenir.

v. 18. *Crux.* Le poète joue sur le rapprochement du pieu servant à empaler, et du *Mentula sine arte*, qui fait dire au passant: *Velim Pol!* De grand cœur, morbleu! Oui! mais, morbleu! voilà le métayer, etc. La traduction fait suffisamment sentir ce développement.

v. 19. *Velim Pol!* C'est ce que dit l'auteur des *Priapées*, Epig. 51.

Nimirùm apertam convolatis ad pœnam,
Et vos hoc ipsum quod minamur, invitat.

Et dans l'Epig. 64 :

Quidam mollior anseris medullâ
Furatum venit huc amore pœnæ.

v. 20. Des éditions portent :

In istâ mentulâ, agis clava dextera.

Leçon que je n'entends pas. J'ai suivi celle de J. Scaliger, qui m'a paru offrir un sens raisonnable.

XXI.

AD AURELIUM.

v. 1. *PATER esuritionum.* Les Latins disaient : *Pater cœnæ*, pour désigner *le véritable Amphytrion.* Catulle joue sur le mot.

v. 5. *Nam simul es.* La leçon que j'ai suivie me paraît avoir le mérite de la gradation. Volpi entend par *simul esse*, être du dernier bien, sens qui n'aurait pas le même mérite. C'est prendre le roman par la queue. On sait bien que les anciens ne se piquaient guère de filer le parfait amour. Mais il est à remarquer que Catulle ne se plaint encore que de tentatives.

v. 8. *Tangam. Tangere*, *attingere* se prennent souvent par les anciens dans le sens obscène que les

casuistes leur ont conservé. Seulement le latin est plus fort. De-là *intactus*, pour *pudicus*.

v. 11. *Næ meus.* Il n'y a rien de moins satisfaisant que les diverses leçons de ce vers. Je propose de lire au lieu de *ne*, leçon des *Variorum*, *næ*, *certes*, *sans doute*, qui donne une nouvelle force au sens du passage. Volpi lit : *Ah !* exclamation douloureuse de Catulle sur l'apprentissage de sobriété que son jeune ami va faire.

Ibid. *Discet.* Volpi voit dans ce mot une plaisanterie tirée de ce que les maîtres de la maison où l'on dînait, s'appelaient *Cœnæ magistri.* Ainsi, dit-il, le petit drôle va étudier sous un maître d'abstinence.

Le galant Vossius explique plaisamment tout ce passage. Suivant lui, un bon coq n'est jamais gras. C'est la taille élancée d'Aurélius, qui a donné dans l'œil au petit coquin, et le pauvre Catulle va être obligé de faire un jeûne austère pour maigrir et redevenir aimable.

v. 12. *Pudico.* Ce datif est très-latin, et j'ai cru devoir le conserver.

Martial, grand imitateur de Catulle, n'a pas manqué une aussi belle occasion de le répéter. C'est l'épigramme 93 du livre I.

Un poète moderne très-peu connu, Lancinus Cur-

tius, Milanais, et dont les poésies latines sont très-rares, a parodié Martial plutôt que Catulle. Voici sa parodie :

AD RIVALEM.

Questa est sæpiùs hoc puella mecum,
Nec siccis oculis, quòd impudenti
Lascivire soles joco probrisque :
Non nugis opus est, puella fiet
Communis tibi, si potes beatæ
Noctis delicias referre : sed si
Adsunt nec domus, aut focus torusve,
Et nec trita toga, aut lacerna, si nec
Vel ter sarta cutis pedes fugaces
Defendit, nec habes tibi ut propines,
Ut quid lux, mea lux, miser, petita est ?
Quam nec nequitiæ supiniores
Vincunt, sed pudor et beata cura,
Quam junxit Venus et sacer Cupido,
Quam totam Charites mihi dedêre.
Aut ergo jugula manu pudorem,
Aut pulsus patientiam fatiga,
Aut suspendia cautiùs parabis :
Quod si consilium petis, probasque,
Lucem nec cupias, necem nec optes.

Nous devons à la Monnoye une assez jolie imitation de cette pièce. On ne sera peut-être pas fâché de la retrouver ici.

Coquin, passant tous les coquins passés,
Présens, futurs, aurais-tu l'insolence
De m'excroquer le blondin que tu sais ?

Je te le vois courir en ma présence,
Derrière lui te glisser. Ah! tout beau!
Je saurai, moi, te châtier en face.
Si de grands biens t'inspiraient cette audace,
Je me tairais. Mais, quoi! le jouvenceau
Serait chez toi réduit à la besace;
La soif, la faim le mettraient au tombeau.
Or, avec lui trève de badinage,
Sinon ton bec courra même hasard.
Pour ton honneur, hâte-toi d'être sage;
Tu pourrais bien le devenir trop tard.

XXII.

AD VARUM.

v. 1. *SUFFENUS.* Catulle a déjà fait mention honorable de ce Suffenus dans la pièce XIV.

v. 2. *Venustus, dicax, urbanus.* Il semble que ces trois mots présentent une sorte de gradation décroissante. *Venustus* exprime l'amabilité, *dicax*, le talent et l'habitude des saillies, et *urbanus*, la gaîté d'un mime ou d'un plaisant de profession, et non pas l'urbanité romaine.

v. 5. *Palimpsesto.* C'étaient des tablettes où l'on effaçait ce qui était écrit, pour y récrire de nouveau. Ce mot est composé de πάλιν, *iterum*, et de ψάω, *rado*. Ulpien donne à ces tablettes le nom de *charta deletitia*. C'est ce que nous appellerions un *brouillon*.

v. 6. Heinsius soupçonne *releta*, raturé, au lieu de *relata* qui régit l'accusatif; ce qui m'a paru si raisonnable, que j'ai cru devoir l'admettre. C'est ce qu'Horace exprime par *Sæpè stylum vertas*. Cette facilité d'écrire sans rature semble ajouter au mépris que Catulle vient nous inspirer pour les insipides productions de Suffenus.

Ibid. *Chartæ regiæ*. Grand papier ; ce qu'on nommerait aujourd'hui : *Aigle impérial*.

Ibid. *Libri*. Les commentateurs expliquent ce mot par les peaux qui servaient d'enveloppe. Peut-être ne désigne-t-il que les titres ou divisions principales d'un ouvrage.

v. 7. *Umbilici*. Le cylindre autour duquel on roulait le volume, et dont les deux extrémités, ornées d'or ou d'argent, s'appelaient *cornua*.

Ibid. *Lora*, rubans, signets, ou plutôt courroies qui servaient à assujettir le volume roulé autour du cylindre.

Ibid. *Membrana*. Des parchemins. Mais quel en était l'usage ? On a parlé tout-à-l'heure de papier. Corradini l'interprète par enveloppe.

v. 8. *Directa*. Si ces vers étaient écrits sur le papier, ces membranes ou parchemins ne servaient donc qu'à couvrir le volume.

Ibid. *Pumice.* Ce dernier mot n'indiquerait-il pas, outre le polissage pour la peau, une sorte de satinage pour le papier? Les anciens connaissaient dans les arts beaucoup de procédés qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Pline nous apprend que les femmes, et même les hommes, faisaient usage de la pierre-ponce, pour faire disparaître les rugosités de la peau.

Ces détails prouvent, au reste, que de tout temps les auteurs médiocres ont eu recours à la même charlatanerie pour faire valoir leurs rapsodies, dont tout est beau :

Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers.

C'est par cette raison que, dans le siècle qui vient de s'écouler, la manie des gravures a été portée si loin; ce qu'un plaisant a appelé, se sauver sur les planches.

v. 10. *Caprimulgus;* mot à mot, *tette-chèvre,* espèce d'orfraie, qui la nuit tette les chèvres, et, par extension, le chevrier lui-même qui les trait.

v. 11. *Mutat,* pour *mutat se,* ou *mutatur.*

v. 13. *Tritius,* exercé, rompu, dans la bouffonnerie; tel est le sens des commentateurs. Ce tour ne signifierait-il pas plutôt *connu, usé,* à force d'avoir été entendu, comme les plaisans de société qui amusent tant le premier quart-d'heure, et font bâiller en-

suite ? car, si l'on y fait attention, les termes qu'emploie ici le poète, *scurra*, *tritius*, *etc.* n'annoncent pas une grande admiration pour ce rôle très-peu flatteur. En effet, l'homme dont on dit : « Il faut avoir un » tel ; il nous amusera », est perdu pour la considération.

Corradini lit *tristius*.

v. 17. *Tam gaudet in se.* Il semble que Boileau a eu ce passage en vue dans ces vers de sa seconde satire.

Un sot en écrivant fait tout avec plaisir :
Il n'a point dans ses vers l'embarras de choisir ;
Et toujours admoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.

v. 18. Ces quatre derniers vers sont d'un grand sens. Perse a dit de même :

Ut nemo in sese tentat descendere, nemo!
Sed præcedenti spectatur mantica tergo.

Horace avait dit avant lui :

Despicere ignoto discat pendentia tergo.

Et Sénèque : *Aliena vitia in oculis habemus ; à tergo nostra sunt.*

Je n'ai trouvé que cette faible imitation. Elle est du président d'*Orbessan*, dont on a des *Mélanges histo-*

riques, critiques, de Physique, de Littérature et de Poésie; 3 vol. in-8°. 1768.

Suffène, cher Varus, qui paraît agréable,
Que tu connais si bien, ce poëte fâcheux,
Le croirais-tu? Cet homme insupportable
Débite ses vers en tous lieux.
De ce ridicule délire
S'il ne peut guérir son esprit,
Eh! pourquoi nous presser de lire
Les mauvais vers que sans cesse il écrit?
Ses livres chargés de dorure,
Que chacun s'arrache à l'envi,
Dès que l'on en fait la lecture,
Causent le dégoût et l'ennui.
Il fait toujours des vers, il les écrit sans grace,
Tel qu'un esclave, ou qu'un homme grossier,
Et cependant il a l'audace
De s'en dire l'auteur, et de les publier.
Sa verve en sottises féconde
A tout propos nous étourdit.
Ce poëte se croit le plus heureux du monde,
Et de tout ce qu'il fait en secret s'applaudit.

Chacun est dupe de lui-même,
Et croit valoir plus qu'il ne vaut.
On se donne une peine extrême
Pour se persuader qu'on n'a point de défaut.
L'amour-propre nous trompe, et tout nous en impose.
Quel homme est sans illusion?
On ressemble à Suffène au moins en quelque chose,
Lorsque l'on suit sa passion.

XXIII.

AD FURIUM.

v. 1. *Nec cimex.* J'ai suivi le sens indiqué par Vossius, qui m'a paru raisonnable ; c'est-à-dire, *cimex* pour *grabatum*, et *araneus* pour *domus*. Martial a dit de même : *Tritus cimice lectus.*

v. 3. *Est et pater, etc.* Le Berni, auteur du genre que les Italiens nomment *Berniesque*, semble avoir pris à tâche d'imiter ce passage dans ces vers sur des parens éternels :

Io ho mia madre, e due zie, un zio,
Che son la fede d'intaglio, et di gitto :
Pajon gli Dei d'Egitto,
Che son degli altri dei suoceri, e nonne :
E furo innanzi a Deucalionne.
Gli Omeghi, e l'Ipsilonne
Han più proporzion ne' capi loro,
E più misura, che non han costoro.
I' gli stimo un tesoro,
E mosterro gli a chi gli vuol vedere
Per anticaglie naturali, e vere.
L'altre non sono intere ;
A qual manca la testa, a qual le mani ;
Son morte, e pajon state in man de' cani.
Questi son vivi, et sani,
E dicon, che non voglion mai morire.
La morte chiama, ed ei la lascian dire.

v. 6. *Ligneâ*, sèche comme du bois, comme cette femme dont parle Scarron, si sèche et si maigre, dit-il, qu'elle n'avait jamais mouché la chandelle avec les doigts, de peur que le feu n'y prît.

v. 8. *Concoquitis*. Avec une pareille diète, la digestion ne devait pas être difficile.

v. 14. *Esuritione*. La Faim personnifiée, telle que la peint Ovide.

v. 26. *Sestertia*, sousent. *millia*.

Cette pièce est peu piquante en français. Si l'on a justement reproché à Boileau de nous avoir peint :

. . . . . Colletet crotté jusqu'à l'échine,
Allant chercher son pain de cuisine en cuisine,

une latinité élégante n'excusera pas cette ironie amère sur la misère d'autrui, et ces détails de latrine que le bon goût réprouve dans toutes les langues.

Martial a imité Catulle ; mais particulièrement dans les épigrammes 93 du Livre I, 33 et 57 du Livre II.

Baïf l'a traduit ; mais sa version est d'une fidélité tellement scrupuleuse, que je crois devoir en faire grace au lecteur.

Le Journal des Muses, n° 9, m'en offre une imitation très-libre. L'auteur, le C. Kerivalant, lui a donné une tournure presque philosophique.

LES DEDOMMAGEMENS DE LA PAUVRETE.

De quoi te plains-tu, pauvre Irus ?
Tu ne possèdes point de rente!
La recette des revenus
Est pour toi moins embarrassante.
Chez toi, nuls meubles superflus,
Tu n'as ni valet, ni servante !
Dans ton ménage où rien ne tente,
A l'abri des vols, des abus,
Jamais nul soin ne te tourmente.
Tu n'as ni terre, ni maison!
Ah! c'est une bonne raison
Pour ne craindre ni l'incendie,
Ni des saisons l'intempérie.
Menacé d'inanition,
Tu te morfonds dans ta cuisine!
On brave l'indigestion
Quand on redoute la famine.
Que te manque-t-il, après tout ?
Près d'une table bien servie,
Rondon accablé de dégoût,
A ton appétit porte envie;
Si tu jouis peu de la vie,
Tu n'as point d'horreur de la mort.
Cesse donc d'accuser le sort !
Le tien n'est pas toujours le pire,
Quoiqu'il ne soit pas le meilleur.
On peut posséder un empire,
Sans être plus près du bonheur;
Il n'est nul mal aux yeux du sage
Dont quelque bien ne dédommage.

XXIV.

AD JUVENTIUM.

v. 1. *Juventiorum.* Corradini entend par-là la famille même des Juventius, famille plébéienne.

v. 4. *Delicias.* Vossius lit *divitias*, et substitue *Midæ* à *mihi ;* ce qui signifie, dit-il : « J'aimerais » mieux te voir donner les trésors de Midas que tes » faveurs, etc. ». Ce sens paraît un peu forcé. *Mihi* paraît à Doering et à Volpi un explétif. Ces deux commentateurs entendent que la grande pauvreté du galant dont il est ici question, lui ferait considérer la moindre somme d'argent comme un trésor. J'ai suivi la leçon de Muret, qui m'a paru plus naturelle.

v. 5. *Isti.* C'est apparemment le même Furius, dont il est question dans le premier vers de la pièce précédente : *Quoi neque servus est neque arca.*

v. 7. *Bellus.* Volpi explique ainsi ce passage : « N'a-t-il pas de quoi payer autrement qu'en argent »?

Cette pièce ne paraît pas merveilleuse, peut-être parce que le piquant du refrein, *neque servus, neque arca*, nous échappe. C'était vraisemblablement une locution proverbiale, un refrein de vaudeville, comme semble le prouver l'emploi qu'en fait le poète dans la pièce précédente.

XXV.

AD THALLUM.

v. 1. *THALLE*; ce nom paraît supposé. Il est dérivé du grec θαλλειν, *germer, pousser, verdir*, et convient par conséquent à l'épithète de *cinæde*. Beaucoup de noms de femmes ont une origine semblable, tels que *Phyllis*, de φύλλον, *feuille*; *Chloé*, de χλόη, *herbe*; *Chloris*, de χλωρὸς, *verd*, etc.

v. 2. *Anseris medullulâ*. La plume intérieure de l'oie, qui est la plus fine et la plus douce.

Ibid. *Imulâ oricillâ*. Les leçons de ce vers varient beaucoup; l'un veut *inulâ amaricillâ*, l'autre *hinnulâ tenellâ*; j'ai adopté celle de J. Scaliger, fondée sur ce proverbe employé par Cicéron, contemporain de Catulle, *infimâ auriculâ mollior*.

v. 3. *Situ araneoso*; c'est-à-dire, *ipsa aranearum tela*. *Situs* veut proprement dire : le relent, la moisissure, que contracte une chose qui reste long-temps dans la même situation.

v. 5. *Diva*. J. Scaliger, suivi par Volpi, lit : *de viâ*, une femme du peuple, la première venue; d'autres, *Dia*; c'est-à-dire, Thétis. Je trouve écrit à la main, en marge de mon exemplaire de Volpi, *clivias*

malea aves. Doering soupçonne que ce vers est une interpolation.

Ibid. *Alites*. Les plongeons, etc. et autres oiseaux de mer, dont les cris et les battemens d'ailes annoncent la tempête.

Ibid. *Occinentes*. Corradini défend *oscitantes*, qu'il prend dans le même sens.

v. 6. *Involâsti*; étymol. *vola*, la paume de la main.

v. 7. *Catagraphosque Thynos*. Ce passage est fort tourmenté. Des manuscrits portent *cirographosque Thynos*, que Saumaise interprète par des anneaux à cachet, travaillés en Bithynie; d'autres lisent *cerographos*, et l'entendent de tablettes. Un troisième sens, auquel se rapporte la leçon de *catagraphonque linon*, adoptée par Muret, est celui d'étoffes dessinées ou peintes; c'est celui que j'ai suivi.

v. 9. *Reglutina*. Nous avons dans notre langue une expression proverbiale à-peu-près semblable. On dit qu'*un fripon a de la glu aux mains*. C'est ce que les Italiens appellent : *Appicarsi la roba alle mani*. Aussi le traducteur Italien a dit :

Sciogli adunque dalla pece l'unghia infame.

v. 10. *Latusculum; mollicellas*. Ces diminutifs ont

ici beaucoup de grace, et peignent à merveille un jeune efféminé qui tire parti de ses charmes.

v. 11. *Inusta.* Vossius lit *invisa*; Scaliger, *inlusa*; Corradini, *insulsa*, peu agréable. J'ai préféré le premier, que les commentateurs trouvent peu latin. Mais puisqu'on dit: *Inurere notam*, en prenant la cause pour l'effet, ne peut-on pas dire: *Inurere flagella?*

Ibid. *Conscribillent.* Le mètre semble rejeter cette leçon. Les uns ont lu: *Constrigillent*; les autres, *consigillent*; d'autres, *conscribilent*; d'autres enfin *conscribillent.* Mais Vossius a prouvé, par l'exemple de Manilius, que, dans *scribo*, la pénultième est quelquefois brève. L'expression est d'ailleurs hardie. J'ai cherché à en faire sentir le mérite dans ma traduction. Corradini admet *contribillent*, qu'il dérive de *tribulo*; et trouve un sens obscène dans la verge dont Catulle menace son filou. Je ne puis être de son avis.

Le mètre suivi dans cette pièce est appelé Septénaire par les anciens grammairiens, parce qu'il est composé de sept pieds et d'une césure:

1 2 3 4 5 6 7
– – | ∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪ – | – – | – |.

Pezay, qui ne l'a point traduite, dit qu'elle contient les injures les moins propres à être renfermées

dans un mètre quelconque. On ne peut nier au moins qu'il n'y ait une grande énergie dans l'expression.

XXVI.

AD FURIUM.

v. 1. *NOSTRA*. Douza, qui lit *vestra*, prétend qu'il est question de la métairie de Furius, à qui le poète a déjà reproché sa pauvreté, et non pas de celle de Catulle. Mais on a pu juger, par les pièces précédentes, que ce Furius, si toutefois c'est le même, n'avoit en propre ni maison de ville, ni maison de campagne.

v. 3. *Apeliotæ*. C'est le vent que les Latins appellent *Subsolanus*, de *sol*, vent d'Est. *Rac.* ἥλιος, soleil.

v. 4. *Ducentos*, sub. *sestertios*. Forbiger lit *ducenta*, parce qu'alors la somme est plus forte.

Pezay a suivi un sens que rien n'autorise. Voici sa traduction : « Mon cher Furius, ma cabane est à cent » lieues de toi, et cet éloignement vaut seul tous les » fléaux du monde ».

Le sens me paraît assez clair. Catulle, comme on sait, n'était pas trop rangé. Il avait engagé une métairie, et joue sur l'équivoque du mot *opposita*; qui

veut dire tout-à-la-fois *exposée au vent*, et *mise en gage*.

La parodie de Mélissus est assez courte pour trouver place ici.

> ZAPHI, vestra crumena non ad auri
> Argentive minutam hiat monetam,
> Nec viles obulos, teruntiosve;
> Sed ad mille minas, talenta mille :
> O rictum horribilem ac nimis feracem!

Je ne sais si Mélissus n'entend pas ici par *zaphi*, les douaniers, comme on les appelle à Venise, ou bien les percepteurs des droits.

Sénécé a faiblement imité cette pièce; mais comme son Recueil d'Epigrammes devient rare, je joins ici l'imitation qu'il en a faite.

ÉPIGRAMME LX.

LA MAISON QUI CRAINT L'ORAGE.

THRASÉAS.

> JE n'ai point encor vu ta maison de campagne;
> On dit qu'elle est jolie.

SÉNÈQUE.

> Elle a quelque agrément.
> Mais certain défaut l'accompagne,
> Qui me déplaît terriblement.

THRASÉAS.

Quel défaut ?

SÉNÈQUE.

Elle craint l'orage.

THRASÉAS.

Est-ce le vent du Nord ?

SÉNÈQUE.

Non ; car de sa fureur
Une colline la dégage.

THRASÉAS.

C'est celui du Midi ? Pis encor.

SÉNÈQUE.

Autre erreur ;
Contre ses airs brûlans un bois lui fait ombrage.

THRASÉAS.

Ce sera donc le Grec ? . . . . . .

SÉNÈQUE.

Elle est sujette à l'hypothèque
De dix mille écus empruntés.

THRASÉAS.

Le vilain vent, mon cher Sénèque !
Il souffle de tous les côtés.

(Liv. IV.)

XXVII.

AD PUERUM.

v. 1. *MINISTER,* échanson. Les Latins appelaient encore ces sortes d'esclaves, qui étaient ordinairement dans la fleur de l'âge et chers à leurs maîtres à plus d'un titre, *pocillator,* de *poculum*, *pincerna*, *puer ad Cyathum*, et *servus à potione,* comme le portent d'anciennes inscriptions.

Ibid. *Falerni.* Le Falerne était très-estimé chez les Romains. On en distinguait trois sortes, le rude, le doux, et le délicat.

v. 2. *Amariores.* Ce vin, en vieillissant, devenait amer. Cette amertume en faisait le prix. On y mêlait même de l'eau de mer, pour l'accélérer.

v. 3. *Posthumiæ.* C'était une fameuse biberonne, qui avait rédigé une espèce de code pour les festins. Un des statuts était de vider d'un trait de larges coupes de vin, ce qu'on appelait *amystis.* Il paraît que la législatrice prêchait d'exemple.

Ibid *Magistræ.* C'est ce qu'Horace appelle *arbiter bibendi* et *regna vini ;* Cicéron, *magister* et *magisterium ;* Varron, *modiperator ;* Catulle lui-

même, *cœnæ pater ;* et d'autres, *strategi, dictatores, parochi, etc.*

v. 6. *Vini pernicies.* Cette injure est très-convenable dans une orgie, et rappelle celle qu'un ivrogne en colère croyait la plus outrageante de toutes, lorsqu'il disait : « Va, je te méprise, comme un verre » d'eau ». Mais les anciens ont souvent préconisé le mélange de l'eau et du vin. Plutarque dit poétiquement qu'il faut tempérer Bacchus en l'unissant avec les Nymphes, et l'on trouve à ce sujet dans l'Anthologie une épigramme ingénieuse qu'on me pardonnera sans doute de citer. Je me sers de la version de Grotius, que vient de publier Hieron. de Bosch, savant distingué d'Amsterdam, avec qui je m'honore d'avoir eu des relations durant le cours de ma mission en Hollande.

Ignibus enatum Nymphæ lavêre Lyæum :
Multus erat circum fumida membra cinis.
Nunc quoque cum Nymphis Liber bonus : absit ab illis :
Fervet adhuc, venas imbuet igne suo.

v. 7. *Thyonianius.* De Thyonius, surnom de Bacchus. Sémélé, sa mère, s'appelait aussi Thyoné. Suivant d'autres, c'était sa nourrice.

Au reste, cette petite pièce vaut à Catulle, dans l'esprit de Corradini, un brevet de sagesse ; car, si l'on en croit Plaute :

Qui utuntur vino vetere, sapientes puto.

A l'exemple de Catulle, Horace et Martial ont adressé des vers à leur échanson. La briéveté de ces deux espèces de couplets permet de les insérer ici.

Persicos odi, puer, apparatus;
Displicent nexæ phylirâ coronæ:
Mitte sectari, rosa quo locorum
Sera moretur.

Simplici myrto nihil allabores
Sedulus curo: neque te ministrum
Dedecet myrtus, neque me sub arctâ
Vite bibentem.

Le C. Daru a traduit ainsi cette ode, qui est la trente-huitième du premier livre.

Je hais du Perse barbare
Le faste trop orgueilleux,
Et ces couronnes qu'on pare
D'un tilleul voluptueux.
Ne va point chercher des roses
Après la saison écloses:
Cueille le myrte amoureux;
Lorsque je bois sous la treille,
Et que tu tiens la bouteille,
Le myrte sied à nous deux.

AD CALATHISSUM.

Addere quid cessas, puer, immortale Falernum?
Quadrantem duplica de seniore cado.
Nunc mihi dic quis erit, cui te, Calathisse, deorum
Sex jubeo cyathos fundere? Cæsar erit.

Futilis aptetur decies rosa crinibus, ut sit,
Qui posuit sacræ nobile gentis opus.
Nunc bis quina mihi da basia, fiat ut illud
Nomen ab Othrysio quod Deus orbe tulit.

On sent aisément l'infériorité de la pièce de Martial. D'abord elle ne respire qu'une flatterie outrée. Et pour qui? Il veut boire six coups, parce que le nom de *Cæsar* contient six lettres, être couronné de dix guirlandes de roses, parce que dix lettres composent le nom latin de son dieu, *Domitianus*, et recevoir dix baisers, parce que le surnom de l'empereur, *Germanicus*, en a autant. La flatterie à part, le tour d'Horace, *myrtus te ministrum non dedecet*, qui n'est peut-être pas plus chaste pour le sens, est bien plus délicat pour l'expression.

Ici la parodie de Mélissus est trop insipide pour trouver place.

Les Orientaux, qui ont conservé en grande partie les mœurs des Romains, pourraient fournir aussi à des rapprochemens. Je dois à l'amitié du C. Venture, mort en Syrie dans l'expédition à jamais mémorable des Français en Egypte, des fragmens d'ouvrages arabes, où je trouve des passages analogues aux usages que rappellent ces différentes pièces. Je me contenterai d'en citer deux, qui ne sont pas sans agrément.

« Je demandai un verre d'eau ; un jeune et joli page

» me présenta un verre de vin. Je le grondai vive-
» ment ; il me répondit : C'est de l'eau limpide ; mais
» la couleur vermeille de mes joues qu'elle réfléchit,
» te l'a fait prendre pour du vin ».

« Je disais à mon échanson, comme il me présen-
» tait une coupe,

» Parfumée de la bonne odeur de son haleine :

» Est-ce de tes joues que ce vin a été exprimé ?

— » Bon ! me répondit-il, est-ce qu'on fait du vin
» avec des roses » ?

On serait tenté de croire qu'Horace et Catulle ont pris dans Anacréon l'idée de cette petite pièce.

Ἄ"γε δή, φέρ' ἥμιν, ὦ παῖ,
Κελέβην, ὅπως ἀμυσιν,
Προπίω. Τὰ μεν δέκ' ἐγχει
Ὕδατος, τὰ πέντε δ' οἴνε
Κυάθες, ὡς ἀνυβρισὶ
Ἀναδεύαν βασσαρήσω.

Ἄ"γε δῶτη, μηκέθ' ἕτω
Πατάγῳ τε καλαλητῷ
Σκυθικὴν πόσιν, παρ' οἴνῳ
Μελετῶμεν, ἀλλὰ καλοῖς
Ὑποπινόμεσθ' ἐν ὕμνοις.

Esclaves, un large verre !
Le vin réjouit mon cœur :

Qu'un cyathe d'eau tempère
Cette fumeuse liqueur.

Loin les bruyantes orgies
Du Scythe ivre, furieux :
Du Scythe, en ses frénésies,
Les excès sont odieux.

Que l'on m'apporte ma lyre !
Je veux en l'honneur des dieux,
Dans mon bachique délire,
Chanter des couplets joyeux.

MÉRARD DE SAINT-JUST.

XXVIII.

AD VERANIUM ET FABULLUM.

CETTE pièce, peu piquante, offre en même temps d'assez grandes difficultés. C'est d'abord une question, si elle doit se terminer au huitième vers, ou si l'apostrophe à Memmius en fait partie. J'ai suivi à cet égard Vossius et Scaliger. Il m'a semblé qu'en réunissant les deux parties, comme elles le sont dans les manuscrits, il y avait plus de suite et d'ensemble.

v. 1. *Pisonis.* C'est le même Pison dont Salluste et Cicéron peignent la préture en Espagne avec des couleurs si odieuses. Il paraît que Véranius et Fabullus

avaient autant à se louer de lui, que Catulle de Memmius.

Ibid. *Comites.* Ce mot générique comprenait *Scribas, Accensos, Medicos, Prœcones, Quœstores, Prœfectos.* On distinguait encore entre ceux qui étaient *ex cohorte*, et ceux qu'on disait *quasi ex cohorte.*

v. 5. *Vappâ,* prodigue. Volpi remarque avec assez de vraisemblance, que Catulle a choisi cette expression injurieuse, pour l'opposer à *Frugi*, surnom de famille des Pisons.

v. 6. *Patet.* Quel produit net?

v. 7. *Expensum.* Cet endroit demande des éclaircissemens. Les Romains avaient, comme nous, des tablettes de recette et de dépense. Catulle demande à ses amis ce qu'ils ont *gagné* dans leur voyage d'Espagne, et ce qu'ils ont porté *en recette.* Mais il leur est arrivé, comme à lui, de n'avoir rien à porter qu'*en dépense.* Ainsi le mot *expensum*, qu'on n'attend point, et *datum*, qui contraste avec *lucello*, ont le même sens, et font le sel de ce passage.

Qu'il me soit permis d'égayer ces remarques par ce petit conte qu'un de nos poètes latins, Monnier, a emprunté du Pogge.

In jure Tutor quùm fuisset edere
Jussus recepta atque erogata de sui

Rebus Minoris, comminante Judice,
Proferret ut libris, quod adsolet, datum, ac-
Ceptumve ; libros en, ait, gulam indicans
Et podicem : hoc *accepta* sunt, *data* altero.
(*Deliciæ Poët. Gall.*)

v. 9. *Memmî.* C'est le préteur que Catulle avait suivi en Bithynie. Un retour naturel sur lui-même produit cette apostrophe, et sert à lier les deux parties qu'on a cru incohérentes. *Istâ*, pronom de la seconde personne, prouve encore qu'on a eu tort de considérer cette fin comme un fragment. Il veut dire évidemment que Catulle a été traité comme ses amis.

v. 10. *Lentus.* Vossius lit *tentus*, qui se rapporte mieux à *trabe.* Je préfère le premier, qui exprime et le mépris nonchalant du préteur, et les espérances dont il a bercé Catulle. Doering entend par ce mot, *épuisé de jouissances*, et ne manque pas de faire remarquer un rapport entre *supinum* et *inrumare.*

v. 12. *Verpâ farti.* Ce tour répond au *trabe lentus inrumâsti*, et peut s'expliquer par ce passage de Martial :

Pastas glande nates habet Secundus.

Au reste, il est assez prouvé que ces expressions très-obscènes ont un sens qui ne l'est pas. Corradini cite à ce sujet les expressions proverbiales des Italiens : *Ficcarla ad alcuno*, ou *coglionare*, ou, chez les Vénitiens, *buzzarar.*

v. 15. *Romuli Remique.* Ce passage peut souffrir deux sens: ou *Romuli*, *etc.* est un vocatif, et désigne les patriciens, les patrons, dont les hauteurs et l'avarice fatiguent tant leurs subalternes et leurs cliens; ou bien il est au génitif, et alors le poète appelle ces mêmes personnages l'opprobre du nom romain. C'est ce dernier sens que j'ai suivi, comme plus naturel.

Huet nous a laissé une parodie de cette pièce. Dans sa jeunesse, il avait accompagné le savant Bochart en Suède, sur l'invitation de la reine Christine. On va voir qu'il ne se loue pas beaucoup de son voyage.

VOTUM

PRO REDITU È SUECIA IN GALLIAM.

Bocharti comites, cohors inanis,
Aptis sarcinulis et expeditis,
Cum bulgâ exiguâ, tribusque peris;
Non his grandibus atque ponderosis,
Ast illis vacuis et expeditis,
Magnis passibus Holmiâ relictâ,
Nec non Vandaliâ, Sueciâque,
Gothis, Ostrogothis, Visigothisque,
Atque ipso Boreâ valere jusso,
Et quidquid fuit uspiam Trionum,
Tandem in Celtica passibus citatis,
Aptis sarcinulis et expeditis,
Tandem in Celtica cogitamus arva.
At nos Mercurio, Deo viarum,
Cui sunt compita curæ et angiportus,

Illud concipimus perenne votum,
Istas nunquàm iterùm vias ituros,
Si nos incolumes domum remittat,
Salvis sarcinulis et integellis.
Hoc nos concipimus perenne votum,
Bocharti comites, cohors inanis.

XXIX.

IN CÆSAREM.

v. 2. *ALEO.* Je lis *aleo*, au lieu d'*helluo*, pour rétablir l'espèce de refrein que Catulle a voulu mettre dans cette satyre virulente, et que j'ai cherché à faire sentir. Volpi et Doering ont aussi adopté cette leçon.

v. 3. *Mamurra* était natif de Formies, chevalier romain, et inspecteur des ouvriers militaires en Gaule durant les guerres de César. Pline nous apprend qu'il fut le premier à n'avoir que des colonnes de marbre dans sa maison.

Ibid. *Comata*, la Gaule Chevelue ou Transalpine, par rapport aux Romains.

v. 4. *Uncti.* C'est la leçon de Vossius et celle qui m'a paru la plus naturelle et la plus élégante. On se rappelle que le poète prend ce mot dans le sens de *riche, somptueux, éclatant.*

v. 5. *Cinœde Romule.* Ces deux mots désignent

César, et non pas les Romains, comme quelques-uns l'ont prétendu. L'un lui rappelle ses complaisances pour Nicomède, célébrées par ses propres soldats dans ces deux vers qu'ils chantaient à son triomphe :

> Ecce Cæsar nunc triumphat, qui subegit Gallias;
> Nicomedes non triumphat, qui subegit Cæsarem.

L'autre attaque sa tyrannie.

v. 8. *Perambulabit.* Le sens de ce vers est bien expliqué par l'*inambulatio lecti*, qu'on a vu plus haut. (*Carm. VI.*)

v. 11. *Es impudicus.* Au premier coup-d'œil, il semble y avoir une lacune entre ce vers et le précédent. Mais la liaison en est facile à saisir : « Pourquoi, » dit le poète, souffres-tu complaisamment ces dépré- » dations ? C'est que tu es toi-même, etc. ».

v. 12. *Imperator unice.* J'ai pensé que cette épithète devait se prendre dans le même sens que *Romule*, et que c'est un reproche de tyrannie ; car apparemment Catulle n'avait pas l'idée de rabaisser les talens militaires de César.

v. 13. *Ultimâ insulâ.* La Bretagne, ou l'Angleterre.

v. 14. *Diffututa Mentula.* Cette expression est intraduisible. On ne connaît que les mots italiens :

Viso di cazzo, et *coglione*, qui y répondent. *Diffututa*, au reste, veut dire : Épuisé de débauches.

v. 15. *Ducenties*, sub. *millia*.

v. 16. *Quid est, ait, etc.* Ce passage offre trois sens. Dans les deux premiers, il faut lire *alid* pour *aliud*, et placer l'interrogation après. 1°. Pour quelle autre cause cette prodigalité fatale a-t-elle tout dévoré ? 2°. Reste-t-il encore autre chose à engloutir ? J'ai suivi la leçon de Doering, qui m'offre un sens suivi, et suivant lequel *sinistra prodigalitas* est César lui-même, la prodigalité personnifiée, comme le lui reprochaient ses soldats au milieu des acclamations triomphales.

Aurum in Galliâ *effutuisti*, hinc sumpsisti mutuum.

v. 17. *Expatravit.* Ce verbe veut dire *Venerem perficere*, et par conséquent a beaucoup de rapport avec l'*effutuere* qu'on vient de voir.

v. 19. *Pontica.* Dépouilles de Pharnace, roi de Pont. Volpi entend par-là le prix que Nicomède a mis aux complaisances de César.

v. 20. *Ibera.* Butin de la guerre d'Espagne, dans laquelle César leva sur les alliés des sommes considérables.

Ibid. *Quam scit.* Al. *quam auxit.* Scaliger lit : *Quas et.* Corradini : *Quâ se.*

v. 21. *Timent.* Al. *timetis.*

v. 22. *Quid hunc.* Les commentateurs entendent par *hunc*, Mamurra, et prétendent que le pluriel *fovetis* s'adresse à César. Il est plus probable que *fovetis* s'adresse aux Romains, qui ont la lâcheté de « choyer » le tyran. Vossius lit *fovebis.*

v. 24. Des éditions portent *Urbis opulentissimæ*; Douza suppose : *Oblitissimæ*, ville très-corrompue. J'ai préféré la leçon ordinaire. On a pu remarquer que Catulle aime beaucoup ces répétitions.

v. 25. *Socer, generque.* Vossius, dont les idées sont quelquefois bizarres, entend par-là César et Mamurra, « parce que, dit-il, ces deux mots expriment le » genre de liaison qui existait entr'eux ». Je crois que ce sont tout bonnement César et Pompée.

« Cette virulente diatribe, dit Pezay, est intéressante, par l'idée qu'elle nous donne du siècle de » César, de l'horreur des déprédations, de la licence » effrénée de tous les ordres, de tous ces présages infaillibles de la ruine des Etats, et par les objets de » comparaison qu'elle peut fournir à l'histoire ».

C'est de cette satyre, et de l'épigramme : *Pulchrè convenit*, etc., que César, au rapport de Suétone, disait que Catulle lui avait imprimé une flétrissure indélébile ; ce qui ne l'empêcha pas d'agréer les excuses du poëte, et de l'admettre à souper le soir même.

Cette modération n'a pas eu beaucoup d'imitateurs ; car les Césars sont rares : c'est pourtant un exemple qu'il n'est pas inutile de rappeler de temps en temps.

XXX.

AD ALPHENUM.

v. 1. *ALPHENE.* Suivant les commentateurs, cet Alphénus est le même dont parle Horace dans sa première Satyre, lequel, ayant quitté sa boutique de cordonnier pour l'étude de la jurisprudence, s'éleva jusqu'au consulat. Pezay a vu dans Alphénus l'objet de cet amour à la mode chez les Romains, que réprouve la nature, et a métamorphosé Alphénus en Alphéna. Il y a sans doute dans les reproches du poëte quelques endroits un peu vifs ; mais rien n'empêche de les attribuer à l'amitié trahie, qui a bien aussi sa chaleur et ses tendresses.

Le mètre est le même que celui dont Horace fait usage dans l'ode 18 du liv. 1.

Nullam, Vare, sacrâ vite priùs severis arborem.

On l'appelle Choriambique ; il se compose de cinq pieds, un spondée, trois choriambes, et un pyrrhique.

– – | – ∪ ∪ – | – ∪ ∪ – | – ∪ ∪ – | ∪ ∪ |.

C'est le seul exemple qui s'en trouve dans Catulle.

XXXI.

AD SIRMIONEM PENINSULAM.

Il semble que la place naturelle de cette petite pièce serait avant la dédicace du *Phaselus*.

v. 1. *Sirmio*, presqu'île dans le lac de Garde, aujourd'hui Sermione.

v. 2. *Ocelle*. Cicéron dit dans ce sens : *Cur ocellos Italiæ, villulas meas non video?* Cette expression, très-jolie, n'est pas traduisible. Pezay l'a rendue par le mot *perle*, qui y répond assez, mais qui a quelque chose de plus familier.

v. 3. *Uterque Neptunus*. Les deux mers, la mer Supérieure et l'Inférieure, ou l'Océan et la Méditerranée, ou bien encore, la mer, et les fleuves qui s'y rendent.

v. 4. *Thyniam*. Le poëte la distingue de la Bithynie, dont elle était voisine. Ces deux contrées reconnaissaient pour leurs fondateurs Thynus et Bithynus, frères, fils de Phinée.

v. 7. Rien de plus doux et de plus vrai que le sentiment exprimé dans ces quatre vers; et comme il est rendu! C'est ce naturel et cette vérité de sentimens

qui distinguent sur-tout Catulle. Pezay a substitué une phrase métaphysique à ce mouvement passionné : *O quid solutis est beatius curis ?* « Le bonheur, dit-il, » n'est-il pas l'absence de l'inquiétude » ?

v. 11. *Laboribus tantis.* Le voyage pénible et peu fructueux que le poëte a fait à la suite de Memmius.

v. 12. *Salve.* C'était un usage religieux de saluer les lieux où l'on abordait, ou celui auquel on revenait, parce que chaque endroit avait son génie particulier, à la protection duquel il était confié.

Ibid. *Hero.* Volpi infère de cette expression, que Catulle était propriétaire de toute la presqu'île. Il paraît assez constant que la gêne où se trouvait souvent notre poëte, venait plutôt de son peu d'ordre que de son peu de fortune.

v. 13. *Lydiæ.* Ici les commentateurs sont fort embarrassés. J. Scaliger lit *ludiæ ;* les eaux qui *jouent,* bondissent de joie. Vossius adopte *Lariæ,* lac de Come, où Catulle avait aussi des possessions. Muret conserve *Lydiæ,* parce que, dit-il, le lac de Garde roulait des sables d'or, comme le Pactole, fleuve de Lydie ; ou, parce qu'il avait été soumis à la domination des Etruriens, originaires de Lydie.

v. 14. *Domi.* Pezay traduit *cabane.* Ce mot ne veut dire ici que le *chez soi.* Les ruines de la maison

de Catulle prouvent que cette expression est très-peu juste.

Ibid. *Cachinnorum.* J'ai cherché à faire sentir la force de ce mot dans la traduction. On le retrouvera encore dans les *Noces de Thétis et de Pélée.*

Cette jolie pièce a été imitée un peu librement par l'auteur de l'ouvrage intitulé: *Sur quelques Contrées de l'Europe*, ou *Lettres du Chev. de la Tr.... à la Comtesse de....* Son imitation a le mérite d'avoir été faite sur les ruines où le *Cicerone* du pays plaçait la maison de Catulle. La voici.

1.

O bois que j'ai plantés! ô ma douce retraite!
Solitaires vallons, ombrages toujours frais,
Aimable asyle de la paix,
Salut! je vous revois; mon âme est satisfaite.
Je suis donc loin de Rome! Ah! soyez les témoins
Et les confidens de ma joie.
Qu'il est doux de trouver l'oubli de tous les soins,
Quand des sombres ennuis on fut long-temps la proie!
Je ne l'entendrai plus, ce Crésus hébêté,
Dont la fatigante gaîté
Dans un rire éternel éclate et se déploie.
Je ne la verrai plus, cette triste beauté,
Qui m'étalait sa dignité,
Dans un lit de brocard, sur des carreaux de soie.
Ah! qu'ils sont bien plus doux, dans leur simplicité,
Ces lits de mousse et de fougère,

Où, dès ce soir, Lesbie, à mon œil enchanté,
Présentera la Volupté
Sous les habits d'une bergère!

L'imitation de la même pièce par le C. Drobecq me paraît plus exacte, mais offre peut-être moins de vie et de poésie. Le lecteur en jugera.

2.

Je te salue, ô Sirmion!
Je te salue, île enchantée,
Retraite heureuse et souhaitée
D'une ame *que* l'amour, plus *que* l'ambition,
Loin de tes bords a tourmentée!
Contre les passions plus fort,
Ah! puissé-je trouver le vrai bonheur du sage!
Il est doux, au milieu du port,
De se voir à l'abri des dangers du naufrage;
Il est doux de goûter, après de longs travaux,
L'éternelle douceur d'un utile repos.
Notre ame fatiguée avec plaisir dépose
Le fardeau de l'ennui que tous les jours impose
La misérable vanité,
Et l'inquiète oisiveté
Des insensés dont se compose
Le vague tourbillon de la société.
Ici Catulle enfin respire.
Catulle ici doit être heureux.
Vous, joyeux habitans de ces aimables lieux,
Avec votre ami *venez rire.*

(*Almanach des Muses*, an VI.)

Celle-ci, que je dois à l'obligeance du cit. Roger, réunit, à mon sens, l'élégance et la fidélité.

3.

Aimable et douce solitude,
Où mon cœur se plaît à rêver,
Sans témoins, sans inquiétude!
Jardin que j'aime à cultiver!
Sirmio! fortuné rivage!
Séjour chéri du Dieu des Mers,
Dont tu fus le plus bel ouvrage:
Enfin je quitte les déserts
De la sauvage Bithynie,
Et cette retraite fleurie
Est désormais mon univers!...
Ah! si quelquefois sur la terre
Le Bonheur venait habiter,
C'est dans cette île solitaire
Qu'il aimerait à s'arrêter!
Indépendant, sobre et tranquille,
Sans préjugés, sans passions;
De l'âge d'or, dans son asyle,
Réalisant les fictions;
Heureux, de ses dieux domestiques,
Le mortel qui peut s'entourer,
Et vient en paix se retirer
Au sein de ses foyers rustiques!
Puissé-je voir sous ces berceaux
Doucement s'écouler ma vie!
Je suis payé de mes travaux.
O Sirmio! rive chérie!
Réjouis-toi de mon retour:

Souris aussi, lac de Lydie,
Dont les eaux baignent ce séjour.
Que tout, en me voyant paraître,
Au plaisir se livre aujourd'hui,
Et que du bonheur de son maître
Chacun soit heureux comme lui!

On retrouve les images et les sentimens de Catulle dans cette pièce du C. Bérenger, mon collègue à l'Athénée de Lyon, et professeur d'Eloquence à l'Ecole centrale du département du Rhône. Connu depuis long-temps par des poésies aimables et faciles, il me semble avoir montré, dans les stances qu'on va lire, comment on doit imiter les anciens.

4.

A MA SOLITUDE.

O MON aimable solitude,
Reçois le tribut de mes chants!
Pourrais-je sans ingratitude
Oublier tes bienfaits touchans.

C'est toi qui me rends à moi-même;
Je te dois ma tranquillité:
Les champs, la paix, la liberté,
Je trouve ici tout ce que j'aime.

A l'ombre du myrte fleuri
Qui s'arrondit sur ma cabane,
Mes jours coulent sans nul souci,
Loin du monde faux et profane.

La nature dans ces vallons
A signalé sa bienfaisance ;
La jouissance de ses dons
N'en trompe jamais l'espérance.

Flore éblouit l'œil enchanté,
Et ses parfums que je respire
Chargent les ailes du Zéphyre
D'un baume utile à ma santé.

Bacchus de ses grappes ambrées
Suspend aux ormes les festons :
Cérès protège ces moissons
Qui flottent en vagues dorées.

Moi, parmi ces prés tout remplis
De fleurs, de troupeaux, de bergères,
Tandis que l'amour et les ris
Animent leurs danses légères,

Je vis calme, je vis heureux ;
J'ai su bannir de ma pensée,
Et l'ambition insensée,
Et les projets tumultueux.

Douces erreurs de ma jeunesse,
Où se livrait mon cœur séduit !
Votre charme est enfin détruit
Par le flambeau de la sagesse.

L'amour ! heureux qui le connaît,
Plus heureux encor qui l'ignore !
Pourquoi des peines qu'il causait
Le souvenir plaît-il encore !

La vanité n'est qu'un tourment,
La gloire une vaine fumée;
Et les douceurs du sentiment
Valent mieux que la renommée.

Prends part aux plaisirs de mon cœur;
Souris-moi, bosquet solitaire;
Que tout respire, pour me plaire,
La pure joie et le bonheur.

Je sens qu'une ame simple et pure,
Dont le goût n'est point corrompu,
En vivant près de la nature,
Est bien plus près de la vertu.

N. B. Depuis que cet ouvrage, fruit de ma longue inaction, est terminé *, le C. *Levrault*, imprimeur de Strasbourg, dont l'amitié est précieuse aux bons citoyens comme aux gens de lettres, m'a fait connaître un *Journal historique des opérations militaires du siége de Peschiera*, dans cette guerre, à la fin duquel l'auteur, le C. *F. Henin*, chef d'escadron, chef de l'état-major à ce siége, a placé une note sur la maison de campagne de *Catulle*, et un plan de la même maison. J'extrais de cette note ce qu'elle me paraît offrir d'intéressant, et j'y joins une copie du plan.

---

* C'est-à-dire, il y a près de trois ans, époque où la haine active de deux D..... est devenue impuissante à mon égard.

« Les ruines de la maison de Catulle sont situées à » l'extrémité de la presqu'île de Sermione, dans le lac » de Garda. Ce qu'on en voit aujourd'hui donne l'idée » d'un grand palais. Quoique la destruction en soit » aujourd'hui presque complète, et que le temps en » ait fait disparaître ce qui pouvait indiquer un ordre » d'architecture, il reste cependant assez de massifs de » maçonnerie, de pilastres, de portions de voûtes, de » murs et de souterrains, pour aider l'imagination à » se représenter le bâtiment tel qu'il pouvait être dans » son entier. On n'y voit plus de pierres de taille. Le » voisinage de l'eau aura probablement contribué à » consommer la destruction de ces ruines, en donnant » la facilité d'emporter des matériaux pour la cons- » truction des maisons modernes situées aujourd'hui » sur les rives du lac de Garde.

» Cependant on rencontre encore assez fréquem- » ment, dans les décombres de cette habitation, des » médailles romaines, et l'on parle dans le pays de » pièces d'or et d'argent trouvées dans des vases de » terre, au milieu d'un tombeau. De nouvelles fouilles » bien entendues procureraient peut-être d'autres dé- » couvertes du même genre, et feraient retrouver des » vestiges assez précis pour servir à fixer la forme et » l'état actuel d'un édifice que l'action lente du temps » décompose depuis tant de siècles.

» En parcourant à pied ce local, on se forme une

» idée assez exacte de l'étendue des bâtimens de la » maison de *Catulle*. L'enceinte est vaste. La longueur » est d'environ cent dix toises, et la largeur de cin- » quante. Le plateau sur lequel reposait la bâtisse, » n'est pas de niveau dans toutes ses parties. Il paraît » qu'on avait cherché, du côté de l'Ouest, à compenser » la pente du terrein, au moyen de voûtes à plusieurs » étages, sur lesquelles étaient pratiquées des terrasses. » Mais, du côté de l'Est, l'habitation était solidement » établie sur un rivage escarpé, soutenu par des ro- » chers, dont le pied est baigné par les eaux du lac. » La façade a vingt-cinq toises de large, et l'alignement » des murs offre quelques différences avec celui des » autres bâtimens, ainsi qu'on pourra l'observer dans » le plan ci-joint. Il existe sous les ruines différens « souterrains voûtés, que l'on peut visiter, et parmi » lesquels on en distingue un, remarquable par sa posi- » tion et son étendue. Il traverse toute l'enceinte dans » sa longueur et dans sa largeur, et forme une espèce » de croix. On y entre par plusieurs ouvertures ». L'auteur de cette note a observé que dans les espaces où l'on peut pénétrer, les voûtes y sont parfaitement bien conservées.

« Indépendamment des réflexions et des souvenirs » que ce sol réveille, la nature offre dans ces lieux le » site le plus agréable. On y respire un air pur et tou- » jours tempéré. La presqu'île, depuis Sermione jus-

» qu'à son extrémité, a deux milles environ de tour. » Elle est en grande partie couverte d'oliviers, qui y » forment un bosquet délicieux. Au milieu et sur une » éminence qui domine le lac, est une chapelle dédiée » à saint Pierre, autour de laquelle se groupent des » oliviers de la plus grande taille, qui produisent au » loin un effet très-pittoresque. De cette position, la » vue se porte de tous les côtés sur le lac de *Garda*, » dont les bords ornés de maisons et de paysages char- » mans, s'élèvent en amphithéâtre, et présentent les » aspects les plus rians et les plus diversifiés *. Des » collines boisées, de riches vallons y font, par inter- » valles, un contraste frappant avec les rochers qui » bordent au Nord les rives du lac. Souvent ces ta- » bleaux sont animés par une quantité de barques de » pêcheurs. En parcourant l'horizon, on voit au Sud- » Ouest *Rivoltella* et *Dezenzano*. Au Nord-Ouest, » *Salo* se cache dans une anse. Vers le Nord, la vue » plonge sur la longueur du lac, sur la rive gauche » duquel on apperçoit dans le lointain *Torri*, *Saint-* » *Vigile*, *Garda*, *Bardoline*, *Lacize*, etc. Les yeux » viennent enfin se fixer au Sud sur la forteresse de » *Peschiera*.

» Jamais position ne fut plus agréable. Il n'est pas

---

* Cette description justifie bien l'épithète d'*amœna*, que Catulle donne à Sirmio.

» étonnant que les anciens aient choisi la presqu'île » de Sermione pour y bâtir des maisons de plaisance, » et l'on a lieu d'être surpris qu'un si bel emplacement » ait été négligé depuis tant de siècles.

» Quoi qu'il en soit, les ruines de la maison de » *Catulle* méritent les regards et les recherches des » savans. Ils n'apprendront pas sans intérêt que » l'exemple leur en a été donné par le général *La-* » *combe Saint-Michel.* A l'occasion des opérations » militaires du siége de Peschiera, et au moment où » elles se terminèrent, ce citoyen, amateur éclairé des » lettres, se transporta dans la presqu'île de *Sermione.* » Il la parcourut toute entière, reconnut les ruines » antiques qu'elle contenait, fit faire plusieurs fouilles » pour découvrir des portions de bâtisse enfouies dans » la terre, visita les souterrains, et retrouva l'aligne- » ment des anciens fondemens de la maison de Catulle. » Il en fit lever le plan par son aide-de-camp, le chef » de bataillon *Mellini.* Cet officier, rempli de talens, » dessina en outre, d'après nature, plusieurs points- » de-vue, tirés des ruines de la maison de Catulle *.

» Le général, voulant célébrer d'une manière plus » particulière la mémoire du poëte latin qui avait » autrefois habité *Sermione*, donna, sur les lieux

---

*Le général Lacombe Saint-Michel possède ces dessins, et se fait un plaisir de les communiquer aux amateurs de l'antiquité.

» mêmes, une fête brillante en l'honneur de Catulle. » Les généraux, les officiers français et polonais qui » avaient assisté au siége de *Peschiera*, y furent invi- » tés, ainsi que plusieurs habitans de *Sermione*, en- » tr'autres le poëte Anelli * et sa famille.

» Durant le repas, le général *Lacombe Saint-* » *Michel* et le poëte Anelli récitèrent et chantèrent » tour-à-tour des pièces de vers de leur composition, » qui avaient le mérite d'être inspirées par ces lieux » riches de poétiques souvenirs.

» Entr'autres toasts analogues à la circonstance, on » distingua ceux qui suivent.

» A CATULLE, *habitant de Sermione, le plus* » *élégant des poëtes latins, dont les productions* » *respirent la grace et l'enjouement.*

» A BONAPARTE, *protecteur des sciences et des* » *beaux-arts. Il a donné l'exemple d'honorer les* » *grands hommes, au milieu même des combats et* » *dans le tumulte des armes. Il a célébré* VIR- » GILE ** *à Mantoue, et a rendu hommage à*

---

* Ce poëte est né et habite dans les mêmes lieux où *Catulle* a vécu. Il cultive le genre de *Métastase*, et passe pour approcher de très-près de ce poëte aimable.

** Après la reddition de Mantoue, *Bonaparte* donna l'ordre d'ériger un obélisque en l'honneur de Virgile. Il fit plus ; il exempta de contributions de guerre les habitans de ce village, et voulut qu'ils fussent indemnisés des pertes que la guerre avait pu leur occasionner.

» *Catulle, en visitant la presqu'île de Sermione* *.

» *Au général en chef* Brune. *Dans toutes les occasions, il a favorisé les savans en Italie, et protégé les sciences et les beaux-arts.*

» *Au général* Miollis **, *protecteur des sciences et des beaux-arts en Italie.*

» *Au général* Lacombe Saint-Michel. *Il honore à Sermione la mémoire du poëte Catulle, et cultive lui-même les lettres avec succès.*

» *Au poëte* Anelli. *Comme Catulle, il habite les rives du lac de Garda, et par ses talens il est l'émule de ce poëte célèbre.*

» La mémoire de *Catulle*, près de deux mille ans après sa mort, ne fut pas inutile à son pays. Les habitans de *Sermione* moderne vinrent, au milieu de la fête donnée en l'honneur de leur compatriote, exposer aux généraux français, combien il leur était

---

* Vers la fin de l'an v, lorsque *Bonaparte* se rendit de Milan à *Perseriano* pour y négocier la paix de *Campo-Formio*, il se détourna, en passant entre *Brescia* et *Peschiera*, pour aller visiter la presqu'île de *Sermione*.

** C'est le général Miollis qui a exécuté les ordres de Bonaparte, en faisant élever à *Pietola*, lieu de la naissance de Virgile, au milieu d'un bosquet de chênes, de myrtes et de lauriers, le monument consacré à la mémoire de ce poëte immortel.

» onéreux de nourrir le détachement qui venait de » remplacer la garnison autrichienne, et firent con- » naître les dégâts qu'ils avaient essuyés de la part de » quelques-uns de nos soldats.

» Le général *Chasseloup*, commandant supérieur » des troupes, reçut avec la plus grande cordialité les » députés de *Sermione*, et fit expédier sur-le-champ, » et devant eux, par le chef de son état-major, l'ordre » de faire partir de suite les troupes stationnées dans » cette commune ; il voulut encore que les dégâts fus- » sent estimés, et que les habitans qui les avaient éprou- » vés en fussent indemnisés ».

Ainsi tout concourut à faire de cette journée une époque mémorable pour les habitans de ce pays, et l'histoire confondra désormais avec la renommée du poëte le souvenir de la courtoisie française, qui sait si bien s'accorder avec la valeur, et du respect de nos généraux pour la gloire littéraire et pour l'humanité souffrante.

XXXII.

AD IPSITHYLLAM.

v. 1. *Ipsithylla.* Il y a de grands débats sur ce nom. Comme ils sont peu importans, j'en fais grace au lecteur.

v. 3. *Meridiatum* ne veut pas dire *faire la méridienne*, mais quelque chose de mieux. Les parties fines commençaient au milieu du jour. C'est Ovide qui nous l'apprend.

Æstus erat, *mediamque* dies exegerat horam;

Et ailleurs :

Proveniant *medii* sic mihi sæpè dies!

v. 4. *Adjuvato.* A cette faveur, joins l'attention de faire en sorte, etc.

v. 5. *Ne quis liminis.* Ce vers a été pris dans un sens obscène par quelques commentateurs. Catulle est assez riche en ce genre, pour n'avoir pas besoin qu'on lui prête.

v. 8. *Novem fututiones.* Parthénius entend par-là les figures de l'Aretin. D'après lui, Marolle traduit ce passage scabreux d'une manière assez plaisante : « Et de neuf façons qu'il y a de caresser quand on » est de bonne humeur, n'en oublie pas une ». Il est gai, le cher abbé ! Pour Corradini, qui était apparemment *qualque gagliardo atleta*, il se moque beaucoup du bon Volpi, à qui ce nombre d'exploits avait inspiré des doutes modestes.

Ibid. *Continuas.* C'est sur-tout cette épithète que Volpi trouve hyperbolique. C'est ce qu'Ovide appelle *continuare puellam :* mettre de la suite, de la tenue,

dans les devoirs qu'on rend, dans les politesses qu'on fait à une femme.

v. 9. *Si quid ages.* Volpi serait tenté de lire *ago*, si j'obtiens ma demande.

Ibid. *Statim.* Catulle était pressé. Volpi renvoie à ce sujet le lecteur à ce qui arriva à Horace pour avoir attendu long-temps et en vain un rendez-vous. (Voy. *Sat. V, l. I, v. 82.*) L'épigramme suivante de Faustus Sabæus a quelque rapport avec ce passage.

Diogenes Veneris tactus prurigine, nuptæ
Quæ fuerat populo, sollicitabat opem.
Labentis frustrà Cynicus (tardabat amica)
Temporis impatiens dextrâ hymenæa canit.

v. 10. *Nam pransus.* Pezay prétend que le sens littéral est: « J'ai tant dîné que ma veste crève »; puis il nous cite le mot d'une jolie femme, qui, dit-elle, eût envoyé à Catulle un paquet d'émétique pour toute réponse. Mais Pezay a-t-il bien entendu ce vers? Marolle a traduit fort naïvement: « Et dans l'oisiveté où » je me trouve, je *pousse* ma robe et mon manteau ». C'est ce que Martial exprime par ce vers :

O quoties rigidâ pulsabis pallia venâ!

Un de nos vieux poëtes, par ce quatrain naïf:

Ainsi depuis une semaine,
La longue roideur de ma veine
Pour néant rouge et bien en point,
Bat ma chemise et mon pourpoint.

Et ce que le licencieux Grécourt rend assez mal par ce mauvais vers :

L'Amour te dresse mon pupitre.

Si l'on veut voir la même idée rendue avec un peu plus d'élégance, qu'on lise ces vers de Voltaire :

Vous savez bien que dans la fleur des ans,
Quand la santé brille dans tous les sens,
Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines
Des passions les semences soudaines,
Tout votre cœur cède au besoin d'aimer :
Vous vous sentez doucement enflammer
D'une chaleur bénigne et pétillante ;
La chair est faible, et le diable vous tente.

v. 11. *Pertundo.* C'est ici le mot propre. Ce verbe signifie non-seulement *pulsare* ou *verberare*, mais aussi *tundendo perforare*, et rappelle cette déesse *Pertunda*, laquelle, au dire d'Arnobe, *in cubiculis præsto est virginalem scrobem effodientibus maritis.* Cette même déesse donne lieu à cette plaisante question de S. Augustin : *Si adest dea Prema, ut subacta scilicet non se commoveat cum prematur, dea Pertunda quid ibi facit ?* etc.

Ibid. *Pallium.* Doering entend par-là la couverture du lit.

Un poëte italien, qui a enchéri sur la licence de Catulle et de Martial, Ælius Julius Crottus, dont les poésies latines sont extrêmement rares, a traité le

même sujet, et n'a presque fait que parodier le poëte de Vérone. Voici son imitation.

AD PUELLAS
IN SUBURBANUM EXPECTATAS.

Bella Arbuscula, et Ipsithylla bella,
Chara mî utraque et utraque hoc et isto
Charo charior undecumque ocello,
Quæ vos tam mora longa, quæ mora, inquam,
Amplexu prohibet meo? novem horas
Has inter violas rosasque hiantes,
Sublustri, placidâ, tenellâ in umbrâ
Expecto jam aciem intuendo lassus.
O dulces animi æstuantis auræ,
Dulces exuviæ meæ juventæ,
Chara Arbuscula, et Ipsithylla chara,
Quæ hauritis mihi spiritum ex medullis,
Quæ vestris modò spiritum ex labellis
Datis mî invicem et invicem refertis,
Huc, huc currite, currite; en supinus,
Et potus jacco, et satur, manuque
Deglubo pedem, et usque ad umbilicum
Commingo femur, undecumque et indè
Pertundens tunicam. Venite, bellæ,
Bella Arbuscula, et Ipsithylla bella.
Vobis sesquipedalis ecce vena
Uni cuilibet apparatque et offert
Septem continuas fututiones.

Mérard de Saint-Just a traduit la pièce de Catulle plus agréablement qu'elle n'en paraissait susceptible.

LES COURONNES.

Veux-tu, ma charmante friponne,
A ton amant donner un rendez-vous?
De ton logis éloigne les jaloux,
Arrange-toi pour n'aller chez personne,
Mais brûle des parfums et va cueillir des fleurs.
Jonche ton lit d'œillets, de roses, d'anémones,
Sur le chevet mets neuf couronnes,
Nous les offrirons aux neuf Sœurs.
Si tu consens à tout, que soudain je l'apprenne.
Je chante en attendant, et je ris tour-à-tour :
Par les plaisirs où se livrait Silène,
Je me prépare aux combats de l'amour.

Je conviens que le billet de Catulle n'a pas toute la délicatesse que nos poëtes modernes y eussent mise. Mais vraisemblablement cette Ipsithylle était une de ces beautés complaisantes, qui recevaient chez elles les amateurs, et même allaient en ville, comme les filles à talens, chez les Grecs et les Romains. Le lecteur me pardonnera, je crois, de mettre sous ses yeux les deux jolis billets que Parny adresse à son Eléonore. Ces comparaisons ne peuvent servir qu'à former le goût.

BILLET.

Dès que la nuit sur nos demeures
Planera plus obscurément;
Dès que sur l'airain gémissant
Le marteau frappera douze heures;

Sur les pas du fidèle Amour,
Alors les Plaisirs par centaine
Voleront chez ma souveraine,
Et les Voluptés tour-à-tour
Prendront soin d'amuser leur reine.
Ils y resteront jusqu'au jour;
Et si la matineuse Aurore
Oubliait d'ouvrir au Soleil
Ses larges portes de vermeil,
Le soir ils y seraient encore.

AUTRE.

Apprenez, ma belle,
Qu'à minuit sonnant,
Une main fidelle,
Une main d'amant
Ira doucement,
Se glissant dans l'ombre,
Tourner les verroux
Qui, dès la nuit sombre,
Sont tirés sur vous.
Apprenez encore
Qu'un amant abhorre
Tout voile jaloux.
Pour être plus tendre,
Soyez sans atours,
Et songez à prendre
L'habit des Amours.

XXXIII.

IN VIBENNIOS.

v. 1. *BALNEARIORUM.* Ces sortes de voleurs étaient plus décriés et punis plus sévèrement, à raison de la facilité des vols.

Ibid. *Optimè.* Il est inutile de faire remarquer que ce mot s'entend de la perfection du talent, et non pas de la moralité.

v. 3 et 4. *Inquinatiore, voraciore.* Des commentateurs ont transposé ces deux épithètes. Mais la première répond à cette expression française : « Ne » pas conserver ses mains pures », et la seconde est suffisamment justifiée par ce passage de Martial (*l. 11, ep. 51*) :

Infelix venter spectat *convivia* culi,
Et semper miser hic esurit, ille *vorat*.

v. 5. *Malas in oras.* Dans quelque île déserte où l'on reléguait les criminels, *sub malo Jove*, comme dit Horace, sous un ciel âpre et rigoureux.

v. 7. *Pilosas.* Les débauchés de cette profession avaient grand soin de s'épiler, comme nous l'apprenons de Martial (l. 2, ep. 62), ainsi traduit par La Monnoye, dont les vers n'ont jamais été imprimés :

Quand nous te demandons pourquoi
La pincette chaque semaine
S'occupe à dépiler chez toi
Le sein, le bras, la cuisse, l'aine,
Gui, c'est, à ce que tu nous dis,
Le soin de plaire à ta Philis,
Qui t'inspire cette manière :
Nous le voulons croire ; mais, Gui,
Apprends-nous en faveur de qui
Tu fais épiler ton derrière.

v. 8. *Asse.* Les courtisanes du dernier étage, s'appelaient *diobolares*, du taux modique qu'elles mettaient à leurs faveurs.

XXXIV.

CARMEN AD DIANAM.

Le mètre de cette ode est appelé par les grammairiens *Glyconicus*. Les trois premiers vers sont ordinairement composés d'un spondée et de deux dactyles (Catulle substitue quelquefois au spondée le trochée -∪, ou l'ïambe ∪-), et le quatrième, d'un spondée, d'un dactyle et d'un spondée.

Corradini en place la composition sous le consulat de L. Paulus et de Marcellus, époque de la guerre civile entre César et Pompée. En ce cas, jamais prières ne furent plus mal exaucées.

J'ai cru devoir supprimer l'épithète, *séculaire*, que des éditions donnent à ce petit poëme ; car il paraît démontré par le calcul de Bayle, que Catulle n'existait plus, lorsqu'Auguste fit célébrer les jeux séculaires. Peut-être est-il ici question d'une fête annuelle qui se célébrait au mois d'août.

On peut comparer cet hymne aux trois que nous avons d'Horace sur le même sujet.

v. 1. *Esse in fide*, pour *sub tutelâ*. Cette expression est remarquable. Properce a dit dans le même sens : *Vincit Roma* fide *Phœbi*. La protection de Phœbus assure l'empire à Rome.

v. 2. *Integri*. Ce mot répond à *Virgines*. Il fallait des enfans purs pour plaire à la déesse de la chasteté.

v. 7. *Deliam*. Plutarque prétend que ce n'est point dans l'île de Délos que Latone donna le jour à ses deux jumeaux, mais près de Délus, montagne de Béotie, entre deux fleuves, dont l'un portait le nom de Palmier, et l'autre d'Olivier. C'était apparemment une tradition béotienne : car chaque pays avait la sienne.

v. 8. *Deposivit*. C'est le terme propre pour exprimer la délivrance d'une femme.

Ibid. *Olivam*. C'était la tradition des Ephésiens qu'Apollon et sa sœur étaient nés à l'ombre d'un olivier. Elien ajoute que Latone, étant en travail, saisit

d'une main un olivier, et de l'autre un palmier, à l'aide desquels elle se délivra elle-même. C'est la broderie de la fable dont la tradition béotienne est le fonds.

v. 12. *Lucina*, qui donne la lumière. Des savans croient que *Luna* en est formé, par syncope.

v. 15. *Notho*. Lumière qui n'est pas légitime, qui est empruntée. Aussi les anciens donnaient à la Lune des mulets pour coursiers.

v. 21. *Sis quocumque*. Diane avait demandé et obtenu de Jupiter la faveur d'être désignée par plusieurs noms. Aussi l'appelait-on *Myrionyme*. C'était, d'ailleurs, un point de religion d'invoquer les dieux sous tous les noms qui leur étaient attribués, afin de ne pas omettre celui qui pouvait leur être le plus agréable.

v. 23. *Anci*. Ancus Martius, le second fondateur de Rome. D'autres lisent *antiquam*. La première leçon est plus du goût des anciens.

Mélissus a parodié cette ode, et en a fait un hymne au Christ.

Un Français, nommé Petit, dont les poésies latines ont été publiées en 1683, a célébré Diane, en empruntant le mètre de Catulle. Quoiqu'il ait souvent répété

les idées du poëte romain, je me suis persuadé que la copie se ferait lire après l'original.

DIANAM canite inclytam
Magni progeniem Jovis,
Dianam, Aonides Deæ,
Læto dicite cantu.

O Phœbi soror, ô vagum
Noctis somniferæ decus!
Quàm densâ serie ignium
Stipat turba minorum.

Nam postquàm in Thetidis sinus
Sol fessus nitidum jubar
Depressit, pelago æmulos
Tollis, Cynthia, vultus.

Nunc in cornua contrahis
Frontem, nunc mediam secas;
Mox dispendia non ferens,
Pleno lumine fulges.

Nutrita intereà tuis
Crescunt gramina roribus;
Turgent buccina, et ostreæ
Inter saxa latentes.

Te vasti arbiter æquoris
Neptunus sociam advocat,
Cum per spumea littora
Raucos explicat æstus.

Te spissæ nemorum comæ;
Nympharumque juvant chori;

Te fontes liquidi, quibus
Sacros abluis artus.

Tunc immitior aspici
Diceris : miser ah miser!
Quisquis te temerè aspicit
Puro in fonte lavantem.

Hinc fœdam oppetiit necem
Cadmi magnanimus nepos,
Heu! cervi specie suis
Datus præda Molossis.

Nec visu gravis es minùs,
Cum Latmi superans juga,
Cæcis callibus ad tuum
Furtim tendis amantem.

Tu Lucina laboribus
Ades parturientium;
Tu lætam sobolem extrahis
Dias lucis in oras.

Tu menses celeri ambitu
Volvens, dividis annuum
Orbem, tu rigidos beas
Largâ fruge colonos.

Et nos, Cynthia, respice;
Virgo, propitiâ face;
Et cum pulchro Heliconidas
Serves fratre Puellas.

La seule imitation que j'aie trouvée de l'hymne de

Catulle, est la suivante, qui est plutôt une paraphrase qu'une traduction.

HYMNE A DIANE.

Jeunes filles, jeunes garçons,
Qu'une profonde paix règne seule en vos ames;
Gardez-vous que l'amour les souille par ses flammes:
Cet autel qu'ici nous dressons,
Rejetterait l'encens d'un cœur vil et profane:
Au son brillant du cor, dansons sur ces gazons;
Par des jeux innocens, de naïves chansons,
Rendons un pur hommage à la chaste Diane.

O toi, dont nous suivons les loix!
Fille du dieu puissant qui lance le tonnerre,
De tes rares vertus, toi qui remplis la terre,
Viens, habite avec nous ces bois:
Qu'ils te soient aussi chers que les bois de Délie,
Lieux sombres et sacrés, respectable séjour,
Où Latone, soustraite à la clarté du jour,
Tressaillit d'allégresse en te donnant la vie.

Loué soit l'instant où tes yeux,
Pour la première fois s'ouvrant à la lumière,
Déjà, pour cet enfant, dont Vénus est la mère,
S'armaient d'un regard dédaigneux.
Tes Nymphes sont toujours tes fidelles compagnes;
Leur zèle, sur tes pas, les conduit de bien près,
Lorsqu'un arc à la main, tu parcours les forêts,
Ou que, d'un pied léger, tu franchis les montagnes.

Malgré ces attrayans plaisirs,
Aux besoins des mortels es-tu moins attentive?

Ta pitié généreuse est-elle moins active ?
En préviens-tu moins les desirs ?
Le front ceint de pavots, dès que sur l'hémisphère
La nuit déploie au loin ses voiles ténébreux,
Sur ton char étoilé tu remontes aux cieux,
Et ton disque éclatant nous guide et nous éclaire.

C'est alors que du temps qui fuit,
Ton cours égal et sûr, sait régler la durée :
Sous un soleil brûlant la campagne altérée,
Par ta fraîcheur s'ouvre et produit;
Ces humides vapeurs dont s'humecte la terre,
Fécondant de nos grains le germe précieux,
Au laboureur avide offrent l'espoir heureux
D'une riche moisson qui devient son salaire.

Tu descends encore aux enfers,
Et là, gardant du Styx les rives effrayantes,
Tu défends son passage aux ames gémissantes
Des criminels et des pervers,
Dont les corps à jamais privés de sépulture
Pour prix de leurs forfaits, de leurs impiétés,
Se trouvant au hasard sur le sable jetés,
Des vautours dévorans sont l'horrible pâture.

Oui, vois à tes pieds l'univers;
Quelle gloire à ton culte est par-tout décernée!
Dans ton temple célèbre, Ephèse prosternée,
T'adore sous trois noms divers:
Mais sous quelque attribut que le monde te nomme,
Sois l'objet éternel de nos vœux assidus ;
Comble de tes bienfaits les successeurs d'*Ancus*,
Et sois toujours propice aux Citoyens de Rome.

(*Notice sur les Poëtes Latins, par M. M....* tom. 1, p. 217.)

L'auteur du Poëme *des Eclipses*, le P. Boscovich, a inséré dans cet ouvrage un hymne en l'honneur de Diane, qui m'a paru mériter de trouver place ici.

Mille igitur Dryadas sylvis, et Oreadas altis
Montibus impavido secum per inane volatu
Avehit : illæ agitant choreas, ac voce sonanti
Concelebrant Divæ laudes, et carmine certant.
Ut sola edenti Phœbum vix edita matri
Adstiterit, teneris et fratrem exceperit ulnis:
Ut primis arcu sylvas agitârit ab annis,
Cervorumque greges nunquàm fallente sagittâ
Fixerit : ut patrii jam grandior ætheris arcem
Servârit, geminosque immania corpora fratres
Telorum obruerit nimbo : tu surripis orco
Distractum curru juvenem, rursùmque sub auras
Evehis æthereas, ac Nymphæ tradis alendum
Egeriæ, et luco protectum condis opaco :
Tu regem sacræ turpatum sanguine cervæ,
Devotamque premis classem, ac turgentibus undis,
Et lue pestiferâ fumantes cogis ad aras
Sistere regalem gnatam ; mox eripis, atque
Mactandam innocuâ statuis pro virgine cervam :
Illa tuas avecta procul jam sancta sacerdos
Excubat antè aras, sacrisque ministrat, Orestem
Illa suum servat duce te, cæsoque tyranno
Illa rudi sub fasce tuos referentia vultus
Aufugiens simulacra rapit, nemorisque beato
Condit Aricini clivo : Caledonia regna
Immisso tu plectis apro : tu ventre tumenti
Eurynomæ, tu Phœnicæ, pro crimine turpi
Humanos adimis vultus : agit altera pennas
Jam volucris, rictu ursino fremit altera : at illi

Restituis formam miserata, hanc inseris astris:
Te Metabus regno pulsus, te virgo potenti
Præsentem auxilio sensit vix orta Camilla,
Ultricemque habuit moriens: volat hasta tumentem
Trans fluvium, et duro infantem sub cortice portat:
Aruntem cæsâ fugientem virgine telo
Assequitur, Stygiasque Opis detrudit ad umbras:
Nec te secreto nudam, licet inscius, antro
Impunè Actæon vidit, morsuque suorum
Ipse canum lacer interiit, comitumque sagittis:
Salve, Erebo, cœloque potens; salve, alta Tonantis
Progenies, terras latè venerata per omnes,
Nympharum comes, et nemorum Latonia cultrix:
Da faciles sylvis succos, da montibus altis
Ardua frugiferâ vestire cacumina fronde.

(Liv. VI.)

XXXV.

AD CŒCILIUM.

CŒCILIUS avait composé un poëme de Cybèle, ou des élégies en l'honneur de la mère des dieux. L'épithète *tener* semble annoncer qu'Atys y jouait un grand rôle. Cet ouvrage n'est pas venu jusqu'à nous, et le suffrage de Catulle le fait regretter. Quel dommage que des légendes insipides aient couvert les poésies aimables des Callidius, des Calvus, des Cœcilius, des Cinna, et de ce Pomponius Bassus, auquel Quintilien assigne le second rang après Horace? Est-il

donc bien démontré qu'il faut renoncer à toute espérance de déterrer quelqu'un de ces précieux trésors ?

v. 7. *Si sapiet*, formule usitée chez les anciens, et à laquelle répond ce tour naïf de La Fontaine : « Il » fera que sage ». Il est à regretter qu'il ait vieilli.

Ibid. *Vorabit.* Corradini voit une allusion obscène dans ce mot, et il se fonde sur ce que *tenerum poëtam* veut dire : Un « poëte libertin ». C'est une finesse un peu tirée de loin.

v. 14. *Dindymi.* Montagne de la Phrygie, où Cybèle avait un temple.

v. 17. *Doctior*, soit parce qu'elle avait du goût pour les beaux vers ; soit parce qu'elle montrait plus de délicatesse dans le choix de son amant, que Sapho n'en avait montré dans celui de Phaon, qui n'était qu'un marchand sans lettres.

v. 18. *Cœcilio.* Ce Cécilius est inconnu. On ne peut le confondre avec un Cécilius Statius, poëte comique, le Fabre d'Eglantine de son temps, auquel un certain Volcatius Sedigitus donne la palme dans Aulugelle, pour la texture et la charpente de ses pièces ; mais qui écrivait si mal, que Cicéron l'appelle *malum latinitatis auctorem.* Ce dernier vivait long-temps avant Catulle.

XXXVI.

IN ANNALES VOLUSII.

v. 1. *CACATA charta.* C'est ce qu'on appellerait, en bon français, un torche-c.... J'ai cru pouvoir emprunter à Molière l'expression dont je me suis servi.

Ibid. *Volusî.* Gabbéma prétend que c'était un Padouan, qui, marchant sur les traces d'Ennius, avait écrit en vers les Annales du Peuple Romain.

v. 4. *Restitutus*, réconcilié ; c'est ce qu'Horace appelle, *reddere animum.*

v. 5. *Truces ïambos.* On sait que l'ïambe était l'arme de la satyre, et cette arme était redoutable dans les mains de Catulle.

v. 6. *Electissima pessimi.* Il n'est personne qui ne sente le mérite de cette opposition.

v. 7. *Tardipedi.* Cette épithète peint bien le dieu boiteux.

v. 8. *Infelicibus.* Les bois qu'on appelait ainsi, et qui étaient employés à brûler ce qui paraissait d'un mauvais présage, étaient, au rapport de Macrobe et d'autres auteurs, le figuier noir, l'alisier, le houx, le rouvre, le poirier sauvage, la fougère, le buisson, et

toute espèce d'épines et de ronces. Tous ces arbres étaient sous la protection des dieux infernaux. Les arbres nommés *felices* étaient le chêne, l'yeuse, le liége, le hêtre, le coudrier, le sorbier, le figuier blanc, le poirier, le mûrier, la vigne, le prunier, le cormier, le lotus.

v. 9. *Et hæc.* Ce passage est difficile. D'autres lisent *hoc*, et le font rapporter alors à *joco se lepido* dans le vers suivant. La première leçon, qui est celle de Volpi, paraît la plus piquante : « Et ces vers du plus » mauvais poëte, elle a bien vu que c'étaient les vôtres, » ô Volusius ».

Ibid. *Pessima.* Volpi entend cette épithète de la maîtresse de Catulle : *La friponne*, etc. Peut-être aussi pourrait-on l'entendre des vers de Volusius. Voici comme je proposerais de lire ce passage :

Et hæc pessima se puella vidit
Joco se lepido vovere divis.

Il n'y a que la répétition du pronom *se* qui puisse souffrir quelque difficulté. Mais il me semble qu'elle ne fait que donner une nouvelle force au sens.

v. 12. *Syros apertos.* Ici les commentateurs sont fort partagés. Les uns lisent *Urios*, peuple que personne ne connaît. Vossius propose *Suros ;* Gabbéma, *Erios*, montagne de Sicile ; Corradini, *Erycos*,

quoique la quantité semble s'y opposer. Je conserve, après Volpi, *Syros*, pour *Assyrios*. Vénus était honorée d'un culte particulier par les Syriens ou Assyriens, sous le nom d'Astarté. *Apertos* désigne les plaines immenses de ces contrées.

v. 13. *Ancona*, Ancône. Vénus y avait un temple.

Ibid. *Cnidumque arundinosam*. Pline nous apprend que de Gnide venaient les meilleurs roseaux pour écrire.

v. 14. *Golgos*. D'autres lisent Colchos, où Vénus avait aussi un temple.

v. 15. *Dyrrhachium Hadriæ tabernam*. Boutique, ou plutôt marché, entrepôt de l'Adriatique, sur la côte de Macédoine. Cette ville s'appelait d'abord *Epidamnum*. Mais la superstition romaine avait changé ce nom, comme de mauvais augure, à cause du mot *damnum*, perte, dommage.

v. 16. *Acceptum face*. Tant qu'on n'avait pas accompli son vœu, on était *voti reus*, et après l'accomplissement *voti liber ; acceptum facere votum*, c'est agréer le vœu, l'exaucer, et, par-là, en exiger l'accomplissement.

v. 17. *Neque invenustum*, s'il a l'agrément de Vénus.

v. 19. *Ruris.* J'ai préféré cette leçon à celle de *thuris*, comme autorisée par plusieurs exemples de Catulle lui-même.

Le Journal littéraire de Clément, n° 1, p. 27, me fournit cette imitation assez heureuse.

Venez, Œuvres du beau Charmoy,
C'est Apollon qui vous en presse,
Venez acquitter ma maîtresse
Du vœu qu'elle avait fait pour moi.
« Puissant Dieu d'Amour, disait-elle,
» Et toi, Dieu sublime des vers,
» S'il revient à moi l'infidèle
» Qui s'est échappé de mes fers;
» S'il revient tel que je souhaite,
» Je jure, et ce n'est point en vain,
» De livrer à l'ardent Vulcain,
» Les vers du plus méchant poëte ».
Venez, Œuvres du beau Charmoy,
C'est Apollon qui vous en presse;
Venez acquitter ma maîtresse
Du vœu qu'elle avait fait pour moi.

Je joins ici deux autres imitations plus éloignées de Mérard de Saint-Just; la première a paru en 1786, et la seconde en l'an IX de la République.

Je vois Eglé malignement sourire;
C'est à moi qu'elle en veut : que va-t-elle me dire?
Qu'elle a juré Vénus, les Graces, les Amours,
De renoncer à faire mes beaux jours,

Si je renonce à la satyre.
A cette espiègle-là, puis-je rien refuser?
Eglé, qu'immolerai-je à ton plaisir suprême?
Kéline? Oui, son nom de lui-même
Sous ma plume vient se placer.

Vers et couplets du plus sot Troubadour,
Qu'en certain lieu tout homme propre emploie,
A mon mépris plus ne serez en proie;
Ainsi l'ordonne une sœur de l'Amour,
Par qui pour moi succède au plus beau jour
Plus belle nuit. Elle vient de me dire
Qu'elle a juré les Graces et Vénus
De n'aimer plus l'auteur d'une satyre.
Sot Troubadour, protégé par Elvire,
Impunément imprime tes rébus.

XXXVII.

AD CONTUBERNALES.

v. 1. *Taberna.* Volpi croit que Lesbie avait levé boutique ou taverne, et que là s'assemblaient tous les débauchés et les oisifs. Ce sens ne s'accorderait guère avec l'idée de ceux qui voient dans la maîtresse du poëte la sœur de Claudius.

Ibid. *Contubernales. Contubernium* se prenait

souvent en mauvaise part, et désignait des camarades de débauche.

v. 2. *Pileatis.* Castor et Pollux portaient dans leurs médailles une espèce de bonnet phrygien, dont chacun représente la moitié d'une coque d'œuf, allusion à leur naissance.

Ibid. *Pila,* petite colonne qui servait d'enseigne à la boutique.

v. 3. *Solis mentulas.* « Croyez-vous être les seuls » bien frisés »? dit l'abbé de Marolles.

v. 4. *Hircos.* Les vieux, dit Suétone, *capreis naturam liguriunt;* ou bien il faut sous-entendre *castratos.* Un troisième sens, qui me plaît moins, est celui de l'odeur de bouc, qui ne rend pas un galant très-propre à plaire aux dames. On choisira.

v. 8. *Inrumare.* Ce vers prouve bien ce qu'on a déjà dit du sens vague que l'usage avait donné à ce vilain mot.

Ibid. *Sessores.* Pour bien sentir ces vers, il faut avoir été en Italie, et avoir vu, par exemple, dans les cafés de la place Saint-Marc, à Venise, des oisifs, assis les jambes croisées, et enveloppés dans leur *Tabarro,* s'occuper de nouvelles, de chroniques scandaleuses, etc. Il y a plus de rapprochement entre les

mœurs des anciens Italiens et celles des modernes, qu'on ne pense.

v. 10. *Frontem tabernæ.* Des commentateurs entendent par-là la façade de la boutique, et par *scipionibus*, les tisons qui servaient à charbonner cette façade de vers satyriques. Il paraît plus probable que ce sont les étais, les piliers qui étayent la taverne. J'ajoute que, dans ce sens, *scribam* offre un sens plus poétique et plus hardi.

v. 11. *Meo sinu.* Cette expression, ou seule, ou jointe au mot *complexu*, était très-familière aux anciens pour désigner l'intimité des jeunes filles ou des jeunes garçons avec leurs galans.

v. 13. *Pugnata bella.* Ce tour est très-latin. Horace l'emploie volontiers :

Et pugnata sacro bella sub Ilio, etc.

v. 14. *Consedit.* C'est sur ce verbe que Volpi se fonde pour penser que Lesbie a fait là un établissement en règle. Mais, d'abord, est-il question de Lesbie? Je croirais plutôt qu'il est question d'une courtisane; car *sedit* est le terme propre. Ces malheureuses se tenaient assises sur la porte des bouges infâmes, qui leur servaient d'asyles, d'où elles avaient pris les noms de *sellariæ*, *prosedæ*, *prostibula*.

Ibid. *Boni beatique.* Tout à votre aise. Peut-être aussi n'est-ce qu'une ironie.

v. 16. *Pusilli*, gens de rien.

Ibid. *Semitarii mœchi.* Débauchés qui courent les ruelles, les rues détournées, qui s'adressent aux plus viles coureuses.

v. 17. *Capillatis.* Les Romains portaient les cheveux courts ; les Espagnols les laissaient croître, ainsi que les jeunes gens qui tiraient parti de leurs charmes.

v. 18. *Cuniculosæ.* Parthénius entend par-là un pays riche en mines, et Volpi, abondant en lapins ; le premier sens n'est pas à dédaigner.

v. 19. *Bonum* se prend souvent chez les Latins, comme chez les Grecs, dans le sens de *pulcher.* Sans doute c'est une ironie.

Il va bientôt être question de cet Egnatius et de ses etranges gargarismes.

On a cherché, dans l'imitation libre qui suit, à rendre l'esprit de cette pièce de Catulle, laquelle n'a jamais eu d'autre traducteur que Marolle.

A SES COMPAGNONS.

Du plus décrié des tripots,
Dignes et scandaleux suppôts,
Croyez-vous tenir seuls le sceptre de Priape ?
Faut-il que nul tendron de vos serres n'échappe,
Et que nous gardions les manteaux ?

C'est parmi vous que la friponne,
Qui m'a coûté tant de combats,
Que j'adore et qui m'abandonne,
Se cache et sert à vos ébats.
La traîtresse, en dépit de mes vœux, de mes larmes,
A pu prostituer ses charmes
A des satyres crapuleux,
Dont chaque nuit l'ardeur lubrique
Dans les bras de Vénus publique
Éteint et rallume ses feux.
Rendez-la-moi, marauds, ou craignez ma vengeance.
Votre nombre et votre insolence
Ne m'empêcheront pas de venger mon affront.
Seul au combat je vous défie;
Oui, du cachet de l'infamie,
Venez, que je vous marque au front.

Le défaut de cette imitation est peut-être d'être plus véhémente que badine, et de ne pas faire entrevoir que toute cette satyre peut bien n'être au fond qu'une plaisanterie du poëte, qui ne valait guère mieux que ses camarades de plaisir. Le titre, *ad contubernales*, donne un nouveau poids à cette observation.

XXXVIII.

AD CORNIFICIUM.

CETTE pièce est très-obscure. J'ai cherché à lui donner un sens raisonnable, et j'ai laissé les vers dans l'ordre où les manuscrits les présentent.

v. 1. *Malè est*, ou *malè fit ;* ces expressions répondent, chez les Latins, à la phrase française : *se trouver mal.*

Ibid. *Cornificî.* On croit que Cornificius est un poëte élégiaque, contemporain de Catulle, dont parle Ovide dans ce vers :

Et leve Cornificî, parque Catonis opus.

On le peint comme jaloux de Virgile, et comme son détracteur. Mais cette anecdote n'est guère d'accord avec la chronologie. On a vu que l'existence de Catulle a dû précéder de beaucoup celle de Virgile.

v. 5. *Adlocutione.* Varron remarque que c'est le terme dont les femmes se servent pour *consoler.* Suétone, Sénèque, Horace et Ovide ont employé le verbe *adloqui*, et les substantifs *adlocutio*, *adloquium*, dans le même sens.

v. 6. *Sic meos amores ?* Cette ellipse, si c'en est

une, est un peu forte. C'est ce qui m'a déterminé à ne pas admettre la transposition de Scaliger. Je sous-entends ici : *Solatus es.* Douza entend par *meos amores*, Cornificius lui-même, l'ami de Catulle. « Est-il » possible qu'un ami se conduise avec cette froideur »?

v. 7. *Paulùm quid lubet.* Volpi sous-entend *satis fuerit.* Ne peut-on pas sous-entendre *oro ?*

v. 8. *Simonideis.* Simonide était fameux par son talent pour l'élégie. C'est à lui qu'Horace fait allusion dans ce vers :

Ceæ retractes munia næniæ.

On est tenté de conclure de-là que Catulle aurait desiré de son ami un poëme élégiaque, qui eût fait diversion à sa douleur, comme il en usa lui-même à l'égard de son ami Manlius.

La parodie de Mélissus ne vaut pas même la peine d'être indiquée. Un de ses amis a la colique, et le parodiste lui indique les secours ordinaires de la pharmacie.

XXXIX.

IN EGNATIUM.

v. 1. *EGNATIUS.* Volpi prétend que cet Egnatius était quelque mauvais poëte, peut-être celui dont

parle Macrobe, et qui avait écrit *sur la nature des choses*.

v. 2. *Renidet. Renidere* n'est pas précisément *rire*, mais montrer les dents. On retrouve souvent encore de ces Egnatius.

v. 3. *Subsellium.* Banquette sur laquelle se plaçaient les accusés, et qui étaient plus basses que les siéges des juges.

v. 4. *Pii.* Cette épithète n'est pas oiseuse. La perte d'un fils tendre et respectueux est encore plus sensible.

v. 7. *Morbum.* Ce mot répond ici au français «tic».

v. 9. *Monendus es.* J'ai préféré la seconde personne, dont le tour est plus vif.

v. 10. *Tiburs.* L'air de Tibur, aujourd'hui Tivoli, passait pour avoir la propriété de blanchir. C'est sur cette supposition qu'est fondée cette épigramme de Martial (*63, l. IV*):

Tibur in Herculeum migravit fusca Lycoris,
Omnia dum fieri candida credit ibi.

Ainsi imitée par Mérard de Saint-Just :

La William, facile à croire,
Avait lu que l'antique ivoire
Sur les collines blanchissait....

Pour avoir tenté ce secret,
Elle est d'une teinte plus noire.

v. 11. *Pastus umber.* Al. *Porcus.* Al. *Pinguis.* Al. *Parcus.* L'épithète *obesus* qui suit m'a déterminé pour *pastus,* motivé d'ailleurs par la fertilité du pays.

Ibid. *Obesus,* soit à cause de la richesse du pays, soit à cause de la quantité de sacrifices qui s'y faisaient, et dont la fumée seule était pour les dieux.

v. 12. *Lanuvinus.* Lanuvium, ville bâtie sur la Voie Appienne.

Ibid. *Ater.* Al. *Acer.* Ce qui conviendrait également à ce peuple qui passait pour belliqueux.

Ibid. *Dentatus.* Un commentateur remarque que le teint foncé et les dents longues, annoncent la force.

v. 13. *Transpadanus.* La Transpadane, ou partie d'Italie située au-delà du Pô par rapport à Rome, comprenait les Vénètes, les Carnes, les Cénomans et les Médoaques.

v. 16. *Nam risu inepto,* etc. Ce vers est devenu proverbe. Les Grecs en avaient un encore plus fort :

Γελως ἀκαιρος δεινὸν ἐν βροτοῖς κακόν.

« Un rire hors de saison est un vrai fléau ».

v. 17. *Celtiber es.* Les éditions ordinaires portent *in.* Baskerville lit *Celtiberus.* La leçon ancienne *ex* me semble mener à la véritable, *es.* Strabon et Diodore nous apprennent que les Espagnols se lavaient non-seulement les dents, mais tout le corps, avec leur urine ; et cela par raison de santé.

v. 18. *Quod quisque minxit.* Pezay traduit : « Prendre tous les matins son opiat dans son pot de chambre » ; et le dernier vers par cette phrase : « Plus on dira que vous avez mis à contribution votre table de nuit ». Ces deux équivalens sont gais ; mais ils ont le défaut de présenter les anciens avec des usages modernes. C'est une disparate dans laquelle ce traducteur tombe souvent. Par exemple, sans sortir de cette même satyre, il traduit *obesus Etruscus*, par « un grand Flandrin de Toscan » ; *Transpadanus*, par « Lombard » ; *Celtiber*, par « Arragonais » : tous noms absolument modernes. Ce n'est pas là traduire, mais travestir ; et cette remarque peut s'appliquer à plus d'une traduction moderne et même récente.

Un M. Maultrot a traduit la moitié de cette pièce. Mais ses vers sont de la force de M. La Chapelle, et c'est tout dire.

Qu'il me soit permis d'observer que cette pièce serait charmante, de tous les temps et de tous les pays, si Catulle l'avait finie où le goût semblait la terminer,

c'est-à-dire avant cette nomenclature géographique, et ces détails dégoûtans de la toilette espagnole. Un admirateur des anciens ne manquera pas de répondre qu'il faut être circonspect à blâmer nos maîtres, et objectera qu'ici, par exemple, la manie d'Egnatius doit une nouvelle dose de ridicule à la nature de ses gargarismes. A la bonne heure.

XL.

AD RAVIDUM.

v. 1. *RAVIDE.* Faerne lit *Raude;* mais *Ravide* peut subsister, parce que l'*e* de la dernière syllabe s'élide devant la première du vers suivant. Corradini conjecture que ce Ravidus n'est point un nom propre, mais le sobriquet d'un homme qui avait le teint fauve.

v. 2. *Agit præcipitem.* Horace a dit de même :

In celeres iambos misit furentem.

v. 3. *Non benè, non ritè ;* sans les cérémonies d'usage.

v. 6. *Quidvis ?* Vossius préfère *cuivis ,* et reporte l'interrogation à la fin du vers. J'ai cru ne devoir rien changer.

Bussy-Rabutin a faiblement imité cette pièce; mais son imitation a du moins le mérite de la briéveté.

Qui te rend si mal avisé
De vouloir aimer ma maîtresse ?
Peux-tu prétendre à sa tendresse ?
Non, tu ne veux qu'avoir osé.
Tu cherches de l'honneur dans la seule entreprise ;
Tu veux faire parler de toi par les *maisons:*
Nous te célébrerons d'une manière exquise,
Phyllis par ses rigueurs, et moi par mes chansons.

La traduction de Mérard de Saint-Just est plus exacte.

Quel dieu, ton ennemi, pauvre esprit de travers,
Te porte à me chercher querelle ?
Te précipite au-devant de mes vers ?
Tu veux être connu ? Tu perds donc la cervelle !
Tu veux l'être !... Tu le seras ;
Mais tu payeras cher ton imprudence extrême !
Long-temps tu te repentiras
D'avoir aimé celle que j'aime.

1776.

XLI.

DE SCORTO PROCACI.

Cette pièce est une des plus maltraitées par les copistes. J'ai cherché à lui donner un sens suivi.

v. 1. *An me.* Vossius lit : *Ain' sana.* Scaliger, *Acme.* Il semble que la leçon *an me,* soit indiquée par le mot *ameana*, qu'Achille Tatius a lu dans les manuscrits. Doering admet *anne sana*, qui fait un

fort bon sens, et à quoi semble répondre le vers 7 : *Non est sana.*

v. 2. *Tota.* J'ai suivi la ponctuation de Muret et de Passerat, qui placent la virgule après *tota ;* ce qui offre un sens plus énergique, et répond à ce passage de Lampridius : *Venerem excipere per omnia cava corporis.* C'est ce que Martial appelle : *Omnibus modis larga ;* et Pétrone : *Cujus ne quidem spiritus purus est.*

Ibid. *Decem millia.* Environ six cent vingt-cinq francs de notre monnoie, suivant les supputations les plus modernes.

v. 3. *Turpiculo naso.* C'est la même belle dont il est question plus bas (Carm. XLIII) : *Nec nimio naso.*

v. 4. *Decoctoris Formiani.* Ceux qui ont lu *Acme* au premier vers ont cru reconnaître ici Septimius dont il est question plus bas, et par-là se sont mis dans la nécessité de voir un sens ironique que rien ne justifie, et qui gâterait une des plus jolies pièces de Catulle. Je croirais plutôt, avec Volpi, que ce *Formianus* est Mamurra, qui avait dissipé en débauches la fortune immense qu'il devait à l'aveugle prodigalité de J. César.

v. 5. *Propinqui.* Les parens qui doivent prendre la tutèle de cette femme, bonne à interdire.

v. 7 et 8. *Nec rogate*, etc. Ces deux vers sont extrêmement difficiles, et aucun commentateur n'a réussi à y trouver un sens qui satisfasse pleinement. Scaliger entend par *imaginosum*, une maladie hypocondriaque, dans laquelle l'imagination blessée présente des fantômes ; ainsi, *morbus imaginosus*, est celle *quæ offert imagines*. Ainsi Lactance a dit : *Terram digitis imaginatam*, pour, des statues d'argile. Saumaise, qui substitue *dolet* à *solet*, se rapproche du même sens. Muret veut que ce mot soit pris pour *speculum*, et lit *rogare*, au lieu de *rogate*. C'est le sens que Marolle a suivi. « La belle n'est apparem- » ment pas dans l'usage de se mirer ». Pour Vossius, il y voit ces deux mots grecs : ἐκμαγεῖὸ ὄζειν, ce qui signifie à-peu-près : « Sentir le torchon »; et il donne à entendre que certaines complaisances de la nymphe lui rendaient l'usage de l'éponge nécessaire. Corradini lit : *En imago, nasum*, qu'il explique ainsi : « Vous » êtes curieux de connaître son portrait ? Jugez-en » par son nez ». J'avoue que l'ellipse me paraît un peu forte. Doering conjecture : *Nec rogare qualis sit solet : en imaginosum.* « Elle ne se connaît pas elle-même : voyez jusqu'où va sa folie » ! Le lecteur choisira.

XLII.

AD MŒCHAM.

v. 3. *Mœcha.* Corradini prétend ici reconnaître Lesbie, et se fonde sur le vers de l'épigramme 58, *Glubit*, etc. Quelque effort qu'il fasse, il ne m'a pas persuadé. Catulle n'avait pas pour une connaissance de ce genre.

v. 6. *Reflagitemus.* Ce verbe composé a beaucoup plus de force que le simple.

v. 8. *Turpe.* Comme la démarche de cette courtisane est suffisamment caractérisée par les adverbes *mimicè* et *molestè*, ne pourrait-on pas lire *turpem*, laide? Cette conjecture reçoit une nouvelle force du *mœcha turpis*, qui figure dans le troisième vers.

Ibid. *Incedere.* Démarche plus affectée que l'allure ordinaire, telle que la démarche théâtrale.

Ibid. *Mimicè.* D'autres lisent *myrmicè*, à pas de fourmis. Mais la pénultième est longue. Vossius, *murcide.* Corradini, *muricè*, fondé sur le proverbe : *Muricati gressus*, pas lents, *quasi per murices facti.* J'ai conservé la leçon ordinaire, comme offrant un sens convenable, et j'ai reporté la virgule après *molestè.* D'autres font rapporter ces deux adverbes à

ridentem, qui paraît pourtant assez caractérisé par le *Catulli ore Gallicani*, que Marolle traduit ainsi : « Faisant la grimace d'un chien Gaulois, quand il se » fronce les babines ».

v. 9. *Gallicani.* Les chiens de chasse des Gaules avaient la gueule très-fendue.

v. 10. *Circumsistite.* Assiégez-la.

v. 13. *Non assis facis.* Marolle entend par ces mots, qu'elle est si laide qu'elle ne fait pas gagner un sol aux mauvais lieux qu'elle habite. Marolle se trompe ; cela veut dire, qu'elle ne fait aucun cas des clameurs qu'elle entend, et des épithètes injurieuses qu'on lui prodigue.

Ibid. *Lutum.* Plaute a dit de même : *Lutum lenonium*, en parlant à un marchand de chair humaine. Pitiscus a lu *olidum*, mais à tort, la première syllabe étant brève. Heinsius, *oblitum.*

Ibid. *Lupanar.* Achille Tatius lit *Luparum.*

v. 17. *Ferreo canis.* Vossius entend par-là une espèce de cep propre à donner la question, et que les Latins appelaient *canis*, *catulus.* Ce sens est bien tiré. *Canis* est amené par la phrase précédente : *Catulli ore Gallicani.* Il exprime l'impudence, et convient par conséquent, comme celui de *lupa*, à cette espèce de femme pour qui il était l'épithète la plus

outrageante. C'est ainsi qu'en Angleterre une coureuse entendra, sans se fâcher, les noms de *wench* et de *whore;* mais si on l'appelle *bitch*, chienne, elle entre en fureur, et ne le pardonne jamais.

v. 17. *Exprimamus.* Terme propre pour exiger le payement d'une dette.

v. 24. *Pudica, proba.* Il est inutile d'avertir que ces mots ne sont qu'une ironie, quoique des commentateurs aient pensé que c'était pour faire sa paix que Catulle y a recours. Horace a dit de même à Canidie :

Tu pudica, tu proba
Perambulabis astra sidus aureum.

Un de nos vieux poëtes latins, Gilbert Ducher, a imité cette fin dans l'épigramme suivante.

PHRYNES ET LAIDOS JURGIUM.

Et Phryne et Laïs spurcâ convicia linguâ
In se jactabant : ut proba neutra fuit.
Tum Phrynæ Laïs : si me commoveris, inquit,
Dicam quæ nec sint vera, nec esse queant.
Phryne irata : quid est in me quod dicere possis,
Prostibulum? — Huic Laïs : casta, pudica, proba es.

1538.

On a traduit cette épigramme en vers français. Je les ai vus autrefois; mais il m'a été impossible de les retrouver.

XLIII.

IN AMICAM FORMIANI.

v. 1. *Nec minimo.* Scaliger lit : *Nec nimio*, camuson. L'Arioste décrit en deux vers un beau nez :

Quindi il naso per mezzo il viso scende,
Che non trova l'invidia ove l'emende.

v. 2. *Nec bello pede.* C'est-à-dire, le pied long. Ovide a dit :

Pes erat exiguus, pedis hæc aptissima forma est.

L'Arioste :

Il breve, asciutto, e ritondetto piede.

Un poëte peu connu, Picardet, de Dijon, a célébré ce genre de beauté, dans un rondeau assez joli pour trouver ici sa place :

Il est joli, l'objet que je desire.
Raison, gaîté, doux regard, doux sourire,
Rosire a tout. Vous autres, beaux-esprits,
A qui Phœbus en a tant, tant appris,
Onc ne sauriez mieux jaser, ni mieux dire.
Un sein, hélas ! dont je sens tout le prix,
Je l'ai baisé, je l'ai vu, je l'ai pris,
Pourquoi l'Amour ici me fait écrire,
Il est joli.

Et cet endroit, et ce secret pourpris,
Où le plaisir fait sentir son empire,
Las ! Cupidon ne m'en a rien appris.
Bien est-il vrai que je vois à Rosire
Un pied mignon, et pied mignon veut dire :
Il est joli.

Ibid. *Nec nigris ocellis.* Les yeux noirs étaient regardés chez les anciens comme une grande beauté ; ce que prouve ce passage d'Horace :

Et Lycum *nigris* oculis *nigroque*
Crine decorum.

L'Arioste les peint ainsi :

Sotto duo negri, e sottilissimi archi
Son duo negri occhi, anzi duo chiari soli.

Cette couleur est également du goût des Français. On en jugera par cette fiction ingénieuse de Le Brun, citation qui ne peut déparer des notes sur Catulle.

Un jour, les beaux yeux *noirs* aux vives étincelles,
Et les bleus aux regards doux, tendres et mourans
(Jamais plus grave objet n'intéressa les belles),
Voulurent à la fin terminer leurs querelles,
Et que l'Amour fixât leurs rangs.

Au juge de Cythère ils présentent requête ;
Ils plaident. Mes amis, c'est bien en pareil cas,
Qu'il est charmant de voir plaider les avocats.

L'Amour, en bonne et grave tête,
Sur la foi des Baisers, intègres rapporteurs,

Met ainsi d'accord les plaideurs.

« Les yeux *noirs* savent mieux briller dans une fête;
» Les bleus sont plus touchans à l'heure du berger.
» Les yeux *noirs* savent mieux conquérir, ravager,
» Les bleus gardent mieux leur conquête.
» Les *noirs* prouvent un cœur plus vif, mais plus léger,
» Les bleus un cœur plus tendre et moins prompt à changer.
» Les *noirs* lancent mes traits, les bleus, ma douce flamme;
» Les *noirs* peignent l'esprit, et les bleus peignent l'ame ».

v. 3. *Nec longis digitis.* Properce donne aussi des doigts longs à Cynthie : *Longæque manus*, et l'Arioste décrit dans ces quatre vers les belles mains d'Alcine :

Mostran le braccia sua misura giusta,
E la candida man spesso si vede
Lunghetta alquanto, e di larghezza angusta,
Dove nè nodo appar, nè vena eccede.

Pour le dire en passant, ce sont probablement ces jolis vers qui ont inspiré à Chapelain ces *mains longues et blanches*, qu'Agnès fait sortir *de ses manches*.

Ibid. *Ore sicco.* Nez à roupie, baisers humides, ou fard liquide, ou mauvaise habitude de cracher souvent; voilà les quatre sens des commentateurs. On peut choisir.

v. 4. *Nec elegante linguâ.* On entend par cette épithète, ou un langage des halles, contraste qui jure

avec un joli visage, ou un bégayement désagréable. Corradini est tenté de croire qu'il est question ici du baiser florentin, dont la belle en question ne s'acquittait pas avec autant d'élégance que Lesbie.

v. 6. *Provincia.* C'est la Transpadane, où se trouvaient Formies et Vérone. On voit que de tout temps les élégans de la capitale se sont moqués des airs et du goût des provinciaux, et il y a là de quoi consoler toutes *les petites villes* des malices de l'ingénieux Picard.

v. 7. *Sæclum.* Ce mot se prend ici pour « génération, race d'hommes », et répond, mais dans un sens moins grave, à l'exclamation de Cicéron : *O tempora ! ô mores !*

Marulle (l. 2) a parodié cette petite pièce, et l'a appliquée à un mauvais ouvrage.

IN LIBELLUM INFACETUM.

Salve nec lepido libelle versu,
Nec linguâ facili, nec ore docto,
Nec sanâ satis eruditione :
Nec rudi melior poëtâ, et ipso
Infacetior infaceto agello :
Ten' putat rogo quispiam disertum ?
Tu te infers numero peritiorum ?
Et cessas, miser, emori, Marulle ?

Jusqu'à présent j'ai épargné au lecteur les citations

de La Chapelle ; mais cette fois il me permettra de lui mettre sous les yeux la plaisante version qu'il va lire :

Nymphe aux yeux couleur d'olive ;
Dont la bouche ne peut retenir sa salive ;
Nymphe au trop petit nez,
Vous dont les pieds mal tournés
Font que le corps chancelle ;
Vous dont la main porte des doigts trop courts ;
Nymphe bien plus laide que belle,
Et qui faites ici la reine des Amours,
Hé quoi ! vous avez la folie
De vous croire jolie ;
Et la voix du peuple en ces lieux
Vous compare à Lesbie !
Oh ! qu'en province on a de mauvais yeux !

Je me flatte que cette citation me fera pardonner de n'en avoir pas fait davantage.

Un médecin, nommé Dufour *, qui a traité les poëtes anciens comme il traitait vraisemblablement ses malades, est digne de figurer ici avec La Chapelle. L'excès du ridicule peut amuser un moment.

Dieu te gard', la fille au grand nez,
Aux sourcils joints et basanés,

* Recueil d'Epigrammes des plus fameux Poëtes Latins, mises en vers français par le sieur Dufour de la Crespalière, Médecin ; 2 parties, 1669.

Aux yeux non noirs, au cul de crotte,
Au grand pied plat qui toujours trotte,
Aux doigts non longs, aux grosses mains,
Au corps le plus laid des humains,
A la bouche humide qui flue,
A la langue très-mal pendue,
L'amoureuse d'un cuisinier,
Qui n'a pas vaillant un denier;
Ta province, laide haridelle,
Te loue en tous lieux comme belle:
L'on compare, comme je croy,
Ma belle Lesbie avec toy,
Et l'on te croit aussi jolie.
O siècle déplaisant et rempli de folie!

Mérard de Saint-Just a donné de cette pièce une imitation libre, dont la chute rend assez bien celle du latin.

Tu n'es plus jeune, Belzamire,
Tu manques de fraîcheur, et quand tu veux sourire,
Tu fais une grimace. Aurais-tu de l'esprit?
Ferais-tu cas d'un livre bien écrit?
Tu ne lis point. Parles-tu? c'est pour dire
Des riens toujours à contre-sens.
Pourtant on te compare à ma jeune Adeline!
Plus j'en cherche la cause, et moins je la devine.
Rends grace, Belzamire, au mauvais goût du temps.

XLIV.

AD FUNDUM.

v. 1. *O Funde.* Les campagnes situées près de Tibur étaient très-recherchées. C'est-là qu'Horace desire trouver un asyle pour ses vieux jours. Quant aux débats sur le territoire Tiburtin ou Sabin, j'ai cru devoir les abréger dans la traduction.

v. 7. *Expui.* Cette leçon est celle de Scaliger.

v. 10. *Sestianus.* Il importe peu de savoir si ce Sestius est le même pour qui Cicéron a fait un discours. Il y a plus d'apparence que c'est celui dont il parle dans la dix-septième lettre du huitième livre à Atticus, et dont il désigne ailleurs le talent par *Dicta Sextiana*, « de sots propos ». Au reste, on voit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et qu'il y avait du temps de Catulle, d'Horace et de Martial, comme du nôtre, des bourreaux d'oreilles,

De leurs vers fatigans lecteurs infatigables.

v. 11. *Antium.* Vossius croit que c'est l'Antius Restion, que Macrobe nous apprend avoir été l'auteur d'une loi somptuaire, depuis laquelle il ne soupa plus jamais en ville, et qu'un esclave fidèle déroba, aux dépens de sa tête, à la proscription des triumvirs.

v. 15. *Ocimoque Basilio.* Vossius adopte *otio*, qui

ferait aussi un sens raisonnable. J'ai cru peu utile de nommer ces plantes dans la traduction.

v. 17. *Ulte.* D'autres lisent *ulta*, qui se rapporte à *villa*, ou à *gravedo.*

v. 18. *Nefaria*, a un sens comiquement exagéré. Lecture homicide, qui a pensé me tuer.

v. 19. *Recepso*, pour *recepero.*

v. 21. *Tunc vocat me.* Cet usage des lectures était aussi commun chez les anciens que chez nous. Pline le jeune l'approuve assez, et Martial s'en moque impitoyablement. Mais on ne voit pas que jusqu'ici le ridicule ait corrigé personne, quoique le public semble se faire un malin plaisir de casser les arrêts des Sallons.

Cette épigramme de Martial (*50, l. III*), imitée par Senecé, fait justice d'un Ligurinus, dont les vers valaient bien la prose de Sextius.

Tel que ceux des Traitans riches à millions,
Ton repas avait son mérite.
Mais, à ne rien céler, ces vers qu'on y débite
Causent des indigestions.
Comment! une églogue aux potages?
Au rôt, deux paires de sonnets?
Une élégie à l'entremets?
Une ode au fruit, mais de six pages?

Et tout cela, d'un goût.... Dieu sait!... De bonne foi,
S'il faut par cette patience
Payer de tes festins l'ennuyeuse opulence,
Une autre fois, Bertrand, tu dîneras sans moi.

XLV.

DE ACME ET SEPTIMIO.

v. 1. *ACMEN*. Ce nom est vraisemblablement supposé. Ἀκμὴ en grec, signifie « fleur d'âge ».

v. 3. *Porrò*, désormais.

v. 4. *Paratus*. Comme ce mot se prend souvent dans un sens obscène, Corradini, qui les aime assez, soupçonne qu'en ce moment, Septimius était dans l'attitude la plus brillante. Cette jolie pièce est dédiée à Vénus; je ne voudrais pas y mettre le cachet de Priape.

v. 5. *Perire*, ou *deperire*, aimer éperdument; le même que *perditè amare*, dans le troisième vers.

v. 6. *Tostâ*, brûlée par les ardeurs du soleil, de *torrere*.

v. 7. *Cæsio*, aux yeux bleus. L'œil du lion est terrible, dit Pline.

Ibid. *Obvius*. L'opinion vulgaire était que les par-

jures et les grands coupables périssaient ordinairement sous la dent des bêtes féroces.

v. 8. *Sinistram, ut antè.* Vossius lit, *sinister antè;* Achille Statius, *sinistrâ inante,* de l'oreille gauche; J. Scaliger, *amanti.* J'ai préféré l'accusatif, comme régi par *sternuit*, et correspondant à *dextram.* Les anciens tiraient un bon augure de l'éternuement, sur-tout quand il venait du côté droit. Properce a dit aussi (*eleg. 3, l. 11*) :

Aridus argutum sternuit omen Amor.

Il était difficile d'être ici littéral. Selon Pezay, un madrigal français dans lequel on ferait *éternuer* l'Amour, serait à *cracher dessus.*

v. 10. *Reflectens.* Cette attitude voluptueuse rappelle le tableau charmant de Vénus dans les bras de Mars, tel que le peint Lucrèce dans sa poétique invocation.

Atque ità suspiciens tereti cervice reposta
Poscit amore avidos inhians in te Dea visus,
Eque tuo pendet resupini spiritus ore.

C'est ce qu'Horace exprime dans ce joli vers :

. . . . . Fragrantia detorquet ad oscula
Cervicem.

(*L. 11, od. 12.*)

v. 13. *Septimille.* On sent toute la grace de ce diminutif.

Ibid. *Mea vita.* Plaute fait prodiguer ces mots de tendresse par un amant à sa maîtresse : *Mea voluptas, meæ deliciæ, mea vita, mea amœnitas, meus ocellus, meum labellum, mea salus, meum suavium ;* à quoi la belle répond : *Meum mel, meum cor, mea colustra, meus molliculus caseus* (Pænul. act. 1, sc. 2) ; et dans l'Asinaria : *Mea rosa, mî anime, mea voluptas,* etc.

v. 14. *Uno,* pour *uni,* au datif.

v. 21. *Misellus.* Des commentateurs ont voulu voir une opposition entre ce mot et le *Syrias Britanniasque* du vers suivant. Je serais tenté de n'y voir qu'une expression de mignardise, à-peu-près comme le *pecaïre* des Languedociens.

v. 22. *Syrias Britanniasque.* Un traducteur anglais attache, dans ses notes, un sens particulier à ces deux mots : « La Syrie, dit-il, était alors regardée » comme le centre du monde connu, et la Bretagne » comme l'extrémité ; par ces mots, Catulle entend » donc tout ce qui se trouve entre ces deux contrées, » et donne ainsi une nouvelle force à la passion de » Septimius pour Acmé ».

J. Scaliger a bien raison de traiter de ridicule l'opinion des commentateurs qui, pour avoir lu précédemment *Acmé,* n'ont trouvé dans ce joli madrigal qu'une ironie que rien ne peut indiquer.

On ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici l'imitation que ce savant en a faite en vers élégiaques.

ACMEN Septimius teneros complexus amores,
O Acme, mea lux, deliciumque meum!
Ni miserè te, dixit, amo, ni perditè amare
Discupio vitæ tempus in omne meæ;
Quantùm qui potis est capitis discrimen adire
Plurimùm, et immanem perniciem oppetere,
Solus apud Lybios vel tostos ignibus Indos,
Occurram fulvis obvia præda feris!
Hæc effatus ubi, lævâ de parte secundis
Alitibus dextrum sternuit omen Amor.
Ast Acme resupina caput, puerique lacessens
Ebria purpureis lumina suaviolis,
Sic, inquit, mea vita, meus lepor, huic Domino uni,
Huic devoti omni tempore simus, ait,
Ut mihi vividior molles est flamma medullas,
Acrior et misto gliscit amore furor.
Hoc postquàm effata est, lævâ de parte secundis
Alitibus dextrum sternuit omen Amor.
Nunc bono ab auspicio faustis avibusque profecti,
Mentibus unanimis mutua amantur, amant.
Unam Septimius nunc mavult saucius Acmen
Quam Syrias, aut quæ regna Britannus habet.
Uno in Septimio totis nunc sensibus Acme
Perdita conspirat deliciasque facit.
Quis par candidius tenerorum vidit amantûm?
Aut fuit auspicio quæ meliore Venus?

1.

La plus ancienne des imitations françaises que j'ai

recueillies est d'un nommé A. Noël, qui a publié à Lyon, en 1667, des poésies françaises, sous le nom de *Nouvelles Fleurs du Parnasse*. Ses fleurs m'ont paru trop fanées et trop inodores pour soutenir la comparaison avec celles de Catulle.

2.

Les Poésies de Walef m'offrent une version plus supportable.

Entre ses bras Septime en pressant sa maîtresse,
Chère Acmé, disait-il, toi qui fais mon bonheur,
Qui m'appris du plaisir la route enchanteresse,
Je t'aimerai toujours avec la même ardeur.
Oui, si jamais de ma vie
Je cesse de t'adorer,
Que les lions en furie
Accourent me dévorer
Des forêts de la Libye!

O prodige! L'Amour lui-même en ce moment
Descendit de l'Empyrée.

Acmé se dégagea des bras de son amant,
Et fixant sur ses yeux sa bouche colorée :
Septime, de ses traits l'Amour m'a pénétrée;
Adorons ce Dieu charmant;
Que notre flamme, dit-elle,
Comme lui soit éternelle!

Amour leur applaudit, et, depuis cet instant,
La tendre Acmé fut fidelle,
Septime aima constamment.

Eh ! qui jouit jamais d'un bonheur plus durable ?
Quel amant eut jamais Vénus plus favorable ?

3.

Mérard en a donné une imitation plus libre.

LE LARCIN.

Sur mes genoux je tenais Adeline ;
Dans cette attitude on badine,
On se permet plus d'un larcin.
Je dérobe un baiser sur sa bouche enfantine ;
Elle sourit. La serrant sur mon sein :
Ah ! m'écriai-je, ô moitié de moi-même,
Amante du plus tendre amant,
Si ce n'est pas éperdument
Que je t'aimais hier, et qu'aujourd'hui je t'aime ;
Si je ne t'aime pas jusqu'à mon dernier jour,
Puissé-je aux sables de Libye
Du plus cruel lion éprouver la furie !
Puisse en mépris se changer ton amour !
Lors sa tête sur moi mollement se repose ;
Et collant sur ma bouche une lèvre de rose :
Mon destin, me dit-elle, est de t'aimer toujours,
Et de me plaire à te le dire.
Nous étions écoutés par le Dieu des amours
Qui nous applaudit d'un sourire.

4.

Je donnerais la préférence à celle que je dois à l'honnêteté du C. de Guerle. Elle me paraît réunir le mérite de la fidélité et de l'élégance.

Contre mon sein pressant mon Euphrasie,
Je lui disais : « Si ton amant
» Ne te chérit, hélas ! plus que sa vie,
» Si jamais sa foi se dément,
» Puissé-je, seul, errant dans la Libye,
» Sous la dent du tigre périr » !
Je le disais, et le cœur d'Euphrasie
Battit de crainte et de plaisir.

Sa tête, alors, languissamment s'incline ;
Et, sur mes yeux ivres d'amour,
Par un baiser sa bouche purpurine
Vint me payer d'un doux retour.
« Ah ! dans tes bras, puisse ta jeune amie,
» Dit-elle, ainsi vivre et mourir » !
Elle se tut, et le cœur d'Euphrasie
Ne battit plus que de plaisir.

Avant ce jour, sa tendresse cruelle
S'armait d'un reste de fierté.
Depuis ce jour, d'une ardeur mutuelle
Notre ame brûle en liberté.
A l'or des rois son amour me préfère ;
Je la préfère même aux dieux.
Vit-on jamais deux amans sur la terre
Et plus aimés et plus heureux ?

5.

Cowley a donné une imitation anglaise, qui m'a paru assez agréable pour trouver place ici.

Whilst on Septimius' panting breast
(Meaning nothing less than rest)

Acme lean'd her loving head,
Thus the pleas'd Septimius said :
« My dearest Acme! if I be
» Once alive, and love not thee
» With a passion far above
» All that e'er was called love,
» In a Libyan desert may
» I become some lion's prey ;
» Let him, Acme! let him tear
» My breast, when Acme is not there ».

The God of Love, who stood to hear him
(The God of Love was always near him)
Pleas'd and tickled with the sound,
Sneez'd aloud ; and all around
The little Loves, that waited by,
Bow'd and bless'd the augury.
Acme, inflam'd with what he said,
Rear'd her gently-bending head,
And her purple mouth with joy
Stretching to the delicious boy,
Twice (and twice could scarce suffice)
She kiss'd his drunken rolling eyes.

« My little life! my all »! said she,
» So may we ever servants be
» To this best God, and ne'er retain
» Our hated liberty again ;
» So may thy passion last for me,
» As I a passion have for thee,
» Greater and fiercer much than can
» Be conceiv'd by thee, a man ;
» Into my marrow is it gone,

» Fix'd and settled in the bone;
» If reigns not only in my heart,
» But runs, like life, thro' ev'ry part ».

She spoke; the God of Love aloud
Sneez'd again, and all the crowd
Of little Loves, that waited by,
Bow'd, and bless'd the augury.

This good omen, thus from heav'n,
Like a happy signal giv'n,
Their love and lives (all four) embrace;
And hand in hand tun all the race.
To poor Septimius (who did now
Nothing else but Acme grow)
Acme's bosom was alone
The whole world's imperial throne,
And to faithfull Acme's mind
Septimius was all humankind.

If the Gods would please to be
But advis'd, for once, by me,
I'd advise 'em, when the spy
Any illustrious piety,
To reward her, if it be she,
To reward him, if it be he,
With such a husband, such a wife,
With Acme's and Septimius' life.

Quoique cette imitation soit déjà ancienne, je l'ai trouvée supérieure à celle du traducteur moderne, que je me contente d'indiquer.

XLVI.

AD SEIPSUM, DE ADVENTU VERIS.

ON n'est pas d'accord sur le lieu où Catulle a composé ces vers. Les uns prétendent que c'est en Bithynie où ce poëte avait suivi Memmius. D'autres disent à Troie, où il se rendit pour élever un tombeau à son frère. Mais on a eu raison d'observer que la teinte aurait été un peu plus sombre, et le poëte moins gai. « Du reste, dit avec raison Pezay, rien de plus frais » et de plus doux que les premiers vers. C'est le Prin- » temps lui-même qui s'éveille ; c'est le Zéphyr le » plus doux qui s'élève ».

v. 1. *Egelidos.* Ce mot exprime la température printannière qui sépare les rigueurs de l'hiver des ardeurs de l'été.

v. 2. *Æquinoctialis.* J'ai suivi l'opinion des commentateurs qui font rapporter cette épithète à *cœli*, comme plus naturelle et plus vraie. Doering la joint avec *furor*. D'autres l'attribuent à *Zephyri.*

v. 4. *Phrygii.* Du temps de Catulle, la Bithynie faisait partie de la Phrygie. Ce qui semble décider en faveur de la première opinion.

v. 5. *Nicææ æstuosæ.* Strabon nous apprend qu'en été l'air du territoire de Nicée était mal sain.

v. 6. *Claras urbes.* Ces villes célèbres de l'Asie étaient sur-tout Ephèse, Tralles, Smyrne, Cyzique, Colophon, Milet et Pergame. Ce furent en partie ces mêmes villes qu'un tremblement de terre bouleversa du temps de Tibère.

v. 7. *Prætrepidans.* Métaphore tirée d'un cheval fougueux qui mord son frein et frappe la terre.

v. 8. *Pedes.* Volpi explique ce mot par *pedes navium*, les cordages. Je n'en vois pas la nécessité. Où serait alors le mérite des expressions, *læti* et *vigescunt?* Il est bien plus naturel d'entendre par-là cette locution familière : « Les pieds me brûlent ».

v. 11. *Diversos.* Al. *Diversè.* C'est toujours le même sens.

L'Allemand Mélissus a parodié cette fois un peu plus agréablement. L'hiver le chasse des contrées froides du Nord vers les bois de citronniers et les campagnes riantes de l'Italie.

Jam nox Cimmerias velut tenebras,
Jam brumæ rigor in olentiora
Vesanis Boreæ insolescet auris.
Linquantur gelidi, Melisse, Cimbri,
Arctoâque Humus imbuenda ningue.
Clementes Latii petamus urbes.

Jam mens Parthenopen avet videre,
Et cultis virides citros in hortis.
O tristes hiemis valete vultus :
Dulci me patriâ procul remotum
Campani nemoris sinus receptat.

Un savant Vénitien, le citoyen Butturini*, dont j'ai apporté les poésies latines en France, et que je saisis cette occasion de faire connaître à mes compatriotes, a traité ce sujet avec grace et facilité.

Desine, Musa,
Nocte sub altâ
Neetere Graïo
Impia Regum
Facta cothurno;
Desine longum
Dicere bellum
Patris Homeri
Ore profundo.
Incipe, quæso,
Mollia mecum
Edere dulci
Carmina in umbrâ.
Talia poscit
Purpureum Ver;
Talia flavus
Suadet Apollo,
Lucida Tauri

* Cet estimable citoyen est aujourd'hui Professeur de Littérature Grecque à Pavie.

Signa revisens.
Ecce solutus
Montibus altis
Lene strepenti
Labitur amne
Vitreus humor.
Nulla sonoro
Turbine venti
Aëre miscent
Prælia : nullus
Candidus altâ
Stat nive collis.
Ridet aperto
Lumine cœlum ;
Blanda tepentis
Aura Favonî
Corda relaxat ;
Frondis honores
Induit arbos ;
Undique olenti
Germine vernat
Dædala tellus :
Mane rubenti
Lætus agrestem
Inflat avenam
Pastor, ovesque
Gramina rore
Uda legentes
Carmine mulcet.
Qui mare sævum
Nauta, nigrumque
Imbribus Austrum
Horruit altis

Naufragus undis,
Sortis iniquæ
Immemor ille,
Molliter aurâ
Flante, pererrat
Puppe refectâ
Maxima Nerei
Stagna; canitque
Arma virumque,
Teque furentem
Saucia Dido!
Ultima linquens
Ostia Nili
Tranat hirundo
Aëra pennis,
Ruraque ab anno
Itala lustrat.
Grata loquaci
Carmina ab ore
Audio; oberrat
Illa, lutoque
Undique lecto
Construit altos
Provida nidos.
Rustica, Fauni,
Numina, lætas
Ducere certant
Valle choreas,
Mixtaque palmas
Plurima nectit
Candida Nympha.
Nuda sub altæ
Tegmine fagi,

Mollibus herbis
Fulta recumbit
Cypria mater;
Multaque circum
Turba supràque
Plaudit amorum.
Fusus ad auras
Vertice gratum
Spirat odorem
Crinis : uterque
Sideris instar
Ardet ocellus :
Lactea surgunt
Colla : labellis
Gratia ridet
Multa, genisque,
Fronsque sereno
Splendet honore.
Te quoque, cara
Thestyli, in arvis,
Te manet alma
Mater amorum.
Dulce sonantes
Amne recessus,
Pictaque mecum
Rura subire
Ne tibi, vita,
Sit pudor, omnes
Pectore curas
Mitte. Quid ædis
Postibus hæres
Dura. Quid usque
Sola moraris,

Thestyli? Amantes
Roscida plantæ,
Læta natantûm
Vita, volucrum
Garrula turba,
Grexque, genusque
Omne ferarum
Maxima sensit
Numina matris.
Ipsa Menalcam
Aspice fratrem:
Iste beato
Vinctus amore
Chlorida longo
Crine decoram
Deperit; illa
Usque Menalcam
Ardet et usque,
Et sibi carum
Non minus almâ
Luce, suisque
Perdita jurat
Esse medullis.
Quid, mea vita,
Spes mea, dulci
Dulcius unquàm
Credis amore?
Nescia curæ
Alma voluptas,
Somnia læta,
Carmina, avenæ,
Sistra, choreæ,
Mutua mensa,

Gratia, risus,
Fixa labellis
Oscula mille,
Cuncta sequuntur
Gaudia amorem.

(Lib. 1, 1785.)

XLVII.

AD PORCIUM ET SOCRATIONEM.

Je ne sais où Marolle a pris que ces deux hommes étaient de jeunes garçons qui servaient aux plaisirs de Pison. Je place avec Volpi, la virgule après *Pisonis*. Les anciens désignaient la main gauche comme la main voleuse, *furtifica*. Catulle lui-même nous l'a déjà appris. (*Voyez la Satyre contre Asinius.*) On dirait en français que ces deux honnêtes gens étaient « les bras droits » de Pison.

v. 1. *Socration*, apparemment quelque affranchi, ou ce que les Romains désignaient par le diminutif injurieux, *Græculus*.

v. 2. *Scabies famesque*. Volpi entend par ces expressions que ces messieurs étaient les intendans des menus-plaisirs du maître, *à voluptatibus*, chargés de réveiller ses sens engourdis par la variété et la nou-

veauté des jouissances ; c'est ainsi que Lucain appelle César : *Rabiem populi stimulumque furoris.*

Ibid. *Mundi.* Des éditions portent *Memmi.* Ce qui me décide à suivre la leçon des Manuscrits, c'est que Porcius et Socration sont opposés à deux anciens suivans de Pison, et que par conséquent il ne peut être question ici de Memmius. Mais ce que je ne puis déterminer, c'est le vrai sens de *mundus.* Je ne puis pourtant croire qu'il soit là question d'un autre personnage, par la raison que je viens d'alléguer. Corradini y voit une épithète par laquelle Catulle désigne Pison qui était pauvre : *Pauperes enim mundi vocantur.*

v. 4. *Verpus Priapus.* Cette appellation injurieuse répond à celle de *Mentula* qu'on a déjà vue, et qu'on verra encore. Les Italiens ont conservé cette injure : *viso di cazzo. Verpus*, circoncis, ajoute une nouvelle force à l'outrage. Les Romains avaient un grand mépris pour les Juifs, et par suite pour ceux de leurs compatriotes qui en adoptaient les rits et portaient la superstition jusqu'à se faire circoncire, comme nous l'apprend Juvénal. (*Sat. 14.*)

v. 6. *De die.* L'épithète « scandaleux » fait sentir la finesse de ce passage. Ce n'étaient que les hommes décriés qui commençaient en plein jour à faire la débauche.

v. 7. *Quærunt.* Ces quêteurs de dîners s'appelaient *Laudicœnæ* et *Cœnipetæ.*

Ibid. *Vocationes. Vocare* était le terme propre pour « inviter ». De-là, *vocatores,* esclaves chargés de faire les invitations ; *revocare,* prier à son tour celui chez lequel on avait été invité. *Vocare* se disait encore des femmes complaisantes, *quæ poscebantur ad concubitum.*

XLVIII.

AD JUVENTIUM.

Ces vers sont charmans. Le *seges osculationis,* moisson de baisers, est sur-tout plein de grace. Contentons-nous de les admirer et de plaindre la méprise du poëte qui s'est trompé sur leur véritable destination.

v. 4. *Nec unquàm.* Al. *Nec unquàm satur indè ero futurus.* Corradini lit : *Nec unquàm indè* coràm *satur futurus.* Il n'a point réfléchi que le vers n'y serait pas ; *coràm* est un spondée.

Au lieu de la parodie maussade de Mélissus qui substitue les épaules aux yeux et les coups de bâton aux baisers, je crois qu'on me saura gré de placer ici ce joli éloge du baiser, qu'on trouve dans un fragment de Pétrone.

Fœda est in coitu et brevis voluptas,
Et tædet Veneris statim peractæ.
Non ergò, ut pecudes libidinosæ,
Cæci protinùs irruamus illuc :
Nam languescit amor, peritque flamma.
Sed sic, sic sine fine feriati,
Et tecum jaceamus osculantes,
Hic nullus labor est, ruborque nullus:
Hoc juvit, juvat, et diù juvabit;
Hoc non deficit, incipitque semper.

XLIX.

AD M. T. CICERONEM.

On ne sait à quelle occasion Cicéron mérita ce remercîment. Corradini soupçonne que c'était l'orateur, qui avait recommandé le poëte à Manlius.

v. 2. *Quot sunt*, etc. Ce tour est très-familier aux anciens, soit en vers, soit en prose.

v. 6. *Tanto*, etc. Ce vers ne se trouve pas dans les meilleures éditions.

v. 7. *Omnium patronus.* Catulle, selon Gabbéma, a peut-être voulu consacrer dans ce vers l'appellation honorable par laquelle Cicéron était désigné à Rome, comme le prouve ce passage d'une lettre d'A. Cæcina à cet orateur : *Ubi hoc* omnium patronus *facis*, etc. (Epist. famil. VII, L. VI.)

« Ces vers, dit Pezay, nous apprennent trois choses » intéressantes : l'une, que Cicéron a joui, de son » vivant, de sa réputation ; l'autre, qu'il savait obli- » ger ; la troisième, que Catulle était reconnaissant et » modeste ».

J. Lipse a imité Catulle dans cet envoi à Muret, qui n'est presque qu'un Centon Catullien.

O QUI flos hominum politiorum es,
Quot sunt, quotquot erunt, quot aut fuerunt,
Doctrinæ decus elegantioris,
Lumen Italiæ, Murete, salve :
Salve atque has aliquid puta esse negas,
Quas mittit tibi maximo poëtæ
Longè pessimus omnium poëta.
Sic Calvus tenero ausus est Catullo
Saturnalibus optimo dierum,
Dono mittere pessimos poëtas,
Queis is continuo die periret.
At tu, ni caveas, Murete, nugis
Istis tam illepidis, et invenustis,
Plenis ruris et inficetiarum,
Non dies aliquot, velut Catullus,
Sed totum malè nauseabis annum.

L.

AD LICINIUM.

Les commentateurs prétendent que cette jolie pièce est adressée à Licinius Calvus. Si cela est, l'amitié s'y exprime avec une chaleur un peu suspecte ; ce qui a déterminé Pezay à changer Licinius en Licinia, et ce qui l'a mis fort à l'aise.

v. 3. *Ut convenerat esse :* sub. *otiosos.*

Ibid. *Delicatos.* Ce n'est pas une louange que le poëte se donne ; *versiculi delicati*, sont ici des vers consacrés aux sujets galans, badins, *deliciis dicati.*

v. 5. *Ludebat.* Un commentateur a vu ici des jeux de dés. C'est avoir bien de la sagacité. Catulle et Calvus avaient assez de ressources en eux-mêmes pour se passer de celle-là.

Ibid. *Numero* veut dire ici le mètre, et non pas le nombre des vers.

v. 19. *Ocelle.* J'ai préféré cette leçon à *ocello*, ne concevant pas trop comment ces deux mots pourraient s'accorder. D'ailleurs, ce vocatif répond parfaitement au ton de tendresse qui règne dans ces vers.

v. 20. *Nemesis.* La déesse qui punissait la superbe

et l'ingratitude. Cette déité devait avoir bien de l'occupation. La philosophie des anciens n'avait pas encore été jusqu'à faire une vertu de l'ingratitude. Il faut convenir que nous sommes bien plus avancés qu'eux.

Ibid. *Reposcat à te.* Vossius préfère *reposcat: Ate.* Até n'est pas tout-à-fait la même déesse que Némésis. C'est, suivant la belle allégorie d'Homère, la déesse altière de l'Injure, dont les Prières, aux pieds boiteux, sont chargées de réparer les torts : par cette raison, je ne puis être de l'avis de Vossius.

v. 21. *Vehemens.* Il y a ici ce que les grammairiens appellent *crase*, ou *mixtion.* Il faut, en scandant, dire : *Vehmēns.*

LI.

AD LESBIAM.

Cette ode est plutôt une imitation qu'une traduction de l'ode célèbre de Sapho, louée par Plutarque, conservée par Longin *, et connue par la tra-

---

* Voici le passage du Traité du Sublime. Longin y donne l'exemple de la vraie critique, qui ne se borne pas à censurer les défauts, mais qui doit aussi faire valoir les beautés.

« Quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'amour, elle » ramasse de tous côtés les accidens qui suivent et qui accom- » pagnent en effet cette passion ; mais où son adresse paraît prin-

duction de Boileau. Celle de Catulle ne nous est malheureusement pas parvenue dans son intégrité. Mais telle qu'elle est, c'est peut-être l'imitation la plus parfaite de la belle ode de Sapho, que les Hellénistes me sauront gré d'insérer ici, telle que Volpi l'a placée dans ses notes.

Φαίνεταί μοι κεῖνος ἴσος θεόῖσιν
Εμμεν' Ὠνὴρ, ὅσις ἐναντίος τοι
Ιζάνει, καὶ πλασίον ἀδὺ φωνεῦ-
σας ὑπακούει,

Καὶ γελώσας ἱμερόεν· τό μοι τὰν
Καρδίαν ἐν στήθεσιν ἐπτόασεν·
Ως ἴδον σ', ὡς βρόγχον ἐμοὶ γὰρ αὐδᾶς
οὐδὲν ἔθ' ἦκει.

Αλλὰ καμμὲν γλῶσσ' ἔαγ'. ἄν δὲ λεπτὸν
Αυτίκα χρῶ πῦρ ὑποδεδρόμακεν·
Ομμάτεσσιν δ' οὐδὲν ὄρημι· βομβεῦ-
σιν δ' ἀκοαί μοι.

» cipalement, c'est à choisir de tous ces accidens ceux qui mar-
» quent davantage l'excès et la violence de l'amour, et à bien
» lier tout cela ensemble..... De combien de mouvemens con-
» traires elle est agitée! Elle gèle, elle brûle..... ou elle est
» entièrement hors d'elle-même, ou elle va mourir. En un mot,
» on dirait qu'elle n'est pas éprise d'une seule passion, mais que
» son ame est le rendez-vous de toutes les passions; et c'est en
» effet ce qui arrive à ceux qui aiment ».

Καδδ' ἰδρὼς ψυχρὸς χέεται· τρόμος δὲ
Πᾶσαν αἰρεῖ· χλωροτέρη δὲ ποίας
Εμμί· τεθνᾶναι δ' ὀλίγω δέουσα
φαίνομαι ἄπυς.

v. 7. *Simul adspexi.* Cet effet est rendu d'une manière bien précise et bien rapide dans ce vers que Virgile a emprunté à Théocrite :

Ut vidi! ut perii! ut me malus abstulit error!

et dans celui de Racine :

« Je le vis, je pâlis, je rougis à sa vue ».

Ibid. *Nihil est super mî.* Le vers adonien manque. Parthénius l'a suppléé par *quod loquar amens ;* un autre, *voce loquendum.* Des manuscrits portent, *supremâ voce locuta.*

v. 8. *Tenuis,* et non pas *tenues.* C'est le λεπτὸν πῦρ de Sapho, et le *liquido sottile foco* de Pétrarque.

Théocrite a peint les effets de l'amour avec les mêmes couleurs. Horace rend ainsi ceux de la jalousie :

Tunc nec mens mihi, nec color
Certâ sede manet : humor et in genas
Furtim labitur arguens
Quàm lentis penitùs macerer ignibus.
(*Od. 13, l. 1.*)

Il est à remarquer que l'on retrouve à-peu-près les

mêmes images dans le tableau que Lucrèce fait de la peur.

Verùm ubi vehementi magis est commota metu mens,
Consentire animam totam per membra videmus,
Sudores itaque et pallorem existere toto
Corpore et infringi linguam, vocemque aboliri,
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus,
Denique concidere ex animi terrore videmus
Sæpè homines.

Ce sont absolument les mêmes traits. C'est que les passions ont plus d'affinité qu'on ne pense, et qu'elles se rapprochent les unes des autres dans leur expression, et sur-tout dans leurs excès.

La troisième strophe de Sapho manque, soit que le poëte latin ne l'ait pas traduite, soit que l'injure des temps nous l'ait fait perdre. Deux des commentateurs de Catulle se sont essayés à la rendre. Voici la tentative d'Achille Statius :

Sudor it latè gelidus trementi
Artubus totis, violamque vincit
Insidens pallor, moriens nec auras
Ducere possum.

L'autre est de Jean Does, ou Douza.

Frigidus sudor fluit : horror artus
Pallidos herbâ magis it per omnes,
Et pati mortem videor morans in
Limine mortis.

H. Estienne en a risqué une troisième :

Manat et sudor gelidus, tremorque
Occupat totam : velut herba pallent
Ora : spirandi neque compos, orco
Proxima credor.

v. 13. Malgré toutes les subtilités des commentateurs, cette dernière strophe ne me paraît pas avoir grand rapport avec les trois précédentes. C'est un écart, disent-ils, c'est un mouvement dithyrambique. Mais un écart suppose toujours des idées intermédiaires que le raisonnement supplée ; et c'est ce qu'il est difficile de trouver ici. Lesbie devait n'être pas très-flattée d'un amour qui s'annonce pour être si passionné, et qui finit par des réflexions morales.

Mélissus a eu l'audace de lutter contre Catulle, en donnant une version entière de l'ode de Sapho. Je la place ici, ne fût-ce que pour le plaisir de la comparaison.

AD RHODANTHEN.

Par Deis majorve mihi is videtur
Ergò qui juxtàve sedens, Rosina,
Dulce ridentem videt usque, et audit
Dulce loquentem :

Quod metu perculsum animum mihi icis.
Nam simul te hæc intueor, sub arctam
Strangulata assæ via vocis inter
Cluditur oram.

Lingua hebet torpore : fibras per imas
Cœca proserpit, per et ossa, flamma :
Pupulis nil cerno ; frequens mihi auris
Utraque tinnit.

Sudor it membris gelidus, tremorque
Me occupat totum, mage et aridâ herbâ
Palleo. Hinc expers animæ fatisco
Proximus orco.

Le même a rendu celle de Catulle en vers alcaïques. J'ai cru devoir l'insérer à la suite de l'autre.

Ille et videri mî similis Deo,
Anteire et idem, si modò fas, deos ;
Qui considens adversùs, usque
Spectat et audit identidem te

Blandùm renidentem : heu misero mihi
Sensus quod omnes eripit. En simul
Te vix parùm adspexi, Rosina,
Nil quod agamve loquarve restat.

Sed lingua torpet ; flamma sub intimos
Demanat artus, et sonitu utraque
Suopte tinnit auris : ipsa et
Lumina nocte teguntur atrâ.

Tibi molestum est scilicet otium,
Melisse ; gestis, ac nimis otio, ex-
Sultas. Beatos antè reges
Perdidit otium iners et urbes.

Cette pièce célèbre doit avoir eu un grand nombre d'imitations. Je demande grace pour une très-

ancienne dont j'ignore l'auteur, et qui, malgré la vétusté du langage, m'a semblé rendre assez bien le désordre de la passion.

Égal aux dieux, à mon avis,
Est celui qui peut vis-à-vis
Ouïr tes gracieux devis,
Et ce doux rire,

Qui le cœur hors du sein me tire,
Qui tout entendement me vire,
Dessus dessous tant il admire!
Quand je te voi,

Soudainement je m'apperçoi
Que toute voix défaut en moi,
Que ma langue n'a plus en soi
Rien de langage.

Une rougeur de feu volage
Me court sur le cuir au visage,
Mes yeux n'ont plus de voir l'usage;
Je sens tinter

Mes oreilles sans écouter,
Froide sueur me dégoutter
Par tous les membres suinter
D'humeur glacée;

Puis d'un tremblement conquassée,
Je demeure pâle, effrayée,
Plus que l'herbe jaune passée;
Finalement,

Je me trouve en ce troublement,
Ayant perdu le mouvement,
Pouls et haleine.

Remi Belleau en a donné deux traductions, dont l'une en vers métriques, tentative malheureuse, à laquelle les efforts de quelques modernes n'ont pu assurer plus de succès.

Je ne ferai qu'indiquer au lecteur les traductions en prose de Poinsinet de Sivry, de Moutonnet de Clairfons, et de l'auteur des *Soirées littéraires*, ainsi que les faibles imitations en vers de Regnier Desmarais, de La Fare, de Longepierre, de Gacon et de Ricard, pour en venir à la plus parfaite que nous ayons en notre langue, celle de Boileau.

HEUREUX qui près de toi, pour toi seule soupire,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler!
Qui te voit quelquefois *doucement* lui sourire :
Les dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler?

Je sens de veine en veine une subtile flamme,
Courir par tout mon corps si-tôt que je te vois,
Et dans les *doux* transports où s'égare mon ame,
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue,
Je n'entends plus, je tombe en de *douces* langueurs,
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

Quelque beaux que soient ces vers, ils n'ont cependant pas échappé à toute critique. On a regretté dans la première strophe la rapidité du début de l'original, si bien conservée par Catulle. On a blâmé, dans la seconde, une sorte de langueur à la Quinaut, critique

que je n'admets pas, et cet hémistiche : « Si-tôt que » je te vois », qui, placé à la fin du second vers, détruit le mouvement, observation qui me paraît plus fondée. Dans la troisième, si belle, si passionnée, et dont la gradation est si heureuse, on eût desiré trouver ce tintement d'oreilles, que Catulle et Lucrèce n'ont pas omis. Enfin, on reproche au sévère Boileau d'avoir mis dans douze vers, « doucement, doux transports, » douces langueurs ».

Pour donner dans notre langue une idée des vers saphiques, Delille a traduit pour ainsi dire la traduction de Boileau de la manière suivante :

Heureux celui qui près de toi soupire,
Qui, sur lui seul, attire tes beaux yeux,
Ces doux accens et ce tendre sourire!
Il est égal aux dieux.

De veine en veine une subtile flamme
Court dans mon sein si-tôt que je te vois,
Et dans le trouble où s'égare mon ame,
Je demeure sans voix.

Je n'entends plus, un voile est sur ma vue,
Je rêve et tombe en de douces langueurs;
Et sans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble, je me meurs.

Je trouve dans l'*Almanach des Muses*, de 1775, une imitation éloignée de M. de Langeac, qui ne m'a pas paru dénuée de mouvement.

Quand ton amant, Lesbie, embrasse tes genoux,
A tous ses feux lorsqu'il te sent répondre;
Quand nos baisers si brûlans et si doux,
Mille fois répétés n'ont plus qu'à se confondre,
Quand il en vient un seul qui les renferme tous,
O ma Lesbie! ô ma Lesbie!
De notre sort tout l'Olympe est jaloux;
A tous les dieux nous devons faire envie;
Et l'Olympe et les dieux ne sont plus rien pour nous.
Oui, ma Lesbie, une subtile flamme,
Un trait brûlant, alors que je te vois,
Glisse de veine en veine et s'attache à mon ame;
Je veux parler et je n'ai plus de voix.
A tous momens, il semble que j'entende
Le bruit confus d'un chant plein de douceur;
Il semble qu'un voile enchanteur,
Sur mes yeux s'arrête et s'étende :
Plus vivement je sens battre mon cœur.
Dans cette extase du bonheur,
Quand je m'enivre, je m'oublie.

O ma Lesbie! ô ma Lesbie!
De notre sort tout l'Olympe est jaloux;
A tous les dieux nous devons faire envie;
Et l'Olympe et les dieux ne sont plus rien pour nous.

Le numéro x du Journal des Muses, auquel j'ai emprunté la plupart de ces réflexions pleines de goût, me fournit deux imitations de la même ode, qu'on me saura gré d'insérer ici.

Celui qui vit sous ton empire,
Et qui, s'offrant à tes beaux yeux,

Te voit doucement lui sourire,
Est sans doute l'égal des dieux.

De ton accent rempli de charmes,
Et de ton regard enchanteur,
Naissent le trouble et les alarmes
Que j'éprouve au fond de mon cœur.

Devant toi ma langue est muette;
Je veux en vain me déclarer....
Sur mes lèvres ma voix s'arrête,
Et je ne puis que soupirer.

Du feu qui soudain me dévore,
Dans mon sang s'irrite l'ardeur;
Et de mon corps brûlant encore,
S'exhale une froide sueur.

Je n'entends plus; une nuit sombre
D'un voile épais couvre mes yeux:
Autour de moi s'étend une ombre
Où se perd la clarté des cieux.

Hélas! ma force m'abandonne;
Je cède à de douces langueurs,
J'existe à peine, je frissonne,
Je tremble, je tombe, je meurs.

LOUIS GORSSE.

C'EST un dieu, le mortel dont l'ame en paix t'adore;
Sur qui vont reposer tes regards languissans!
Qui voit ton doux sourire, à son sourire éclore!
Et dont le cœur ému palpite à tes accens!

Le pouvoir de la foudre arme-t-il ton image?
Tu parais, je me cherche et ne me trouve plus.

Ma paupière à l'instant se couvre d'un nuage ;
Autour de moi murmure un bruit sourd et confus.

Je veux parler, ma voix sur mes lèvres expire ;
Une froide sueur a glacé tous mes sens ;
Ma force m'abandonne, à peine je respire ;
La terre se dérobe à mes pieds chancelans.

Prête à saisir ta main, ma faible main recule.
Je soupire : mes yeux se remplissent de pleurs ;
Je desire, je crains, mon corps transit et brûle ;
Je rougis, je pâlis, je tremble, je me meurs.

Il n'est pas besoin de dire que cette imitation du C. de Guerle, connu déjà et très-avantageusement, soit par un vrai talent pour la poésie érotique, soit par des ouvrages d'une érudition légère et badine, est de beaucoup supérieure à la précédente. Un goût sévère exclurait pourtant « le pouvoir de la foudre qui arme » une image ».

Dans les notes du prétendu fragment de Pétrone, attribué au C. Marchena, se trouve une autre imitation de l'ode de Catulle peut-être plus exacte et plus fidelle.

Heureux qui, près de toi, peut voir ton doux sourire,
Entendre de ta voix le son mélodieux,
Qui peut toucher ta main!... plus heureux que les dieux!
Un seul de tes regards vaut le céleste empire.

A peine je te vois, à peine je t'entends,
Un délire amoureux s'empare de mes sens ;

Les yeux fixés sur ta beauté divine,
Je perds tout sentiment, je ne vois qu'Honorine.

Immobile, sans voix, accablé de langueur,
D'un tintement soudain mon oreille est frappée,
Et d'un nuage obscur ma vue enveloppée;
Un feu vif et subtil se glisse dans mon cœur.

L'auteur anglais de l'Hymne à Vénus, Addisson, quelques-uns disent, Ambroise Philips, a su faire passer dans ses vers cette gradation d'images et de sentimens tant admirée par Longin, et si bien conservée par Catulle.

Blest as th' immortal God is he
The youth who fondly sets by thee,
And hears, and sees all the while,
Softly speak, and sweetly smile.

My bosom glow'd, the subtle flame
Ran quick through all my vital frame,
O'er my dim eyes a darkness hung,
My ears with hollow murmurs rung.

In dewy damps my limbs wer' chill'd,
My blood with gentle horrors thrill'd,
My feeble pulze forgot to play,
I faint'd, sunk, and dy'd away.

Voici comme l'Auteur du Roman italien, intitulé *Avventure di Sapho*, imprimé à Paris en 1790, a paraphrasé l'original.

Felice al par de' Numi chi d'appresso
Ascolta il dolce suon di tua favella:

Più felice di lor, se gli è concesso
Destar su quella

Bocca il soave riso.... e che ragione,
Se ragion più non hò! la prima volta
Che ti vidi, rimasi come or sono
Misera e stolta.

Chiuse il silenzio le mie labra, aperte
Solo ai sospiri, e sol pelle faconde
D'ogni altro favellar furo inesperte:
L'amor m'infonde

Sottil fuoco vorace entro le vene,
Mi benda gli occhi, più non odo, sento
Che vivo ancor, ma vivo delle pene
Coll' alimento.

Scorre per le convulse membra il gelo
Delle stille di morte, io mi scoloro,
Siccome il fior diviso dalla stelo:
Ecco già moro.

Les deux pièces suivantes paraissent avoir été imitées de Sapho et de Catulle.

AD HIMERAM.

Te quicumque videt felix, felicior ille est;
Cui tecum fas est, dulcis Himera, loqui.
Qui verò te lætus amat, quater ille beatus;
Par superis tacitâ quem dea nocte foves.

Franciscus Franchinus, Cosentinus.

IMITATION DE L'ANTHOLOGIE.

Heureux l'amant que ta vue intéresse,
Qui s'attendrit aux accens de ta voix,
Et même au sein d'une trompeuse ivresse,
Aime à gémir sous tes sévères loix!
Mais plus heureux l'amant qui se réveille
Flatté par toi du plus tendre souris,
Et peut cueillir sur ta bouche vermeille
Un doux baiser dont ton cœur est le prix!

(An VIII.)

LII.

DE NONIO ET VATINIO.

Cette épigramme est courte, mais sanglante.

v. 2. *Curuli.* La chaise curule, apparemment celle d'édile ou de préteur.

Ibid. *Struma*, signifie « écrouelle ». Cependant, d'après un passage de Pline le Naturaliste, qui nous apprend (l. XXXVII) que le fils de ce Struma fut proscrit par Antoine, pour l'amour d'une pierre précieuse évaluée 20,000 sesterces, on est tenté de croire que ce n'est ici qu'un surnom, et non pas une injure. Des familles entières, et même des plus distinguées, empruntaient leur surnom de quelque défaut corpo-

rel, telles que les Capiton, Fronton, Labéon, Nasica, Nason, Ocella, Pœtus, Pédon, Plancus, Plautus, Scaurus, Pansa, Varius, Vatia, Vatinius, etc. Le Nonius dont il est ici question est peu connu.

v. 3. *Pejerat.* Non-seulement il jure, mais il se parjure. On a déjà parlé de ce Vatinius. Son nom était devenu une espèce de proverbe. *Nihil mihi tecum fortuna*, s'écrie Sénèque : *non facio mei tibi copiam. Scio apud te Catones repelli, Vatinios fieri.* Volpi trouve dans cette pièce la preuve contre Eusèbe que Catulle a vécu huit lustres.

LIII.

DE QUODAM ET CALVO.

v. 1. *Corona.* Pezay traduit : « Dans un cercle ». Le passage de Sénèque et le vers suivant prouvent que c'est une assemblée publique. D'ailleurs, Cicéron et Ovide ont employé *corona* dans le même sens.

v. 2. *Vatiniana.* Calvus accusa en effet Vatinius de brigue et de corruption. L'auteur du *Dialogue des Orateurs* nous donne une haute idée de ces harangues, et sur-tout de la seconde. On peut juger, par cette anecdote, de la véhémence de l'orateur. Au milieu de sa harangue, et sans doute dans un endroit des

plus vifs, Vatinius présent se lève, et, apostrophant les juges, s'écrie : « Citoyens, faut-il, parce que mon » accusateur est éloquent, que je sois condamné » ?

v. 5. *Salaputium.* Ce passage est un des plus tourmentés. Les uns lisent *Solopachium* ou *Solopycium*, qui désigne « un homme d'une coudée de haut ». Les autres *Salapeutium*, que Parthénius dit être un des mots obscurs de Catulle, et qu'il explique néanmoins par ceux-ci : *Sapientium disertum.* Saumaise lit *Salopygium*, *hoche-queue*, parce que, dit-il, Calvus était un petit homme toujours frétillant. Des manuscrits portent *Salpititium.* Vossius propose *Salapittium*, qu'il dérive de σάλπιζειν, sonner de la trompette. Sénèque raconte que Calvus étant fort petit, et craignant que sa stature ne fît tort à la force de ses raisons, se fit monter sur une base de colonne. C'est ce qui m'avait déterminé d'abord en faveur de *Salicippium*, de *salire* et de *cippus* ; mais le passage de Sénèque (*propter quod etiam Catullus in hendecasyllabis vocat illum* Salaputium disertum) m'a fait revenir à cette dernière leçon, *Salaputium*, mot mignard des nourrices aux petits enfans, et qui répond au *Pipinna* de Martial. Cette expression, d'ailleurs, revient assez à celles de *purissimum penem* et *homuncionem lepidissimum*, adressées à Horace par Auguste.

La parodie de Mélissus est cette fois assez plaisante.

VIDI nescio quem capri in popinâ,
Qui cum par alaparum Iberiano
Vates concitus intulisset ori,
Horrescens ait, at movens cachinnum:
Dî magni! quatidentium peritum!

LIV.

IN CÆSARIS CINÆDOS.

J'AVOUE franchement, avec Muret, n'entendre pas un mot de cette pièce, de toutes les énigmes de l'antiquité la plus indéchiffrable. L'intrépide Marolle y voit très-clair. Pour moi, qui n'ai pas sa pénétration, j'y renonce. Les deux derniers vers, s'ils dépendent des premiers, semblent indiquer que c'est une épigramme dirigée contre les gens ou contre les mignons de César. Je vais d'abord rapporter le texte d'Achille Statius.

OTHONIS caput oppidò est pusillum,
Subtile et leve παίγνιον Libonis,
Heri; Rustice, semilauta crura.
Sed non omnia displicere vellem,
Tibi et Fuffecio, seni recoctò.

Ce qu'il interprète ainsi : « Cet Othon, mignon de son » maître, qui a tant de belles qualités, est digne de te » plaire, Rusticus, ainsi qu'au vieux Fuffétius ».

Au lieu d'*heri*, l'édition de Baskerville a *etri*, que j'avoue ne pas entendre.

Scaliger conserve *peditum* au second vers, substitue *peri* à *heri*, dans le troisième, et, dans le quatrième, *si* à *sed*.

En désespoir de cause, j'ai suivi l'édition de Volpi, dont on trouvera le texte dans la mienne, et qui a cherché à l'éclaircir par cette paraphrase : *O Cæsar, omnis urbanitatis expers, et pulchritudinis inepte judex, optarem sanè, tibi et Fuffetio seni temulento, si non omnia, at hæc saltem in cinædis vestris displicere, nempè Othonis caput pusillum admodùm, Vettii crura sordidula et malè lota, Libonis denique crepitum obscœnum, quo laborat, sed imminuere tentat, ut nares tantummodò teter odor contingat ; perge tamen istos morbosos amplecti, expectaque interim ïamborum meorum venenatum acumen ; cui solitus es irasci, verùm injuriâ : non enim æquum est Satyrarum Scriptori silentium imponere, sed potiùs Imperatorem unicum, qualem te et esse et haberi vis, animum suum à vitiis emendare.*

v. 1. *Oppidò*. Ancien adverbe qui répond à « beaucoup, extrêmement ».

Ibid. *Pusillum*. Une tête qui n'a pas de proportion avec le corps.

v. 2. *Vetti.* Vossius propose cette leçon au lieu de *veteri*, et croit avec assez de vraisemblance, que c'est le même que stigmatise l'épigramme 95, *ut oris impuri.*

Ibid. *Rustice*, homme sans goût.

Ibid. *Semilauta*, « à demi-lavées », soit que ce fût une habitude de ce Vettius, soit qu'ayant les jambes difformes, il n'osât pas les déchausser entièrement dans les bains publics.

v. 4. *Peditum.* Scaliger veut que ce soit l'indisposition dont Claude était tourmenté, et qui lui fit donner à sa cour la permission *pedendi coràm.* L'énigme de la comédie *du Mercure Galant* explique suffisamment ce vers :

> Je deviens traîtresse femelle
> De mâle que j'étais avant, etc.

Corradini l'entend de *podex.* Je ne dois pas oublier l'interprétation de Turnèbe, qui prétend que, de son temps, pour exprimer un homme de petite stature, on disait : *Hominis crepitum.*

v. 5. *Fuffecio.* Le même lit : *Sufficio.* Il est le seul qui n'en ait pas fait un nom propre.

Ibid. *Recocto.* Ce mot peut se prendre dans plusieurs sens. 1°. Il se disait des greffiers qui avaient sou-

vent accompagné les proconsuls dans les provinces, et qui étaient rompus dans les affaires. Les Italiens disent encore d'un homme madré, d'un vieux routier: *Egli ha cotto il culo ne' ceci rossi.* 2°. Il signifie : « bien enviné par une longue habitude d'ivrognerie ». Ainsi Pétrone a dit: *Anus recocta vino*, façon de parler familière aux Italiens, qui appellent *cotto* un homme bien ivre. 3°. Il peut indiquer encore un homme qui a une vieillesse verte et vigoureuse, pour ainsi dire, retrempé. 4°. Enfin, un vieillard qui retourne en enfance, comme Plaute a dit de Médée : *Peliam concoxit senem*, et Valérius Flaccus, de la même magicienne : *Recoquit fessos ætate parentes.* On choisira.

Le Dufour a traduit cette énigme, et ne l'a pas rendue plus intelligible.

LV.

AD CAMERIUM.

Volpi appelle le mètre employé ici *Pseudo-Phalœcius*, composé de deux spondées et de trois chorées ;

– – | – – | – ∪ | – ∪ | – ∪ |

Quelquefois d'un spondée, d'un dactyle et de trois chorées :

– – | – ∪ ∪ | – ∪ | – ∪ | – ∪ |.

Les commentateurs, qui sont assez heureux pour tout expliquer, prétendent que ces spondées sont mis à dessein pour exprimer la lassitude du poëte en cherchant Camérius. Je ne m'y oppose pas.

v. 2. *Tenebræ*, ancienne leçon, me paraît préférable à *Tabernæ*, leçon de Scaliger, quoique Volpi la trouve un peu recherchée pour Catulle, dont le goût est toujours si naturel. Juvénal appelle une maison obscure et de mauvais renom, *tenebras*. Plaute appelle aussi *latebricolæ homines*, les débauchés qui passent leur vie dans les mauvais lieux.

v. 3. *Campo minore*. Ce n'était pas le Champ de Mars; c'en était le supplément. Lorsque le Tibre débordait, les jeux se faisaient alors sur le mont Cælien, où était le *Campus minor*.

v. 4. Au lieu de *libellis*, boutiques de libraires, où l'on se réunissait pour causer, Ach. Statius propose *labellis*, mot à mot, « rebords de baignoires, bains », par extension de sens. Ne pourrait-on pas lire *tabellis* pour *tabernis* ?

v. 5. *Templo*. Le Capitole. Vossius a eu connaissance d'un manuscrit qui portait *summi* au lieu de *superi*.

v. 6. *Magni ambulatione*. Portique que Pompée avait fait bâtir, pour qu'on pût s'y promener à cou-

vert. Les courtisanes y venaient chercher fortune, comme les nôtres sous les arcades du Palais-Royal.

v. 8. *Sereno.* Le traducteur anglais entend par-là une sérénité qui prouve que Camérius est sain et sauf; parce que le moindre accident qui lui serait personnel aurait jeté l'alarme dans tout le beau sexe.

v. 9. *Has vel te.* Avantius lit : *Avelli sinite.*

v. 10. *Camerium*, subaud. *Reddite.*

v. 12. *Papillis.* C'est peut-être là que le Marini a pris l'idée de ce joli madrigal, allusion à la première idylle de Moschus.

Udito hò, Citerea,
Che del tuo grembo fore
Fuggitivo il tuo figlio à te si cela;
E promesso hai baciar chi te'l rivela :
Non languir, bella Dea,
Se vai cercando Amore,
No'l cercar, dammi il bacio, io l'hò nel cuore.

v. 13. D'autres éditions ont : *Sed te quærere jam Herculis labos est. Herculei* est l'ancien génitif.

v. 16. *Crede luci.* Quelques-uns lisent *lucet*, et d'autres *Lucî*, prénom de Camérius. La leçon que j'ai adoptée me paraît plus naturelle : *In apertum profer.* « Révèle, mets au grand jour ».

v. 18. *Si linguam.* Ces trois vers sont très-intelli-

gibles pour des Français. « C'est, dit fort bien Pezay, » toujours tenir aux Romains par quelque chose ». Tous ne pensaient pourtant pas de même, témoin Tibulle :

Qui sapit, in tacito gaudeat ille sinu.

Et ailleurs :

Celari vult sua furta Venus.

v. 22. *Dum vostri sim;* d'autres lisent *nostri sis*, leçon qui paraît peu raisonnable.

Après ce vers, Volpi soupçonne une lacune. Mais il me semble que cela n'est pas nécessaire. Les anciens ne tenaient pas autant que nous aux transitions.

v. 23. *Custos Cretum.* Les commentateurs sont partagés sur le sens de ce passage. Les uns entendent Dédale, à qui Minos avait laissé la conduite de son royaume ; d'autres, le géant Talus aux pieds d'airain, à qui Jupiter avait confié la garde d'Europe, et qui parcourait l'île de Crète avec une rapidité merveilleuse.

v. 25. *Ladas.* Coureur fameux, souvent vainqueur aux jeux olympiques, et si léger à la course, qu'au rapport de Solin, ses pas étaient à peine imprimés sur la poussière.

v. 26. *Citæ.* Le manuscrit de Milan porte *Cytæ*,

ce qui serait une allusion au char de Médée, née à Cyta.

v. 27. *Plumipedes ;* d'autres lisent *plumideas*. On entend, par les premiers, Calaïs et Zéthès, fils de Borée, qui avaient des ailes aux talons. Volpi sous-entend *equos ;* ce qui paraît assez naturel après les chevaux de Rhésus.

v. 29. *Dicares*. « Que tu me donnerais en propre, » que tu mettrais à ma disposition ».

Des commentateurs ont cru trouver ici une épigramme sanglante contre César, sous le nom de Camérius. Cela est d'une rare pénétration ! Catulle, pour un simple badinage, tel que le paraît cette petite pièce, aurait-il eu besoin d'un prête-nom, lui qui en a adressé directement à César même de si violentes ?

LVI.

AD CATONEM.

v. 1. *CATO*. Ce Caton paraît être l'auteur des *Dires*, dont Suétone parle dans son Livre *des Illustres Grammairiens*.

v. 2. *Auribus*. J. Scaliger lit *naribus*, « digne » d'un fin railleur ».

v. 3. *Cato, Catullum*. Ach. Statius voit une beauté

PLAN
de la Maison de Campagne de
CATULLE
Située à l'extremité de la Presqu'isle de Sermione.

0 10 25 50 Toises

LAC DE GARDA

FACADE de la MAISON

Ruines et Pilastres qui dessinent d'anciennes Voutes

SOUTERRAINS VOUTES

Alignement de la Façade

Ruines

SOUTERRAINS VOUTES

Alignement de la Façade

Ruines

Bain de Catulle

Sentier

Muraille Moderne

Sentier

Sentier

EST
NORD
SUD
OUEST

LAC de GARDA

RENVOIS

A. *Trous pratiqués pour descendre dans les Souterrains.*

B. *Souterrains Voutés.*

C. *Portions de maçonnerie la plus-part recouvertes de terre.*

dans cette homonymie. Pour moi, je pense que c'est-là une finesse à laquelle Catulle n'a pas songé.

v. 5. *Pupulum.* Un jeune homme encore imberbe.

v. 6. *Trusantem.* Vossius lit *crissantem;* le sens n'est pas très-différent. Selon Sylvius, *crissantem* ne se dit que des femmes. *Trusare* est le fréquentatif de *trudere.* Doering, après Volpi, entend par-là : « des » efforts impuissans ».

Ibid. *Si.* Ach. Statius lit *sic :* « C'est ainsi que » Vénus veut qu'on traite ceux qui ne sont pas encore » initiés à ses mystères ».

v. 7. *Pro telo.* Les commentateurs expliquent ces deux mots, dont ils ne font qu'un, par « incontinent, » de suite ». Je les laisse séparés, parce que *telum* me semble jouer avec *cecídi.* Il n'est pas besoin d'expliquer de quel trait l'auteur veut parler.

Ibid. *Rigidâ,* subaud. *Siculâ.* Martial a dit *Rigidum* seul dans le même sens.

Ibid. *Cecídi.* Ce verbe est consacré dans un sens obscène, pour exprimer l'action anti-physique. De-là *præcisus, qui muliebria patitur.*

La traduction de Marolles est assez curieuse pour être rapportée. « Je viens, dit-il, de surprendre un » petit garçon qui essayait de faire quelque chose à

» une petite fille ; et l'ayant frappé d'une verge assez » dure, je puis croire de n'avoir pas fort déplu à » Dioné ».

Apulée a un conte du même genre, qu'on ne sera pas fâché de retrouver ici. Une femme qui a donné un rendez-vous est dérangée par le retour imprévu de son mari, et fait cacher son amant. Le mari raconte bonnement la cause de son retour ; c'est que la femme de son ami a été surprise en flagrant délit. Ici commence le conte, qui est réellement plus plaisant que la pièce de Catulle.

« Contubernalis mei Fullonis uxor, *dit le mari*, » alioquin servati pudoris, ut videbatur, fœmina, quæ » semper secundo rumore gloriosa, Larem mariti » pudicè gubernabat, occultâ libidine prorupit in » adulterum quempiam. Cumque furtivos amplexus » obiret assiduè, ipso illo denique momento quo nos » lauti cœnam petebamus, cum eodem illo juvene » miscebatur in venerem. Ergò nostrâ repentè turbata » præsentiâ, subitario ducta consilio eumdem illum » subjectum contegit vimineâ caveâ, quæ fustium » flexu in rectum aggregata cumulum lacinias circum- » datas, suffusa candido fumo sulphuris, inalbabat : » eoque jam, ut sibi videbatur, tutissimè celato, men- » sam nobiscum secura participat. Interdum acerrimo » gravique odore sulphuris juvenis inescatus atque » obnubilatus, intercluso spiritu diffluebat : utque est

» ingenium vivacis metalli, crebras ei sternutationes
» commovebat ; atque ut primùm è regione mulieris
» ponè tergum ejus maritus acceperat sonum sternu-
» tationis, quòd enim putaret ab eâ profectum, solito
» sermone SALUTEM ei fuerat imprecatus, et iterato
» rursùm, et frequentato sæpiùs, donec rei nimietate
» commotus, quod res erat, tandem suspicatur. Et, im-
» pulsâ mensâ protinùs, remotâque caveâ, producit
» hominem, crebros anhelitus ægrè efflantem, inflam-
» matusque indignatione contumeliæ, gladium flagi-
» tans, jugulare moriturum gestiebat, ni, respecto
» communi periculo, vix eum ab impetu furioso cohi-
» buissem : adseverans brevi, absque noxâ nostri,
» suapte inimicum ejus violentiâ sulphuris periturum.
» Nec suadelâ meâ, sed ipsius rei necessitate lenitus,
» quippe jam semivivum, illum in proximum de-
» portat angiportum. Tamen uxorem ejus tacitè suasi,
» ac denique persuasi, secederet paululùm ; atque
» ultrà limen tabernæ ad quampiam tantisper fami-
» liarem sibi mulierem, quoad spatio fervens mariti
» sedaretur animus : qui tanto calore, tantâque rabie
» perculsus, non eram dubius aliquid etiam de se suâque
» conjuge tristius profectò cogitaret aliud. Contuber-
» nalis epularum tædio fugatus, Larem reveni meum.

» Hæc recensente Pistore, jamdudùm procax et
» temeraria mulier, verbis exerantibus Fullonis illius
» detestabatur uxorem : illam perfidam, illam impu-

» dicam, denique universi sexûs grande dedecus, quæ,
» suo pudore postposito, torique genialis calcato fœ-
» dere, Larem mariti lupanari maculâsset infamiâ,
» jamque perditâ nuptæ dignitate, prostitutæ sibi no-
» men adsciverit. Addebat et tales oportere vivas exuri
» fœminas; et tamen taciti vulneris et suæ sordidæ
» conscientiæ commonita, quò maturiùs stupratorem
» suum tegminis cruciatu liberaret, identidem sua-
» debat maritum temporiùs quieti recedere. At ille,
» ut pote interceptâ cœnâ profugerat prorsùs jejunus,
» mensam poni comiter postulabat. Adponebat ei pro-
» perè, quamvis invita, mulier. Quippini? Destinatam
» alii. Fortè fortunâ senex claudus, cui pistrini tutelà
» permissa fuerat, universa jumenta, id horâ jam pos-
» tulante, ad lacum proximum bibendi causâ grega-
» tim prominabat. Equorum numero asellus præter-
» grediens extremos digitos adulteri, qui per angustias
» cavi tegminis prominebant, obliquatâ atque infestâ
» ungulâ compressos, usque ad summam minutiem
» conterit, donec intolerabili dolore commotus, sub-
» lato flebili clamore, repulsoque et abjecto alveo, cons-
» pectui profano redditus, scenam propudiosæ mulie-
» ris patefecit. Nec tamen Pistor damno pudicitiæ ma-
» gnoperè commotus, exsangui pallore trepidantem
» puerum, serenâ fronte et propitiatâ facie commul-
» cens, incipit: Nihil triste de me tibi, fili, metuas.
» Non sum barbarus nec agresti morum squallore

» prædítus : nec ad exemplum mœchæ truculentæ
» sulphuris te lethali fumo necabo, ac ne juris quidem
» severitate, lege de adulteriis, ad discrimen vocabo
» capitis tam venustum tamque pulchellum puellum :
» sed planè cum uxore meâ partiariò tractabo ; nec
» erciscundæ familiæ, sed communi dividundo, for-
» mulâ dimicabo, ut sine ullâ controversiâ vel dissen-
» sione, tribus nobis in uno conveniat lectulo. Nam et
» ipse semper cum meâ conjuge tam concorditer vixi,
» ut ex sectâ prudentium eadem nobis ambobus pla-
» cerent. Talis sermonis blanditie cavillatum deducebat
» ad torum nolentem puerum, sequentem tamen, et
» pudicissimâ illâ uxore altrorsùs disclusâ, solus ipse
» cum puero cubans, gratissimâ corruptarum nuptia-
» rum vindictâ perfruebatur ».

La parodie de Mélissus ne mérite pas même d'être indiquée.

Celle d'un poëte italien, nommé Cotta, paraît d'un meilleur goût.

AD GUEVARAS FRATRES.

Ridete, ô lepidi mei Guevaræ,
Et vestri facinus probate Cottæ.
Dum suæ Anysius mihi puellæ
Partem pernegat, hunc ego à puellâ
Huc in exilium ad Caloris amnem
Traxi blanditiis, bonisque verbis;
Quasi ad delicias novas vocarem.

Hîc hunc molliculum, atque delicatum
Probè, testibus, arbitrisque vobis,
Apici volo macerare in æstu,
Usto ut ore, peraridoque vultu
Reversum tenera horreat puella.
Sic evenit Anysio, quod aiunt,
Tota perdere tota qui requirunt.

Ménage a pris le même tour, pour raconter à Sarrazin le trait d'un avare qui voulut se pendre, parce qu'il avait fait une dépense en songe.

LVII.

IN MAMURRAM ET CÆSAREM.

Il n'y a rien de plus sanglant que cette épigramme : c'est ce que la haine la plus violente peut distiller de plus atroce, et c'est-là pourtant ce que pardonna César. Je gagerais que Mamurra fut plus difficile à calmer.

v. 3. *Maculæ.* C'est la tache encourue par d'infâmes complaisances, du genre de celles qu'on reproche à César pour Nicomède. Il y a apparence que Mamurra en avait eu de pareilles pour César. Volpi a remarqué que ce tour : *Maculæ, non eluentur*, est très-familier aux auteurs latins. Il tient peut-être à l'opinion de Platon, que dans les enfers les ames des

méchans conservaient les traces indélébiles de leurs forfaits.

v. 4. *Urbana*, etc. Rome avait été le premier théâtre des débauches de César ; et Formies, de celles de Mamurra.

v. 5. *Resident.* Cette expression peint énergiquement combien ces taches sont profondes. Claudien a rendu très-vivement la même pensée par ce demi-vers :

Vitiique inolevit imago.

v. 6. *Morbosi.* Les commentateurs donnent à ce mot le même sens qu'à *pathici.* Ainsi Hérodote a dit que Vénus irritée frappa les Scythes *morbo muliebri.* Peut-être aussi pourrait-on l'expliquer par ce vers de Juvénal :

Cæduntur tumidæ, medico ridente, mariscæ.

Ibid. *Gemelli.* On appelait *frères*, dans un sens obscène, ceux qui avaient entr'eux ces sortes de liaisons.

v. 7. *Uno in lectulo.* Ach. Statius lit *Unilectuli* en un seul mot.

Ibid. *Erudituli.* Corradini entend par-là « les » talens littéraires ». Je croirais plutôt que le poëte désigne par cette épithète « les talens priapiques ».

C'est dans ce sens que Pétrone appelle Giton : *Doctissimus puer.*

J. Cæsar Scaliger a emprunté ce cadre pour charbonner deux de ses ennemis, aboyeurs enragés, qu'il nomme Picatus et Ipnius, « noir de poix, noir de » fumée » ; qu'il traite de chiens, et qu'il met un peu au-dessous du bourreau.

La parodie de Marulle est dans le genre laudatif. Marulle s'y peint en beau, ainsi qu'un de ses amis, Côme Pactius ; malheureux tous deux, tous deux en exil, tous deux sont innocens, tous deux amis des Muses.

Un Frison, nommé Œzéma, a parodié Catulle d'une manière plus gaie.

Bellè convenit inter elegantes
Diones famulas, et eruditos
Antiquæ Themidis meos sodales.
Nos jus justitiamque profitemur :
Illæ semper amant coluntque rectum.

On serait tenté de chercher ici le germe de cette épigramme badine de Marot, qui avait bien lu les poëtes latins.

Monsieur l'Abbé et monsieur son Valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire.
L'un est grand fol, l'autre est petit folet :
L'un veult railler, l'autre gaudir et rire ;

L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire;
Mais un débat au soir entr'eux s'esmeut;
Car maistre abbé toute la nuit ne veult
Estre sans vin, que sans secours ne meure;
Et son valet jamais dormir ne peult,
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

LVIII.

DE LESBIA.

APULÉE, dans son Apologie, nous apprend que cette Lesbie était une Clodia, sœur du fameux Clodius, laquelle, après avoir été déshonorée par son frère, se dévoua noblement aux plaisirs de la jeunesse romaine. Malheureusement cette opinion est assez confirmée par le témoignage de Cicéron, qui la peint à-peu-près des mêmes couleurs, qui l'appelle *Quadrantaria*, femme qui met à vil prix ses faveurs, et qui lui attribue un goût très-vif pour les jeunes gens à poil follet, *barbatulâ florentes*. Cette découverte n'est pas moins triste, que les expressions du poëte sont révoltantes. Ce vilain *glubit* qui n'est pas traduisible, forme un contraste si odieux avec les charmans madrigaux, *Vivamus, mea Lesbia; Passer, deliciæ; Lugete, ô Veneres*, etc. qu'on a peine à les croire de la même main. Il faut convenir que les modernes ont eu des idées plus délicates à cet égard, et

que, parmi nous, il est rare de voir un honnête homme déshonorer l'autel sur lequel il a sacrifié, et se venger d'une infidelle autrement que par le silence, ou quelque plaisanterie rapide qui n'affiche pas celle qui en est l'objet.

v. 1. *Cæli.* On a pensé que c'était le même Cælius qui avait eu des liaisons galantes avec Clodia, et qui fut défendu par Cicéron. C'est l'opinion de Muret. Volpi y voit un autre Cælius, natif de Vérone.

Ibid. *Nostra.* Dans l'opinion des premiers, ce *nostra* désigne communauté de biens. *Noster* se prend souvent pour *meus ;* ainsi l'on peut se dispenser d'être de cet avis.

v. 5. *Glubit. Deglubere*, c'est proprement dépouiller le grain de son enveloppe, *granum suâ tunicâ nudare ;* ce qui n'a pas besoin d'interprétation.

Ibid. *Magnanimos.* Ironique ; car ce n'est pas une grande preuve d'élévation d'ame que de s'adresser, dit Volpi, *ad scorta diobolaria, in angiportis prostantia.*

LIX.

DE RUFA.

v. 1. *Rufa.* Quoique ces vers ne donnent pas une haute idée de cette Rufa, il paraît pourtant, par un passage de Martial, qu'il y avait à Bologne une famille fort honnête du même nom.

Ibid. *Fellat.* Scaliger, qui réunit cette pièce à la suivante, lit *fallat.* J'incline à croire qu'il se trompe. Car, si l'on y prend garde, *fellat,* qui signifie proprement *lac sugere,* devient un mot à deux tranchans, fait pour flétrir tout-à-la-fois le libertin blasé qui exige cette infamie, et l'abandonnée qui s'avilit à ce point. Cette pièce est, d'ailleurs, une de celles où la crudité de l'expression fait tout le sel de l'épigramme. Volpi y voit une de ces pasquinades d'un amant trahi qui s'affichaient dans les lieux publics. C'est ainsi que Properce menace Cynthie de la dévouer à la malignité des Romains, par ce vers qui, chez nous, ne ferait *pâlir* personne.

Cynthia forma potens, Cynthia verba levis.

v. 3. *Rapere de rogo.* Il y avait auprès des tombeaux des espèces de cuisines où se préparaient les mets funèbres qui devaient être placés sur le bûcher,

ou qui servaient d'offrandes aux mânes. Les pauvres vivaient de ces nourritures qu'ils dérobaient la nuit ; ce qui les faisait appeler *Bustirapi.* Il y avait, près de ces endroits solitaires, grande affluence de coureuses; c'était double profit. De-là vient l'expression proverbiale : *Cœnam de busto rapere,* qu'on employait ou par forme d'imprécation, ou pour exprimer une avidité insatiable. On voit un exemple du premier dans Tibulle :

Ipsa fame stimulante furens escasque sepulchris
Quærat et à sævis ossa relicta lupis.

Et du second dans l'Eunuque de Térence :

Ex flammâ te petere cibum posse arbitror.

v. 5. *Semiraso ustore.* Cet *ustor,* que Marolle traduit par *incendiaire,* était un esclave public, chargé d'entretenir le feu. Ces esclaves étaient rasés d'un seul côté.

Ibid. *Tunderetur.* Al. *Tonderetur.* La première leçon m'a paru préférable.

LX.

FRAGMENTUM.

Je persiste à regarder ces cinq vers comme un fragment qui ne tient en rien à la pièce précédente. Ils faisaient apparemment partie d'une autre adressée à quelque beauté bien cruelle.

LXI.

JULIÆ ET MALLII EPITHALAMIUM.

Le mètre employé dans cette pièce est le même que celui de l'ode de Diane.

v. 1. *Heliconii.* Comme fils de Muse, l'Hymen habitait l'Hélicon.

v. 2. *Uraniæ.* Les anciens reconnaissaient deux Vénus, l'une céleste, et l'autre terrestre ; la première, Vénus Uranie, fille de la Lumière, présidait aux amours chastes. L'Hymen était regardé tantôt comme le fils d'Uranie et d'Apollon, tantôt comme celui de Bacchus et de Vénus.

v. 3. *Rapis.* Allusion à l'usage où les maris étaient

d'enlever leurs femmes des bras de leurs mères. Cet usage, établi par Romulus en mémoire de l'enlèvement des Sabines, était tout-à-la-fois politique et moral.

v. 4. *Hymen.* Ce vers se chantait pendant que l'on conduisait la mariée dans la maison de son mari. Les Romains, au lieu d'Hyménée, invoquaient Thalassius.

v. 7. *Amaraci.* Sénèque le Tragique donne aussi à ce Dieu des guirlandes de roses.

v. 8. *Flammeum.* C'était le voile de la mariée. On représentait l'Hymen avec un voile jaune, et chaussé d'un brodequin de même couleur. Par quel hasard cette couleur est-elle chez nous de si mauvais augure?

v. 10. *Soccum.* Chaussure particulière aux femmes, et dont l'usage annonçait chez les hommes une élégance recherchée.

v. 13. *Tinnulâ.* Voix claire, argentine. Ces mots employés littéralement, donneraient lieu à de mauvaises plaisanteries.

v. 15. *Pineam*, d'autres lisent *spineam*; le premier étant autorisé par des exemples de Virgile et d'autres anciens auteurs, je l'ai conservé.

v. 16. *Julia.* Al. *Junia.*

v. 17. *Qualis*, etc. Guarini prétend qu'ici le poëte a pour but, non-seulement de comparer la beauté de Julie à celle de Vénus, mais encore d'insinuer qu'elle trouve un cœur sur lequel elle est aussi sûre de régner, que Vénus était sûre d'avance de son triomphe sur le cœur de Pâris. Cela est un peu fin.

v. 19. *Bona* signifie, comme l'ἀγαθὸς des Grecs, la Vertu et la Beauté.

v. 24. *Ludicrum.* Pour leur fournir un ombrage agréable, où elles puissent former leurs danses et leurs jeux.

v. 27. *Thespiæ.* Thespies, ville de Béotie, proche l'Hélicon.

v. 29. *Lympha.* D'autres lisent *nympha.* Le sens reste le même.

v. 31. *Dominam.* C'était l'appellation distinctive de la mère de famille, comme *dominus* était celle du père. Les étymologistes le dérivent de *dare manus, convenire in manum.*

v. 32. *Revinciens.* Cette métaphore est adoucie par la comparaison qui vient après. C'est un art de style bien connu des anciens.

v. 33. *Ut tenax hedera.* Cette comparaison est très-usitée chez les poëtes. Horace a dit :

Lascivis hederis ambitiosior.

Et ailleurs :

Arctius atque hederâ procera astringitur ilex
Lentis adhærens brachiis.

Ovide emploie la même image :

Utque solent hederæ longos intexere truncos.

Le Tassoni est un de ceux qui ont le mieux rendu cette comparaison.

Vite così non tien legato e stretto
L'infecondo marito olmo ramoso,
Ne con sì forte e si tenace affetto
Strigne l'hedera torta il pino ombroso,
Come strigne ansi l'uno a l'altro petto
Gli amanti accesi di desio amoroso.

On verra aussi avec plaisir ce début d'un Baiser de J. Second.

Vicina quantùm vitis lascivit in ulmo,
Et tortiles per ilicem
Brachia proceram stringunt immensa corymbi:
Tantùm, Neæra, si queas
In mea nexilibus proserpere colla lacertis.
Tali, Neæra, si queam
Candida perpetuùm nexu tua colla ligare,
Jungens perenne basium.

Ainsi rendu par Dorat.

Vois, ma Thaïs, cette vigne amoureuse
Se marier à ce jeune arbrisseau;

Vois le lierre embrasser l'ormeau
De sa guirlande tortueuse.
Puissent tes bras voluptueux
Me serrer, m'enchaîner de même!
Puissé-je par autant de nœuds
T'enlacer, te presser, te ceindre de mes feux,
Me replier cent fois autour de ce que j'aime!

Je demande encore grace pour ce joli passage de l'Aminte :

. . . . . Amano ancora
Gli Alberi, veder puoi, con quanto affetto,
E con quanti iterati abbracciamenti
La vite s'avvinchia al suo marito....

v. 38. *Par dies*, etc. qui vont bientôt avoir leur tour.

v. 41. *Lubentius.* Volpi fait rapporter cet adverbe à *ferat;* ce qui ne fait pas une grande différence de sens.

v. 44. *Bonæ Veneris*, c'est-à-dire, *honestæ.*

v. 46. *Magis, ah! magis.* Avantius a lu *optimis,* leçon qui n'est point autorisée par les manuscrits. Passerat et Vossius, *magis ac magis.* Je préfère la première leçon.

v. 53. *Zonulâ soliùnt sinus.* Achille Statius remarque ici que la diérèse *soliùnt* marque la chose même dont il est ici question, c'est-à-dire l'action de dénouer la ceinture. Cela est encore bien fin!

v. 54. *Te timens.* Ce passage est fort tourmenté par les commentateurs. Muret soupçonne que le poëte a dit :

Te timent (virgines) cupidam novos
Captat aure maritus.

Ach. Statius et Passerat prennent également *novos* pour *novus*, et lisent : *Te timens.* Vossius, suivi par Volpi,

Te, te, Hymen, cupidâ novus
Captat aure maritus.

Doering propose : *Te tumens maritus*, etc. « Le » mari prêt à bien faire, etc. ». Il me semble qu'il y a plus de finesse dans la leçon que j'ai suivie.

v. 56. Pezay a passé cette strophe, comme trop ressemblante à la première.

v. 59. *Dedis.* Cette expression, tirée de la guerre, s'accorde avec l'espèce de violence que les nouveaux maris étaient dans l'usage de faire à leurs femmes le premier jour des noces. *Dedere se*, se rendre par capitulation. (Voyez *la note sur le* rapis *du vers 3.*)

v. 68. *Vincier.* Avantius a lu *nitier ;* Scaliger, *dicier :* les anciennes éditions et les manuscrits ont *vincier*, qui fait un sens raisonnable. Je l'ai préféré à *jungier*, leçon de Vossius.

v. 72. *Præsides.* Scaliger, Muret et Vossius en-

tendent par ce mot les magistrats qui devaient être mariés ; Passerat et Corradini, les défenseurs de la patrie, parce que, pour être soldat, il fallait être né d'un mariage légitime. Doering, les magistrats, parce que l'accès aux honneurs était fermé aux enfans naturels. J'ai entendu par *Præsides* ces dieux Termes qui servaient de limites aux champs des particuliers.

v. 78. *Comas.* Expression très-hardie, mais qui rend avec beaucoup de vérité les flammes d'un flambeau, qui se divisent en filets, et se terminent en pointe comme des cheveux. Aussi les poëtes qui ont succédé à Catulle n'ont pas manqué de l'emprunter.

On trouve dans Sénèque le Tragique,

Et summam in auras ignis explicuit *comam.*

Dans Valérius Flaccus : *Ignis* crinem *protulit*, qui est moins heureux : dans Silius Italicus, *pinum flammâ* comantem, beaucoup plus poétique. Manilius a exprimé ainsi les comètes.

Nam modò, ceu longi fluitant de vertice crines,
Flamma comas imitata volat, tenuisque capillus
Diffusos radiis ardentibus explicat ignes :
Nunc prior hæc species dispersis ignibus exit,
Et globus ardentis sequitur sub imagine barbæ.

Ici l'expression est moins hardie, parce qu'elle est préparée par une comparaison.

v. 80. *Nova nupta.* Une fille, avant d'être recherchée, était *sperata ;* avant les fiançailles, *pacta, promissa ;* depuis, *desponsa ;* le jour des noces, *nova nupta ;* et après la consommation, *uxor.*

v. 81. *Tardet*, pour *tardat.*

v. 82. *Quæ tamen.* Ach. Statius lit *neque*, et le fait rapporter à *magis audiens.* Ma traduction indique, je crois, un sentiment plus délicat, c'est-à-dire un combat entre le desir et la pudeur.

v. 87. *Aurunculeja.* On trouve, dans Tite-Live, un préteur de ce nom, à qui la Sardaigne échut par le sort, sous le cinquième consulat de Q. Fabius Maximus, et le troisième de Q. Fulvius Flaccus. Le surnom de cette famille était Cotta, si l'on en juge par un passage de César, *de Bello Gallico, l. II, cap. II.*

v. 88. *Ne qua fœmina.* Passerat trouve ici une équivoque dans les mots *fœmina* et *viderit ;* c'est-à-dire, que le jour ne la retrouvera plus vierge. C'est peut-être un peu trop raffiner. Je n'y vois qu'un compliment flatteur sur la beauté *sans pair* de la jeune personne. Ce vers fait, d'ailleurs, allusion à l'acclamation d'usage chez les anciens le jour des noces : NULLA TE HODIÈ PULCHRIOR !

v. 96. *Si jam videtur.* Cette leçon m'a paru la plus naturelle. Scaliger lit : *Sis*, pour *Sivis*, et place le

jam videtur du vers suivant dans la bouche des assistans, impatiens de voir paraître la mariée. Vossius lit : *st*, monosyllabe qui sert à commander l'attention.

v. 99. Comme Catulle compare la flamme des flambeaux à l'éclat de l'or, Pindare a comparé l'or au feu.

v. 103. *Probra.* Scaliger, *procâ*, qui se rapporte à *adulterâ.* Ach. Statius : *Procatur pia persequens*, leçon suivie par Corradini.

v. 106. *Adsitas.* Des arbres qui servent d'appui, de ce qu'on appelle *tuteur.*

v. 111. *O cubile !* Ce passage est très-obscur. Il y a vraisemblablement une lacune. J'ai suivi la correction indiquée par Corradini. Les poëtes érotiques adressent souvent la parole au lit, comme témoin et confident de leur bonheur :

Lectule deliciis conscie facte meis!

a dit Properce.

Voyez une jolie élégie de Jean Second, *ad Lectulum*, que j'aurais insérée ici, si elle eût été moins longue. On peut aussi chercher dans l'Almanach des Muses de 1777, une jolie chanson du C. Grouvelle *,

* Ministre de France en Danemarck, dans des temps difficiles, aujourd'hui Membre du Corps législatif.

qui a prouvé que la culture des lettres n'est pas incompatible avec l'esprit des affaires. J'indiquerai encore la romance de Berquin, au *Lit de Myrthé*.

v. 115. *Candido pede.* Un lit décoré d'ivoire était, chez les Romains, un meuble du plus grand prix.

v. 117. *Gaudia.* Les plus secrets mystères de l'amour.

O qui complexus ! ô gaudia quanta fuêre !

v. 118. *Mediâ die.* Cette heure du jour était consacrée au repos et au plaisir. Ovide termine la description d'une jouissance par ce vers :

Proveniant medii sic mihi sæpè dies!

De-là l'expression de *meridiari*, pour *dormire cum amicâ*, employée par notre poëte lui-même et par d'autres auteurs.

v. 119. *Gaudeat*, qui se rapporte à *hero*, paraît plus raisonnable que *gaudeas* qui s'entend de *cubile*.

v. 127. *Fescennina locutio.* C'étaient des vers libres et même injurieux, que de jeunes garçons, après avoir quitté pour cet office la robe prétexte, chantaient au mari. Les Romains avaient emprunté cet usage de Fescenne, ville de Campanie. Auguste en fit, dit-on, de très-piquans contre Pollion le jour de ses noces. Pollion n'y répondit point, alléguant à ses

amis, étonnés de son silence, qu'il n'était pas aisé *d'écrire* contre celui qui pouvait *proscrire*.

v. 128. *Pueris nuces*. Le mari donnait des noix aux enfans, ou, pour prouver qu'il ne prenait plus de part aux amusemens de l'enfance, d'où *nuces relinquere* dans Perse, pour dire *ad virilia transire;* ou pour les engager à faire du bruit, et à couvrir la voix de la victime, pendant la consommation du mystère nuptial.

Au reste, cet usage s'est conservé chez les Valaques. Un Voyageur moderne l'a retrouvé à Crajova, capitale de la Valachie, dans une noce à laquelle il assista. Il y vit pleuvoir, durant la cérémonie, des noisettes et des avelines qui rappelaient le *sparge, marite, nuces*, des Romains. (*Voyage à Constantinople, an VII.*) Il existe également en Russie; et dans les endroits où l'on manque de noix, le marié répand des noisettes, comme en Valachie.

v. 129. *Desertum*. D'autres lisent *defectum*. D'autres *defectam dominam*. Il faut, dans les deux premiers sens, sous-entendre *se*. Serait-il permis de proposer *deversum amorem;* « l'amour du maître tourné » d'un autre côté »?

v. 130. *Concubinus*. Jeune esclave destiné aux plaisirs du maître avant son mariage. C'est ce que Juvénal

appelle *Pusio*, et sur quoi roule cette épigramme ancienne dont l'auteur est inconnu.

Marcus amans puerum, natum se dicit amare,
Vultque pater dici, nescius esse pater.
Et pietate nefas, et amorem velat amore.
Se pietas umbram criminis esse dolet.
Nate, dies audit: nox et torus audit: amice,
Et pro temporibus nomina mutat amor.

v. 131. *Iners*, qui se prévalait de la faveur du maître, pour se livrer à l'oisiveté.

v. 133. *Lusisti nucibus.* Passerat, commentateur assez raisonnable pour l'ordinaire, a une singulière idée sur ce passage. Il entend par les noix: *Testiculos Mallii, quibus cum concubinus luserat pœdicatusque fuerat;* ce qui donne lieu à ce calembour de Corradini: *O passeres libidinosos!* Gabbéma adopte aussi à-peu-près ce sens, et entend par *nuces*, jeux de l'enfance, *puerilem concubitum.* C'est pour cela, dit-il, que, dans Apulée, ces sortes d'enfans s'appelaient *internuculi.* Il rapporte à l'appui de son opinion ce passage de Plaute:

Qui nucem esse vult, frangit nucleum:
Qui vult cubare, pangat saltem savium.

Il semble que cela veut dire simplement: « Tu t'es » assez livré aux jeux de l'enfance ».

v. 134. *Servire Thalassio.* Thalassius était le cri

employé chez les Romains, et qui répondait à l'*Io*, *Hymen*, chez les Grecs. Il se prend ici pour *nuptiæ*. Le poëte peut entendre ou qu'il est temps que le favori contribue, par un service plus utile, à la prospérité de la maison, *nuptorum rei familiaris ;* ou que lui-même songe à se marier. Ce dernier sens recevrait une nouvelle force de la leçon du vers suivant :

Sordebant tibi villicæ.

v. 136. *Sordebant tibi villicæ.* Ce sens m'a paru préférable à celui de *sordebam tibi, villice ;* « fier de » la faveur du maître, qui te confiait l'administration » de ses terres pour prix de tes complaisances, tu » n'avais que des dédains pour moi ». Il me semble que le sens indiqué par ma traduction a plus de grace et de délicatesse. D'ailleurs, il y a peu d'apparence qu'un jeune mignon eût l'administration des biens ruraux. Il y avait une grande différence entre les esclaves de la ville et ceux de la campagne, qui n'y étaient ordinairement relégués qu'en punition de quelque délit, et *villicus* paraît appartenir à cette dernière classe. Je ne puis cependant dissimuler que *villicus* a été pris dans ce sens par Martial :

. . . . . Rogatque longos
Lævis ponere *villicus* capillos.

Ici il paraît indubitable que le *lævis villicus* du poëte espagnol est le *concubinus glaber* de Catulle.

Gabbéma, qui lit aussi : *Sordebam, tibi, villice*, place ce vers dans la bouche du jeune époux, qui reproche à son esclave les rigueurs qu'il en a essuyées.

Corradini et Doering lisent : *Sordebant tibi villuli* ; « les poils de la barbe commençaient à noir-» cir ».

v. 137. *Cinerarius.* Esclave employé à la toilette, ainsi nommé de ce qu'il faisait chauffer dans la cendre les fers dont il se servait pour friser.

v. 138. *Tondet.* Martial nous apprend que cette fonction était quelquefois remplie par la femme elle-même le lendemain de ses noces. Cette opération annonçait aux jeunes esclaves que désormais ils ne serviraient plus aux plaisirs du maître.

Ces quatre strophes, supprimées par Pezay, peuvent donner une idée des vers libres qui se chantaient aux noces des Romains.

Deux modernes, Macrin chez les Français, et J. Lipse chez les Belges, se sont essayés en ce genre. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de connaître leurs essais.

Undenam nostras ferit altus aures
Clamor ? Insanâ domus undè rixâ
Fervet? et tantos agitata miscent
Strata tumultus ?

An Dionææ nova nupta luctæ
Insciens, horret geniale fœdus
Jure, et pugnax solitum duellum
Conserit Hymen.

Quid viro pugnas, Isabella, tantùm,
Nocte permittis neque nuptiali
In tuo primos gremio pudoris
Carpere flores?

Ille, si nescis, meritò reposcit
Debitum; tæda est ea lex jugalis
Quam Deus sanxit Paradisi amœni
Saltibus olim.

Nec precor rugâ caperes severâ
Nubilam frontem; sua neu marito
Gaudia infestâ gravis exhiberi
Mente recuses.

Esse quem sævum tibi reris hostem
Cujus horrescis tremebunda telum,
Mox ubi cernes propius, probèque
Noris, amabis.

Turpe te verò, Neonymphe, vinci
Jurgiis, fletu, prece, dente et ungui;
Turpe ab accenso tibi jam redire
Marte minorem.

Non rosas carpent quibus est timori
Spina, nec mellis sapidum liquorem
Haurient, siqui metuant, apum vim
Vulnificarum.

Laureâ nullus potitur coronâ,
Aut equis celsus niveis triumphat

Antè, nî strato spolium reportet
Hoste petitum.

Perge ad optatam per acerba palmam,
Nec, fluant quamvis rosei cruores,
Desine, adscenso statuas priusquàm in
Monte trophæum.

AD PRIAPUM.

Saltus fœminei bone
Cultor, ô Veneris genus,
Qui matres pueras facis,
Qui facis pueros vivos,
Hellespontie dive.

Excitus precibus ratis,
Perge linquere Lampsacum,
Et telum cape, lætus huc,
Huc volens ades et valens,
Hellespontie dive.

Qualis cum Paridis bonæ
Cognitus bone fœminæ es:
Qualis cum Veneris tuæ
Marspiter coluit agrum,
Hellespontie dive.

Ad lectum dominam trahe,
Vulneris timidam novi,
Ad lectum dominum lace,
Prælii cupidum novi;
Membrosissime dive.

Nil sponsus sine te potest,
Quod probent socer et socrus;
Et friget sine te Venus;

Ergò quod cluis hoc sies,
Membrosissime dive.

Tu nuptis decus unicum;
Qui tuis careat sacris,
Nullam pacem habeat thorus;
Nulla prolem habeat domus,
Hellespontie dive.

Nupta, quò fugis? Hem tibi
Stulta quod cupis, hoc cape,
Et vanos remove metus.
Namque dulce periculum es,
Hellespontie dive.

v. 140. *Diceris.* Corradini lit *diceres :* « Tu aurais » tort de dire ». L'autre leçon me semble offrir un sens plus suivi.

v. 144. *Quæ licent.* Volpi lit : *Quà licent.* Ce vers donne une étrange idée des mœurs romaines, qui permettaient ce que les dames devaient sans doute trouver très-mauvais.

v. 145. *Cognita.* Ce verbe s'emploie au même sens dans plusieurs langues ; sur quoi Champfort fait cette observation plaisante. « Le mot de *connaître*, dans » l'acception d'avoir les bonnes graces d'une femme, » appartient à plusieurs idiômes, et se retrouve même » dans la Bible. Serait-ce parce que, de toutes les » façons de *connaître* une femme, celle-là est la plus » sûre » ?

v. 158. *Quæ tibi sine.* Scaliger lit *sene* pour *seni ;*

« une maison opulente qui te servira même dans sa » vieillesse ». Vossius et Volpi substituent, *quo tubicine serviat;* « ce mari qui sera l'appui, le fondement » de la maison ». Doering soupçonne : *Quæ tibi benè serviat.* Je laisse *sine*, qui forme aussi un sens : « cette » maison qu'il ne tient qu'à toi de voir sous tes » ordres ». Alors *sine* est l'impératif du verbe *sinere*, « permettre ».

v. 161. *Usque dum tremulum.* Ce passage me confirme dans l'opinion qu'il ne faut pas lire *sene ;* sans quoi ce serait une répétition.

v. 162. *Anilitas*, d'*anus*, vieille. C'est proprement la vieillesse des femmes, comme *senectus*, de *senex*, vieillard, celle des hommes.

v. 163. *Annuit.* Une tête tremblante, qui semble toujours dire *oui.*

v. 166. *Transfer.* Il eût été de mauvais augure que la nouvelle mariée eût touché le seuil de la porte, en entrant dans la maison de son mari. Les matrones qui l'accompagnaient la soulevaient sous les bras, pour le lui faire franchir. Le seuil était consacré à Vesta, et entr'autres au dieu *Limentinus.* Cette précaution se prenait aussi contre les maléfices que la magie aurait pu cacher en cet endroit.

Ibid. *Omine cum bono.* On devait apporter une

attention scrupuleuse à ce que l'on ne proférât le jour des noces que des paroles de bon augure.

v. 171. *Intùs.* Vossius, et, après lui, Vôlpi, lisent *unus.* Scaliger, *imus.* L'expression connue de *sponda interior* m'a décidé pour *intùs.*

v. 182. *Prætextate.* C'était un jeune enfant, proche parent de la mariée, qui lui donnait le bras. Pezay n'a point entendu ce passage. *Mittere* veut dire ici quitter le bras de la mariée, que le poëte caractérise par l'épithète *teres;* ce qui me détermine à lire plus bas *adeat,* au lieu d'*adeant.* Car les hommes n'avaient plus rien à faire, et l'épousée était remise entre les mains des femmes.

v. 186. *Vos bonæ senibus viris.* D'autres lisent : *Unis senibus bonæ.* D'autres : *Bonæ senibus bonis.* Le texte du traducteur italien : *Binæ in ædibus unius.* Cette fonction de *pronubæ* était ordinairement remplie par des femmes qui n'avaient eu qu'un mari, *univiræ,* et dont les maris vivaient encore.

v. 187. *Cognitæ benè.* Corradini adopte *brève,* parce que, dit-il, le feu des vieillards n'est qu'un feu de paille, et que le sacrifice qu'ils offrent à Vénus se consomme en un instant. Si l'on prenait *cognitæ* dans le sens où on l'a vu plus haut, *benè* pourrait signifier « légitimement, en vertu d'une union légitime ».

v. 194 et 195. *Parthenice, papaver.* Des commentateurs ont vu une finesse dans le choix de ces deux fleurs, dont la première (la pariétaire) a un nom virginal (παρθενος, vierge), et qui toutes deux sont des réfrigérans.

Peste! où prend *leur* esprit toutes ces gentillesses?

v. 196. *Ità me juvent.* J'ai suivi ici Scaliger, qui me paraît avoir été fort heureux dans la restitution de ce passage. Une réflexion de meilleur goût que la précédente est celle qui fait appercevoir l'art du poëte à ne pas faire valoir les deux époux aux dépens l'un de l'autre. Cette reprise, *at marite*, a beaucoup de grace et de justesse.

v. 206. *Pulveris Erythri.* Volpi lit après Vossius, *pulvis Erythrii :* ce qu'il entend dans le même sens que les sables de la Libye dont il est question dans le *VII Carmen.* Gabbéma soupçonne *enthei*, allusion aux tourbillons de poussière que les Bellonaires ou prêtres de Bellone élevaient dans leurs transports fanatiques.

v. 211. *Ludite. Ludere* est le terme propre pour exprimer les caresses de l'amour, comme *vivere* plus bas, pour « mettre la vie à profit, jouir de tous les » plaisirs qu'elle nous offre ».

v. 114. *Indidem*, de la même race, et sans avoir recours à la ressource de l'adoption.

v. 216. *Parvulus Torquatus.* Ce vœu se retrouve dans Virgile, qui fait dire à Didon :

. . . . . Si quis mihi parvulus aulâ
Luderet Æneas, qui te tantùm ore referret.

Mais l'image charmante qui l'accompagne dans Catulle ne devait ni ne pouvait être dans Virgile. Il est aisé d'en sentir la raison. Le traducteur italien a rendu ce passage avec assez de grace :

M' auguro de' Torquati un figlio erede
Veder scherzando della madre in seno
Con la tenera man cercar le poppe;
E con bocca ridente e mezza aperta,
Quasi voglia parlar, volgersi al padre.

v. 224. *Et pudicitiam.* Horace a dit de même :

Laudantur simili prole puerperæ.

Et Martial :

Est tibi quæ patrii signatur imagine vultùs,
Testis maternæ nata pudicitiæ.

v. 231. *Claudite ostia.* Ce mot s'adresse aux jeunes filles qui ont accompagné l'épouse, et qui ne doivent point entrer dans le sanctuaire de l'hymen, ou le poëte entend par-là les Muses, qui, en leur qualité de vierges, ne doivent point franchir le seuil de l'appar-

tement nuptial. Ceux qui tiennent pour ce dernier sens le fondent sur ce passage d'Ovide :

> Conscius ecce duos accepit lectus amantes,
> Ad thalami clausas, Musa, resiste fores.

Corradini a réuni cet épithalame au suivant. Je suis tenté de croire avec lui, que si le second n'est pas destiné pour d'autres époux, il devrait, dans la progression naturelle des idées, précéder plutôt que suivre le premier. Cependant j'ai cru ne devoir rien changer à l'ordre adopté par presque toutes les éditions. Gabbéma observe qu'il y avait deux sortes d'épithalames, l'un qui se chantait le soir, et l'autre qui se chantait le matin.

Celui qu'on vient de lire est bien le modèle de toutes les pièces de ce genre. Ceux qui voudront avoir le plaisir de la comparaison, pourront chercher dans la *Médée* de Sénèque le Tragique, l'épithalame de Jason et de Créuse chanté par le chœur; dans Stace, celui de Stella et de Violantilla, et dans Claudien, celui d'Honorius et de Marie, fille de Stilicon. Les poëtes latins modernes se sont beaucoup exercés sur ce sujet. On en trouvera une foule d'exemples dans les *Deliciæ*. J'indiquerai en passant celui de Buchanan, pour François II et l'infortunée Marie Stuart, et celui d'un autre Ecossais, Thom. Rhœdus, dont le premier est remarquable par la noblesse des idées et la pompe

du style, et le second par la bizarrerie et la recherche des allusions libertines.

Dans les idiômes modernes, je ne connais presque rien de mieux en ce genre, que le beau sonnet du *Crudeli*, qui peut trouver ici sa place.

C'est la Virginité qui parle à la nouvelle Mariée.

Del letto marital questa è la sponda :
Più non lice seguirti : io parto : addio.
Ti fui custodi dall'eta la più bionda,
E per te gloria accrebi al regno mio.

Sposa, e madre or sarai, se il ciel seconda
L'Insubra speme, ed il commun desio;
Gia vezzegiando ti carpisce, e sponda
I gigli amor, che di sua mano ordiò.

Disse, e disparve in un balen la dea,
E invan tre volte la chiamò la bella
Vergine, che di lei pur anche ardeä.

Scese fratanto, e sfolgorando in viso
Fecondita, la man le prese, e diella
Al caro sposo, e il duol cangiossi in riso.

On cite avec éloge l'épithalame de J. B. Rousseau.

Hymen, Amour, vous voilà réunis, etc.

Mais le genre marotique qu'il a pris ne plairait pas à tout le monde. On préférera peut-être la pièce

suivante d'un M. de Barco, tant à cause de sa brièveté qu'à cause de sa simplicité.

L'Amour de l'Hymen est jaloux,
Et de la pompe qu'il apprête.
Il veut disposer de la fête,
Et du plaisir de nos époux.
A tant d'ardeur, à cet air tendre,
Aux transports, aux empressemens,
Il les a pris pour des amans:
Puisse-t-il toujours s'y méprendre!

Léonard a placé dans un roman pastoral, *Alexis*, une imitation assez heureuse de quelques strophes de l'ode de Catulle. On la verra ici avec plaisir.

L'Étoile du matin paraît;
Éveille-toi, jeune bergère!
Ouvre les yeux, fuis sans regret
De cette couche solitaire.

Comme la vigne, sans l'ormeau,
Humble, débile, abandonnée,
Succombe à son triste fardeau,
Et rampe à la terre enchaînée:

Ainsi, dans sa virginité,
Une fille pâle et flétrie,
Sans l'hymen, n'a jamais goûté
Les plus doux plaisirs de la vie.

Viens, Hymen, viens donner l'essor
Aux jeux dont la foule t'appelle!

Descends sur un nuage d'or,
Ceint d'une guirlande immortelle.

Délie est la fleur du matin
Qu'aucun zéphyr n'a caressée,
Et qui va dans son jeune sein
Recevoir la fraîche rosée.

Mais elle tarde à s'éveiller,
Et le jour dore les montagnes:
Les feux de l'Hymen vont briller;
Ouvre la porte à tes compagnes!

Avance-toi! voici l'époux!
Flambeaux, cachez votre lumière!
Jeunes époux, enlacez-vous
Comme des branches de lierre!

La pudeur arrête tes pas;
Je vois déjà couler tes larmes.
Oh! que ces timides combats
Pour ton amant auront de charmes!

O douce nuit! hâte ton cours!
Lit brûlant, trône de délices,
Que tu feras naître d'amours!
Que tu verras de sacrifices!

Quel tableau, quand un jeune enfant,
Penché sur le sein de sa mère,
Avec un sourire innocent
Etendra ses mains vers son père!

Vivez long-temps, vivez heureux!
Moissonnez les fleurs du bel âge,

Et puissent vos derniers neveux
Rappeler encor votre image !

LXII.

CARMEN NUPTIALE.

v. 1. *VESPER.* C'est l'étoile du soir, à l'apparition de laquelle la jeune mariée était conduite dans la maison de son mari. Car une loi défendait de faire les noces de jour. On la nommait encore *Hesperus*, *Noctifer*, *Vesperugo* et *Stella Veneris.* Un poëte latin moderne, Brouckusius, le définit agréablement dans ces deux vers :

Hesperus, innocuæ dulcissima cura Dionæ,
Virgineis semper lætus in exuviis.

v. 7. *Œtæos.* Ce vers est fort tourmenté. Scaliger propose :

Nimirùm Oceano se ostendit Noctifer imbre,

pour *aquis Oceani.* Ach. Statius :

Nimirùm Œtæas obtendit Noctifer umbras.

Al. *Eoos.* Al. *Optatos.* Corradini :

. . . . . Œteos os tendit Noctifer imber.

Œteos pour *Œteus.* J'ai été déterminé par ce passage de Virgile :

Sparge, marite, nuces ; tibi deserit Hesperus Œtam.

D'ailleurs, le mont Œta était particulièrement consacré à Hespérus.

v. 9. *Canent.* Les variantes sont encore ici fort nombreuses. Des manuscrits portent : *Cavent, quos visere parent.* Vossius lit : *Canent, quod visere par est*, « des choses dignes d'être vues ». Al. *Quod vespere par est.* « Des chants accoutumés le soir des » noces ». Scaliger désespère de la correction de ce passage. La leçon que j'ai suivie admet elle-même trois variantes, *quos*, *quod*, ou *quo.*

v. 12. *Meditata requirant.* Mêmes difficultés sur ce passage. Des manuscrits ont : *Meditare quærunt.* Guarini a proposé : *Meditamina quærat*, ou *quærunt.* Le texte du traducteur italien : *Cavent, quo jure parent se.* Corradini : *Meditarie quærunt*, qui me paraît un peu forcé ; car c'est comme si l'on disait : *Meditari meditantur.*

v. 14. *Nec mirum.* Ce vers est rejeté par Scaliger, comme peu digne de Catulle. Vossius l'a conservé. Il semble en effet la transition naturelle au suivant.

v. 15. *Mentes.... aures.* Volpi entend par-là que les jeunes gens improvisent et partagent leur attention entre ce qu'ils entendent, et ce qu'ils ont à répondre aux chants des jeunes filles.

v. 17. *Committite.* Ce vers ne pourrait-il se prendre

dans le sens de *combattre* qu'il a souvent ? « Nous » serons vaincus ; mais, du moins, que ce ne soit pas » sans combat ». Je retrouve ce sens dans les commentaires de Corradini et de Volpi. Vossius a lu : *Convertite.*

v. 18. *Respondere.* C'est ce que les grammairiens appellent vers amébées ou alternatifs. R. ἀμείβειν, changer, alterner.

v. 20. *Fertur.* Vossius a *lucet.* J'ai préféré *fertur,* comme plus poétique et plus conforme à l'opinion des anciens, que les astres tournaient avec le ciel.

v. 28. *Quo pepigére.* Al. *Quod.* C'est toujours le même sens.

v. 33. *Nempè tuo adventu.* Voici, selon moi, un des passages les plus difficiles. Je n'ose me flatter d'avoir établi le véritable sens. Mais si ce ne l'est pas, j'avoue que l'endroit me paraît inintelligible. Voici l'interprétation de Corradini : « Une preuve qu'Hespérus est » un astre cruel, c'est qu'à son lever le guet commence » sa ronde, parce que c'est alors que les voleurs s'em- » busquent dans la nuit ». Puis il explique *fures* par amoureux ; ce qui le fait rentrer dans mon sens. Volpi entend aussi *fures* dans le même sens que *furta*, larcins amoureux.

v. 35. *Eosdem.* Vossius lit *eopse.*

v. 39. *Ut flos*, etc. Ces deux strophes sont trop connues pour que je m'arrête à en faire sentir le mérite. Il n'est pas un homme de goût qui ne les sache par cœur. On me saura plus de gré de citer l'imitation charmante que l'Arioste a faite de la première.

La verginella è simile alla rosa,
Che 'n bel giardin su la nativa spina,
Mentre sola, e cura si riposa,
Nè gregge, nè pastor se le avvicina;
L' aura soave, e l' alba rugiadosa,
L' acqua, la terra al suo favor s' inchina:
Giovani vaghi, e donne innamorate
Amano averne e seni, e tempie ornate.

Mà non sì tosto dal materno stelo
Rimossa viene, e dal suo ceppe verde,
Che, quanto avea da gli uomini, e dal cielo
Favor, grazia, e bellezza, tutto perde.
La vergine, che 'l fior, di che più zelo,
Che de' begli occhi, e della vita, aver de,
Lascia altrui corre, il pregio, ch' avea innante,
Perde nel cor di tutti gli altri amanti.

(*Ch. 1, Oct. 42.*)

Je joins ici cette traduction, pour que le lecteur ait le plaisir de la comparaison.

La jeune fille est semblable à la rose,
Qui, sur des bords qu'une onde pure arrose,
Loin des troupeaux et des yeux des bergers,
Modestement sous ses feuilles repose.

Du doux zéphyr les amoureux baisers,
Et la fraîcheur des larmes de l'Aurore,
Et d'un beau sol les sucs purs et légers,
Tout la seconde et la presse d'éclore.
Lysis la veut pour le sein de Zélis,
Zélis la veut pour le front de Lysis.

Mais, en quittant sa tige maternelle,
Quand dans nos mains cette rose a passé,
Nous ne trouvons, dans cette fleur si belle,
Qu'un teint flétri, qu'un éclat effacé.
Jeune beauté, trop peu sage et trop tendre,
Un jour, hélas! tel sera votre sort,
Lorsqu'un amant, dans son brûlant transport,
Vous aura pris ce bien qu'on ne peut rendre.
Gardez, gardez un si rare trésor;
A nous charmer si vous voulez prétendre,
Il faut, il faut être pucelle encor.

GASSENDI.

On peut comparer cette traduction de l'Arioste avec les deux suivantes, dont la dernière est du citoyen François de Neufchâteau.

LA jeune fille est cette aimable rose,
Qui, solitaire en son riant jardin,
Sur son épine en sûreté repose,
Loin des troupeaux, loin des bergers; nul n'ose
En approcher une indiscrète main.
Le doux zéphyr et les pleurs du matin,
L'onde, la terre à l'embellir conspirent;
Le tendre amant, l'amante la desirent,
Pour en orner ou leur tête ou leur sein.

Mais quand cédant à la main qui la cueille,
Elle a quitté sa vive et verte feuille,
Et délaissé le rameau maternel,
Ces dons brillans qu'elle a reçus du ciel,
Qui la rendaient le charme de la terre,
Graces, fraîcheur, comme une ombre légère,
Tout disparaît, tout fuit en peu de temps.
Ainsi l'on voit la beauté qui se donne,
Qui, des trésors de son jeune printemps,
A d'un ami comblé les vœux ardens,
Perdre bientôt l'éclat qui l'environne,
Et tout son prix pour ses autres amans.

AUTRE.

Ah! je sais trop que, pour l'amour éclose,
La jeune fille est semblable à la rose,
Qui sur la tige embellit un jardin;
Reine des fleurs, tant qu'aucun berger n'ose
La profaner d'une indiscrète main.
La terre, l'eau, les larmes de l'Aurore,
Le doux zéphyr, tout la sert, tout l'adore;
De sa fraîcheur le jeune homme enchanté
Veut en orner le sein de la beauté.
Mais de sa tige est-elle détachée?
L'a-t-on cueillie? Elle est moins recherchée;
Elle a perdu tous les bienfaits des cieux,
Et son éclat disparaît à nos yeux.
De la beauté cette rose est l'image.
Tant que son cœur indécis sur le choix
N'a point parlé, des héros et des rois
Et des dieux même elle a le tendre hommage.
En choisissant, elle perd tous ses droits.

Le Tasse a certainement eu en vue ce même passage de Catulle, dans ces deux octaves traduits de la même main.

Deh! mira (egli cantò) spuntar la rosa
Dal verde suo modesta, e verginella,
Che mezzo aperta ancora, e mezzo ascosa,
Quanto si mostra men tanto è più bella.

Ecco poi nudo il sen gia baldanzosa
Dispiega, ecco poi langue, e non par quella,
Quella non par, che desiata avanti
Fu da mille donzelle, e mille amanti.

Cosi trapassa al trapassar d'un giorno
Della vita mortale il fiore, e 'l verde,
Ne perche faccia in dietro april ritorno,
Si rinfiori ella mai, ne si rinverde.

Cogliam la rosa in sù 'l mattino adorno
Di questo dì, che tosto il seren perde,
Cogliam d'amor la rosa : amiamo or, quando
Esser si puote riamato amando.

Regardez cette rose
Sous son feuillage verd,
Elle se cache, et n'ose
Paraître à découvert.

Des feuilles qu'il soulève
A l'aspect du matin,
Son frais bouton s'élève
Sans entr'ouvrir son sein.

On l'admire, on s'attache
A ses appas secrets;
Plus la beauté se cache,
Plus on lui croit d'attraits.

Les caresses de Flore,
Les baisers du Zéphyr,
La fraîcheur de l'Aurore
La font épanouir.

Son sein qui vient d'éclore,
Son sein frais et vermeil,
Le soir se décolore,
Brûlé par le soleil.

L'amant et son amante
Cherchent le lendemain
Cette rose brillante,
Et la cherchent en vain.

Telle on voit disparaître
La saison des amours,
Le printemps peut renaître,
Et jamais nos beaux jours.

Cueillons donc cette rose,
La rose du plaisir,
Que l'aube voit éclose,
Que le soir voit flétrir.

Aux feux de la tendresse
Laissons-nous enflammer;
Aimons, aimons sans cesse,
Lorsqu'on peut nous aimer.

Un des derniers traducteurs du Tasse, le C. Baour-Lormian, rend assez heureusement cet endroit.

Voyez cette naissante rose,
Aux premiers traits du Dieu de la clarté,
Dans sa tunique encore demi-close,
Cacher l'éclat de sa beauté.

Le fils d'Eole et de l'Aurore,
De ses appas admire la candeur;
Elle rougit, et son sein se colore
Du vermillon de la pudeur.

Déjà Zéphyr, plus téméraire,
D'un vol léger butine ses trésors.
O doux moment!... quand on brûle de plaire,
S'offense-t-on de ces transports?

Victime de leur pétulance,
Elle s'effeuille et brille un seul moment;
Doit-on, hélas! regretter l'existence,
Quand on la perd pour son amant?

Vous le savez, le temps s'envole,
Rien ne suspend, rien ne trouble son cours;
Mais que, du moins, le plaisir vous console
De la fuite de vos beaux jours.

De la nature rajeunie
Le doux printemps ranime les attraits:
Tout peut renaître, et la fleur de la vie
Se fane seule pour jamais.

Ce passage est trop célèbre pour qu'on ne me par-

donne pas d'avoir multiplié les imitations. Voici celle du traducteur italien.

Qual per l'appunto è un fior, che in orto chiuso
Spunta incognito a tutti, e non esposto
Delle pecore al dente, e ben lontano,
Che l'aratro il recida allor che nasce:
Placido venticel lo fa più bello,
Lo scalda il sole, e lo ricrea la pioggia:
Giovani amanti, e donne innamorate
Bramano averne il sen, le tempie ornate:
Pur se in mano gentil, che lo raccolse
Perde il primo vigore, e divien floscio,
Non è più caro alle fanciulle, ai figli.
Così la verginella; in sin che resta
Intatta e pura, a' suoi cara si rende;
Ma se perde quel fior, ch' è suo decoro,
Non è più grata alle fanciulle, ai figli.

Je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure d'observer combien cette traduction est inférieure aux imitations poétiques du Tasse et de l'Arioste; il remarquera bien sans moi qu'elle tombe dans la paraphrase, défaut qui en général est celui de ce traducteur; qu'elle est plus exacte qu'élégante; et que le neuvième vers, *Pur se in mano gentil,* est précisément contre l'intention du poëte, puisqu'il adoucit ce que les jeunes filles veulent présenter comme si fâcheux, la rose qui perd son prix dès qu'on la cueille.

Cette imitation d'un de nos vieux poëtes a de la grace et de la précision.

La jeune vierge est semblable à la rose,
Au beau jardin, sur l'épine naïve;
Tandis que sûre et seulette repose,
Sans que troupeau ni berger y arrive,
L'air doux l'échauffe, et l'aurore l'arrose,
La terre, l'eau par sa faveur l'avive;
Mais jeunes gens et dames amoureuses,
De la cueillir ont les mains envieuses;
La terre et l'air, qui la soulaient nourrir,
La quittent lors et la laissent flétrir.

JACQUES GOHORRY.

J'ai recueilli un grand nombre d'autres imitations, qu'on ne me saura pas sans doute mauvais gré de rapprocher ici. Je commence par les traductions proprement dites, et je présenterai ensuite les imitations plus éloignées.

1.

L'INNOCENCE est comme une rose,
Qui, sur sa tige éclose,
N'emprunte son éclat d'aucun art étranger,
Et qu'un tendre regard de Flore,
L'haleine du Zéphyr et les pleurs de l'Aurore
Rendent digne des soins d'un amoureux berger;
Mais pour parer le sein de quelque belle,
A peine elle a quitté
La tige maternelle,
Faveur, éclat, beauté,
Tout périt avec elle.

GUILLEMARD, de Rouen. 1750.

2.

Telle qu'une fleur née au milieu d'un jardin,
Que la dent des troupeaux a toujours respectée,
Que le soc en passant n'a jamais insultée,
Brille et s'épanouit aux rayons du matin,
Le doux zéphyr caresse et rafraîchit son sein.
L'eau du ciel la nourrit, le soleil la colore;
Le vif adolescent, pour celle qu'il adore,
Brûle de la cueillir. Mais qu'un ongle tranchant
De sa tige natale enfin l'ait détachée,
L'amoureuse beauté, le vif adolescent
N'ont plus que du mépris pour la feuille séchée.

Telle croissant en grace, et chère à ses parens,
Aussi pure qu'un lys la jeune fille éclate,
La pudeur embellit ses charmes innocens;
Mais quand elle a perdu cette fleur délicate,
Ornement glorieux, trésor de son printemps,
A ses adorateurs elle cesse de plaire,
A ses compagnons même elle devient moins chère.

(*Étrennes du Parnasse.* 1782.)

3.

Vois, tout s'empressait d'embellir
Cette rose prête d'éclore.
Un imprudent est venu la cueillir,
Adieu les baisers du Zéphyr,
Adieu les larmes de l'Aurore.

Jeune Aglaé, fuis les amans,
Et garde bien ta fleur jolie :

Adieu faut dire aux amoureux tourmens,
Aux tendres pleurs, aux doux sermens,
Si-tôt que la rose est cueillie.

MIGER. 1793.

4.

LA JEUNE FILLE ET LA ROSE.

LA jeune fille est semblable à la rose,
Qui, loin des yeux d'un avide amateur,
Seule et brillante, en un jardin repose,
Tant que la main respecte sa fraîcheur.
Le doux Zéphyr, l'Aurore par ses larmes,
La terre et l'eau, tout sert à l'embellir,
Et les amans, amoureux de ses charmes,
Pour s'en parer, desirent la cueillir.

Mais cède-t-elle à la main qui la cueille?
Elle a perdu tout son charme à nos yeux,
Son éclat fuit, elle tombe et s'effeuille,
Tout l'abandonne, et la terre et les cieux.

Ainsi nous plaît la *fille* à son aurore,
Tant que son cœur n'a point fixé son choix;
Mais cède-t-elle à l'amant qui l'adore?
Sur tous les cœurs elle a perdu ses droits.

(An IX.)

5.

TELLE une jeune fleur du Zéphyr caressée,
Que nourrissent du ciel les salutaires eaux,
Que le soleil colore, et que n'a point blessée
Le soc du laboureur, ni la dent des troupeaux,

Charme tous les bergers, plaît à toutes les belles:
Mais qu'un doigt indiscret profane sa fraîcheur,
Elle perd ses attraits et pour eux et pour elles,
Et du chaste bocage elle n'est plus l'honneur.
Ainsi par l'innocence une vierge embellie
Commande le respect en charmant les regards;
Mais si d'un souffle impur sa décence est flétrie,
Des belles, des bergers, elle perd les égards,
Elle n'a plus d'amant, elle n'a plus d'amie.

LA CHABEAUSSIÈRE, an IX.

6.

LA jeune fille est semblable à la rose,
Qui, solitaire, embellit un jardin:
Reine des fleurs, tant qu'aucun berger n'ose
La profaner d'une indiscrète main.

A la servir comme alors tout s'apprête,
Zéphyr, Phébus, et les pleurs du matin!
L'amant heureux veut en orner sa tête;
La tendre amante en veut parer son sein.

Mais quand, docile au doigt qui la détache,
Elle a quitté le rameau maternel;
Grace, parfums, éclat pur et sans tache,
Elle a perdu tous ces présens du ciel.

Fillette, ainsi, qui n'a pas su défendre
Les beaux trésors de son jeune printemps,
Sur d'autres cœurs n'a plus rien à prétendre;
Elle est sans prix pour ses autres amans.

ROGER.

Voici maintenant des imitations plus éloignées.

7.

BALLADE.

Ores est temps de vous donner conseil
Sur les périls où beauté vous expose.
Fille ressemble à ce bouton vermeil
Qu'en peu de jours on voit devenir rose.
Tant qu'est bouton, on voudrait en jouir ;
Nul ne le voit sans desir de rapine.
Dès que soleil l'a fait épanouir,
On n'en tient compte, un matin le ruine;
De rose alors ne reste que l'épine.

Lorsqu'un amant, l'exemple est tout pareil,
Fait voir desir à quoi pudeur s'oppose,
Si l'on ne fuit, l'amour est un soleil,
Point n'en doutez, par qui fleur est éclose.
Alors, en bref, on voit s'évanouir
Transports et soins par qui fille peu fine
Présume d'elle et se laisse éblouir.
Mépris succède à l'amour qui décline ;
De rose alors ne reste que l'épine.

Plus de commerce avecque le sommeil,
Ou si, par fois, un moment on repose,
Songe cruel donne fâcheux réveil ;
Cent et cent fois on en maudit la cause.
Voir on voudrait dans la terre enfouir
Tendre secret duquel on s'imagine
Qu'un traître ira le monde réjouir.
Parle-t-on bas ? On croit qu'on le devine ;
De rose alors ne reste que l'épine.

ENVOI.

Galans fieffés, donneurs de gabatine,
J'ai beau prêcher qu'on risque à vous ouïr;
A coquetter toute fille est encline.
Plutôt que faire approuver ma doctrine,
On filerait chanvre sans le rouir.
Mais quand tout bas faut appeler Lucine,
De rose alors ne reste que l'épine.

8.

ODE ANACRÉONTIQUE.

Beauté, fraîcheur, graces, jeunesse,
Quel don ne possèdes-tu pas?
A te fêter chacun s'empresse,
Foule d'amans est sur tes pas.
Sois toujours sous l'œil de ta mère,
Et garde-toi de faire un choix:
La jeune vierge a droit de plaire
Aux bergers, aux princes, aux rois.

Je te compare à cette rose
Que je cultive en mon jardin.
De ses pleurs l'Aurore l'arrose,
Zéphyr la caresse sans fin.
Le jeune Hylas de sa Nicette
Voudrait en parer les appas:
Nice avec ardeur la souhaite
Pour la donner à son Hylas.

La détache-t-on de sa tige?
Elle perd tous ses agrémens;

L'Aurore, Zéphyr la néglige ;
D'elle s'éloignent les amans.
Conserve ta fleur embellie
De tout le charme des beaux jours :
Si-tôt qu'elle serait cueillie,
Tu verrais s'enfuir les Amours.

MÉRARD DE SAINT-JUST. 1761.

9.

ROMANCE.

SUR son rosier, va fleurir jeune rose ;
Légers Zéphyrs voltigent à l'entour :
Mais sur son sein le plus tendre dépose
Baisers d'adieux avec soupirs d'amour.

Zéphyr parti, survient dans le bocage
Vent orageux, qui souffle avec fureur ;
Rose succombe. Hélas ! contre l'orage
Comment pourrait se défendre une fleur ?

Rose arrachée à sa tige native,
Tombe et languit sans vie et sans couleurs ;
Son beau feuillage est épars sur la rive,
L'Aurore en vain le mouille de ses pleurs.

Rose d'amour innocente et fidelle
Sur son rosier doit se flétrir, hélas !
Zéphyr en vain repassera près d'elle ;
Rose d'amour ne refleurira pas.

Jeune fillette est comme jeune rose ;
De sa beauté qu'un méchant fasse abus,

Elle se fane avant que d'être éclose ;
Son ami passe, et ne la connaît plus.

MASSON, an IX.

v. 40. *Contusus.* Statius et Vossius : *Convulsus.*

v. 41. *Mulcent.* Properce a employé ce verbe dans le même sens :

Mulcet ubi Elysias aura beata rosas.

Volpi a rendu ainsi ces trois premiers vers :

Non così bello, fior vermiglio, o bianco
In riposto giardino erge suo stelo;
Cui zefiro lusinga, e fa più vivo
Il sole, e nutre la rugiada, el rivo.

v. 43. *Tenui ungui.* C'est ce que Virgile exprime par ce vers plein de grace :

Qualem virgineo demessum pollice florem.

D'autres entendent par *ungui* la partie blanche de la feuille de rose, qui, selon Pline, s'appelle *unguis.* Ce sens me paraît un peu recherché.

v. 45. *Dum innupta.* Al. *Intacta.* Quintilien a remarqué qu'ici, comme dans le vers correspondant de la seconde strophe, le second *dum* a le sens de *tum.*

v. 52. *Flagellum.* La sommité, l'extrémité flexible du sarment.

v. 54. *Marito.* Cette métaphore justifie l'expression poétique *vidua* du vers 49.

v. 58. *Invisa parenti.* Pourquoi, moins odieuse à ses parens ? C'est, répond Volpi, que la garde d'une fille nubile est une charge pénible, et qu'une fille à pourvoir est, comme le dit Quinault, un véritable opéra.

Je trouve, dans les *Etrennes du Parnasse*, de 1782, une imitation de cette strophe, de la même main que la première qu'on a vue plus haut.

Comme en un champ désert une vigne isolée,
Sans gloire et sur le sol tristement étalée,
N'a jamais de sa sève enflé les doux raisins;
Son propre poids l'entraîne, et ses débiles mains
Vont embrasser le pied de sa tige rampante.
L'agriculteur dédaigne une inutile plainte,
Et guide ailleurs l'effort de ses jeunes taureaux.
Mais qu'un orme avec pompe étendant ses rameaux,
Au flexible sarment offre sa tige heureuse,
Les bras reconnaissans de la vigne amoureuse,
L'enlacent mollement, s'élèvent avec lui,
L'œil voit briller au loin sous son modeste appui,
En festons colorés la grappe savoureuse.
Amenant ses taureaux l'actif agriculteur
Autour du cep fécond sollicite la terre.

Ainsi la beauté froide et qui craint d'être mère
Languit abandonnée, et vieillit sans honneur.
Mais quand, mûre à l'amour, utile à la patrie,
Elle cède à l'hymen et connaît un vainqueur,

De l'époux qui l'adore elle fait le bonheur,
Et n'en est que plus chère à sa mère attendrie.

La suivante est du C. La Chabeaussière.

Telle en un champ désert une vigne isolée,
Rampante et sans espoir de porter un doux fruit,
Qui, sous son propre poids, voit sa tige accablée
Ne pouvoir s'élancer du sol qui la produit,
De nul *agriculteur* n'arrêtera la vue;
Mais qu'un orme lui prête un amoureux appui,
En globules pourprés sa grappe suspendue
Verra l'*agriculteur* la cultiver pour lui.
Ainsi dans l'abandon vieillit toujours obscure,
Celle qui, trahissant la nature et l'amour,
Voue à l'oisiveté sa jeunesse trop mûre;
Mais quand un doux hymen la rend mère à son tour,
Elle est chère à l'amour et chère à la nature.

On retrouve encore la pensée de Catulle dans ces deux comparaisons, l'une de Guymond La Touche, dans ses *Soupirs du Cloître;* et l'autre, d'un anonyme, dans une épître qui a pour titre : *L'Heureux Jour.*

Sans toi*, l'homme s'affaisse et tombe
Dans le néant de la langueur :
Arbrisseau faible et sans vigueur,
Il cède aux vents, il y succombe,
Et rampe en proie à leur rigueur.
A l'abri même des tempêtes,

* L'Amitié.

Au milieu des jeux et des fêtes,
Son cœur s'abat et se flétrit;
Tel qu'une vigne fortunée
Qui loin de l'aquilon fleurit,
Sous un ciel pur qui lui sourit,
A sa faiblesse abandonnée,
Vers le sable penche entraînée,
Et sous ses propres dons périt.

Ainsi cette vigne fragile
En plein vent, seule et sans abri,
Etendrait sa souche inutile
Et languirait dans nos sillons :
Mais que cet ormeau la protége,
On voit reverdir ses bourgeons;
En vain la tempête l'assiége :
Les deux arbres toujours amis,
Joints par goût et par voisinage,
Aux coups redoublés de l'orage
Offrent leurs rameaux réunis.

v. 59. *At tu ne pugna.* Je serais tenté de croire que cette strophe est un chœur général. Pezay a passé ces huit derniers vers, comme disparates. Après les avoir présentés à sa manière, il conclut par dire, qu'en fait de vierge et de virginité, il ne doit être question ni de syllogisme, ni de partage.

LXIII.

DE BERECYNTHIA ET ATY.

Des savans ont prétendu que ce poëme était de Cæcilius. Ils se fondaient sur ce vers de Catulle :

Magna à Cæcilio inchoata mater.

Mais cette autorité n'a paru suffisante à personne. L'anglais Warton soupçonne que Catulle l'a imité du grec.

Le mètre dont Catulle fait usage dans cette pièce est nommé par les anciens grammairiens, *Galliambus*, parce que les Galles, ou prêtres de Cybèle, en faisaient un grand usage dans leurs chants religieux. Il paraît, d'ailleurs, par un passage de Martial *, que ce mètre était consacré d'une manière spéciale à célébrer l'aventure d'Atys. Vossius remarque que ce rhythme est très-propre à animer les esprits, commençant par un anapeste, ∪∪-, et finissant par le même pied précédé d'un dactyle. Aussi Cicéron nous apprend qu'à Sparte toutes les harangues dont le but était d'encourager, d'exhorter, commençaient par un anapeste. Michel Marulle, George Anselme et Anto-

* Nec dictat mihi luculentus Attys
Mollem debilitate Galliambum.

nius Flaminius l'ont imité, ainsi que Muret dans un hymne en l'honneur de Bacchus, auquel il a su donner la couleur antique à un si haut degré, qu'un savant distingué s'y est laissé tromper. Muret avait déjà joué le même tour à Jos. Scaliger, qui fut si piqué d'avoir été pris pour dupe, qu'il s'en vengea par les injures les plus grossières et par une haine irréconciliable. On trouvera le dithyrambe de Muret dans l'édition *in*-8° des *Variorum*. (Voyez *la dernière note sur ce poëme.*)

v. 1. *Atys.* Vossius croit que l'Atys dont il est ici question est différent de l'Atys aimé de Cybèle, parce que ce dernier était Phrygien et n'avait pas eu besoin de passer la mer; peu importe pour l'intérêt et la beauté du poëme. Cet infortuné, au reste, est assez connu par le poëme de Quinaut. Catulle diffère dans la manière dont il amène la catastrophe; mais le fond est le même. Peut-être l'amour de Sangaride eût donné plus de charme et de variété au poëme.

v. 5. *Devolvit.* Al. *Devellit.* Volpi et Doering remarquent avec justesse, que *devolvit* cadre mieux avec *pondera.*

Ibid. *Illa pondera.* Les pronoms *ille, illa, illud*, et *is, ea, id*, sont consacrés chez les anciens pour désigner les parties que la pudeur ne permet pas de nommer. Témoin le *nervosius illud*, de Catulle; *illas*

res, d'Arnobe ; *id quî estis*, de Plaute ; *pars illa*, d'Ovide ; *illud unum*, de Saint Augustin, etc. *Pondus* et *testes*, que Minutius Félix appelle *exta obscœna*, ont le même sens. Le traducteur italien rend assez plaisamment cette expression :

Quel peso onde n'ha gloria il viril sesso.

Ibid. *Acutâ.* Al. *Acuto.* C'était aussi d'un couteau de pierre que les Hébreux se servaient pour la circoncision.

v. 6. *Sine viro.* C'est l'expression d'Arnobe, qui dit en parlant du même Atys : *Sibi virum abstulit.*

v. 7. *Sola terræ*, expression de Lucrèce :

Nam multis succensa locis ardent sola terræ.

v. 8. *Niveis.* Cette blancheur éblouissante des mains ne convient guère qu'à une femme. Aussi Atys l'est-il devenu : *citata.*

Ibid. *Citata.* Ce changement de genre est aussi juste que poétique. Peut-être pourrait-on lire : *Citare cœpit ; citare*, fréquentatif de *ciere.*

Ibid. *Tympanum.* Le tympanum était un cuir mince, étendu sur un cercle de bois ou de fer, que l'on frappait à-peu-près de la même manière que font encore à présent les Bohémiens. Quelques auteurs dérivent ce mot de κτύπειν, frapper. Vossius le tire de

l'hébreu *coph*. Il est du moins certain que l'invention du tympanum vient de la Syrie, selon la remarque de Juvénal :

> Jampridem Syrus in Tyberim defluxit Orontes,
> Et linguam et mores, et cum tibicine chordas
> Obliquas, nec non gentilia tympana secum
> Vexit.

Ils étaient fort en usage dans les fêtes de Cybèle et de Bacchus.

Hérodien parlant d'Héliogabale, dit qu'il lui prenait souvent fantaisie de faire jouer des flûtes, et de faire frapper des tympanum, comme s'il eût célébré les Bacchanales. Scaliger lit *typanum*, du mot grec τυπάνος.

v. 9. *Tubam*. Vossius supprime la virgule entre *tympanum* et *tubam*, et donne ce sens à ce passage : « Le tympanum qui tient lieu du clairon dans les mys- » tères de Cybèle ». Cette leçon est autorisée par Suidas, qui dit expressément que les seuls instrumens employés dans ces cérémonies étaient le *tympanum* et le *flagellum*.

Ibid. *Cybelle*. Le lecteur peut se donner le plaisir de rapprocher de cette pièce les beaux vers dans lesquels Lucrèce a décrit les mystères de cette déesse. (*L. II.*)

Ibid. *Initia.* Scaliger prétend que ce mot signifie les joujoux de Cybèle. Ce sens m'a paru un peu forcé et moins naturel que celui que j'ai suivi.

v. 11. *Canere* est ici l'expression consacrée. Atys est inspiré.

v. 12. *Gallæ.* On les appelait ordinairement *Galli.* Ce changement de genre est motivé par celui qu'on a vu plus haut.

v. 13. *Dindymenæ.* Dindyme, montagne de Phrygie.

v. 14. *Loca.* Ce vers est incomplet dans quelques éditions. J'ai suivi la leçon adoptée par Vossius. Corradini lit : *Alienaque exules ite pede loca celeri.*

v. 15. *Sectam.* Un commentateur voit dans ce mot une allusion à *secare*, à *virilium exsectione.* Cela est bien fin !

v. 18. *Hilarate*, etc. Vossius propose de lire : *Hilarate hero citatis erroribus animum ;* ce qui signifie : « Consolez votre maître en l'imitant ». Ach. Statius lit : *Hilarate concitatis erroribus animum.* J'ai suivi cette leçon comme presque indiquée par le mot *crocitatis* qui se lit dans les manuscrits.

v. 21. *Cymbalúm*, pour *cymbalorum.* L'instrument appelé ainsi par les Latins, et κύμβαλον par les Grecs, était d'airain comme nos tymbales, mais plus

petit et d'un usage différent. Cassiodore et Isidore les nomment *acétabule;* c'est-à-dire, la cavité, ou la sinuosité d'un os, dans laquelle un autre os s'emboîte, parce qu'elle ressemblait à cette sinuosité. C'est encore pour cela que Properce les appelle des instrumens d'airain qui sont ronds, et que Xénophon les compare à la corne d'un cheval qui est creuse. Les cymbales avaient un manche attaché à la cavité extérieure; ce qui fait que Pline les compare au haut de la cuisse et d'autres à des fioles. On les frappait l'une contre l'autre en cadence, et elles formaient un son très-aigu. Selon les anciens, c'était une invention de Cybèle. Aussi en faisait-on grand usage dans ses fêtes. Hors de-là, il n'y avait que des gens mous et efféminés qui en jouassent. On en attribue l'invention aux Curètes et aux habitans du mont Ida dans l'île de Crète. Il est certain que ceux-ci, de même que les Corybantes, milice qui formait la garde des rois de Crète, les Telchiniens, peuple de Rhodes, et les Samothraces, ont été célèbres par le fréquent usage qu'ils faisaient de cet instrument, et l'habileté avec laquelle ils en jouaient. (*Cette note, et celle sur le* tympanum, *sont de* Lagrange, *traducteur de* Lucrèce *et de* Sénèque, *à la mémoire duquel je saisis cette occasion de payer le tribut de reconnaissance que je dois à l'estimable littérateur qui voulut bien diriger mes premières études.*)

Ibid. *Vox.* Les manuscrits portent *nox*.

v. 22. *Grave canit Phryx.* Le mode Phrygien est un des quatre principaux et des plus anciens modes de la musique des Grecs. Le caractère en était fier, ardent, impétueux, véhément, terrible. Aussi était-ce, selon Athénée, sur le ton ou mode Phrygien, que l'on sonnait les trompettes et les autres instrumens militaires. Ce mode inventé, dit-on, par Marsyas Phrygien, occupe le milieu entre le Lydien et le Dorien, et sa finale était à un ton de distance de l'un et de l'autre. (*Lagrange.*)

Ibid. *Preboant ;* expression très-convenable au *cava terga Tauri.*

v. 23. *Capita jaciunt.* Cette frénésie paraît à-peu-près la même que celle des Dervis et des Santons, dont les cérémonies religieuses consistent à tournoyer long-temps et rapidement. *Nil sub sole novum.*

v. 26. Scaliger lit *celebrare ;* restitution adoptée par Corradini, qui prouve par plusieurs exemples que ce verbe se prend dans le sens de *celerare.*

v. 27. *Nostra.* Le même préfère *nova.* J'ai suivi la leçon adoptée par les Alde et par Vossius, qui me paraît d'ailleurs beaucoup plus énergique.

v. 28. *Thiasus.* Chœur de prêtres ou de prêtresses.

Ibid. *Trepidantibus.* Vossius, *strepitantibus.*

v. 34. *Properipedem.* Le même remarque avec justesse, que l'épithète *rapidæ* rend celle de *propero* bien oiseuse. C'est ce qui me détermine à adopter sa correction. Volpi observe d'ailleurs avec raison, que cette leçon est plus conforme à la nature de ce genre de poésie, où Catulle a en effet affecté l'emploi des mots composés, tels que *hederigeræ, sonipedibus, herifugæ, sylvicultrix, nemorivagus*, etc.

v. 40. *Æthera album.* L'aube du jour, le moment où le ciel commence à blanchir.

v. 43. *Pasithea*, une des Graces que Junon, dans Homère, promet pour épouse au Sommeil. Pezay traduit ce mot, assez mal-à-propos, par Vénus. Je pense aussi que l'*eum* se rapporte à *Somnus*, et non pas à Atys.

v. 45. *Revoluit.* Al. *Recoluit.*

v. 49. *Mœsta miseriter.* Corradini : *Mœstus miseritus.* Mais cette leçon ne s'accorde pas avec *adlocuta.* Je conviens que le poëte, en parlant d'Atys, change de genre à son gré, mais jamais dans le même vers.

v. 53. *Nivem et.* Al. *Miser.* Ce mot se trouvant deux vers plus haut, j'ai préféré la leçon ordinaire.

v. 64. *Decus olei.* Tour très-vif et très-hardi, pour dire : « L'honneur des combats où les athlètes se » frottent d'huile ».

v. 65. *Januæ frequentes.* « C'était une gloire, dit » Cornélius Népos, pour un jeune homme d'avoir » beaucoup d'amans, et ces amans faisaient une cour » assidue à l'objet de leur amour ».

Ibid. *Tepida.* Des commentateurs entendent par-là la chaleur des baisers, ou celle des amoureux qui couchaient à la porte. Je crois que c'est une expression qui ne désigne qu'une cour nombreuse. Dans un sens opposé, on appelle *froids* les lieux peu fréquentés.

v. 66. *Corollis.* C'était l'usage des amans de suspendre des couronnes de fleurs à la porte de l'objet aimé.

At lacrymans exclusus amator limina sæpè
Floribus et sertis operit, postesque superbos
Ungit amaracino et foribus miser oscula figit.

(*Lucr.* L. IV.)

Sparsa nec invenies limina manè rosâ.

(*Ovid.* L. III, *Art. Amat.*)

Qu'il me soit permis de citer à ce sujet cette jolie pièce d'un moderne.

AD COROLLAS.

Antè fores madidæ sic sic pendete corollæ :
Mane orto imponet Cælia vos capiti.
At cum per niveam cervicem inflexerit humor,
Dicite ; non rores, sed pluvia hæc lacrymæ.

(*Ex Hieronymi Angeriani libello, cui titulus :* Erotopægnion.)

v. 69. *Mœnas.* Les Ménades étaient, à proprement parler, des Bacchantes furieuses. R. μαίνεσθαι, être en fureur.

v. 70. *Nive amicta.* Corradini lit : *neamica*, ennemi, parce que, dit-il, l'épithète *viridis* exclut l'idée de neige ; mais la même montagne ne peut-elle pas avoir des neiges au sommet, et de la verdure à sa région moyenne ?

v. 71. *Columinibus.* Vossius entend par ce mot : « les arbres de la forêt ».

v. 73. *Jam.* Le second *jam* est ici de deux syllabes.

v. 75. *Geminas.* Des éditions reportent ce vers après le suivant. J'ai cru ne devoir rien changer à l'ordre des vers, qui me paraît naturel.

v. 84. *Religat.* Corradini entend par ce verbe : *attacher*, et non pas *détacher*.

v. 89. *Impetum.* Ce mot se disait des animaux fé-

roces. Ovide fait dire à Vénus qui veut détourner Adonis de la chasse : *Impetus est fulvis.*

v. 90. *Famula.* Ce vers est traduit fort élégamment par Marolle : « Atys fut servante le reste de sa vie ».

v. 91. *Didymi*, pour *Dindymi*, *metri causâ.*

Ibid. *Dea magna.* C'était un des titres de Cybèle.

v. 92. *Procul à meâ.* Pezay traduit : « Catulle est » trop peu digne d'être inspiré par toi ». Je ne crois pas que Catulle ait voulu finir un poëme d'un ton si élevé, et d'une si belle poésie, par une mauvaise plaisanterie. Ce qui est plus juste, c'est ce que dit le même traducteur, qu'il était impossible de mettre plus de chaleur, de verve, de feu, enfin de tout ce qu'Atys n'avait plus, que le poëte en a mis dans l'original.

J'ai la satisfaction d'offrir au lecteur une imitation moderne, et assez soignée, de cette pièce, un des plus précieux restes de l'antiquité. C'est l'Auteur des *Fêtes de la Grèce*, etc. qui me la fournit. Le traducteur se félicite « d'avoir imprimé à ce morceau la » marche dithyrambique qui lui a paru être celle du » sujet même, et d'avoir essayé de peindre l'effet des » divers instrumens, non-seulement par l'harmonie » des sons, mais encore par les changemens du » rhythme ». Je suis loin de l'en blâmer ; mais je regrette de ne pas voir tout le morceau écrit en grands

vers, et je crois ce sujet digne d'exercer la verve et le talent de ceux de nos poëtes actuels qui ont le plus de réputation.

D'Atys impatient la rame vagabonde
Des blanchissantes mers fend la plaine profonde.
Bientôt de la Phrygie il voit le triste bord.
Dans la nuit des forêts son aveugle transport
S'égare.... Il a frappé ! Victime volontaire,
De l'homme qui n'est plus, l'organe roule à terre.
O peine, ô terreur !
L'offrande sanglante
Frappe avec horreur
La terre tremblante ;
Le monstre se relève, et sa fureur bruyante
A fait frémir le fifre et tonner le tambour.
A son roulement sourd
Se mêle, en cris aigus, sa voix retentissante :
« Vous dont le sexe informe aux voluptés est mort,
» Qui, comme Atys, vous abjurant vous-mêmes,
» Respirez mes fureurs extrêmes,
» Compagnes de mon sort,
» Vous avez su braver et l'exil et Neptune ;
» Que le bois s'ébranle à nos cris,
» Et que notre ivresse importune
» Le sommeil de Cypris !
» Volez et bondissez, troupeaux de Dyndimène !
» Salut, auguste souveraine !
» Bois antiques, noircis d'une sainte fureur,
» Où vole échevelée
» La Ménade troublée
» D'une prophétique fureur.
» Mêlons nos voix à cet horrible chœur.

» Entendez-vous, de colline en colline,
» Rouler en longs mugissemens
» L'éclat de leurs clairons, le cri de la buccine,
» Et leurs saints hurlemens »?
Ainsi parla cette bacchante :
Par les plus horribles concerts
Soudain la foule obéissante
Épouvante les airs :
Les thyrses s'unissent,
Les flûtes gémissent,
Et des cors
Les accords
Retentissent;
Les roulemens
Des grondantes timbales
Vont se mêler aux accens
Frémissans
Des sinistres cymbales.

Mais Atys balançant des thyrses effrénés,
Franchit du mont Ida les sommets étonnés;
Furieuse, éperdue, incertaine, tremblante,
Elle presse, interrompt sa course haletante.
Telle, au joug échappée, Io, vague et sans lois,
Dans ses mille détours interroge les bois :
A pas impétueux la cohorte mystique
Parcourt de ces forêts la solitude antique.
Ces thyrses, ces flambeaux qu'agite la terreur,
Du bois épouvanté semble augmenter l'horreur.
Par l'excès des besoins leur marche est ralentie,
Ils tombent, et, charmant leur rage appesantie,
Sur la troupe Morphée épanche le sommeil.
Cependant Apollon au sourire vermeil,

Chasse la sombre nuit, et de clartés fécondes,
Illumine les cieux et la terre et les ondes.

Atys s'éveille alors; l'indulgente Vénus
Semble encore apparaître à ses yeux éperdus;
Il est calme. Abaissant une faible paupière,
Il se cherche, rougit.... accuse la lumière....
Il se lève, et, les yeux égarés sur les flots,
Laisse en sons convulsifs échapper ces sanglots:
« O ma douce patrie! ô terre idolâtrée!
» Lieux sacrés qu'abjura ma jeunesse égarée;
» Je ne vous verrai plus! Ces antres ténébreux,
» Et ces monts dont l'hiver ceint le front orageux;
» Voilà donc ma patrie! Aux monstres solitaires
» Je dispute aujourd'hui ces horribles repaires.
» O champs que j'ai foulés dans mes jeux innocens,
» Ah! je vous cherche en vain de mes regards mourans.
» Adieu, palais, amis! adieu, triste famille!
» Stade, palestre antique, où ma couronne brille;
» Je ne vous verrai plus!... Malheureux! malheureux!
» Moi, jadis couronné d'un laurier belliqueux,
» Moi, paré de ma gloire et de la fleur de l'âge,
» De charmes, de succès, éclatant assemblage!
» Moi! je vais donc traîner des jours pleins de mépris,
» Ménade, et de moi-même exécrable débris!
» Nouveau monstre d'Ida! servante de Cybèle!... ».
Cybèle l'entendit; et, d'un lion fidèle,
Irritant, à ces mots, le docile courroux:
« Que ta rage s'égale à mon transport jaloux.
» Terrible, hérissant ta crinière sanglante,
» Ouvre l'abîme affreux de ta gueule écumante;
» Que ta queue, à longs flots, gronde autour de tes flancs;
» Épouvante les airs de tes rugissemens ».

Elle dit : aussi-tôt, ministre de vengeance,
Le monstre impatient d'un bond léger s'élance :
Rien n'arrête son choc, et des arbres brisés
Il disperse en courant les rameaux fracassés.
Il voit la faible Atys sur l'arêne expirante ;
Il rugit dans sa joie horrible, dévorante !...
Soudain Atys se lève, et d'un pied léger fuit ;
Sur les monts, dans les bois le monstre le poursuit.

De l'inconstance, Atys fut le modèle.
Cybèle, mère auguste, ô déesse éternelle !
Cette victime vous suffit.
Épargnez à tout infidèle
L'état où vous l'avez réduit.

Un poëte italien, nommé Pigna, a imité le mètre et les tours de Catulle, de manière à mériter à son imitation le titre de parodie. Quoiqu'elle soit, comme on peut bien s'y attendre, fort au-dessous du poëme original, cependant elle m'a paru offrir un ton et une couleur antiques, qui la feront peut-être lire avec plaisir. Le sujet est l'origine fabuleuse du Pin, ou la métamorphose de la nymphe Pitys en cet arbre, par Borée, dont elle avait méprisé l'amour.

Per acuta montium saxa, per avia nemora,
Trepidante sola virgo Pitys et pede celeri,
Boream dolo relictum fugit : illius etenim
Gelidus, licet, decôrem hauserat igne repositum.
Et amore percitus fallere percupidus eam,
Varia revoluerat, sed neque fraude, neque minis,
Neque blandulis puellam precibus capere potens,

Animo furente conversus in iram, ità loquitur :
Tibi ne esse sic potest hæc muliercula domina ?
Tibi concitare cui vis sonum et æquora pelagi :
Tibi pervicaci ab altis fluvios trahere jugis ?
Tibi quo cava antra ? quo et acuta cacumina boant ?
Licet hæc superba quòd Pana sequi videat eam,
Tamen arrogantiorem hanc rigidos propè lapides
Rape, percute, ange, vexa, rape, percute, crucia.

Tegeæus igneus, maximus à Jove genitor,
Genitor sit, igneus sit, tremebundus is etiam
Glacie tuâ, ipse contrà genita omnia resecas.
Roseas tamen genas, candidioraque nive, jus
Lacerare membra ? Quis te furor incitat animæ ?
At at illa fugit supplicio sine merito ?
Placidus in hanc eris sævus in omnia Boreas ?
Dum ait hæc amore nec non rabie simul agitur ;
Veluti secuta tigris sua pignora fremitans
Quòd eam relinquerent : ira paternaque pietas
Dubium inferunt, grave anne impetat, anne remaneat ?
Ubi Phœbus inferos quadrupedantibus adiit,
Feriuntque fulgido sidera lumine tenebras,
Et ubi dehinc videt lassula quæ loca petiit
Nimio soluta cursu, tremefactaque nimiùm,
Faciem signumque gemens flentibus irrigat oculis,
Et in aureâ comâ complicitis quoque manibus,
Trahit hæc ab intimo pectore verba miseriter :
Ut ab omnibus procul gentibus aspera jaceo
Propè saxa, ut hæc citum in lustra pedem fera tetuli ;
Ubi et à quibus licet præsidium petere mihi ?
Aliquam ne opem mihi bellua monticola feret ?
Patriam in meam redibo ipsa ubi sim inscia penitùs ?
Ubi dulcis ô mea domus lacrymanda viduaque ?

Ubi dulcis ô mea mater, Dryades ubi sociæ ?
Ubi jam estis ? Obserabit mea lumina digitis
Piane mulier ? Erone mortua condita tumulo ?
At erunt mihi ferarum fera corpora tumulus ?
Sed ut hinc, et hæc monstra simul truculentia fugiam ;
Boream sequar trucem sævo credita domino ?
Ego per agros, ego per splendidulum solita lacum,
Ego vitreæ decus aquai, ego graminibus honor,
Ego flos puellularum placida et tenera satis,
Ego Deliæ comes, ejus choreas agere sciens,
Rigidum sequar Deum per Rhodopes juga nivibus
Redimita ? Caucasum sidera qui sustinet humeris
Rigidum, vel insularum potius stabula colam,
Quibus Æoli instrepunt cœco carcere famuli ?
Misera, ah misera gemo, nec mihi consilii aliquid,
Quid agam ? Quid in his umbris ? ô qui me rapiant et hinc
Moribundam in urnâ condant. Super his magis etiam
Lacrymatur atque mox verbera, verbaque pariter
Geminant. Felices horæ quibus est ratio brevis.

Nam ubi Pan videt querentem hanc, subitò affuit hilari
Facie, micanti cornu, et radiantibus oculis.
Superatur hæc tandem. Antra ingrediuntur in eadem :
Tamen ipsa fingit metuens, neque amans : Amor itàque
Animo ferens in ægro, repetensque memoriâ
Inimicam ei fuisse hanc nimiùm, ferus animo
Volat è Cypro suâ, adversaque littora Lyciæ
Nemorosæ, et indè pergens freta Carpathia sinit,
Metuenda navitis, hinc Gnidos oppidaque Jovis
Celebrata centum, istinc Lydia dextera fugiunt.
Et ab alto transvolans Ægei æquora tumidi
Patriam Thoantis Lemnum ingreditur, saxaque superat.
Vigilem esse eum atque vittatum etiam juvat ; etenim

Meliùs Soporem adiit ad quem is ità ora resoluit.

Placidissime Somne, qui cuncta tenes veluti et ego :
Humilibus et altis idem : ô domitor Deûm et hominum !
Mare navigante nato, et Phrygia ad latera Asiæ,
Pete Pana languidum, qui juga ad Arcadia jacet,
Caput illius preme sic, ut sua numina minimè
Boream à puellâ iniquâ mihi pellere valeant.
Ego reddidi semper Pasitheam tibi facilem.
Etiam ista jam attuli (unguentaque odorifera dedit)
Genitricis eleganti mihi composita manu.
Age nunc, abi citus ; sic te perpetua quies,
Tenebræque sempiternæ atque silentia foveant !
Capit ille jussa magni Veneris pueri, et adest
Subitò super Dei tempora : concutit in ea
Liquidum papaver, et Nympha cadit pariter, ubi
Sibi proximum leti conscium accipere videt ;
Iterata post basia lumina his Sopor operit.
At ab Alpium recessu in freta se intulit Aquilo.
Et enim ex eo quòd arsit, gelidum mare petiit.
Penetravit illud ut flatibus impeteque suo,
Face liber esset : at incendia suxit ità fera,
Ità lambit igneam Nympham, ita spiritum adhibuit ;
Ut aperiat licet guttura, spiret et abeat
Sub aquâ algidâ, nihil enim denique proficere queat :
Amor improbe, qui deorum etiam pectora penetras !
Ferus hic adire censet tumidam Pityn iterùm :
Iterùm precari eam supplice voce miseriter.
Sed Apeliotes illum excitat, atque aperit uti
Pitys antra propter Arcas nemorumque deus erant.
Fremitat Boreas nova ob hæc nuntia talia referens :
Ut agitur, haud opus quòd mihi tympana retonent
Strepitantia, et querula cornua, cornua, querula

Tua, Liber, arma, nam sum pater Ogygius ego;
Ego sum impetu deorum Berecynthia genitrix,
Ego Mænas, ego furor ipse; at quid hæc mora trahitur?
Age, dissipa.... atqui nec mox sequitur, rabidus ità est.
Igitur citiùs Pitym saxa per aspera lacerat.
Superûm hæc pietate fit Pinus, et ingemit hodiè,
Aquilone flante, quantùm horridus ille, memor adhuc.

Deus ô Riphæe, Mæotice, Hyperboree, Scytha,
Gelide, nivose, rapacissime, saxifrage, ferox:
Rabie potens, potens grandine, fulgure, tonitru:
Deus ô vagum domitans aërem, et horrisona freta:
O Aquilo, ô Arctoe, ô ignifer, ô nemorivage:
Procul à meâ pinu sit furor iste tuus: abi.
Tibi sat sic alterum ejus ramum impetere diù.
Procul à meâ sylvâ sit furor iste tuus: abi
Alias in arbores: i, atque aliud nemus agita.

LXIV.

DE NUPTIIS PELEI ET THETIDOS.

J'AI préféré, avec les meilleurs commentateurs, ce titre à celui d'*Argonautica*. Car l'expédition des Argonautes n'est ici qu'une espèce d'introduction. Le véritable sujet est le mariage de Thétis et de Pélée, traité jadis par Agamestor de Pharsale et par Hésiode.

v. 1. *Peliaco*. Pélion, montagne de Thessalie.

Ibid. *Prognatæ.* L'expression d'Horace est encore plus hardie : *Sylvæ filia nobilis.*

v. 2. *Phasidos.* Fleuve de la Colchide, par l'embouchure duquel les Argonautes remontèrent jusqu'à la capitale du royaume d'Æétès, père de Médée.

v. 4. *Pubis.* Des manuscrits portent *puppis.* La première leçon paraît préférable, soit parce qu'elle est justifiée par l'exemple de Virgile, soit parce que *puppis* se trouve deux vers plus bas.

v. 5. *Avertere.* Ce verbe désigne presque toujours un rapt frauduleux. *Avertere hæreditatem.* Cic. — *equos.* Virg.

v. 8. *Diva.* Les citadelles étaient sous la protection spéciale de Pallas.

v. 9. *Ipsa levi.* Le manuscrit de Vossius construit autrement ces deux vers :

> Ipsa sui facie volitantem flamine currum
> Pinea conjungens inflexit texta carinæ.

J'ai suivi la leçon adoptée par presque tous les imprimés. Pezay se moque ici, avec raison, de l'abbé de Marolles, qui a trouvé plaisant de barbouiller les doigts de Minerve de poix ou de goudron.

Ibid. *Currum.* Les poëtes comparent souvent la navigation à la course. De-là les expressions d'*auriga*

pour pilote, *immittere classi habenas, equitare per undas, vehi equo ligneo, frænare ratem*, etc.

v. 10. *Texta.* Les anciens Latins disaient *texere naves*, construire des vaisseaux, et *textrinum*, l'atelier, le chantier où se faisait la construction.

v. 11. *Prima.* Un manuscrit porte *prorâ.* Ach. Statius soupçonne *primam*, qu'adopte Corradini. Cette leçon est plausible ; car ce n'est pas le premier navire qui ait vogué sur la mer en général. Il n'est question ici que du Pont-Euxin, mer redoutable, et dont les Argonautes furent les premiers à s'ouvrir la route. C'est ce qu'exprime *rudem.*

Ibid. *Amphitriten.* Femme de Neptune, prise pour la mer.

Ibid. *Imbuit.* Ce verbe signifie proprement : ébaucher, commencer, initier.

v. 13. *Torta.* Cette heureuse correction est d'Ach. Statius, pour *tota.*

v. 14. *Feri vultus.* Vossius fait rapporter ces deux sens à *monstrum*, et les met au génitif. J'ai préféré le sens le plus généralement suivi.

v. 15. *Admirantes.* Ce vers spondaïque est bien placé, dans un moment où il s'agit de peindre l'étonnement des Néréides.

Ibid. *Nereïdes.* Elles étaient filles de Nérée et de Doris.

v. 16. *Illâque haudque aliâ.* D'autres imprimés ont : *Illâque atque aliâ,* comme si les mortels eussent vu les Néréides deux jours de suite. La leçon proposée par Vossius m'a paru la plus naturelle.

v. 18. *Nutricum tenùs.* Scaliger dit avoir lu dans un ancien manuscrit, *Jam crurum. Nutricum* a été généralement adopté. Les Grecs disent ainsi τροφοὶ et τιτθοὶ dans le sens de *mamelles.*

v. 19. *Thetidis,* fille de Nérée et de Doris, et la plus belle des Néréides.

v. 21. *Pater ipse.* Nérée, et non Jupiter.

Ibid. *Jugandum,* terme propre pour les cérémonies du mariage, parce que les époux passaient sous le joug.

Ibid. *Sensit.* Al. *Sanxit.*

v. 23. *O bona mater !* Suivant Muret, c'est le navire Argo qui avait porté les Argonautes dans son sein. Il m'a semblé plus naturel d'y voir Pallas, protectrice de ces héros. Corradini entend par-là Thétis, et cette interprétation n'est pas à dédaigner. Suivant Doering, c'est la mère des héros dont il est ici question ; selon Volpi, la Thessalie.

v. 25. *Eximiè.* Ce mot peut se prendre en deux sens, mais qui rentrent l'un dans l'autre. Car s'il se rapporte à Pélée, il veut dire que ce prince a été choisi entre tous les autres. Si c'est à *aucte*, il emporte toujours une idée de préférence.

Ibid. *Aucte*, expression très-latine. On trouve dans Cicéron : *Auctum filiolo, beneficio, pecuniâ, prædâ.*

v. 26. *Jupiter.* Ce dieu, fort amoureux de Thétis, voulait l'épouser. Mais Prométhée le prévint que d'elle naîtrait un fils plus grand que son père, et ce fut alors que Jupiter l'obligea d'épouser Pélée.

v. 29. *Tethys.* Cette déesse, qu'il ne faut pas confondre avec la mère d'Achille, était femme de l'Océan et grand'mère de l'autre.

v. 30. *Oceanusque mari.* D'autres lisent *pater.*

v. 35. *Scyros.* Isle dépendante de la Thessalie, éloignée de Naxos de quatorze milles, honorée de la sépulture d'Homère, et célèbre par les amours d'Achille et de Déidamie, fille de Lycomède.

Ibid. *Phthiotica Tempe.* Bocage délicieux dans une vallée de la Thessalie, de cinq milles de long, sur six de large, arrosée par les eaux du Pénée, assez proche de Phthie, patrie d'Achille. L'humeur de Pezay

contre le savant d'Anville me paraît ici fort déplacée. D'Anville parle en géographe, et non pas en poëte ; et si l'embouchure du Pénée s'appelle à présent *Lycostomo* ou *Bouche de Loup*, il a bien fallu le dire. Toujours de l'esprit n'est pas toujours du bon esprit.

v. 36. *Cranonisque.* P. Victorius est le premier qui ait soupçonné cette leçon, à laquelle Scaliger préfère celle de *Grajugenas*, qui ne me paraît pas heureuse.

Ibid. *Larissæa.* Larisse, ou Iolchos, ville de Thessalie.

v. 37. *Pharsaliam.* Pontanus propose *Pharsalum*, à cause de la quantité. J'ai laissé *Pharsaliam*, fondé sur l'autorité de Calpurnius, dans ses Bucoliques. Pharsale, ville de Thessalie, est assez connue par la bataille entre César et Pompée, laquelle décida de l'empire du monde.

v. 38. *Rura colit nemo*, etc. Les cinq vers qui suivent sont très-élégans. Mais je souscrirais assez au jugement de Pezay, qui trouve un contraste un peu choquant entre la fête du bonheur et toutes ces images attristantes.

v. 43. *Recessit ;* expression élégante, pour rendre les enfoncemens, la profondeur d'un vaste palais.

v. 47. *Polvinar geniale.* Lit nuptial.

v. 49. *Conchyli purpura.* La pourpre des anciens provenait d'un petit coquillage. On a prétendu que le murex ou buccin du Poitou avait les mêmes propriétés. *Voyez* dans le Journal étranger de 1754, une Dissertation très-intéressante sur la pourpre des Anciens, traduite de M. Templemann. (*Pezay.*)

Ibid. *Roseo fuco.* Couleur de rose de Damas.

v. 50. *Priscis*, pour *priscorum.*

v. 52. *Diæ.* Les commentateurs ne s'accordent pas sur le sens de ce mot. Les uns veulent que ce soit un îlot dépendant de la Crète, nommé aujourd'hui *Standia ;* d'autres l'entendent par l'île de Naxos. C'est ici que commence ce bel épisode, plus long que le sujet principal ; mais si rempli de beautés poétiques du premier ordre, qu'on oublie aisément cette disproportion.

v. 55. *Necdum etiam*, etc. Ce vers est fort maltraité dans les manuscrits, qui portent :

Necdum etiam sese quæ sui tui se credit,

dont Scaliger fait,

Necdum etiam seseque sui tum credidit esse,

ou *vix et sibi credit*, et Ach. Statius :

Necdum etiam sese quæ sit tum credidit esse.

Vossius propose :

Necdum etiam sese quæ visit visere credit.

Corradini lit : *Quæ visit sibi credit.*

v. 61. *Saxea ut effigies.* Cette comparaison est d'une précision et d'une vivacité admirable. Il est impossible de mettre plus d'images, et des images plus vraies, en moins de mots.

v. 63. *Mitram.* Ornement de tête à l'usage des femmes, qui se prend tantôt pour un diadême, tantôt pour une guirlande, tantôt pour une espèce de turban, tel que celui que portent aujourd'hui les Françaises.

v. 65. *Luctantes :* d'autres lisent *lactantes.* La première leçon me paraît avoir le mérite d'offrir une image vraie, quoique Corradini prétende que le sein d'une jeune fille n'est pas indocile. J'aurais cru le contraire. D'ailleurs, Ariane n'est-elle pas dans un état d'angoisse qui justifie ce mouvement d'un sein oppressé ? et Corradini oublie-t-il ce qui s'est passé entre Ariane et Thésée ? J'ai honte de tant insister.

Le traducteur italien a suivi la même leçon, qu'il exprime par deux jolis vers :

Nè pur la fascia cinge i molli avorî,
Che quasi n'escon, tumidetti, fuori.

Ibid. Le *Strophium* était une bande qui soutenait la gorge, et l'empêchait de prendre trop de volume.

C'est ce qu'exprime ce joli distique de Martial:

Fascia, crescentes dominæ compesce papillas,
Ut sit quod capiat nostra tegatque manus.

C'est-à-dire:

Nature vient d'orner, par un double bouton,
Le sein naissant de ma jeune maîtresse.
Écharpe, contiens-en la forme enchanteresse;
Qu'à ces globes jolis, lorsque ma main les presse,
Ma main serve à-la-fois de voile et de prison.

v. 67. *Adludebant.* Scaliger lit *allidebant.*

v. 69. *Toto ex te pectore.* Cette leçon des manuscrits paraît la véritable.

v. 71. *Externavit*, a mise hors de soi, et non pas *extenuavit.*

v. 72. *Erycina.* Nom de Vénus, du mont Eryx où Vénus était adorée. Elle avait un temple de ce nom à Rome, près de la porte Collatine.

v. 74. *Pirœi.* Le Pirée, port d'Athènes.

v. 75. *Gortynia.* Gortyne, ville de Crète, dont les murailles furent rebâties par Ptolémée Philopator.

v. 77. *Androgeonææ.* Androgée, fils de Minos,

fut tué par de jeunes Athéniens, jaloux de ses succès dans les jeux.

v. 79. *Cecropia ;* nom d'Athènes, de Cécrops, qui la fonda.

v. 80. *Angusta.* Al. *Augusta.* La première épithète paraît plus convenable aux commencemens d'Athènes.

v. 82. *Projicere corpus.* Virgile, qui ne rougissait pas d'aller chercher de l'or dans le fumier d'Ennius, a dû, à bien plus forte raison, étudier les poëtes qui s'étaient fait un nom avant lui, et, entr'autres, Catulle et Lucrèce. Il a dit dans le même sens : *Projecére animas.*

Ibid. *Optavit.* Faire option. Cette expression se retrouve dans Térence.

v. 83. *Ne-funera.* Ce vers est fort difficile. Les commentateurs ne m'ont paru offrir rien de bien satisfaisant sur ce passage. Les uns l'entendent dans le sens d'*innuptæ nuptiæ*, « trépas qui ne sont point accom» pagnés de funérailles ». D'autres, qui lisent *nec funere*, prétendent que cela veut dire des funérailles où ceux qu'on pleure ne sont pas morts. Corradini ne fait qu'un mot des deux, et lit *nefunera*, comme on dit *nesapus*, pour, *qui non sapit*, et l'explique par ce passage de Manilius : *Rapitur sine funere funus.*

Peut-être n'est-ce qu'une de ces répétitions qui servent à donner au style plus de mouvement.

v. 84. *Nave levi.* En mémoire de ce dévouement, les Athéniens envoyèrent depuis tous les ans un vaisseau à Délos.

v. 85. *Magnanimum ;* c'est-à-dire, *exultantem animis.* Doering remarque, avec raison, que cette épithète doit être prise en mauvaise part.

v. 89. *Eurotæ.* Fleuve de Laconie, célèbre chez les poëtes.

v. 95. *Sancte puer,* etc.

Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris.

VOLT.

v. 96. *Golgos.* Ville de Chypre, sous la protection de Vénus.

v. 98. *Hospite suspirantem.* Un commentateur a prétendu que Catulle avait, à dessein, multiplié dans ce vers les consonnes sifflantes, pour mieux peindre les soupirs d'Ariane. Il est permis d'en douter.

v. 102. *Oppeteret.* Des savans ont lu *appeteret,* parce qu'*oppeteret* se construit mal avec *præmia laudis.* Mais cette construction n'est pas extraordinaire dans les auteurs latins.

v. 103. *Non ingrata, tamen frustrà.* Ce vers

semble, au premier coup-d'œil, offrir une contradiction. Les commentateurs la sauvent, en disant que Jupiter exauce une partie des vœux d'Ariane, et témoigne par-là que ses offrandes lui sont agréables. Mais le Destin s'oppose à l'entier accomplissement de ces vœux.

v. 104. *Suspendit.* Al. *Succendit.* Al. *Suscepit.* Je me suis bien gardé de changer la leçon reçue, qui me paraît charmante.

v. 105. *Nam velut*, etc. Virgile a imité cette comparaison, et n'a pas surpassé Catulle ; on en jugera.

> Ac veluti summis antiquam in montibus ornum
> Cum ferro accisam, crebrisque bipennibus instant
> Eruere Agricolæ certatim, illa usque minatur,
> Et tremefacta comam concusso vertice nutat,
> Vulneribus donec paulatim evicta, supremùm
> Congemuit, traxitque jugis avulsa ruinam.

Comme c'est dans ces passages sur-tout que se montre le talent poétique d'un traducteur, j'ai cru devoir mettre sous les yeux du lecteur l'imitation du traducteur italien déjà cité.

> . . . . Siccome in cima al Tauro monte,
> Il pin . . . . . .
> O la quercia, che i suoi gravi, e nodosi
> Rami con gran rumor aggira, e scuote,
> Turbine con suoi forti, e impetuosi
> Furor avvolge intorno, e la percuote

Sì, che convien qu'al fin a terra posi,
Dalle radici svegià tanto immote
Cavata appien, ed a se intorno e lunge
Frange, apre ovunque col suo peso giunge.

v. 106. *Conigeram.* Vossius préfère : *Congestam*, endurcie par les vents, et trouve qu'ici le spondée est plus convenable que le dactyle.

Ibid. *Corpore.* Al. *Cortice.* Le premier me paraît plus poétique.

v. 108. *Radicibus.* On pourrait lire avec Vossius : *Radicitùs.*

Ibid. *Exturbata*, leçon des manuscrits, préférable à *extirpata*, quasi *turbine ejecta.*

v. 109. *Obvia.* Les meilleurs commentateurs, excepté Volpi, rejettent la leçon : *Latèque et cominùs obvia frangit*, comme peu digne de Catulle. J'ai suivi celle de Vossius, comme se rapprochant davantage des manuscrits.

v. 110. *Sævum. Sævus* s'emploie seul par les auteurs latins, comme *ferus*, pour désigner un animal féroce.

v. 112. *Victor.* Alde lit *Sospes.*

v. 113. *Errabunda.* Cet adjectif désigne plus fortement les détours et les erreurs que le simple, *errans.*

v. 114. *Labyrintheis.* Les commentateurs observent fort judicieusement que le poëte affecte ici de multiplier les mots polysyllabiques, à l'effet de mieux peindre les sinuosités inextricables du labyrinthe. Chabanon n'a pas mal rendu cette peinture :

Le labyrinthe fuit, revient et s'embarrasse
Dans le Méandre obscur des circuits qu'il enlace.
Mais, pour en démêler l'insidieuse erreur,
Ariane d'un fil implore la faveur;
Et ce guide, à travers les dangers qu'elle élude,
Dirige de ses pas l'aveugle incertitude.

v. 118. *Consanguineæ.* Phèdre, sœur d'Ariane. Des manuscrits portent *consanguineum.*

v. 119. *Quæ misera in gnatâ*, etc. J'ai préféré cette leçon de Corradini à celle-ci :

Quæ misera ignaro fleret deperdita lecto;

à ces vers de Scaliger :

Quæ misera, ah! gnatæ fleret deperdita luctu.

Quæ misera ingratâ vixit deperdita telâ.

et à cet autre de Vossius, suivi par Volpi :

Quæ misera gnati misero deperdita letho.

v. 120. *Præoptârit*, leçon du manuscrit de Scaliger. D'autres ont *portaret*, avec Corradini et Doering. Volpi a choisi, *præferret.* Je crois la première plus latine.

v. 122. *Tristi.* A cause du réveil douloureux qui doit le suivre. Ovide fait ainsi dire à Ariane :

Crudeles Somni! quid me tenuistis inertem?

Cruel Sommeil! pourquoi captivais-tu mes sens?

Des imprimés portent *dulci*, qui n'est point dans les manuscrits.

Ibid. *Devinctam.* Al. *Devictam.* Le premier est conforme aux manuscrits.

v. 125. *Clarisonas.* Scaliger : *Clarificas.*

v. 132. *Patriis oris.* Vossius, *aris.*

Ibid. *Avectam.* Al. *Abductam.* Le premier est préférable, parce que c'est le terme propre pour un voyage sur mer.

v. 135. *Devota;* c'est-à-dire, *diris obnoxia*, qui appellent la vengeance des dieux.

v. 137. *Præsto.* Al. *Prædo.*

v. 138. *Miserescere.* Al. *Mitescere*, sub. *causâ.*

v. 139. *Nobis.* Les manuscrits ont *vobis;* des imprimés, *blandâ.* Ach. Statius propose *non hæc*, répété.

v. 140. *Miserœ.* Ach. Statius préfère *miseram.*

v. 143. Ce passage a été imité par l'Arioste, dont on verra ici les vers avec plaisir.

Donne, alcuna di voi mai più non sia,
Che a parole d' amante abbia a dar fede;
L' amante per aver qual che desia,
Senza curar, che dio tutto ode, e vede,
Avvilupa promesse, e giuramenti,
Che tutti spargon poi per l' aria i venti.

Les hommes, de leur côté, ne font pas moins de plaintes contre la légéreté des femmes, et il me serait aisé de multiplier les citations, si je ne croyais plus sage de conclure, avec Properce, que les deux sexes ne s'en doivent guère en fait d'inconstance et de perfidie. *Nemo est in amore fidelis.* Les amateurs des Muses latines pourront comparer avec ce passage l'élégie dix-neuvième du cinquième Livre d'un poëte moderne nommé Lotichius, où une jeune fille se plaint du perfide qui l'abandonne.

v. 145. *Apisci*, pour *adipisci.*

v. 150. *Crevi*, pour *decrevi.*

v. 151. *Deessem.* Al. *Deesse.* Le premier me paraît plus latin.

v. 153. *Injectâ.* Al. *Intactâ.* Le premier semble préférable, en ce qu'il fait allusion à l'usage pieux des anciens de jeter de la poussière sur les corps de ceux

dont on rendait la dépouille à la terre, et même sur les cadavres trouvés sans sépulture.

v. 154. *Quœnam te genuit*, etc. Ovide fait dire aussi à Ariane :

Nec pater est Ægeus; nec tu Pittheidos Æthræ
Filius : auctores saxa fretumque tui.

Non, d'Egée et d'Æthra tu n'as point reçu l'être :
Un sang si glorieux n'eût pu produire un traître,
Et la mer en courroux a pu seule enfanter
Un monstre tel que toi. . . . . .

GAZON-DOUXIGNÉ.

v. 156. *Rapax*. J'ai préféré cette leçon à *vorax*; et parce que c'est celle des manuscrits, et parce qu'elle exprime mieux l'effet physique des eaux d'un gouffre qui attirent en tournoyant.

v. 159. *Prisci*. Qui a la sévérité des mœurs anciennes.

Ibid. *Parentis*. Corradini entend par-là Minos. Le mot de *præcepta* m'a déterminé pour le sens que j'ai suivi.

v. 165. *Externata*. Al. *Extenuata*. Je préfère le premier, parce qu'il est bien dans le sens de ce mouvement : *Sed quid ego*..... Il faut, en effet, être hors de soi, pour adresser la parole aux vents insensibles, etc.

v. 171. *Utinam.* Virgile a imité ce passage :

Felix! heu! nimiùm felix, si littora tantùm
Nunquàm Dardaniæ tetigissent nostra carinæ!

v. 176. *Consilium.* Scaliger et Volpi lisent *consilia ;* ce qui les oblige de changer la leçon des manuscrits *quisisset*, en *requiesset.*

v. 178. *Idomenios.* Les manuscrits ont *Idmoneos*, dont Scaliger fait : *Isthmon, eos.* Al. *Isthmoneos.* Al. *Ideos.* Ach. Statius, *immanes.* Corradini, *Idomeneos*, gén. grec d'*Idomeneus.*

v. 179. *Discernens Ponti.* Al. *Discurrens penitùs.*

v. 183. *Lentos.* Al. *Ventos.* Tout ce passage, depuis le vers 177, a été imité par Ovide dans son Héroïde d'Ariane, soit qu'il ait connu l'ouvrage de Catulle, ce qui est très-probable, soit que les passions n'aient qu'un langage, et que la nature fasse les mêmes réponses aux grands écrivains qui savent l'interroger. Il est intéressant de comparer ici Ovide à Catulle.

Quid faciam? quò sola ferar? vacat insula cultu.
Non hominum video, non ego facta boum.
Omne latus terræ cingit mare. Navita nusquàm:
Nulla per ambiguas puppis itura vias.
Finge dari comitesque mihi, ventosque, ratemque;
Quid sequar? accessus terra paterna negat.

Ut rate felici pacata per æquora labar ;
Temperet ut ventos Æolus ; exsul ero.
Non ego te, Crete, centum digesta per urbes,
Adspiciam, puero cognita terra Jovi.
Nam pater, et tellus justo regnata parenti,
Prodita sunt facto, nomina cara, meo.

Que deviendrai-je ici ? Sur ces stériles bords,
La nature jamais n'étala ses trésors :
Aucun champ cultivé dans cette île sauvage,
Des soins du laboureur n'offre à mes yeux l'ouvrage,
Et je n'y vois par-tout que d'horribles rochers ;
Je n'ai pour en sortir ni vaisseau, ni nochers :
Et quand même j'aurais cette triste ressource,
En quels climats, ô ciel ! bornerais-je ma course ?
Où fuir ? où me cacher ? quel serait mon espoir ?
Minos dans ses Etats voudra-t-il me revoir ?
Hélas ! à mes desirs la mer en vain docile,
Au bout de l'univers m'ouvrirait un asyle.
Exilée en tous lieux, un long bannissement
Serait toujours le prix de mon aveuglement.
Non, je ne verrai plus cette contrée heureuse
Par cent belles cités renommée et fameuse,
Ce florissant Empire où régnaient nos aïeux,
Et qui fut le berceau du monarque des dieux !
La Crète, où j'ai trahi mon devoir et mon père,
Est pour moi désormais une terre étrangère.

v. 191. *Comprecer.* J'implorerai tous les dieux ensemble.

v. 196. *Ex imis.* Cette correction, proposée par Volpi, m'a paru naturelle.

v. 198. *Veræ.* Al. *Verè.*

v. 201. *Tali mente;* c'est-à-dire, *immemori.* Que le même oubli porte le deuil dans sa famille.

Ce monologue est un des plus beaux qui nous restent de l'antiquité. La passion, la douleur, le sentiment y respirent d'un bout à l'autre. « C'est-là que » Th. Corneille a puisé les plus grandes beautés d'une » des deux tragédies, qui l'ont placé un instant à côté » de son frère », dit Pezay. Sans doute son feu s'est échauffé à celui de Catulle. Mais, quelque touchant que soit le rôle d'Ariane, le ton m'en a paru bien inférieur à la force, à la vérité de sentiment qui anime tout ce morceau, contre lequel Virgile seul a lutté avec succès.

v. 204. *Invicto.* Al. *Invito.* Malgré lui, parce qu'il répugnait à punir Thésée, neveu de Neptune son frère.

v. 206. *Concussit.* Vossius lit, *concussus.*

v. 207. *Mentem.* Al. *Mentis.* Le premier est un tour grec, familier aux poëtes latins.

v. 211. *Erechtheum.* Cette heureuse restitution est due à Vossius. Les manuscrits ont *erectum*, ou *ereptum.*

v. 217. *Reddite.* Thésée avait été élevé par Pitthée

son aïeul, et s'était déjà fait connaître par ses exploits, lorsqu'il reconnut son père.

v. 225. *Vago malo.* L'épithète de *vagus* convient plus à *navis* qu'à *malus;* c'est une transposition familière aux poëtes.

v. 227. *Dicet*, pour *indicet.* La première est brève.

Ibid. *Ferrugine Iberâ;* espèce de pourpre obscure, qui venait d'une province du Pont, nommée Ibère, et que l'on portait en signe de deuil. Doering fait rapporter *Ibera* à *carbasus*, parce que l'Espagne produisait beaucoup de lin, et fournissait au commerce les meilleurs voiles et cordages.

v. 228. *Itoni.* Ville ou montagne de Thessalie, où Minerve était particulièrement honorée.

v. 229. *Fretis.* Al. *Freti.* Vossius lit *Erechthei.* La première leçon me paraît offrir un sens raisonnable, « qui a promis à ceux qui comptent sur sa protection ».

v. 230. *Colles.* Ces collines, au rapport de Pline, s'appelaient Brilessus, Egialée, Icarius, Hymette, Lycabettus, Pentélique.

v. 235. *Lucida.* J'ai rétabli ce vers, fondé sur l'autorité de Nonius Marcellus, qui avait pu consulter de bons manuscrits. Doering le croit pourtant une interpolation.

Ibid. *Carchesia.* Les extrémités du mât, garnies d'un métal quelconque, et dont les trous reçoivent les cordages.

v. 244. *Inflati.* Peut-être pourrait-on lire *infecti*, comme le propose Volpi : « Les voiles de couleur fu- » nèbre ».

v. 245. *Vertice.* La tradition portait que c'était du promontoire Sunium, qu'Egée s'était précipité dans la mer, comme nous l'apprennent ces vers de Stace :

> Linquitur Eois longè speculabile proris
> Sunion, undè vagi casurum in nomina Ponti
> Cressia decepit falso ratis Ægea velo.

v. 248. *Morte.* Al. *Marte.* La première leçon, adoptée par Vossius, me paraît préférable.

v. 252. *At parte ex aliâ.* Al. *Pater*, sub. *parte.*

Ce tableau est encore d'un grand maître. Il respire l'ivresse et la joie tumultueuse. Je n'ai rien vu qui le retraçât mieux que l'entrée du ballet de *Bacchus* à l'Opéra. Il est inutile de faire observer quel riant contraste ce morceau fait avec le précédent.

Ovide a traité quatre fois ce sujet ; et son imagination féconde a su chaque fois y répandre des couleurs brillantes et variées. La première est l'Héroïde *d'Ariane à Thésée.* Il y règne du sentiment et de la passion, mais le bel esprit en dépare quelquefois les beautés

touchantes. Dans le huitième livre des *Métamorphoses*, le poëte ne rappelle l'aventure d'Ariane, que pour amener la métamorphose de sa couronne en astre. Le troisième livre des *Fastes* présente encore le même tableau, mais avec un accessoire qui lui donne un tout autre caractère. Ariane y déplore la double infidélité de Thésée et de Bacchus ; mais Bacchus revient essuyer ses pleurs, et place sa couronne au rang des constellations. C'est dans le premier livre de l'*Art d'aimer*, qu'il semble s'être plus rapproché de son devancier, au moins par l'opposition de la pompe des Bacchanales avec l'abandon d'Ariane. C'est aussi ce dernier morceau, comme moins connu et plus analogue à celui qu'on vient de lire, que je crois devoir mettre sous les yeux du lecteur.

Gnosis in ignotis amens errabat arenis,
Quà brevis æquoreis Dia feritur aquis.
Utque erat à somno tunicâ velata recinctâ,
Nuda pedem, croceas irreligata comas,
Thesea crudelem surdas clamabat ad undas,
Indigno teneras imbre rigante genas.
Clamabat, flebatque simul ; sed utrumque decebat:
Nec facta est lacrymis turpior illa suis.
Jamque iterùm tundens mollissima pectora palmis,
Perfidus ille abiit: quid mihi fiet? ait,
Quid mihi fiet? ait. Sonuerunt cymbala toto
Littore, et attonitâ tympana pulsa manu.
Excidit illa metu, rupitque novissima verba:
Nullus in exanimi corpore sanguis erat.

Ecce Mimallonides sparsis in terga capillis:
Ecce leves Satyri, prævia turba Dei;
Ebrius ecce senex pando Silenus asello
Vix sedet, et pressas continet arte jubas.
Dum sequitur Bacchas, Bacchæ fugiuntque petuntque;
Quadrupedem ferulâ dum malus urget eques,
In caput aurito cecidit delapsus asello.
Clamârunt Satyri, surge, age, surge, pater.
Jam Deus è curru, quem summum texerat uvis,
Tigribus adjunctis aurea lora dabat.
Et color, et Theseus, et vox abiêre puellæ:
Terque fugam petiit: terque retenta metu.
Horruit, ut steriles, agitat quas ventus, aristæ,
Ut levis in madidâ canna palude tremit.
Cui Deus, En adsum tibi cura fidelior, inquit:
Pone metum; Bacchi, Gnosias, uxor eris.
Munus habe cœlum: cœlo spectabile sidus
Sæpè reges dubiam Cressa Corona ratem.
Dixit; et è curru, ne tigres illa timeret,
Desilit (imposito cessit arena pedi):
Implicitamque sinu (neque enim pugnare valebat)
Abstulit: ut facile est omnia posse Deo.
Pars, Hymenæe, canunt: pars clamant, Evie evoe!
Sic coeunt lacro nupta Deusque toro.

J'emprunte la traduction qui existe, toute faible qu'elle est.

Sur une île déserte, Ariane abusée
Errait, et se plaignait du volage Thésée:
Dans le désordre affreux de ses sens étonnés,
Ses cheveux voltigeaient aux vents abandonnés.
Son désespoir franchit des lieux inaccessibles,
Et demande Thésée aux ondes insensibles.

Elle reproche au ciel un sort si rigoureux :
Echo seule répond à ses cris douloureux.
Ses yeux fondent en pleurs ; les sanglots et les larmes
A cet aimable objet prêtent de nouveaux charmes,
Et se frappant le sein : Que vais-je devenir ?
Perfide ! tes sermens n'ont pu te retenir !
Reviens, charmant Thésée, infidèle adorable,
Et d'un si noir forfait ne te rends point coupable.
Sur le rivage au loin, tout-à-coup on entend
De tambours, de hautbois, un concert éclatant :
De sa douleur d'abord la frayeur prend la place ;
La force l'abandonne, et tout son sang se glace.
Les yeux étincelans et les cheveux épars,
Les Bacchantes déjà fondent de toutes parts :
Les Satyres légers les suivent hors d'haleine,
Et forment une danse auprès du vieux Silène.
Sur un superbe char, par des tigres traîné,
Bacchus paraît enfin, de pampres couronné :
Ariane pâlit et veut prendre la fuite.
Où suis-je ? Dieux cruels ! où m'avez-vous réduite ?
Cria-t-elle. Arrêtez : où voulez-vous courir ?
Répond le dieu charmé ; je viens vous secourir.
Ariane, arrêtez ! Vous n'avez rien à craindre :
Heureuse en vos malheurs, cessez de vous en plaindre ;
Bacchus est votre époux : montez au rang des dieux :
Soyez un nouvel astre, et brillez dans les cieux.
Il dit : et de son char descendant avec grace,
Pour la mieux rassurer, tendrement il l'embrasse.
Ce vainqueur ne suit plus que ses desirs pressans :
Elle résiste en vain ; les dieux sont tout-puissans.
Les Faunes, à grands cris, en marquent la journée :
Les Nymphes, par leurs chants, appellent l'hyménée ;

C'est ainsi qu'Ariane et le dieu des buveurs,
D'un amour plus heureux goûtèrent les faveurs.

On aimera peut-être à rapprocher de ces tableaux cette simple esquisse d'un grand maître. C'est Tacite qui peint Messaline célébrant un simulacre de Bacchanales.

« At Messalina, non aliàs solutior luxu, adulto » Autumno, simulachrum vindemiæ per domum » celebrabat. Urgere præla, fluere lacus, et fœminæ » pellibus accinctæ assultabant, ut juxtàque sacrifi- » cantes vel insanientes Bacchæ. Ipsa crine fluxo, » thyrsum quatiens; Silius hederâ vinctus, gerere co- » thurnos, jacere caput, strepente circùm procaci » choro ».

Il n'y a peut-être rien de plus poétique en ce genre chez les anciens et les modernes, que la belle cantate de Rousseau, intitulée *Bacchus*. Il me semble qu'elle trouve ici naturellement sa place.

C'est toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire;
Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts:
Qu'un autre apprenne à l'univers
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire;
Qu'il ressuscite dans ses vers
Des enfans de Pélops la glorieuse mémoire:
Puissant dieu des raisins, digne objet de nos vœux,
C'est à toi seul que je me livre;

De pampres, de festons couronnant mes cheveux,
En tous lieux je prétends te suivre ;
C'est pour toi seul que je veux vivre
Parmi les festins et les jeux.

Des dons les plus rares
Tu combles les cieux :
C'est toi qui prépares
Le nectar des dieux.

La céleste troupe
Dans ce jus vanté
Boit à pleine coupe
L'immortalité.

Tu prêtes des armes
Au dieu des combats ;
Vénus, sans tes charmes,
Perdrait ses appas.

Du fier Polyphême
Tu domptes les sens ;
Et Phébus lui-même
Te doit ses accens.

Mais quels transports involontaires
Saisissent tout-à-coup mon esprit agité ?
Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires
Suis-je en ce moment transporté ?

Bacchus à mes regards dévoile ses mystères :
Un mouvement confus de joie et de terreur
M'échauffe d'une sainte audace ;
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace.

Descendez, mère d'Amour,
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour :
Descendez, mère d'Amour,
Mars trop long-temps vous arrête.

Déjà le jeune Sylvain,
Ivre d'amour et de vin,
Poursuit Doris dans la plaine :
Et les Nymphes des forêts
D'un jus pétillant et frais
Arrosent le vieux Silène.

Descendez, mère d'Amour, etc.

Profanes, fuyez de ces lieux;
Je cède à la fureur que ce grand jour m'inspire.
Fidèles sectateurs du plus charmant des dieux,
Ordonnez le festin, apportez-moi ma lyre;
Mais parmi les transports d'un aimable délire,
Éloignons loin d'ici ces bruits séditieux
Qu'une aveugle vapeur attire :
Laissons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre et le carnage;
Les dents du Centaure sauvage
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas :
Les Satyres, Bacchus et Faune
Détestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires,
Qui, par de tragiques forfaits,

Ensanglantent les doux mystères
D'un dieu qui préside la paix.

Bannissons l'affreuse Bellone, etc.

Veut-on que je fasse la guerre ?
Suivez-moi, mes amis, accourez, combattez ;
Emplissons cette coupe, entourons-nous de lierre.
Bacchantes, prêtez-moi vos thyrses redoutés.
Que d'athlètes soumis ! que de rivaux par terre !
O fils de Jupiter, nous ressentons enfin
Ton assistance souveraine :
Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène,
Qui nagent dans des flots de vin.

Triomphe, victoire !
Honneur à Bacchus,
Publions sa gloire.
Triomphe, victoire !
Buvons aux vaincus.

Bruyante trompette,
Secondez nos voix ;
Sonnez leur défaite :
Bruyante trompette,
Chantez nos exploits.

Triomphe, victoire ! etc.

Un jeune auteur, le C. *Le Mercier*, qui, dans un poëme plus recommandable encore par le talent que blâmable par la licence, a traité les métamorphoses les plus graveleuses de l'antiquité, a fait un usage très-heureux des anciens dans un tableau de

Bacchanales. Je crois que mes lecteurs ne me sauront pas mauvais gré de le rapprocher des précédens.

Venu des bords du Gange, où son char conquérant
Porta ses loix, son culte et sa gloire en courant,
Bacchus veut dans Athène enseigner ses mystères.
Il fuit du Cithéron les rochers solitaires,
Qui, troublés par les cris des filles d'Agénor,
Des hurlemens sacrés retentissent encor.

Palès, Faune et Priape, Egipans et Bacchantes,
Nymphes des eaux, des bois, Satyres, Corybantes,
Les flambeaux, ou le thyrse, ou la coupe à la main,
De leur foule bruyante inondent le chemin.

Les uns mêlent leurs cris aux chansons phrygiennes,
Et la flûte sonore aux danses lydiennes;
D'autres frappent les airs et les monts reculés
Du son des chalumeaux *à* leur haleine enflés.
Là, du Céphise au loin s'ébranle le rivage,
Aux longs accens aigus que pousse un cor sauvage,
Et des cercles d'airain sous les coups résonnans,
Le bruit se fait entendre à mille échos tonnans.

Là folâtre une Nymphe; elle court et lutine
De cent Amours rians une troupe enfantine:
Ils trempent tour-à-tour leurs flèches dans le vin.

Ici de pampres verds se couronne un Sylvain.
Plus loin, en se roulant, la Ménade enivrée
Montre de doux appas sous une peau tigrée
Qui *revêt* son épaule, et flotte au gré des vents,
Cachant ses ongles d'or en de longs plis mouvans.

L'onagre appesanti porte le vieux Silène ;
A pas lourds et tardifs il descend dans la plaine.
Les Nymphes, enlaçant leurs thyrses en berceau,
Ombragent de son corps l'immobile fardeau.

De ses yeux incertains la flamme est presqu'éteinte ;
Et les bourgeons vermeils dont sa *figure* est peinte,
En allument les traits doucement égayés
Par les vapeurs du vin où ses sens sont noyés.

Sur un char attelé de panthères agiles,
De lynx obéissans et de tigres dociles,
Monstres que de Bacchus les charmes ont soumis,
Le dieu guide l'Amour, le Plaisir et les Ris.
Le lierre, sur son front, en guirlandes sacrées,
Joint sa feuille ondoyante à des grappes dorées ;
Il boit le doux nectar, et, dans un calme heureux,
Contemple en souriant son cortège nombreux.
. . . . . .
Mais déjà le vin coule et réveille les Ris.
La folie est leur guide ; elle entraîne à grands cris,
En cercles voltigeans les danses turbulentes ;
Et, la torche à la main, mille *folles* Bacchantes,
L'œil ardent, le sein nu, tout en proie à leurs feux,
Égarent sur les monts leurs transports et leurs jeux.

(*Bacchus*, p. 19.)

v. 252. *Florens*, brillant de la fleur de la jeunesse.

Ibid. *Iacchus*, un des noms de Bacchus, d'ἰαχχεῖν, crier.

v. 253. *Nysigenis*. Nyse, ville des Indes. Il y en avait une de ce nom dans l'Arabie.

v. 256. *Evoe.* Cri des Bacchantes, que des commentateurs expliquent par εὐ, υἱέ, « courage, mon » fils », cri d'encouragement de Jupiter à Bacchus, dans la guerre des géans.

v. 258. *Raptabant.* Al. *Jactabant.*

v. 260. *Cistis.* Corbeilles où les mystères de Bacchus étaient cachés sous des feuillages. On a prétendu que ces mystères n'étaient autre chose que les parties sexuelles, symboles de la reproduction. Ces corbeilles portées par de jeunes vierges, nommées Canéphores, contenaient encore le sésamé, le sel, la férule, le lierre, des pavots, des cœurs, un serpent, de la laine, des gâteaux en forme d'ombilics, le Phallus droit, pyramidant sur ces offrandes, et, suivant d'autres, des fruits, des pommes de pin, un miroir, un van, et toujours le Phallus.

v. 262. *Proceris.* Cette épithète peint l'attitude des joueuses d'instrumens, telles qu'on les voit encore dans quelques reliefs de marbres antiques.

v. 263. *Tereti ære.* Vossius et Volpi entendent par cette périphrase l'instrument appelé *crotala*, espèce de bâtons d'airain, creux, arrondis, et remplis de grains, qui rendaient un son, quand on les agitait.

v. 264. *Multi.* Vossius lit :

Multi raucisonos efflebant cornua bombos.

« rendaient des sons lamentables ». Cette leçon, quoique conservée par Volpi, qui n'en est cependant pas très-content, m'a paru devoir céder à la leçon ordinaire.

Ibid. *Cornua.* « Le cornet, dit le traducteur de » Lucrèce, était un instrument à vent, dont les an- » ciens se servaient à la guerre. Les cornets et les clai- » rons sonnaient la charge et la retraite. Les trom- » pettes et cornets animaient les troupes pendant les » combats ». (Voyez *l'Encyclopédie, art.* CORNET.)

v. 265. *Tibia.* Il y avait trois sortes de flûtes; l'ionienne, la lydienne et la phrygienne, qui se désigne aussi par l'épithète de *barbara.*

On trouvera peut-être assez d'harmonie imitative dans cette octave de la traduction italienne déjà citée.

Alcuni poi con man lunghe, e pesanti,
Forte i timpani acuti percuotevano,
Parte i metalli ancor dolce sonanti,
Di dolci suoni risuonar facevano;
E molte orrende corna alto sonanti,
Rauchi, e discordi mormorii spargevano:
Barbare pive poi crude, ed orribili
Strider s'udiano in voci alte, infrangibili.

v. 266. *Vestis.* Marolle traduit élégamment ce mot par *courte-pointe.*

v. 269. *Decedere.* Ach. Statius propose *dein ce-*

dere. Je crois *decedere* la véritable leçon. Ce mot signifie céder la place pour faire honneur à quelqu'un.

v. 270. *Hic qualis flatu*, etc. Cette charmante comparaison est empruntée d'Homère (*Iliad. l. IV.*) et le poëte latin n'est pas resté au-dessous de son modèle. Qu'il me soit permis de la rapporter ici, malgré le discrédit où est maintenant cette belle langue.

Ὡς δ' ὅτ' ἐν ἀιγιάλῳ πολυήχει κύμα θαλάσσης
Ὄρνυτ' ἐπασσύτερον Ζεφύρῳ ὑποκινήσαντος,
Πόντῳ μὲν τὰ πρῶτα κορύσσεται, αὐτὰρ ἔπειτα
Χέρσῳ ῥηγνύμενον, μεγάλα βρέμει, ἀμφὶ δὲ τ' ἄκρας
Κυρτόν ἑὸν, κορυφᾶται. ἀποπτύει δ' ἁλὸς ἄχνην.

L'Arioste, qui était plein des anciens, l'a imitée aussi à sa manière.

Qual venir suol nel salso lido l'onda
Mossa dall'austro che a principio scherza,
Che maggior della prima e la seconda
E con più forze poi segue la terza,
Ed ogni volta poi l'umore abonda,
E nell'arena più stende la sferza.

Voyons maintenant notre traducteur.

Siccome quando il bel purpureo ornato
Volto di rose a noi sparge l'aurora;
Zefir del mare, ch'è in tranquillo stato
L'onde allor tremolanti ad ora ad ora
Increspa, che da lieve, e dolce fiato

Pria spinte, tarde se ne vanno ancora,
E i lor tranquilli movimenti rendono
Placidi mormorii, che non offendono ;
Ma poi il vento vie più sempre incalzando,
Con maggior forza ancor scuotonsi l' onde,
Ed in tal guisa, quasi a nuoto andando
Lungi tocche dal sol pajono bionde.

Il me semble que ces vers ne sont dépourvus ni de grace, ni de poésie.

v. 271. *Horrificans.* C'est ce que La Fontaine a si bien rendu par le mot charmant « rider », auquel répond le joli mot italien « increspare ». La même langue exprime l'effet de ce vent doux et léger, par le mot « riprezzo ».

Ibid. *Proclivas undas,* pour *clivi, cumuli undarum,* les vagues.

v. 274. *Cachinni.* Cette acception n'est pas commune. Ce mot, qui signifie en général « éclat de rire », marque, non pas comme l'a pensé Muret, le mouvement de l'onde qui s'alonge, comme la bouche de l'homme qui rit, mais le murmure du flot qui vient mourir sur le rivage. Ce sens est bien expliqué dans ces vers d'Attius :

At ubi curvo littore latrans
Unda sub undis labunda sonat,
Simul et circum magnisonantibus

Excita saxis, sæva sonando
Crepitu clangente *cachinnat.*

v. 277. *Vestibuli regia tecta.* Hypallage, pour *vestibulum regiorum tectorum.*

v. 278. *Ad se.* Al. *A se.*

v. 279. *Quorum post abitum.* Après les mortels viennent les demi-dieux, qui sont suivis de Jupiter et de tout l'Olympe.

v. 280. *Chiron*, fils de Saturne et de Phylire, et précepteur d'Achille.

v. 283. *Favoní*, le Zéphyre, vent favorable, *à favendo.*

v. 284. *Indistinctis.* « Guirlandes sans apprêts ». Le Dante, qui n'a pu connaître les poésies de Catulle, lesquelles n'étaient pas encore sorties de la poudre des bibliothèques, a rendu à-peu-près la même idée dans ces vers :

Non avéa pur natura ivi dipinto,
Ma di soavità di mille odori
Vi facea un incognito indistinto.

v. 285. *Queis.* Al. *Quo.* Corradini : *Quod ;* c'est-à-dire, *ob quam rem.*

v. 286. *Peneos.* Pénée, fleuve de Thessalie, dont les eaux sont claires et limpides. Il prend sa source

dans les coteaux du Pinde, auprès de Gomphos, entre l'Ossa et l'Olympe, coule l'espace de cinq cents stades au travers de la belle vallée de Tempé, et, grossi de quelques autres rivières, devient navigable vers le milieu de sa course.

Ibid. *Viridantia.* Al. *Undantia.*

v. 288. *Mnemonidum.* Ce vers est défiguré dans les manuscrits. Voici les différentes leçons, entre lesquelles je ne puis décider. Ach. Statius :

Mnemosynæ linquens Doris celebranda choreis.

Vossius :

Xyniasi et linquens Doris celebranda choreis
Bæbiados.

Scaliger :

Minyasim linquens Doris celebranda choreis.

Corradini :

Vinosus linquens Doris celebranda choreis
Nonacrios.

Passerat lit *Doris*, pour *Doricis.*

J'ai suivi l'édition de Doering.

v. 289. *Non vacuus.* Cette leçon m'a paru meilleure que *nonacrios*, qui n'offre pas de sens.

v. 291. *Nutanti.* Leçon de Vossius, préférable à *lætanti*, et parce qu'elle fait image, et parce que cette espèce de balancement est propre aux arbres qui se terminent en pointe pyramidale.

Ibid. *Lentâ.* Al. *Letâ.* Cette leçon est adoptée par Volpi, qui l'oppose à *lætanti ;* opposition qui paraît froide et peu digne de Catulle. Les sœurs de Phaéton furent changées en peupliers, arbre flexible et pliant.

v. 295. *Prometheus.* Fils de Japet et de Climène, et frère d'Atlas, de Ménéthée et d'Epiméthée, pour avoir dérobé le feu du ciel, fut attaché sur le Caucase avec une chaîne de fer. Là, un vautour lui rongea le foie pendant trente ans. Délivré de ce supplice par Jupiter lui-même, et, selon d'autres Mythologues, par Hercule, il se trouva aux noces de Thétis et de Pélée, mais avec les marques de son ancien châtiment qu'il portait au doigt de la main gauche ; c'était une bague de pierre et de fer, d'où vint l'usage des anneaux. Suivant *Lenx*, c'était une couronne de jeunes branches de saule qu'il portait par ordre de Jupiter, parce qu'il avait été attaché sur le Caucase avec des liens de cet arbre.

v. 300. *Te solum*, etc. Pourquoi, de tous les immortels, les deux seuls enfans de Latone n'étaient-ils pas à ces noces ? C'est qu'il en devait naître Achille,

qu'Apollon prévoyait devoir faire tant de maux aux Troyens ; tradition contredite par Coluthus, et même par Homère, qui fait jouer de la lyre à Apollon dans le repas des noces. Théod. Marcilius prétend que le soleil n'éclaira pas ces noces, parce que le temps était nébuleux. Gabbéma, parce que c'était sous les coups d'Apollon que devait tomber Achille.

v. 301. *Unigenam.* Diane, sœur jumelle d'Apollon. D'autres l'entendent, mais sans preuves, de Minerve.

Ibid. *Idri.* Al. *Idæ.* Al. *Montis Itoni.* Al. *Hydri ;* c'est-à-dire, le Parnasse, où l'hydre ou serpent Python avait péri. Corradini, qui lit aussi *Hydri*, l'explique par le vers de l'hymne à Diane : *Domina amnium sonantium.* Idris, suivant Vossius, était une montagne de Carie, où Diane était honorée.

v. 305. *Largæ.* Vossius : *Largè.*

v. 308. *Quercus.* Al. *Vestis.* C'était apparemment une robe où était brodé un chêne, *arbor fatidica*, vêtement très-convenable au rôle prophétique que jouent ici les Parques.

v. 309. *Talos.* Al. *Tyros.* Al. *Tyrios.* Vossius : *Tyro*, fille de Salmonée, très-habile dans l'art de filer la laine et le lin, et très-familière avec les divinités infernales.

Ibid. *Candida.* Platon donne aussi aux Parques une robe blanche.

v. 310. *Ambrosio.* Al. *Et roseo.* Il serait assez singulier de voir donner des couronnes de roses aux Parques que le poëte peint vieilles et cassées. Aussi des commentateurs voyent ici une métathèse fort ordinaire aux poëtes, pour *roseæ niveo.*

v. 311. *Æternum.* Comme Ministres du Destin, parce que, suivant la doctrine des Stoïciens, la série des causes était éternelle.

v. 312. *Eolum.* Les commentateurs, et entr'autres Volpi, donnent à la quenouille et au fuseau des Parques des sens allégoriques, qui me paraissent un peu tirés, malgré l'autorité de Saint Augustin sur laquelle ils se fondent. La laine roulée autour de la quenouille, c'est l'avenir; celle qui est déjà filée, c'est le passé; la formation des fils, c'est le présent. J'ai peur que tout cela ne soit plus subtil que vrai.

v. 315. *Libratum.* Volpi préfère *vibratum.*

v. 317. *Morsa.* Un poëte toscan a rendu ainsi ce passage, en parlant d'une vieille qui file :

> Sempre al labbre ha qualche lisca
> Del filar, che la morseggia.

Ces détails, très-élégans en latin, sont presqu'intra-

duisibles. Voyons si le traducteur italien a su leur conserver quelqu'élégance.

La manca la conocchia sostenea,
Cinta di fina lana e tenerella;
La destra lentamente in giù traea
I fili, i quai formava anche poi quella
Tra le dita supine, indi torcea
Il suo fuso sospeso e presta, e snella
Col pollice inclinato: e al fine eguale
Sempre il dente facea l'opre immortale.
Della lana restavano i avanzi
Ne' lor asciutti, e pallidi labbretti,
Li quali si vedean' esser pur dianzi
Nel candido, e sottil filo ristretti.
Lor stavano di poi riposte innanzi
Vergate ceste, e di lavor perfetti,
In cui li molli velli, e dilicati
Della nitida lana eran guardati.

v. 319. *Candentis.* Cette épithète n'est pas vague; la couleur de la laine dont se servaient les Parques était significative. La blanche désignait une vie heureuse; la noire, des jours infortunés, ou le terme fatal de la vie: ce qu'Horace exprime par *sororum fila trium patiuntur atra.*

v. 321. *Pellentes.* Al. *Pectentes.* Je crois le premier adopté par Volpi bien préférable, « précipitant » leurs travaux », et je me fonde sur le vers intercalaire, qui prouve que les Parques n'interrompirent point leur ouvrage.

v. 322. *Diviso.* Volpi tient pour *divino*, « chant prophétique ». Je crois la première leçon la vraie. Les Parques chantent tour-à-tour.

v. 325. *Clarissime nato.* Al. *Clarissime natu.* Al. *Carissime.* Je crois inutile de justifier la leçon que j'ai préférée.

v. 327. *Sed vos.* Al. *Serves*, pour *observes.*

v. 328. *Subtemina.* C'est le fil que la navette du tisserand fait entrer dans la chaîne ; c'est ce qu'on appelle la trame.

v. 335. *Nulla domus.* Ces vers paraissent interrompre l'ordre du chant des Parques ; je n'ai cependant pas cru devoir les supprimer.

v. 341. *Vago certamine.* Homère désigne toujours Achille par une épithète qui exprime la vîtesse à la course, πόδας ὠκὺς. Cette épithète nous paraît oiseuse ; mais aux temps héroïques, les qualités corporelles, telles que la force, la légéreté, étaient d'un grand usage dans les combats, et constituaient les héros.

v. 345. *Rivi.* Al. *Campi.* Al. *Muri.* Vossius : *Trunci.*

v. 347. *Tertius hæres*, Agamemnon, fils d'Atrée.

v. 351. *Quùm in cinerem canos.* Cette leçon, sui-

vie par Alde, m'a paru préférable à celle de *quùm cinere in canos.*

v. 354. *Prosternens.* Al. *Præsternens.* Corradini, *prœcernens.* Ce qui m'a décidé, c'est que *prosternet* est plus bas dans le 356e vers, et que Catulle aime ces répétitions.

v. 358. *Scamandri.* Un des fleuves de Troie, célèbre dans l'Iliade, qui tire sa source du mont Ida. « Cette image, dit Pezay, ne paraîtra pas gaie pour » un jour de noces ; mais peut-être avons-nous laissé » trop acquérir aux images fortes le droit de nous effa- » roucher. Il pourrait bien en être de ces images, » comme des armes des Romains ; c'est parce que nous » avons le poignet faible, que nous les trouvons pe- » santes ».

v. 363. *Reddita.* Polyxène avait été promise à Achille. Ce héros était sur le point de l'épouser, lorsqu'il fut tué par Pâris dans le temple d'Apollon. Après la prise de Troie, Pyrrhus l'immola sur le tombeau de son père. Pezay critique ce rapprochement de la mort d'Achille et de l'hymne nuptial chanté en son honneur. Sans être aveugle enthousiaste des anciens, ne peut-on pas lui faire observer que les Parques annoncent cette mort d'une manière très-énigmatique, qui, par conséquent, ne peut attrister les nouveaux époux ?

v. 368. *Neptunia vincla*, etc. Expression poétique et hardie, pour *mœnia à Neptuno ædificata.*

v. 378. *Hesterno collum*, etc. « Les matrônes prétendaient à ce signe reconnaître la grossesse des nouvelles mariées. Les anciens avaient encore confiance à un autre symbole tout aussi ridicule et aussi absurde, pour connaître la virginité des filles. On mesurait avec un fil la grosseur de la gorge. Ensuite la jeune personne soupçonnée prenait dans ses dents les deux extrémités du fil magique. Si la tête passait dans le tour que ce fil pouvait former, il était clair que la vierge ne l'était plus. D'après quoi toutes les filles grasses pouvaient passer pour des Catins, et les maigres pour des Vestales. (*Pezay.*)

v. 383. *Felicia.* Chants qui annonçaient à Pélée des destinées heureuses. Al. *Fatalia.*

v. 384. *Omine.* Al. *Pectore.* Al. *Pectine.*

v. 386. *Heroum.* Cette heureuse restitution est due à un savant de Bologne, nommé J. B. Sigicelli. On lisait avant : *Hereus*, ou *Nereus.*

v. 389. *Annua.* Ici Catulle, selon Muret, fait allusion, non pas aux jeux olympiques, mais à des jeux annuels célébrés en l'honneur de Jupiter par les Crétois qui prétendaient que leur île était le lieu de sa naissance.

v. 391. *Parnassi.* Cette montagne n'était pas moins consacrée à Bacchus, qu'aux Muses et au Dieu de la Poésie.

v. 396. *Tritonis Hera*, Pallas, ainsi nommée d'un marais en Afrique, suivant Pomponius Méla, ou d'un fleuve du même nom en Crète, suivant Diodore. Selon Apollodore, cette Pallas, fille de Triton, était différente de Minerve, et fut vaincue par elle.

Ibid. *Rhamnusia*, autrement Némésis, déesse qui punissait l'orgueil. Elle devait ce nom à Rhamnunte, bourg de l'Attique, où sa statue était faite de la main d'Agoracritus de Paros et de son disciple Phidias.

v. 403. *Ignaro.* Des historiens prétendent que Sémiramis joua ce tour à son fils Ninyas.

v. 404. *Divos parentes.* Les dieux Lares, qui n'étaient autre chose que les mânes des ancêtres.

v. 407. *Avertere.* Terme propre pour exprimer le courroux des dieux. *Aversi Dii.*

v. 409. *Contingi.* Ce verbe vient ou de *tango*, et alors il signifie que les dieux ne se laissent point toucher par les mortels, ou de *tingo*, et alors le poëte veut dire que la lumière ne prête plus aux dieux les couleurs qui les rendraient visibles aux yeux des humains. Ce dernier sens paraît le plus naturel ;

car les poëtes supposent que, même dans les siècles corrompus, les dieux s'entretenaient avec les hommes vertueux, mais sans cesser d'être invisibles.

Chez les anciens, comme chez les modernes, rien de plus poétique que les détails de ce poëme, qui prouve que Catulle avait autant de talent pour les sujets élevés, que pour le genre naïf et délicat, et qui le place à côté de Lucrèce et de Virgile. On oublie le défaut d'ordonnance, pour ne s'occuper que des beautés du premier ordre que présente la description du lit de Thétis; tant il est vrai que ce sont les détails qui font la vie d'un ouvrage d'esprit!

L'abbé de Marolles a traduit en vers ce poëme, celui d'Atys, et les deux épithalames qui le précèdent. Ses vers sont de la force de sa prose, et je n'ai pu y trouver un seul tour élégant, un seul mot heureux dont je pusse m'emparer.

Il a paru en 1701, une traduction en vers de ce même poëme, avec des remarques dont l'auteur est un M. Le Gendre. Voici le jugement qu'en porte l'auteur judicieux de la *Notice sur les Poëtes Latins*.

« La version de Le Gendre est quelquefois aisée, » pure et élégante; mais on y trouve des vers faibles » et prosaïques, qui font souffrir ceux qui aiment la

» belle poésie ». J'ai retrouvé cette traduction; elle ne m'a pas paru mériter cet éloge, et je me contente de l'indiquer.

Outre les imitations italiennes que j'ai fait connaître par des citations, il en existe une plus ancienne d'*Alamanni*, et une autre de J. B. Parisotti, publiée vers le commencement du siècle dernier, et dont Volpi parle avec éloge. Je n'ai pu me procurer ni l'une ni l'autre.

Les poëtes allemands ont lutté aussi contre l'original. On cite la traduction de *Gurlitt*.

Les diverses citations que j'ai faites ont pu donner une idée du mérite du traducteur italien dont j'ai parlé dans mon discours préliminaire. On a pu y remarquer que son défaut, ou celui de sa langue, est sur-tout la paraphrase, défaut fatal à la poésie, soit grande ou sublime, comme dans ce beau morceau, soit naïve et délicate, comme dans les hendécasyllabes.

Depuis que ce premier travail est terminé, j'ai dû à l'amitié et au zèle du C. Van Praet, conservateur des imprimés de la Bibliothèque nationale, des honnêtetés duquel tous les gens de lettres ont tant à se louer, la communication d'une imitation italienne de cette même pièce, beaucoup plus récente, puisqu'elle a paru en 1784. L'auteur est le comte Saverio

Broglio d'Ajano, chambellan de l'électeur de Cologne. Sa traduction est une brochure *in*-8°. de 48 pages ; imprimée à Parme, par Bodoni.

Cette traduction, quoiqu'aussi longue que la précédente (elle n'a qu'une octave de moins), m'a paru plus littérale, et quelquefois plus élégante. Pour mettre le lecteur à portée d'en juger, je vais extraire quelques passages correspondans.

v. 65.

Non le tumide poppe alabastrine
Più fascia alcuna or le circonda e serra.

v. 87. Ces deux vers m'ont paru agréables.

Frà i grati odori del virgineo letto,
E frà gli amplessi del materno affetto.

L'ancienne traduction est moins précise.

La qual nel letto, che spirava appieno
Soavi, eletti odori, e dilicati,
Nutria la madre al teneral suo seno.

v. 105. Cette octave n'a-t-elle pas sur celle de l'ancien traducteur, l'avantage du nerf et de la précision ?

Che qual se un turbo scotitor fa guerra
Di quercia o pino a poderosa pianta,
L'urta, l'investe, e sì l'incalza e serra,
Che alfin dall'imo la divelle e schianta ;

Scossa a cader precipitosa a terra
Va smisurata con tal furia e tanta,
Che ogni altra cosa al suo piombar vicina
Rovescia e avvolge nella sua ruina.

v. 205. Le poëte paraît avoir assez bien rendu l'effet du mouvement de la tête majestueuse de Jupiter.

Crolla a quel cenno il mar vasto e profondo,
Scosso il suolo vacilla, il ciel s'inchina,
E scintillando più raggianti e belle
Parver nel cielo tremolar le stelle.

Ces vers me rappellent le beau vers d'un poëte français :

Et l'Olympe ébranlé s'incline avec ses Dieux.

Son devancier est moins heureux.

E allor la terra, e i furibondi, e atroci
Mari tremar, e del mondo l' interne
Parti scosser le stelle ardenti, eterne.

v. 262. Je donnerais encore la préférence à cette octave, dont l'harmonie me paraît mieux sentie.

Ve' là fra quei par che ogni braccio alzato
Sopra i percossi timpani ripiombe.
Frà questi par che un suono acuto e grato
Di tintinnanti crotali rimbombe :
Altri a stridole pive, altri dan fiato
A romorosi corni, altri alle trombe;
Tal che al misto fragor d' ogni stromento
Credi udir ne il barbarico concento.

v. 270. Ici la balance me semble plus égale.

Come allor che del dì nunzia le bionde
Chiome dispiega in sul mattin l'Aurora,
E sul placido mare a increspar l'onde
Col soave suo fiato Euro vien fuora
A quel tenue soffiar l'acqua risponde
Scherzando in pria non agitata ancora;
Lenta muove si appena, e appena un lento
Se n'ode placidissimo lamento.

Ma poi cresce il romor se il vento cresce,
Che a maggior moto il novo urto la mena;
Un flutto incalza l'altro, e il frange, e il mesce,
E ognun di un chiaror lucido balena:....

v. 312. Les détails des travaux des Parques me semblent rendus ici d'une manière plus précise.

Di bianca e molle lana una vestita
Rocca ciascuna al manco lato avea;
E mentre quella man pronta e spedita
Dalla conocchia il fil lieve traea,
Quel tratto fil fra le supine dita
La man destra avvolgendo lo torcea,
E col pollice alfin piegato e chiuso
Vibrava in giro, e raccoglieva il fuso.

E se al fil groppo o pel mai sopravanzi,
Tosto a uguagliarlo esse il carpianco' denti,
Tal che vedean si i morsecchiati avanzi
Su le arse labbia poi restar pendenti:
Stavano intanto ai loro piedi innanzi
Di scelte lane i velli rilucenti,

Che appunte queste Dive entro vergati
Panieri a sì bell' opra avean serbati.

v. 339. Je comparerai, pour finir, ce beau portrait d'Achille. La première octave est celle de l'ancien traducteur.

Di vostra uscirà Achil stirpe beata,
Privo d' ogni terror pieno d' ardire,
Che alla nemica sua schiera infiammata
Fia noto al forte cor, non col fuggire,
E più veloce assai di cerva alata,
Nel corso vincitor, si vedrà gire.
Correteo là correte presti, o fusi,
Torcendo i fili ben, come siet usi.

La seconde est celle du comte Ajano.

Nascer dovrà da voi quel forte Achille
Quello a nemici suoi sempre tremendo,
E non da tergo mai, ma di faville
Al colmo petto noto e al volto orrendo,
Che nelle pugne a mille prove e mille
Le stesse cerve vincitor correndo
Sorpasserà colle sue piante alate.
Or voi torcendo il fil, fusi, girate.

Outre la faiblesse de la chute de la première octave, *si vedrà gire*, et le désavantage d'avoir délayé dans deux vers le vers intercalaire, il me semble qu'elle a moins de feu et de mouvement que la seconde. En général, autant qu'un étranger peut juger la poésie

d'une autre langue, cette seconde traduction me paraît préférable à la première; et comme elle est peu connue, parce que c'est un présent de noces dont sans doute il y aura eu peu d'exemplaires, je l'aurais insérée ici, si je n'avais craint de grossir le volume, et de m'exposer à faire dire par Catulle lui-même, étonné de son embonpoint :

Dî magni! horribilem et sacrum libellum!

LXV.

AD HORTALUM.

Les commentateurs croyent cet Hortalus le même que l'Hortalus, petit-fils d'Hortensius qui vint demander des secours à Tibère, et que ce prince reçut si durement. C'est ce qu'il importe peu de savoir, et ce qui, d'ailleurs, paraît peu probable, si l'on réfléchit que Catulle, contemporain du grand-père, n'était guère dans le cas d'adresser des vers au petit-fils. Aussi Doering croit-il reconnaître Hortensius lui-même. Volpi est tenté d'y voir le fils de l'orateur, dont Aulugelle traite les productions de *Carmina invenusta*.

v. 1. *Etsi.* Début d'exorde familier chez les Latins aux poëtes et aux orateurs. (Voyez *Cicéron*, *Virgile* et *Properce.*)

Ibid. *Confectum.* Al. *Defectum.* Les Italiens disent dans le même sens *finire.*

v. 3. *Nec potis est dulces Musarum,* etc. Scaliger : *Nec potis est harum dulces,* etc.

v. 4. *Mens animi.* Cette locution paraît singulière; mais elle est justifiée par des exemples de Lucrèce, de Plaute, d'Horace, etc.

Ibid. *Ipsa. Icta,* conjecture d'Heinsius, paraît assez plausible.

v. 6. *Pallidulum,* etc. Il est inutile d'observer combien ce tour est poétique et peu commun.

Ibid. *Manans.* Ce verbe exprime un cours lent et paresseux, qui convient bien aux eaux du Léthé.

v. 7. *Rhœteo,* petite ville située sur une colline, proche de Troie, célèbre par le tombeau d'Ajax, fils de Télamon.

v. 8. *Obterit.* Al. *Obtegit.* La première leçon me paraît plus élégante. C'est, d'ailleurs, celle de tous les manuscrits.

v. 9. *Ergò ego te,* etc. Au lieu du vers que j'ai adopté, on lit dans quelques éditions :

Alloquar? Audiero-ne unquàm tua verba loquentem.

Vers rejeté par des commentateurs, et adopté par Vossius, qui lit *facta*, au lieu de *fata*.

v. 11. *At certè*. Vossius lit : *An certè semper, amabo*. Le sens que j'ai suivi me paraît avoir plus de mouvement et de sensibilité.

v. 13. *Qualia*, etc. Cette comparaison est originairement d'Homère. Elle a été répétée par Moschus, qui la met dans la bouche de Mégare, femme d'Hercule. Elle n'est ici qu'indiquée. Virgile l'a développée, et l'a rendue bien plus touchante.

v. 14. *Procne*. Progné, fille de Pandion et femme de Térée, roi de Thrace. Corradini veut que ce soit Térée lui-même.

Ibid. *Ityli*. Diminutif d'Itys, neveu de Philomèle. La fable en est connue. « Quoique Térée, dit Pezay, » eût violé Philomèle, la vengeance était un peu forte. » Il est vrai qu'il lui avait fait couper la langue, et ce » dernier trait ne se pardonne pas ».

v. 16. *Expressa*. Al. *Excerpta*. Al. *Experta*. Il est question d'une imitation de Callimaque ; la première leçon paraît la véritable.

Ibid. *Battiadæ*. Callimaque, descendant de Battus, fondateur et roi de Cyrène en Afrique.

v. 19. Cette comparaison est une des plus jolies des

anciens, et les vers sont charmans. C'est dommage, remarque Pezay, qu'il n'y ait pas grand rapport entre la mémoire de Catulle et la gorge d'une jolie personne, entre une pomme et les prières d'un ami. Mais on ne doit pas perdre de vue, que les anciens n'exigeaient pas entre les deux membres d'une comparaison, le rapport symmétrique dont le goût plus timide et plus méthodique des modernes a fait une espèce de loi.

Ibid. *Sponsi;* le même que *proci,* comme dans Horace *sponsi Penelopes.*

Ibid. *Malum.* C'était un présent usité entre amans, et qui, suivant Vossius, avait un sens un peu libre, *quasi pignus concubitûs.* Volpi le prouve par l'exemple d'Aconce, qui emploie une pomme pour surprendre Cydippe, de la Galatée de Virgile, et par un passage d'Aristenète.

v. 20. *È gremio.* C'était chez les anciens un proverbe assez peu galant, *nec mulieri, nec gremio credi oportere,* qu'il ne fallait rien confier ni à une femme, ni au sein, parce que, dit Festus, les unes sont légères et variables, et que ce qu'on met dans le giron s'oublie, lorsqu'on vient à se lever.

v. 23. *Atque.* Ce mot, chez les poëtes, se prend souvent dans le sens de *statim,* comme dans cet exemple de Virgile :

Atque illum in præceps prono rapit alveus amni.

Doering soupçonne qu'il faut le ponctuer ainsi: *Atque illud prono præceps dum agitur*, etc.

LXVI.

DE COMA BERENICES.

Pour mettre le lecteur en état de suivre cette pièce et de la mieux apprécier, j'ai cru à propos de la faire précéder d'un précis historique que j'emprunte d'Hygin.

Bérénice, ou Béronice, fille de Ptolémée Philadelphe et d'Arsinoé, épousa son frère Ptolémée Evergètes; on sait que ces mariages étaient autorisés par les mœurs égyptiennes. Bientôt après, Ptolémée fut obligé d'aller faire la guerre aux Assyriens. Bérénice, affligée de son départ, voua sa belle chevelure à Vénus, si son époux revenait victorieux. Ses vœux furent exaucés, et ses cheveux furent suspendus par elle-même dans le temple de la déesse. Le lendemain ils étaient disparus, et l'histoire ne nous apprend pas si quelque amant fut l'auteur de ce larcin. Quoi qu'il en soit, cet événement attrista le roi et la reine, et leur superstition s'en alarma. Conon, fameux astronome de l'île de Samos, et non moins bon courtisan, affirma qu'une main divine avait enlevé la royale chevelure, et l'avait placée au rang des astres.

Et chacun de crier : Miracle! apothéose!

Callimaque était trop adroit pour laisser échapper une si belle occasion de faire sa cour, et composa sur ce sujet une élégie, qui n'est malheureusement pas parvenue jusqu'à nous, et dont cette pièce de Catulle est une imitation. La perte de l'original est d'autant plus fâcheuse, que le texte de la copie est fort maltraité.

v. 1. *Dispexit*, a vu des yeux de l'esprit. Al. *Despexit*. Bentley propose *descripsit*, verbe consacré aux travaux astronomiques.

Ibid. *Lumina*. Les manuscrits ont *munera*; Vossius, *Mœnia*.

v. 2. *Obitus*. Corradini défend *abitus*, mais à tort; *obitus* est l'opposé d'*ortus*.

v. 4. *Sidera*, proprement assemblage d'étoiles formant une constellation.

v. 5. *Triviam*. La triple Hécate, qui préside aux carrefours.

Ibid. *Latmia*. Vossius, sur l'autorité des manuscrits, veut que ce soit Lamia, ville située au pied du mont Œta. Latmie était une montagne de Carie, où demeurait Endymion.

v. 6. *Gyro*. Mot d'équitation, qui exprime le tour décrit par un char autour de la borne, et qui convient

par conséquent à la Lune, qui est supposée avoir un char. Vossius lit *clivo*.

v. 7. *Munere*, « par une faveur toute particulière des dieux ». Volpi : *Lumine*. Doering : *limite*.

v. 9. *Fulgentem clarè*. Walckenaer soupçonne ces deux vers interpolés, parce que les étoiles qui sont à la queue du Lion, et qui forment la constellation, sont obscures. Mais c'était un courtisan qui les avait vues, et c'est un poëte qui parle.

v. 11. *Auctus*. Withoff lit : *Mactus*.

v. 13. *Vestigia rixæ*. C'est ce qu'Horace appelle élégamment : *Memorem notam*. Tibulle : *Livor, quem facit impresso mutua dente Venus*. Properce :

In morso æquales videant mea vulnera collo :
Me doceat livor mecum habuisse meam.

Claudien : *Nocturi vulnera prælii*.

v. 18. *Inerint*. La prosodie ne permet guère de lire *Iverint*. Des commentateurs ont lu *Iverint* ; ce qui ne me paraît pas heureux. Nic. Heinsius : *Ne divi, ut vera gemant, sierint* ; ce qui offre un sens moins fin que le premier. Withoff :

Non ità me divi, vera queruntur, ament.

v. 20. *Torva*. Le poëte applique, par une figure

hardie, aux combats, ce qui ne se dit ordinairement que des guerriers.

v. 21. *At tu verè.* Vossius, *Et tu verò.* Il me semble qu'il y a plus de grace et de délicatesse dans l'opposition.

Ibid. *Luxti*, pour *luxisti.*

v. 22. *Discidium.* Terme consacré chez les Latins pour exprimer la séparation de corps. *Conjugis miseræ discidium*, a dit Cicéron, dans le discours *pro domo suâ.*

v. 23. *Quùm.* Valckenaer : *Quàm.*

v. 25. *Ereptis.* Manuscrits, *Erectis.* Vossius, *È rectis ;* ce qu'approuve le docte Valckenaer, autorisé par l'ὀρθαὶ φρένες des Grecs.

v. 26. *Atqui.* Al. *At te.*

Ibid. *Magnanimam.* L'histoire nous peint cette Bérénice comme une Amazone, domptant des coursiers, conduisant des chars, etc. D'autres prétendent que, dans un jour de bataille, son père, cédant au nombre, allait prendre la fuite, lorsque notre héroïne s'élance sur un cheval, rallie les troupes, repousse les ennemis, en tue une partie, met le reste en fuite, et que c'est-là le *bonum facinus* qui lui valut le cœur et

la main de son frère, et par suite la couronne. C'était la Bradamante de ce temps-là.

J'aimerais mieux le soir pour mon usage, etc.

v. 28. *Fortius ausit alis*, pour *alius ;* leçon qui paraît la plus naturelle. Heinsius proposait : *Quo non faustior audit avis.* Valckenaer, après Withoff, *quod non fortior ulla cluit.* Van Santen : *quoi non faustior adsit avis.*

v. 30. *Trísti*, pour *trivisti*, de *terere.* Al. *Tersti*, pour *tersisti*, de *tergere.*

v. 33. *Atque ibi me cunctis.* Al. *pro cunctis.* Vossius : *Proh ! cunctis.* Muret soupçonne ici une lacune.

v. 35. *Tetulisset.* Al. *Retulisset.*

Ibid. *Haud in.* Al. *Aut in.*

v. 36. *Asiam.* C'est la partie pour le tout, c'est-à-dire, la Syrie.

Ibid. *Adjiceret.* Al. *Addiderit.* Corradini : *Is aut in tempore addiderat*, leçon adoptée par Volpi ; ce qui serait une parenthèse. Ce qui m'a décidé contre cette leçon, c'est qu'elle ne me paraît pas naturelle dans la bouche d'un poëte qui vivait à la cour de Ptolémée, et qui n'a pas conséquemment besoin d'instruire ses lecteurs par une espèce de note historique.

v. 39. *Invita.* Macrobe a observé que Virgile, qui connaissait bien ses devanciers, a emprunté ce vers entier à Catulle (*L. IV, v. 460.*):

Invitus, Regina, tuo de littore cessi.

v. 42. *Sed qui se ferro.* Pope a imité ce passage dans le chant III, de *la Boucle de Cheveux enlevée.*

Steel could the labours of the Goods desnoy.
And strike to dust the imperial tow'rs of Troy;
Steel could the works of mortal pride confound;
And hew triumphal arches to the ground.
What wonder then, fair Nymph! thy hairs should feel
The conqu'ring force of unresisted steel?

Le fer ravage enfin ce qu'épargne le temps;
Il frappe les humains, abat leurs monumens.
Des mains des immortels il a détruit l'ouvrage;
Il a caché sous l'herbe Ilion et Carthage;
Et Rome succombant sous ses coups obstinés,
Trois fois s'ensevelit sous ses murs ruinés.
Ne t'étonne donc plus, ô Nymphe inconsolable,
S'il soumet tes cheveux à sa force indomptable.

(*Trad. de Marmontel.*)

Ibid. *Postulet.* Avoir la prétention de.

v. 43. *Maximum in oris.* Ce passage n'est pas difficile pour le fond; car il est clair qu'il est ici question du mont célèbre que perça Xerxès, et que Juvénal appelle pour cette raison: *Velificatus Athos.* La grande difficulté roule sur le mot *Phitiæ*, que

les manuscrits ont dans le vers suivant, et dont la première syllabe est longue. Des commentateurs lisent *Phthiæ*, les Rois Macédoniens, successeurs d'Alexandre, qui descendait d'Achille par sa mère. D'autres : *Thiæ*, Thia, fille de Deucalion qu'épousa Jupiter, et dont il eut Macédon, lequel donna son nom à la Macédoine. Vossius en fait *Clytiæ*, Clytia, mère de Médée, dont le fils Médus donna son nom aux Mèdes. J'ai conservé le premier, parce qu'on sait que les Macédoniens furent auxiliaires des Perses dans la guerre contre les Grecs. L'autorité du docteur Valckenaer me confirme dans cette opinion.

v. 45. *Properâre*, pour *properavére*. Les manuscrits : *Propére*. Al. *Inrupére*. Ach. Statius : *Pepulére*, et Vossius, suivi par Volpi, *Peperére*, par où il entend les eaux de la mer Egée, que les Perses avaient fait entrer dans des canaux tracés au pied du mont Athos.

v. 46. *Athon*. Cette montagne s'appelle aujourd'hui ἅγιος ὄρος, ou *Monte Santo*, à cause du nombre de ses monastères.

v. 48. *Telorum*. Manuscrits, *Celicum*. Scaliger, *Sicelicum*, de *sicelices*, pointe de lance ou d'épieu. Vossius, *Celtum*, burin ou lime. Politien, *Chalybum*, sans autre autorité que ce fragment de Callimaque : χαλυβών ὡς ἀπόλοιτο γένος, qui paraît en effet d'un grand

poids. J'ai suivi la leçon dont *Telitum*, qui se trouvait dans un manuscrit, a donné l'idée à Parthénius. Withoff a lu : *Telchinum*, approuvé par Valckenaer.

v. 51. *Abruptæ*. Al. *Abjunctæ*.

Ibid. *Sorores*, expression poétique et hardie. C'est dans le même sens qu'Ovide appelle *frères*, les ouvrages enfans du même auteur.

v. 52. *Memnonis*. Memnon, fils de Tithon et de l'Aurore, commandait les Ethiopiens au siége de Troie.

v. 53. *Unigena*. Voici peut-être le passage le plus embrouillé de Catulle. On entrevoit bien que tout cet appareil mythologique se réduit à dire que Zéphyre a enlevé la chevelure, et l'a transportée dans le sein de Vénus. Mais le littéral est fort difficile. Il serait fort ennuyeux, et très-peu utile, de faire passer sous les yeux du lecteur toute l'érudition que les commentateurs étalent à l'envi. Contentons-nous de présenter le sens qui nous a paru le plus naturel. Zéphyre, fils de l'Aurore, en sa qualité de Vent frère de Memnon, fut envoyé par Vénus pour enlever la chevelure ; et cette déesse est désignée ici, tantôt par le mot d'Arsinoé, parce qu'une princesse de ce nom avait fait placer sa statue dans un temple de Vénus, comme on a vu souvent chez les modernes les princesses

représentées en Diane, en Vénus, en Junon, tantôt par l'épithète de Zéphyritis, parce qu'elle avait un temple en Egypte sur le promontoire Zephyrium.

Ibid. *Nutantibus.* Al. *Nictantibus.*

v. 54. *Locricos.* Ach. Statius et Valckenaer après lui, *Locridos.* Volpi, *Chloridos.* J'ai suivi l'opinion de Corradini, qui lit *Locricos*, grec, pour *Locricus, quia Zephyrus apud Locros præcipuè sedem habet et spirat.*

v. 55. *Umbras.* Al. *Auras.* J'ai préféré la première leçon, parce que la chevelure fut enlevée la nuit.

v. 56. *Casto.* Il est question ici de la Vénus qui préside aux unions légitimes; car c'est une épouse tendre qui a fait un vœu pour un époux qu'elle adore.

Ibid. *Conlocat in gremio.* Al. *Consociat gremio.* Les anciens croyaient que Vénus, en touchant le sein d'une femme, lui donnait tous les moyens de plaire. Théocrite fait allusion à cette croyance, dans la dix-septième idylle, où il est question d'une autre Bérénice. Ainsi le poëte exprime par-là l'immortalité assurée à la chevelure.

v. 57. *Famulum.* Zéphyre devait obéir à Vénus, divinité d'un ordre supérieur.

Ibid. *Legârat.* C'était une mission honorable et flatteuse. Le poëte, en bon courtisan, annoblit par le choix des mots celle de Zéphyre.

v. 58. *Grata.* Scaliger : *Gnata*, qu'il fait rapporter à *ludit ubi*, au commencement du vers suivant.

Ibid. *Canopæis.* Volpi, *Canopiis.* Canope, ville d'Égypte, à l'une des embouchures du Nil, aujourd'hui Damiette. Vénus y avait un temple, et les habitans passaient pour être fort attachés au culte de cette déesse.

Ibid. *Incola*, leçon de Valckenaer.

v. 59. *Scilicet in vario*, leçon de Corradini, appuyée sur l'autorité d'un manuscrit. Ach. Statius, *Lumen uti vario.* Vossius, *Sidere ibi vario.* Théod. Marcilius, *Dî benè fecerunt ne solùm*, etc.

Ibid. *Lumine.* Al. *Limine.* Al. *Limite.*

v. 60. *Ex Ariadnæis.* Scaliger, *Aut Ariadnæis.* (*Voyez* dans le troisième livre des Fastes d'Ovide, ainsi que le huitième des Métamorphoses.)

v. 63. *Uvidulam à fletu.* Al. *Uvidulum.* Al. *Vividulum à flatu.* Vossius et Volpi, *Uvidulum à fluctu.*

v. 66. Volpi, *Lycaonida.* Valckenaer, *Callisto juncta Lycaoniæ.*

v. 67. *Versor.* La chevelure est entre le Bouvier à l'Est ; la partie postérieure du Lion, à l'Ouest ; au Nord, les pieds de derrière de la grande Ourse ; et la Vierge, au Midi.

v. 69. *Sed quanquam*, etc. « Dans l'opinion des » anciens, que cette trace lumineuse qu'on nomme la » Voie lactée, était le chemin par lequel les dieux se » rendaient dans l'Olympe, l'astre de la Chevelure de » Bérénice se trouvant placé dans cette direction, » l'expression du poëte devient aussi claire que bril- » lante ». (*Pezay.*)

v. 70. *Restituor.* Le peuple croyait que les astres se couchaient dans l'Océan. On a fait un grand mérite aux écrivains de ce siècle de porter dans la poésie le compas des sciences exactes. Je ne sais si les poëtes ne trouveraient pas plus d'avantage dans les idées populaires, qui sont souvent plus poétiques que les vérités sèches de l'astronomie.

v. 71. *Pace tuâ.* Cette apostrophe à Némésis est-elle d'un bien bon goût ?

v. 73. *Dictis.* Al. *Dextris.* C'est un peu fort ! Contentons-nous de faire parler les étoiles, et ne leur donnons pas des griffes déchirantes.

v. 76. *Quîcum.* Ce passage paraît offrir une contradiction ; car si les vierges n'étaient pas dans l'usage de

se parfumer, comment la chevelure a-t-elle pu boire tant de parfums ? Aussi les uns lisent *expressa*, au lieu d'*expers;* Valckenaer, *Expleta.* Doering, *Explens.* Les autres *ominis*, pour *omnibus.* Vossius, *Murrhæ*, pour *unà*, et prétend que c'était la seule essence permise aux filles honnêtes avant le mariage. D'autres enfin, *Unguenti Surii;* et c'est ce qui me paraît offrir une meilleure leçon.

v. 80. *Non priùs.* Scaliger lit *post*, et cela veut dire, selon lui, que les femmes qui veulent se raccommoder avec leurs maris, doivent, avant tout, faire les libations indiquées. J'ai peine à croire qu'il soit ici question de querelles de ménage.

v. 81. *Tradite.* Ce joli vers est plaisamment rendu par Marolle, qui dit naïvement : « Ne donnez point » la licence aux baisers de vos amans fidèles, découvrant votre belle gorge ».

v. 82. *Onyx*, vase d'agate onyx, propre à mettre les parfums.

v. 83. *Petitis.* Al. *Colitis.* Al. *Quatitis.* Volpi, suivant toujours le sens du *non post unanimis*, entend par-là les justes prétentions d'une épouse légitime qui rappelle à son devoir un amant volage. J'ai peine à croire que le poëte ait voulu attrister ce passage, par la perspective peu riante de l'infidélité d'un

époux. Le vers suivant prouve que *casto* doit s'entendre de la fidélité de la femme plutôt que de celle du mari.

v. 85. Leçon de Valckenaer.

Illius aura levis bibat et dona irrita pulvis.

Volpi :

Illius, ah! mala dona levis bibat irrita pulvis.

Ce dernier croit voir dans ce vers une sorte de locution proverbiale. Effectivement Properce a dit :

Nempè tuas lacrymas littora surda bibent.

v. 90. *Luminibus.* Al. *Liminibus.*

v. 91. *Unguinis.* Cette correction de Bentley est très-hardie ; mais elle me paraît plus naturelle et plus d'accord avec ce qui précède que *sanguinis expertem.* Valckenaer l'a adoptée aussi.

Ibid. *Siveris.* Pontanus lisait *votis.* Les manuscrits ont *veris, vestris, nostris.* Ach. Statius, *Verbis.* Vossius, *Non verticis esse tuam me, si potis es.*

Ibid. *Tuam me.* J'admets la ponctuation de Volpi, qui me paraît avoir le premier établi ici un sens raisonnable, en ponctuant ainsi : Esse : *tuam me sed potiùs largis effice ;* c'est-à-dire, « obtiens de Vénus, » à force d'offrandes, que j'aie le bonheur d'orner de

» nouveau ton front ». Cette interprétation lie d'une manière naturelle ce qui précède avec ce qui suit.

v. 92. *Effice.* Al. *Affice.*

v. 93. *Cur iterent?* Al. *Retinent.* Al. *Inter.* Al. *Cum intereant.*

Ibid. *Utinam.* Corradini : *Iterùm ut.*

v. 94. *Hydrochoo*, le Verseau. RR. ὕδωρ, eau, χεῖν, verser. *Oarion*, Orion. Ces deux constellations sont fort éloignées l'une de l'autre. Ce passage est fort peu clair. Vossius entend par-là le bouleversement du ciel, au prix duquel la chevelure acheterait volontiers l'honneur de reparaître sur le front de Bérénice. Volpi, qui adopte ce sens après Politien, ajoute seulement, que ces deux constellations, réunissant leurs influences pluvieuses, inondent l'univers.

Corradini propose un sens qui n'est pas à dédaigner. « Si j'avais, fait-il dire à la chevelure, le bonheur de » parer le front de ma Reine, les constellations mêmes » qui annoncent la pluie, *fulgerent*, donneraient du » beau temps, le ciel jouirait d'une sérénité inalté- » rable ». Cette hyperbole est bien digne d'un poëte courtisan. Mais je ne sais si le texte peut se prêter à cette interprétation.

Quoiqu'il y ait des détails charmans dans cette élégie, l'opinion qu'elle est loin d'être la meilleure de

Catulle aura bien des partisans, et peu de personnes seront de l'avis de Bartholin, qui, dans son Traité *sur les meilleurs ouvrages des Auteurs*, donne la palme à cette pièce sur toutes celles de notre poëte. Les cheveux qui pleurent, et qui parlent toujours, ne nous paraissent pas d'un bien bon goût, et les commentateurs ont beau nous dire que, graces à leur apothéose, ils sont animés, c'est une supposition à laquelle notre imagination a bien de la peine à se prêter. Ces réflexions acquièrent une nouvelle force, si l'on observe que cette pièce est de l'école d'Alexandrie, qui pour le goût était de beaucoup inférieure aux beaux temps de la Grèce. (*Voyez* l'intéressante Dissertation du savant Heyen, qui a pour titre : *Du Génie du Siècle des Ptolémées*, Opusc. t. 1, p. 177.)

Un Florentin, nommé Salvini, a essayé de rendre cette pièce en vers grecs. Doering les a insérés dans son édition.

Un poëte italien, Antonio Sebastiani, a imité Catulle, en célébrant la chevelure d'une princesse de San Severino, qui avait été coupée à la suite d'une maladie, par ordre des médecins. Voici, en deux mots, la fiction dont il use. La beauté, les vertus, la fidélité de son héroïne, excitent l'admiration de la terre, l'amour des dieux et la jalousie des déesses. Par leur ordre, une maladie dangereuse sort du Styx et vient menacer ses beaux jours. Il lui en coûte la perte

de sa chevelure. Le ciel, indigné de ces lâches complots, charge Iris d'enlever ces blonds cheveux pour les porter dans l'Empyrée, et de rendre à la princesse avec la santé, l'éclat et la fraîcheur de sa beauté première. Je vais maintenant le laisser parler.

Quis novus hic dudum antiquis nitor additur astris
Quo divum hæc rapta est numine cæsaries ?
Ausonidum jubar, et longè pulcherrima proles,
Divino Mariæ nomine digna Deæ.
Illa et principibus felix ab origine princeps,
Dîs genita et magnos progenitura Deos,
Et formâ egregiâ, et propriis virtutibus omnes
Inclyta per terras conspicienda nitet
Principe læta viro ; valet indelebile gentis
Qui decus Ursinæ, candidus ingenio :
Cui prædives agri pulchro vicina Vesevo
Nola perantiquo subditur imperio.
Non sic Oenidæ lætata est munere coniunx,
Quem lacrymis patriæ non tetigere preces,
Non sic Tyntaridæ miro Leucippes amore,
Non Iphicleâ Laodamia domo,
Non Ida, non vitreis Eveni fluctibus orta :
Non Phrygia gaudens Hippodamia face :
Nec tantùm Alcestis Phæreo cara marito,
Cujus in hunc studio victus uterque parens.
Illam visuri qui non venêre Deorum ?
Quis non ex certis advena cardinibus ?
Venit ab Ismariis, Thyaso plaudente per arva,
Collibus, inflectens Iraphiora caput :
Omnivagusque puer, pulchrâ ludente choreâ,
Idalium liquit fronde virente nemus.

Liquit acersecomes lauro decoratus Apollo
Ortygiam, atque antri saxa, Lycore, tui,
Undipotens Helicona pater, Neptunus, et Ægas;
Tritonumque dedit buccina rauca sonos.
Quin et ab æthereo magnus descendit Olympo
Juppiter, et Divûm turba secuta Jovem.
Ipsa autem misit Taprobane Antichthonas orbis,
Tuque ab hyperboreis ultima volticibus.
Obstupuere omnes admoto pollice dextræ,
Oribus, augusta et visa fuit species.
Pars Venerem dicunt cœlesti semine natam,
Pars Junonem, alii Pallada magnanimam.
Sunt quos non ipsis pigeat præferre deabus,
Tanta illi et vultus sunt animique bona.
Quippe oculis solem referebat, et ore sereno
Auroram, et flavis sidera pura comis.
Jamque æther Mariam, Mariam omnis terra sonabat,
Jam magnæ deerat nil, nisi templa, deæ.
Quanquam nec tanto se dignabatur honore,
Nec tanta Divûm laude superbierat.
Ilicet invidiâ flagrarunt corda dearum.
Invidia infelix, vipereumque malum.
Te propter, scabrâ veluti rubigine ferrum,
Quæ mens affecta est invidiâ afficitur.
Te duce cuncta magis pereunt, quam Marte superbo
Quod malè sana taces perpetuumque furis.
Quî rerum Æneadæ ceciderunt summa potestas?
Quî Macedum nomen? regia quî Babylon?
Quî quoque Persarum quondam vis maxima regum
Nulla est? quî virtus occidit Agricolæ?
Tu minimè justus simul, et junctissimus unus
Morborum, inde bonis instruis insidias.

Et sequeris quocunque illustris gloria ducat,
Umbra velut, quisquis lampade solis eat.
Quid referam, ut sua Beliden clarissima virtus
Te comite ad geminos duxerit interitus?
Utque Neoclides patriis procul actus ab armis?
Ut Sophiæque parens atra venena bibit?
An verò ut magni in Pænos ardentia Martis
Fulmina Scipiadæ succubuere dolis?
Occidit ut primus Romanæ conditor arcis
Romulus? ut summi conditor imperii?
Hinc verò ingentis meritò das improba pœnas,
Ipsa tibi solâ es pessima pernicies.
Haud secus ac temerè ferentis pectora, duro
Tela repercussa è marmore concutiunt.
Cùm nihil invisis noceas virtutibus horrens,
Sed tua nec bona te, nec mala visa movent.
Alterius verò pingui macrescis in arvo:
Mox tamen arenti lætior efficeris.
Ecce, ferus Stygio manans de gurgite morbus
Candida pallidulo membra fluore rapit.
Inde ereptus honor facie capitique decoro,
Quem mirata Deûm est sæpe virûmque cohors.
Quid morbo obstiterit? cedant cum fortia bello
Corpora, quæ sævæ non domuere manus.
Ille quoque hoc victus, qui vicerat omnia, ferro,
Œlius, Italiæ gloria militiæ.
At pereat, morbis quæ totum infecerit orbem
Principio, humanæ caussa dolenda necis.
Ah! malè caute parens, quæ te tam dira Cupido?
Siccine Pandoræ captus es illecebris?
At sator omnipotens Cœlus non aspicit æquis
Hæc oculis: tantum viderat unde malum.

Omnia namque vides Cœlus pater, omnibus idem,
Custodisque tuis omnia sideribus.
Munde parens, rerum finis, rerum omnium origo,
Naturæque vices, quodque necesse regis.
Cùm primum nitido ceciderunt vertice crines,
Quos toties docto pexuit hora manu :
Uni unguentorum biberant qui millia multa,
Ne decus hoc pereat, sic ait ipse Deus :
Ex Ariadnæis variato indimite nostro
Aurea temporibus fixa corona micat.
Ex Berenicæo pulchræ devota Dionæ
Vertice divino munere Cæsaries
Hic, Neptune, tuam qui vixerat Amphitriten,
Hic mediis justa est lucida luminibus.
Quin etiam Andromedæ spectantur brachia latè;
Et triquetræ facies littora Tinacriæ.
Denique quodcunque est prudens venerata vetustas,
Ex alto fulgens æthere conspicitur.
Et præclara mihi liceat quoque in astra referre
Flaventis Mariæ verticis exuvias.
Dixerat : actutum variis Thaumantia proles
Multicolor pennis nuntia missa Deûm :
Quæ flavos raperet crines, cœloque locaret
Undique et æterno sidere conspicuos.
Proque his, et radiis divinæ lucis, et auro,
Insignem capiti poneret inde comam.
Oraque pallentis cœlesti afflaret honore :
Amissum specimen pulchrius efficeret.
Ut sit, quam magis admiremur, gratia formæ;
Ipsaque se carpat sævius invidia.
Haud mora de hinc stellis, fulsit redimita corona,
Aspice, contingens ante corona feram :

Huic, seu felici tedâ, et Junone secundâ,
Juncta viro casti jura cubilis habes:
Seu Veneris vinclo cuiquam socianda jugali,
Lecta tuus libet munera carus onyx:
Ipsa immortali ante omnes clarissima dono
Et caput et faciem pulchra magis colere.

LXVII.

AD JANUAM MŒCHÆ CUJUSDAM.

Cette Satyre contre des personnages inconnus, n'a rien de piquant pour nous. Les allusions nous échappent. C'est ce qui a déterminé Pezay à n'en point tenter la traduction. Quant à celle de Marolle, elle est un peu moins claire que le texte. Fidèle à mon projet de tout traduire, ce n'est qu'avec peine que je suis venu à bout de cette tentative, et je demande grace pour les libertés que j'ai dû prendre. Selon Turnèbe, la femme galante dont il est ici question, est Clodia, qui avait épousé Cæcilius Métellus.

Voici l'explication de Corradini. La scène est à Vérone. Balbus est le père de Lesbie. Cette femme galante dont il est ici question, n'est autre chose que la maîtresse de Catulle. Le mari est ce même nigaud dont il est question dans la pièce *ad Coloniam*, qui *non se sublevat*, et ici *nunquàm se mediam*, etc.

Cæcilius est ce même poëte qui a célébré Cybèle, et qui est venu de Novocomum s'établir à Vérone, et a loué la maison habitée ci-devant par Lesbie.

Il paraît bien clair que c'est un Dialogue entre le poëte et la porte. Mais les commentateurs varient sur quelques interlocutions.

v. 1. *O viro.... parenti.* On est arrêté dès le premier vers. N'est-ce qu'une ironie? et ces deux mots ne désignent-ils que le père charitable et l'honnête époux dont il est question plus bas? C'est ce que personne ne s'est donné la peine de nous apprendre, excepté Corradini, qui répond affirmativement.

v. 3. *Benignè.* Il y a certainement dans l'idée du poëte un rapport entre cet adverbe et le *maligno* du cinquième vers. Mais c'est-là une des finesses qui nous échappent. Tout ce qu'on peut soupçonner, c'est qu'ici le premier est synonyme d'*honestè*, et le second de *scortationi*, c'est-à-dire, « porte sévère et pudique » sous Balbus, maintenant complaisante et impure ».

v. 5. *Voto.* Volpi entend par-là les vœux impies que formait Cécilius, l'héritier de Balbus, pour une mort qui devait l'enrichir.

v. 6. *Postquàm es.* Ce passage est fort difficile. Scaliger, qui lit *es*, cherche à prouver que *facta marita* désigne la porte d'une maison où vient d'entrer

une nouvelle mariée. Mais s'il est question d'une femme qui voit avec plaisir un vieux mari faire place à un nouveau, l'explication porte à faux. Volpi entend par *marita maritalis*, porte par laquelle a passé une femme mariée. Doering, que la femme dont il est question a passé de l'état de concubine à celui d'épouse légitime.

Ibid. *Facta.* Doering entrevoit dans ce mot une allusion fine à ceux qui l'ont rendue mère à frais communs, c'est-à-dire, le père et le fils. Ach. Statius, *Funita.*

Ibid. *Porrecto.* Al. *Projecto.* Ce mot signifie un mort étendu à la porte, suivant l'usage ancien, conservé chez les modernes.

v. 7. *Mutata.* Changement de mœurs et d'habitudes. C'est ce qui est bien marqué dans Properce (*El. 16, L. 1.*). C'est aussi une porte qui parle :

Quæ fueram magnis olim patefacta triumphis,
Janua Tarpeiæ nota pudicitiæ:
Cujus inaurati celebrârunt carmina currus,
Captorum lacrymis humida supplicibus,
Nunc ego nocturnis potorum saucia rixis,
Pulsata indignis sæpè queror manibus.

Cicéron cite à ce sujet, un vers où ce sentiment est bien rendu :

O domus antiqua, heu quàm dispari dominare domino!

vers qui, plus d'une fois, et sur-tout aujourd'hui, peut trouver son application.

v. 8. *Veterem.* Le vieux Balbus, ce qui paraît être le sens le plus naturel. Al. *Dominûm Venerem.* « Infidèle aux amours de ses maîtres ». Corradini lit aussi *Venerem*, mais laisse *Dominum* à l'accusatif; « un maître si lascif qu'on le prendrait pour Vénus » elle-même ».

v. 9. *Cœcilio.* Suivant Volpi, ce Cécilius, héritier de Balbus, a loué la maison à une femme galante; il est un de ses amoureux, et celle-ci paye son loyer en la monnaie qui lui est propre.

v. 10. *Tradita.* Mot propre pour les contrats et les successions.

v. 12. *Verùm isti populo*, etc. La multitude des variantes prouve combien ce vers est maltraité. L'édition des *Variorum* en offre jusqu'à neuf. Corradini a donné aussi la sienne.

Verùm isti populi, Janua, qui ne facit!

Ce qui, placé dans la bouche du poëte, signifie : « Mais parmi ce peuple (*isti* pour *istius*), qui donc » en est coupable »? J'ai suivi la leçon qui m'a paru se rapprocher le plus de celle des manuscrits : « Mais » que faire avec un sot peuple qui, etc. ».

v. 14. *Culpa tua est.* Je suis tenté de croire avec Scaliger, que cet hémistiche était un refrein connu et populaire, qui revient à cette façon de parler triviale : « La porte a bon dos ».

v. 17. *Quî possum.* Je donne, avec Volpi, cette réplique à la porte, parce que le dialogue me paraît mieux suivi. Ceux qui le mettent dans la bouche du poëte, lisent *quid possis.*

v. 18. *Dubita.* Al. *Dubia.*

v. 20. *Non quî illam*, pour *non quòd.* Al. *Namque illam.*

Ibid. *Attigerit*, expression adoucie, pour *violaverit, stupraverit.*

v. 21. *Sicula.* Vossius : *Sucula.* C'est ce que Plaute appelle *Machœra ;* Justin : *telum ;* l'Auteur des Priapées : *hasta*, et *arma ventris.*

Ibid. *Beta.* De-là, dans Suétone, le verbe *betisare*, pris par Auguste dans le sens de *non arrigere, non armare*, comme disent les Italiens. Pétrone s'est servi d'une comparaison à-peu-près semblable : *Languidior cauliculi tepente thyrso.*

v. 22. *Nunquàm se mediam.* Ach. Statius :

Nunquàm se mediâ sustulit hinc tunicâ.

v. 27. *Et quærendum*, etc. Al. *Ne quærendum undè undè*. Vossius et Volpi : *Quærendumque nec undè*, etc. c'est-à-dire, dont on n'avait point attendu cette faculté virile.

Ibid. *Nervosius*. Cette épithète, dit Volpi, est physiquement vraie. Il la prouve par des vers de Lucrèce (*L. IV, v. 1034.*). Les auteurs érotiques font souvent usage de ce mot et de ses dérivés. Horace, *Epod. 8.*

Illiterati num minùs nervi rigent.

Et ailleurs, *Epod. 12.*

Cujus in indomito constantior inguine nervus.

Pétrone : *Quæ striges comederunt nervos tuos ?* etc.

v. 28. *Zonam*. Volpi est tenté d'entendre par-là *hymena illam quam primâ coïtione disrumpi ferunt.*

v. 30. *Minxerit*. Verbe familier aux poëtes satyriques, pour *semen emittere*. *Hunc* perminxêre *calones*, dit Horace, et ailleurs :

. . . . . Ne
Ditior, aut formæ melioris *meiat* eodem.

Pline se sert aussi, au lieu de *semen*, de l'expression *urina genitalis*.

v. 31. *Hoc.* Al. *Hunc.* Ce père officieux.

v. 32. *Brixia.* Brescia, ville capitale des Cénomans, dans la Gaule Cisalpine, bâtie par les Gaulois, quand ils passèrent en Italie, et, suivant Zanchi, plus anciennement par Cydnus, fils de celui que les Grecs nomment Cycnus. *J. Chris. Zanchi, de origine Orobiorum, sive Cenomanorum ad Petrum Bembum, L. II.*

Ibid. *Cycneæ.* Al. *Ciconiæ.* Al. *Chinæâ.* Quelques-uns croyent que c'est une montagne voisine de Bresse, d'où l'on découvre fort loin du côté de Crémone. D'autres prétendent y reconnaître Mirabella, tour fort élevée, d'où l'on avait une vue très-étendue. Volpi nous apprend que la hauteur qui domine Brescia, porte encore aujourd'hui le nom de *Cygneo.* Il semble que cette observation est décisive.

v. 33. *Mela,* rivière près de Bresse, dont parle Virgile dans les Bucoliques, *curva legunt propè flumina Mellæ.*

v. 34. *Veronæ.* Vérone, ville fameuse dans ces derniers temps pour avoir été la retraite du Prétendant, et depuis prise et reprise par les Français et les Autrichiens, auxquels elle est enfin demeurée par le traité de Campo-Formio.

Ibid. *Mecæ.* Al. *Tuæ.*

Maffei prétend avec assez de fondement, que ces deux vers sont une interpolation, étant manifestement contraires à l'histoire.

v. 38. *Domini.* Vossius, *Divûm*, parce que le seuil était consacré aux Dieux Lares. Corradini, *Demùm.*

v. 42. *Cum ancillis.* Al. *Consiliis.* Al. *Consciolis.* Vossius et Volpi lisent *Cæciliis*, parce que, disent-ils, ces Cæcilius, parens du maître de la maison dont il est question au vers 9, étaient d'insignes libertins.

v. 44. *Speret.* Al. *Speraret.* Ce vers répond au proverbe français : « Les murs ont des yeux, et les » portes ont des oreilles ». Ce proverbe ne fait pas l'éloge des temps où il a pris naissance.

v. 47. *Longus homo.* Ce mot répondrait assez à ce qu'on appelle trivialement *un grand Flandrin.*

v. 48. *Falsum*, etc. Il y a apparence que ce monsieur était illégitime, et avait voulu se débâtardiser; ou peut-être qu'étant adultérin, on avait voulu lui donner un père riche, qui s'était refusé aux honneurs de la paternité.

A l'exemple de Catulle, Properce fait, dans son premier livre, parler une porte qui trahit aussi les secrets de sa maîtresse; mais il me paraît supérieur à Catulle.

Les modernes ont un peu abusé de ce cadre, témoins *les Entretiens des Cheminées de Madrid*, par Le Sage, qui d'ailleurs ne manquent point de sel; le *Sopha*, de Crébillon le fils; le *Canapé*, qui en est une mauvaise singerie, etc.

LXVIII.

AD MANLIUM.

Tous les commentateurs s'accordent à penser que cette pièce a pour objet de consoler Manlius sur la mort de sa femme; c'est-à-dire, de cette Junie dont Catulle a chanté l'hymen dans des vers si brillans et si doux. C'est du moins ce que les premiers vers autorisent à penser; mais bientôt Catulle s'égare dans des digressions mythologiques qui lui font perdre de vue le sujet principal. Muret, celui peut-être de tous les commentateurs qui a le plus de goût, trouve la diction de cette élégie si élégante et si pure, que, suivant lui, la langue latine n'offre rien de si parfait. L'autorité de Muret est sans doute très-respectable; mais ce jugement ne peut guère porter que sur le mérite des détails, et non pas sur celui du plan et de la marche, coupée par de perpétuelles divagations. Le lecteur en jugera. Doering pense qu'il est plutôt question ici d'une de ces disgraces si communes en amour; c'est-à-dire, que Manlius était brouillé avec sa belle.

v. 2. *Conscriptum.* Schraderus lit *Conspersum.*

v. 3. *Ejectum.* C'est le mot propre pour les naufrages. Cicéron : *Quid tam commune quàm litus ejectis ?*

v. 5. *Sancta Venus.* La Vénus qui préside aux amours honnêtes, à l'amour conjugal. Ceux qui préfèrent le sens de Doering, peuvent aussi remarquer que le poëte donne indifféremment cette épithète à Vénus et à l'Amour. *Sancte puer*, a-t-il dit plus haut.

v. 6. *Cœlibe.* Volpi entend aussi par-là l'effet d'une brouillerie survenue entre Manlius et sa maîtresse, et non pas la mort de Julie.

v. 8. *Pervigilat.* Leçon de vingt-quatre manuscrits et de toutes les anciennes éditions. Scaliger est le premier qui ait lu *pervigilet.*

v. 9. *Ducis.* Al. *Dicis.* Je trouve plus de sentiment dans la première leçon.

v. 10. *Musarum et Veneris.* Quelles sont ces faveurs des Muses et de Vénus ? Les commentateurs ne s'accordent pas sur le sens de ce passage. Je pense avec Van Santen, qu'il est question de vers galans, amoureux, et que Catulle a fait ici usage de la figure ἓν διὰ δυοῖν, dont on trouve des exemples fréquens chez

les poëtes. Corradini entend par le premier, des vers héroïques, et par le second, des vers galans.

v. 12. *Hospitis.* Schraderus, *Sospitis.* Les raisons qu'il allègue ne m'ont pas paru déterminantes.

v. 13. *Merser.* Al. *Verser.* La première leçon est autorisée par ce passage d'Horace : *Adversis rerum* immersabilis *undis.*

v. 14. *Dona beata*, dons qu'on ne peut attendre que d'un homme heureux.

v. 15. *Pura vestis.* La robe virile était d'une seule couleur ; celle des enfans était blanche et brodée de pourpre.

v. 16. *Ver.... florida.* Ces expressions riantes : « la fleur de l'âge, le printemps de la vie », supposent beaucoup d'imagination dans les premiers écrivains qui s'en sont servis ; dans Pétrarque, par exemple, qui a dit fort heureusement :

Ch' era dell' anno, e di mia etate aprile ;

mais fort peu dans ceux qui les imitent. C'est ce qui rend la langue poétique si difficile. Commun ou bizarre, ces deux écueils ne sont séparés que par un sentier étroit et glissant.

v. 17. *Lusi*, expression modeste dont la vanité poétique n'est jamais la dupe.

v. 18. *Dulcem amaritiem.* C'est ce que les Grecs expriment par le mot composé γλυκύπικρον, et Pétrarque, par *dolce amaro.* Anacréon nous peint Vénus trempant les traits de son fils dans le miel, que Cupidon a grand soin de broyer avec du fiel.

v. 20. *Abstulit.* Scaliger est le premier qui ait lu *abscidit.* Volpi préfère ce dernier, parce que, dit-il, c'est le mot pour exprimer les ruptures qui ne peuvent plus se renouer, les pertes irréparables.

v. 27. *Veo nœ turpe Catullo.* Les commentateurs sont partagés sur le sens de ce passage. Ach. Statius, et Doering après lui, entendent que, durant l'absence de Catulle, sa maîtresse le sacrifie aux galans du bel air qui la courtisent. Vossius, dont Pezay a suivi le sens, l'interprète autrement. Suivant lui, Vérone est une petite ville de province, où un galant homme ne peut trouver une jolie fille à sa disposition, parce que, dit-il, toutes les beautés se rendaient à Rome, leur véritable élément. Ce qui m'a décidé pour ce second sens, c'est que Catulle convient bien des infidélités de sa maîtresse; mais il ne dit pas qu'elle se donne au premier venu. *Rara verecundè*, etc. Or, *quisquis* se prend ici dans le sens d'*omnis.* Quant à la raison que Vossius en donne, sans la détruire ou l'infirmer, je hasarderai d'en donner une autre, fondée sur mes propres observations; c'est que, depuis

un temps immémorial, et même à présent, le sexe n'est pas beau à Vérone, tandis qu'à Vicence, qui n'est pas fort éloignée, le sang y est de la plus grande beauté. Pezay trouve une petite disparate à parler de *fille*, en consolant son ami de la perte d'une épouse ; mais les anciens n'y regardaient pas de si près.

v. 28. *De meliore notâ.* Métaphore tirée des tonneaux étiquetés, comme contenant le meilleur vin. Nous avons à-peu-près la même expression en français : « des gens de marque ».

v. 29. *Tepefecit.* Ici les variantes sont nombreuses; mais j'ai cru devoir en faire grace au lecteur. Cependant ce prétérit ne paraît pas naturel, et j'inclinerais assez pour lire avec Vossius, *tepefiant, secundùm membra.*

v. 33. *Scriptorum.* Des commentateurs entendent par-là des auteurs. Il me paraît plus naturel d'entendre des ouvrages du poëte ; car apparemment Catulle n'avait pas besoin de livres et de modèles pour composer.

v. 34. *Romæ vivimus.* On se fonde sur ce vers pour prouver que Catulle était né avec un riche patrimoine ; ce qui paraît, comme on l'a déjà vu, assez vraisemblable. Car il fallait une grande fortune pour vivre dans la capitale.

v. 35. *Carpitur.* Métaphore tirée de l'action de filer.

v. 36. *Capsula.* Caisse où les livres étaient renfermés, d'où *Capsarii*, esclaves qui portaient les livres des enfans de qualité allant à l'école.

v. 39. *Petenti.* Al. *Petiti.* La première leçon me paraît plus latine.

Ibid. *Facta est.* Al. *Posta*, pour *posita.*

v. 41. *Non possum reticere.* On ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup de chaleur et de sensibilité dans ce mouvement, et dans cette apostrophe, langage des cœurs passionnés.

Ibid. *Manlius.* Je fais grace au lecteur de toutes les variantes de ce mot.

v. 46. *Charta.* Al. *Fama.* Outre qu'il y a bien plus de poésie et de hardiesse dans l'expression *charta anus*, cette leçon est autorisée par ce passage de Martial, grand imitateur de Catulle : *Chartaque dicet anus.* (L. XII, Ep. 4.)

***. Cette lacune est remplie dans différens manuscrits par ce vers :

Omnibus inque locis celebretur fama sepulti;

Dans d'autres, par celui-ci :

Omnibus et triviis vulgetur fabula passim;

Ailleurs, par cet autre :

Muscosi repetat vada remigiis Acherontis.

Aucun n'est digne de Catulle ; tout ce qu'on peut soupçonner, c'est que le vers qui manque devait présenter à-peu-près le même sens. Le manuscrit de Corradini portait *vivorum.... claresco*, dont il a fait :

Vivat in ore hominum plus uno clarior ævo.

v. 49. *Sublimis.* Al. *Subtilis.* Le premier a le mérite de faire image, et le second ne serait qu'une répétition de *tenuem.*

v. 51. *Duplex.* Muret l'explique par *dolosa, versuta.* Scaliger entend la Vénus Uranie et la Vénus vulgaire. Vossius soutient avec assez de raison, que le poëte fait allusion à la Vénus à deux visages, dont l'un barbu, adorée par les habitans d'Amathonte; et d'après les goûts de Catulle, cette explication, adoptée par Volpi, semble assez plausible. Doering interprète *duplex*, par une déité qui favorise, outre Catulle, plus d'un galant auprès de sa maîtresse. Cela me paraît un peu tiré.

Ibid. *Amathusia.* Amathonte était une des principales villes de l'île de Chypre.

v. 52. *Torruerit.* Al. *Corruerit.* Al. *Polluerit.*

Al. *Corpuerit*, pour *corripuerit*. Turnebe juge, avec raison, que *torruerit* est déterminé par les vers suivans.

Ibid. *In quo genere.* Volpi : *Amorum scilicet, nempè muliebri et puerili.*

v. 53. *Trinacria rupes.* Le mont Ætna.

v. 54. *Malia.* Van Santen établit cette leçon par des autorités qui paraissent décisives. En les suivant, j'ai préféré dans la traduction le mot Thermopyle, comme plus poétique et plus sonore. C'étaient des eaux minérales qui tiraient leur nom d'un territoire voisin, et, par leur chaleur, donnaient à ce défilé le nom de Thermopyles. RR. θερμὸς, chaud, πύλη, porte.

v. 57. *Qualis in aërii*, etc. Cette comparaison est charmante ; mais je ne puis être de l'avis de Muret, qui la rapporte aux pleurs que verse Catulle. Il me semble que le vers *dulce viatori* la détermine pour ce qui suit. En effet, le premier membre de la comparaison n'offre que des idées tristes, et le second n'offre que des idées riantes; ce qui est disparate. Je retrouve avec plaisir cette opinion dans l'édition de Doering, commentateur, en général, fort judicieux, et trop peu connu en France.

v. 59. *Valle volutus.* Ach. Statius trouve qu'ici le

poëte peint par les sons le cours d'une eau qui se précipite.

v. 63. *Ac.* Al. *Hic.*

v. 65. *Jam prece*, etc. Vossius propose :

Jam prece Polluces, jam Castoras implorante ;

Un anonyme :

Jam face Pollucis, jam Castoris imploratâ.

v. 67. *Clausum.* Scaliger lit *laxum.* Les commentateurs font rapporter ce mot aux possessions de Manlius. Ma traduction offre un sens que je crois préférable. Doering et Volpi ne voyent ici qu'un sens métaphorique, qui exprime que Manlius a ouvert à Catulle la route pour jouir de l'objet de son amour ; mais le *domum* du vers suivant permet de suivre l'interprétation que j'ai adoptée.

v. 69. *Communes.* Pezay se récrie beaucoup sur le peu de délicatesse de cette expression. Sa répugnance n'est pas seulement d'un moderne. Aussi serais-je fort tenté de faire rapporter ce *quam* à *domum*, et non pas *ad dominam.* Alors ce sont les amours de Catulle et de sa belle, communes à l'une et à l'autre. Quelle est, au reste, cette *Domina ?* Est-ce Lesbie, ou Clodia ? Nous en sommes à cet égard réduits aux conjectures. Volpi prétend qu'il était du bon ton d'avoir la même maîtresse, et s'attache à le prouver

par une foule d'exemples. Reste à savoir si *exercere amores ad domum* est bien latin.

v. 70. *Mea diva.* C'est mal-à-propos que des interprètes ont cru voir ici Vénus. Et la femme qu'on aime n'a-t-elle pas toujours été plus qu'une femme aux yeux de son amant ?

Ibid. *Molli pede.* La grace d'une démarche voluptueuse. Ce mérite était si prisé chez les femmes, qu'on le trouve consigné sur des inscriptions antiques : *Sermone lepido, tum autem incessu commodo.* Properce l'a rendu par un joli vers :

Et canit, ut soleant molliter ire pedes.

v. 72. *Arguta.* Ce mot peut se prendre dans deux sens : le premier, dans celui d'élégant et mignon ; le second peut s'entendre du son léger que fait la chaussure de la bien-aimée. Quel est le mortel que ce bruit charmant n'ait pas quelquefois dans sa vie fait tressaillir ?

Ibid. *Constitit in soleâ.* Volpi : *Constituit soleâ.* Pourquoi préférer la première leçon ? parce qu'elle fait image, et que l'autre n'a pas le même mérite.

Solea était une chaussure consacrée aux femmes et aux hommes efféminés. Aussi Cicéron la reproche-t-il à Clodius et à Verrès.

v. 74. *Laodamia.* Fille d'Acaste et femme de Protésilas, fils d'Iphiclus, jeune Grec qui le premier fut tué au siége de Troie, en punition, dit Catulle, de ce qu'elle n'avait point offert aux dieux les sacrifices accoutumés. Cette perte la conduisit au tombeau. Suivant d'autres, l'image de son mari, qu'elle vit en songe, la frappa si vivement qu'elle expira. Quelques mythologues prétendent que Protésilas obtint des dieux infernaux la permission de venir revoir sa femme, et la décida à ne pas lui survivre.

v. 76. *Pacificâsset.* Ach. Statius, *Conciliâsset.*

v. 78. *Heris*, pour *divis.* Virgile qui souvent imite Catulle, a dit comme lui :

Heu nihil invitis fas quemquam fidere divis !

v. 79. *Jejuna*, expression hardie : un autel à jeun, dont on n'a pas soin de désaltérer la soif sanguinaire.

Ibid. *Desideret.* Al. *Deficeret.* Ach. Statius, *Defecerit.* Le premier est déterminé par l'épithète poétique *Jejuna.*

v. 85. *Abesse.* Al. *Abîsse.*

v. 89. *Troja, nefas.* Van Santen croit que *nefas* doit se prendre ici pour une interjection. On peut aussi l'entendre substantivement.

Ibid. *Commune sepulchrum.* C'est ainsi que Vir-

gile appelle Hélène : *Trojæ et patriæ communis Erynnis.*

v. 90. *Virûm et virtutum.... cinis.* Les poëtes mettent les hommes et les exploits des temps héroïques fort au-dessus de ceux des âges historiques.

v. 91. *Quæne etiam.* Comme on est ici réduit à deviner, je me suis déterminé pour la conjecture de Van Santen, qui donne au moins un tour animé à ce passage. Corradini, *quæ vecto.* Volpi, après Vossius, *quæmet.* Doering, *quæ nempè.*

v. 92. *Hei miserò !* Cette répétition est presque sans exemple ; car ce n'est ici ni un refrein ni une ritournelle. Serait-il absurde de supposer que Catulle, pour plaire à Manlius, écrivit fort rapidement cette élégie, et que c'est à cette précipitation très-naturelle qu'on peut, avec quelque fondement, attribuer les incohérences, les divagations mythologiques, les transitions brusques, et en général le défaut d'ordonnance et d'unité qu'on peut, sans irrévérence, soupçonner dans cette pièce ?

Au reste, Passerat voit une double entente dans le mot *lumen*, qui signifie tout à-la-fois et la lumière du jour ravie au frère, et la consolation dont Catulle est privé par sa mort. Volpi admire beaucoup cette découverte.

v. 97. *Nota*, pour *cognata*. C'était, chez les anciens, une consolation de mourir dans sa patrie, et d'avoir sa sépulture avec celle de sa famille. Ce sentiment est de tous les pays et de tous les temps.

v. 98. *Compositum*. Ce verbe exprimait les derniers devoirs qu'on rendait aux morts. C'était l'office des plus proches parens de recueillir leurs cendres, de les renfermer dans des urnes, et de les déposer dans le tombeau de leurs ancêtres.

v. 99. *Obscœna*. Troie, bâtie sous de sinistres augures, quoiqu'elle eût des dieux pour architectes, parce que le parjure Laomédon avait manqué de parole à Neptune et à Apollon.

v. 100. *Extremo*. Al. *Externo*. Le premier dit plus que le second. Ce n'est pas seulement dans une terre étrangère ; c'est presque aux extrémités du monde. D'ailleurs, il y aurait pléonasme. *Aliena* suffit. Volpi entend le bord de la mer.

v. 101. *Fertur undè*. Leçon de Scaliger. Vossius : *Ferventior undique pubes*. Marcilius : *Fertur propera undique et undique pubes*. Le *simul* intercalé par d'autres, est en effet très-suspect.

v. 102. *Penetrales focos*. Les dieux domestiques étaient placés auprès du foyer qui leur était consacré. De-là l'expression *pro aris et focis*.

Ibid. *Deseruisse.* Vossius, *Deseruére.*

v. 103. *Abductâ.* C'est le terme propre pour enlever une femme à son époux. *Gremiis abducere pactas*, a dit Virgile.

v. 108. *Barathrum.* Pezay s'emporte un peu vivement contre ce jeu de mots redoublé, et cette comparaison de la profondeur du gouffre desséché par Hercule, avec celle du gouffre où l'Amour plonge Laodamie. Il est difficile de ne pas être de son avis. (Voyez *la note sur le vers 91.*)

v. 109. *Pheneum.* Al. *Peneum*, gouffre en Arcadie que les habitans appelaient ξέριθρον. (*Strab. sub fine Lib. VIII.*)

Ibid. *Cylleneum*, Cyllène, montagne d'Arcadie.

v. 110. *Siccari.* Volpi prétend que ce présent est mis à dessein pour exprimer que les habitans ressentaient encore de son temps les effets des travaux bienfaisans d'Hercule.

Ibid. *Emulsâ*, métaphore hardie, tirée de l'action de traire.

v. 111. *Fodisse.* Al. *Fudisse.* La première leçon me paraît préférable. C'est cet exploit qui fit donner à Hercule le surnom de *Fossor.*

v. 112. *Audet.* Al. *Ausus.* Doering, *Audit.*

Ibid. *Falsiparens*, qu'on croyait faussement fils d'Amphitryon, tandis qu'il était fils de Jupiter.

Ibid. *Stymphalia.* Stymphale, ville d'Arcadie, près de laquelle était un lac du même nom, infesté par des oiseaux dont le bec était si dur et si fort, qu'il perçait le fer. Hercule les tua à coups de flèches, ou, selon d'autres, les mit en fuite par le bruit des cymbales.

v. 113. *Deterioris heri.* Eurysthée, protégé par Junon, et qui ne valait pas Hercule, auquel il commanda les douze fameux travaux.

v. 116. *Hebe.* Je crois faire plaisir au lecteur, en insérant ici, à propos de ce mariage, un conte latin de La Monnoye, qui n'a jamais été publié.

HEBE HERCULI CUR NUPSERIT.

Omnes festa Deos ad pocula fortè vocârat
  Lætior assueto Juppiter atque Deas.
Olli purpureum Junonis filia nectar
  Hebe aderat niveâ ferre parata manu;
Hebe fronte decens, habitu formosa, sed illâ
  Deformis nimiùm quâ Dea parte fuit.
Innuptæ juvenique simul (quis credere posset?)
  Hiscebat longo pars ea fissa sinu.
Nascenti hoc vitium materna immiserat hostis
  Lampsaciæ prolis dedecus ulta Venus.
Detexit fortuna malum; dare fida ministra
  Cœlesti pateram dum properabat hero;

Sive fefellerunt loca lubrica, sive citatum
Impediit tunicæ longior ora pedem,
Ecce supina cadens revoluto ad cingula peplo,
Corporis heu! labem prodidit ipsa sui.
Obstupuit visu, spatiumque immane notavit
Juppiter, erubuit tacta dolore parens,
Et Trivia, et Pallas mantilibus ora coercent,
Solvitur at risu liberiore Venus.
Ingentes Superûm dat cætera turba cachinnos;
Festivo strepitu regia tecta sonant.
Sola verecundis, quæ jam surrexerat, Hebe
Diffugiens lacrymis ora sinumque rigat.
Desiit ex illo miscere puella Tonanti,
Iliacus cœpit fundere vina puer.
Altum Juno diù pressit sub pectore vulnus;
His tandem affari vocibus ausa Jovem:
Nulla-ne, dixit, erunt solatia flebilis Hebe?
Non aliquâ miseræ damna levabis ope?
En tuus Alcides nuptâ, mea nata marito
Indiget: hanc illi fac, rogo, jungat Hymen. —
Assensit, risitque Deus, connubia, dicens,
Apta petis, natam vir decet ille tuam.

v. 118. *Qui tunc indomitam.* Ici les leçons varient à l'infini. Voici les principales. Alde, *quod divum dominum.* Guarini, *qui te non domitum.* Ach. Statius, *qui tantum indomitam.* Vossius, *qui in vitâ indomitam;* et Schraderus, *qui tauri indomitum.* Eldikius tranchait dans le vif, en proposant :

Qui vivam in domini te ire rogum docuit.

Muret, un des plus judicieux commentateurs que l'on

connaisse, convient de bonne foi qu'il lui est impossible de rétablir ce passage. Volpi, qui lit après Scaliger, *quod divum domitum*, entend par ce *barathrum*, l'amour d'Hercule pour Eurysthée, qui lui donna la force d'entreprendre tant d'exploits vantés pour plaire à son mignon. Quant à moi, je croirais assez que ce vers se rapporte plutôt à Laodamie qu'à Hercule ; ce qui me paraît déterminé par le vers suivant.

v. 119. *Nam neque tam carum.* Marcilius, *sacrum.* Corradini, *nam neque causa earum;* ce que j'avoue ne pas entendre.

v. 120. *Caput.* Tour grec. Homère : τοιην κεφαλην. « Une tête si chère », a dit Racine, l'écrivain peut-être qui a le plus enrichi la langue de tours et de locutions empruntés aux Grecs et aux Latins. Il me paraît démontré que ces mines sont loin d'être épuisées, et qu'elles fourniront de plus riches filons à nos auteurs, que les bizarreries de Sakhespear et l'enflure des écrivains allemands.

Ibid. *Una*, pour *unica.*

v. 122. *Testatas.* Al. *Ceratas.* Van Santen explique la première leçon par *testibus confirmatas.* N'est-ce pas plus simplement, *quæ jam testatæ erant ultimam senis voluntatem ?*

v. 123. *Gentilis*, collatéral. Cicéron, dans ses *lieux communs* (*topica*), en donne cette définition : Qui porte le même nom, qui est originaire de parens libres, dont aucun ancêtre n'a été esclave, qui n'est pas mort civilement.

v. 124. *Suscitat à cano. Suscitat*, selon les meilleurs commentateurs, doit se prendre dans le même sens qu'*auferre*.

Ibid. *Vulturium*. Les anciens désignaient par le mot de vautour, ceux qui couchaient en joue les successions. *Capiti*, pour *capite*.

v. 125. *Pulla*. Vossius, qui préfère cette leçon à *ulla*, prétend qu'une colombe noire unie à un pigeon blanc, est beaucoup plus lascive. C'est peut-être là la raison du goût exclusif des Blancs pour les Négresses. Corradini attribue cette supériorité de lascivité à la femelle, sans différence de couleur.

v. 127. *Oscula*, etc. Ce vers fait une charmante image. Au reste, les colombes jouent toujours un grand rôle dans les poëtes érotiques. De-là viennent les expressions de *columbari*, pigeonner, *columbatim*, etc.

v. 128. *Quanquàm*. Vossius conjecture *quam quæ*.

Ibid. *Multivola* a ici le même sens qu'*omnivoli* plus bas, femme de haut appétit.

v. 129. *Sed tu.* Laodamie.

v. 130. *Conciliata.* Terme en usage, pour dire : arranger un mariage, appareiller, assortir. C'est ce que les Italiens appellent *Sensale da matrimonj.*

v. 134. *Crociná.* Cette robe de safran que l'auteur donne à l'Amour, et que Pezay transporte à la maîtresse de Catulle, en disant que c'est une jolie robe de brune, paraîtrait chez nous être de mauvais augure, et convenir plutôt au Dieu d'hymen.

Serait-il déraisonnable de penser que cette digression de Laodamie, qui semble être si étrangère au sujet, est une allusion à l'amour de Junie pour Manlius, Junie enlevée comme elle dans la fleur de la jeunesse ? On ne donne, au reste, cette idée que comme une conjecture, et souvent c'est tout ce que les commentateurs peuvent donner. Doering ne s'éloigne pas beaucoup de cette idée, quoiqu'il ne voye ici qu'une brouillerie d'amans.

v. 136. *Verecundè.* Il m'a semblé plus naturel de prendre ce mot dans le sens adverbial, et de le faire rapporter à Catulle, *feremus verecundè*, qu'à la petite personne qui, comme on le voit, n'était pas très-scrupuleuse, et se permettait de légères escapades.

v. 137. *Ne nimiùm simus.* Ce vers rappelle ces deux de La Noue :

> Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot;
> L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

v. 139. *Flagravit.* Al. *Flagrabat.* Eldikius: *Fragrante reconciliata.* Van Santen, *Flagrantem continet iram.*

v. 142. *Ingratum,* etc. Corradini entend par ce vieillard le père de Catulle qui gronde contre la vie libertine de son fils; et Doering, par le mot *onus,* ce chagrin qu'un père âgé et grondeur fait à ses filles jeunes et dans l'âge du plaisir. Volpi adopte à-peu-près le même sens, et fait dire à Catulle : « Loin de » moi le triste rôle de surveillant, semblable à celui » d'un père, etc. » J'ai suivi le sens de Scaliger, qui m'a paru le seul naturel, et offrir au moins une lueur dans cette nuit profonde. Un mérite que je trouve encore à celui que j'adopte, c'est qu'alors ce vers sert de transition au vers suivant : *Dextrâ deducta paternâ.*

v. 143. *Deducta.* Volpi observe que les verbes *deducere, adducere, perducere, introducere,* appartiennent au commerce infâme de vendeur de chair humaine.

Ibid. *Dextrâ.* Vossius, *vestâ.*

v. 145. *Mirâ.* Al. *Mirè.* Al. *Nigrâ.* La première leçon offre un sens plus passionné.

v. 147. *Nobis.* Volpi entend toujours par-là communauté de biens entre Catulle et Manlius. Mais si ce

dernier avait ainsi de quoi se dépiquer, il semble que la perte de sa femme ou l'infidélité de sa maîtresse pouvait lui paraître moins pénible.

Ibid. *Unus.* Al. *Unis.* Cette dernière leçon est exclue, je crois, par le caractère de la coquette qui ne se contentait pas d'un seul hommage.

v. 148. *Quem lapide*, etc. Les anciens avaient coutume de graver sur une pierre blanche le quantième du jour où il leur arrivait quelque chose d'heureux.

v. 151. *Robigine.* Ce mot m'a paru trop beau, pour ne pas essayer de le faire passer en français. Je suis étonné que le traducteur italien, dont la langue poétique est plus hardie, se soit contenté de cette expression froide :

Non arrivi giammai col volger d' anni
Coprir d' eterno obblio li nostri nomi.

v. 155. *Vita, lux*, mots de caresse usités entre amans. Les Grecs disaient : ζωη καὶ ψυχη, *vita et anima.* Les Anglais disent : *My love, my dear soul.* Les Italiennes : *Viscere mie, gioia mia.*

v. 157. *Et qui principio*, etc. *Terra*, dans le sens d'une possession, ne paraît pas trop latin. Comme dans le vers 155, le poëte a parlé déjà de Manlius, *Et tu simul*, etc. ne serait-il pas possible de lire ici : *Domino tibi nos dedit ;* « celui qui t'a fait con-

naître à moi, qui t'a donné à moi pour bienfaiteur »? Al. *Et qui principio nobis dominam dedit.* Ach. Statius, *teneram dedit ac fert.* Je retrouve dans Doering le sens que j'ai adopté ; mais il lit le vers autrement : voici sa leçon.

Et qui principio nobis te tradidit, à quo, etc.

D'ailleurs, il soupçonne ces deux vers de n'être qu'une interpolation.

LXIX.

AD SEIPSUM.

Je me suis écarté de l'ordre reçu, en mettant cette pièce et les deux suivantes au rang des élégies, dont elles me paraissent avoir tous les caractères ; celle-ci sur-tout qui est pleine de sensibilité.

v. 1. *Benefacta.* Ce mot a un sens plus étendu que celui de bienfait, et signifie toutes sortes de bonnes actions.

v. 2. *Pium.* Ce terme comprend tous les attachemens honnêtes, tous les sentimens qui constituent l'honnête homme.

v. 4. *Numine.* Vossius, *nomine.*

v. 6. *Ingrato.* Cet amour qui n'a pas été payé de retour.

v. 11. *Teque istinc usque.* Muret, *Astringisque reducisque.* Scaliger, *instrictuque ;* c'est-à-dire, *incitamento.* Vossius, *atque istinc te rĕducis.* Corradini, *teque instructoque*, sub. *animo.*

v. 12. *Dis invitis.* Apparemment Vénus et l'Amour, peu favorables à sa tendresse.

v. 14. *Quâlubet*, sub. *arte, viâ, ratione.*

v. 15. *Hoc facies.* Al. *Hoc facito.*

Ibid. *Sive id non pote.* C'est le neutre de l'adjectif *potis*, employé par les anciens auteurs latins dans le sens de *possibile*, qui n'est pas en effet d'une bonne latinité.

v. 17. *Si vostrum est misereri.* Les Epicuriens ne croyaient pas que le spectacle des misères humaines troublât le repos des Immortels. C'est ce que j'ai tâché de faire sentir par le mot un peu mystique de *quiétude.*

v. 19. *Adspicite.* Virgile emploie souvent ce verbe dans le même sens, pour « jeter un regard favorable ».

Ibid. *Si vitam puriter egi.* C'est en effet, au milieu de l'infortune, un sentiment bien doux et bien consolant que celui-là. L'époque où nous vivons est plus faite que toute autre pour faire sentir la vérité de ce mouvement ; et malgré l'excès de la démoralisa-

tion et ses funestes progrès, malgré l'anéantissement de toute opinion publique, l'homme de bien trouve dans son ame une force puissante contre tous les événemens, lorsqu'il peut se dire à lui-même : « Au mi- » lieu du débordement de maux et de crimes inouis » qui ont inondé ma triste patrie, j'ai conservé les » mains pures d'or et de sang * ».

v. 20. *Pestem perniciemque.* Ces deux mots sont presque toujours joints ensemble dans les bons auteurs. Cicéron, dans le premier discours contre Catilina : *Cum tuâ peste ac pernicie proficiscere ;* et dans celui pour Rabirius : *Pestis ac pernicies civitatis.*

v. 21. *At torpor.* Al. *Ut corpore.* Vossius, *velut anguis.* Ach. Statius, *imos in corporis.*

v. 22. *Ex omni.* Passerat, *exsomni ;* leçon qui n'est pas à dédaigner.

Ibid. *Lœtitias.* Al. *Delicias.* Le premier au plurier est d'un usage très-élégant. Cicéron l'emploie souvent.

v. 25. *Valere.* Pezay traduit ce mot par « santé ». Je crois que c'est la guérison de son amour que le poëte demande. C'est ce que « santé » seul ne désigne pas.

---

* Il n'est pas besoin, je crois, d'avertir que ceci a été écrit vers la fin du Directoire.

Un de nos vieux poëtes, Saint-Gelais, a traduit, ou plutôt paraphrasé cette élégie, mais avec trop peu de succès, pour qu'on me sache gré d'insérer ici sa paraphrase.

Le C. Roger, dont on a vu déjà des essais agréables, a bien voulu me communiquer cette imitation qui m'a paru assez heureuse, et écrite avec élégance et facilité.

Si la bonté, si la constance
Nous laissent d'heureux souvenirs;
Si la paix de la conscience
Vaut mieux que l'attrait des plaisirs;
S'il est doux de pouvoir se dire:
« Jamais le nom des Dieux par moi
» Ne fut profané pour séduire;
» Je n'ai jamais trahi ma foi »;
Quelle perspective riante
Promet au reste de nos jours
La certitude consolante
De n'avoir point changé d'amours!
Tout ce que doit un ami tendre
A l'objet qui l'a su charmer,
Je n'ai pas craint de l'entreprendre...
Et l'on a cessé de m'aimer!...
Mais pourquoi perdre ainsi courage?
Rendons à l'ingrate beauté
Qui me tenait en esclavage
Caprice pour légéreté,
Indifférence pour outrage!...
Eh quoi! briser en un moment
Une chaîne si fortunée!

A la foi que l'on s'est donnée
S'arracher éternellement!
Quel triomphe affreux! quelle gloire!
Et qu'il va m'en coûter de pleurs!...
Ah! qu'importe? Soyons vainqueurs:
Mon repos suivra ma victoire.

O vous, grands dieux! si le malheur,
Contre la fortune cruelle,
Dans votre bonté paternelle
Trouve un appui consolateur:
Si vous pouvez rendre à la vie
Celui qui lutte avec effort
Dans une pénible agonie
Contre les assauts de la mort,
Dans ce cœur pur qui vous honore
Éteignez le funeste amour
Dont l'ardeur croît et me dévore.
Hélas! demandé-je en ce jour
Que la perfide m'aime encore?...
Non! mes vœux seraient superflus!
La seule grace que j'implore,
Grands dieux! c'est de ne l'aimer plus.

LXX.

AD JUVENTIUM.

CETTE petite pièce est d'une expression charmante, tout en est délicat, passionné; et l'on ne peut en blâmer que l'objet, et l'expression dégoûtante de *saliva lupæ*, qui contraste avec le ton du reste.

v. 2. *Saviolum dulcius ambrosiâ.* C'est ce qu'Horace a si bien rendu par :

. . . . . Oscula quæ Venus
Quintâ parte sui nectaris imbuit.

v. 4. *Summâ.* Les croix où les criminels étaient exposés, étaient placées sur des lieux élevés.

Ibid. *Suffixum in cruce.* Pétrarque, qui connaissait bien les anciens, a dit de même :

Amor, che m'ha legato, e tien mi in croce.

v. 6. *Sævitiæ.* L'orgueil naturel à la beauté. *Vostræ* s'entend de tout ce qui est beau.

v. 8. *Abstersti.* Leçon de Vossius, de Volpi et de Corradini, au lieu d'*abstersisti.*

v. 10. *Comminctæ.* Al. *Commixtæ.* Al. *Conjunctæ.*

Ibid. *Lupæ.* Femme débauchée. Vossius, *gulæ*, ce qui est un peu plus obscène, et ce qu'il est fort inutile d'expliquer. Les expressions *ori illudere, ore morigerari*, en donneront suffisamment l'idée.

v. 11. *Infesto amori.* Volpi personnifie ici l'Amour, que Juventius charge de sa vengeance.

v. 13. *Ambrosio.* Al. *Ambrosiâ.*

v. 14. *Tristi.* Ce mot se prend souvent dans le sens d'amer.

v. 15. *Pœnam proponere.* Expression propre. *Quùm improbis pœnam proponitis.* Cic.

v. 16. *Non unquàm.* Al. *Nunquàm jam.*

Le traducteur déjà cité me paraît avoir mis assez de grace et de mollesse dans son imitation que je joins ici.

Giovenzio, mio dolcissimo,
Un di teco scherzevole,
Ti diedi un bacio amabile,
Bacio saporitissimo
Più dell'ambrosia, o nettare;
Ma'l mio delitto labile
Non fù senza supplizio,
Che mi senti traffiggere,
Ben mel ricordo, l'anima
Da grave pungentissima
Doglia, che tanto è stabile,
Che se ben io mi scarico
D'un fallo innocentissimo,
Non posso con mie lagrime,
La tua durezza frangere;
Che dopo il bacio, subito
Le labbra, ch'eran umide
Dalle sognate gocciole,
Nettasti con gli articoli
Delle tue dita fragili,
Temendo esser venefico
Della mia bocca l'alito,
E mia scialiva putrida
Come di lupa fetida:
Anzi per far me misero

Non cessi amor rivolgere
In odio, che tormentami:
Perche più dell'elleboro
Quel bacio amaro fossesi,
Che prima era d'ambrosia,
Tristo lo cangia in tossico.
Ma poi che oggetto veggiomi
Fatto della tua collera,
Che pena troppo rigida
Proponi al miserabile
Amor, che per te rodemi;
Non fia mai ver che imprimere
Voglia più baci teneri
Su le tue guance morbide.

Les poëtes modernes ont plus d'une fois traité ce sujet avec les idées et même les expressions de Catulle. Je choisis dans la foule cette épigramme de Jul. Cés. Scaliger, qui m'a paru assez agréable, pour se faire lire après l'élégie du poëte de Vérone.

Surripui trepidus cauto duo basia furto;
Et totidem audaci vis mihi aperta tulit.
Et duo sponte dedit; furtim et duo sustulit audax:
Et duo vi rapuit: et duo sponte dedi.
At misero irata est: at cœlum territat armis:
Gratia cui tamen est æqua relata pari.
Pœnitet? et tumidis oneras pia fata querelis?
En tua reddo tibi, tu mea redde mihi.

Ménage a pris de cette pièce l'idée de ce distique.

Surripui ludens teneræ duo basia Gallæ.
Non impunè tuli: me mihi surripuit.

Il ajoute modestement qu'il ne donnerait pas ces deux vers pour les seize de Catulle.

L'élégie de Catulle a probablement fourni à Pezay l'idée de la pièce suivante.

LE BAISER SURPRIS.

J'ÉTAIS aux genoux de Camille;
Mon bras flexible s'enlaçait
Autour de sa taille docile:
Son cœur sous ma main s'élançait...
Ah! le mien n'était pas tranquille.
Sur son beau col qui se penchait,
Amoureusement j'osai prendre
Un baiser modeste et discret.
Camille me le permettait,
Ou du moins Camille plus tendre,
Dans un abandon inquiet,
Ne songeait pas à le défendre.
J'étais troublé par le plaisir.
L'amour craint, mais le desir ose:
Ivre d'amour et de desir,
J'osai desirer autre chose.
Sur tes lèvres, je vis la rose,
Camille, et j'osai la cueillir.
Dieux! quel fut mon bonheur suprême!
Mais quel fut bientôt mon regret!
Le vol me priva du bienfait,
Et je déplus à ce que j'aime.
Je vis le courroux dans ses yeux,
Où j'aurais pu voir l'indulgence.

Son reproche fut le silence,
Et je ne l'entendis que mieux.
Des plus amoureuses délices,
Amans, si vous êtes jaloux,
Sachez vivre de sacrifices;
Baisers surpris sont les moins doux.

Par M. DE PEZAY. 1779.

LXXI.

INFERIÆ AD FRATRIS TUMULUM.

v. 2. *ADVENI.* Al. *Advenio.*

Ibid. *Inferias.* On appelait de ce nom les présens faits sur la tombe des morts, tels que le lait, le vin, le miel, le sang, les cheveux, les victimes, les esclaves même qu'on sacrifiait. Ce mot se dérive, *ab inferendo*, et, selon d'autres, *ab inferis.* Cet usage pieux est justifié d'une manière touchante dans ces beaux vers de Roucher :

Ce respect pour les morts, fruit d'une erreur grossière,
Touchait peu, je le sais, une froide poussière,
Qui tôt ou tard s'envole éparse au gré des vents,
Et qui n'a plus enfin de nom chez les vivans;
Mais ces tristes honneurs, ces funèbres hommages
Ramenaient les regards sur de chères images;
Le cœur près des tombeaux tressaillait ranimé,
Et l'on aimait encor ce qu'on avait aimé.

(*Les Mois.*)

v. 4. *Alloquerer.* Mot consacré pour exprimer l'usage où l'on était d'appeler les morts, usage essentiel à l'achèvement des cérémonies funèbres, et qui quelquefois en tenait lieu, comme on le voit par ce vers d'Ausone :

Voce ciere animas funeris instar habet.

v. 5. *Tete.* Al. *Te.* Ces hiatus sont très-fréquens dans Catulle.

v. 6. *Misero.* Al. *Miser.*

v. 8. *Tristes munera.* Al. *Tristi munere.* Ces présens étaient, entr'autres, une espèce de bouillie et des lentilles.

v. 9. *Manantia fletu.* Voici comment La Chapelle entend et traduit ce vers :

Puisses-tu trouver quelques charmes
A voir qu'en te disant un éternel adieu,
Je fais nager tes cendres dans mes larmes.

v. 10. *Ave.* C'était la formule usitée, soit en déposant les cendres, soit sur les épitaphes. Virgile, qui, pour flatter les Romains, s'est attaché à retracer dans son poëme les usages de son pays, fait dire à Énée, sur le tombeau de Pallas, fils d'Evandre : *Salve æternùm mihi, maxime Palla, æternùmque vale.*

Marulle, un des savans qui, chassés de Constantinople par les Turcs, portèrent en Italie le goût des

lettres, a traité le même sujet. J'ai cru qu'on verrait ici sa pièce avec plaisir.

DE MORTE JANI FRATRIS.

Per Scythiam, Bessosque feros, per tela, per hostes,
Riphæo venio tristis ab usque gelu:
Scilicet exequias tibi producturus inanes,
Fraternis unus ne careas lacrymis:
Teque peregrinâ, frater, tellure jacentem,
Et tua sparsurus fletibus ossa meis.
Quando quidem post tot casus patriæque domusque
(Tanquam hoc exemplo nil nocuisset adhuc),
Te quoque sors invisa mihi, dulcissime frater,
Abstulit, Elysium misit et ante diem.
Ne foret aut fletus qui solaretur acerbos,
Jungeret aut lacrymis fratris et ipse suas.
Heu! miserande puer, quæ te mihi fata tulerunt?
Cui miseram linquis frater adempte domum?
Tu mea post patriam turbasti pectora solus:
Omnia sunt tecum vota sepulta mea:
Omnia tecum unâ tumulo conduntur in isto;
Frater abest, fratrem, quæso, venire jube.
Cur sine me Elysiâ felix spatiare sub umbrâ,
Inter honoratos nobilis umbra patres?
Occurrunt Grajique atavi, proavique Latini:
Frater abest, fratrem, quæso, venire jube.
Hic tibi pallentes violas legit, alter amomum,
Narcissum hic, vernas porrigit ille rosas:
Attolluntque solo, carisque amplexibus hærent:
Frater abest, fratrem, quæso, venire jube.
Intereà, quoniam sic fata inimica tulerunt,
Nec mihi te licuit posse cadente mori;

Accipe quos habeo lugubria munera fletus :
Æternumque meæ, frater, ave lacrymæ.

Le Journal de Paris, n° 301, 28 octobre 1786, m'offre cette imitation de l'élégie de Catulle, où respire une douce mélancolie, et une douleur véritable.

Alarmé sur ton sort, des monts de l'Helvétie,
Je vole; et nourrissant, hélas! un vain espoir,
J'arrive dans ces lieux où tu perdis la vie,
Mon père, pour te rendre un funèbre devoir.
Dans ce temple, où jadis mon ame satisfaite
Venait de tes longs jours rendre graces aux Dieux,
Tu gis donc aujourd'hui, cendre froide et muette,
Et je t'appelle en vain dans ces tristes adieux.
O mon père! permets que sur ta tombe sainte
Je pose avec respect ce marbre sépulcral.
De mes douleurs qu'il porte une éternelle empreinte :
Reçois ce dernier don de l'amour filial.
Puisse ton ombre chère y trouver quelques charmes!
Il plaît à ma douleur, j'aime à venir ici,
Prosterné sur ta tombe, y mouiller de mes larmes
Les seuls restes, hélas! d'un père et d'un ami.

Ce respect religieux pour les morts, qui se retrouve chez les peuples que nous n'avons plus guère le droit de nommer barbares, est le thermomètre du respect pour la vie des hommes. Honneur aux plumes éloquentes qui ont plaidé récemment en beaux vers la cause de l'humanité outragée. Graces vous soient rendues, jeune et sensible Legouvé, de nous avoir rappelé des sentimens que des tigres à face humaine

s'étaient vainement efforcés d'effacer dans nos cœurs. Qu'il me soit permis d'insérer ici un ou deux passages, qui ne dépareront pas la touchante élégie de Catulle.

« Pourquoi, répondra-t-on, des honneurs funéraires?
» Cette loi, que jadis établit chez nos pères,
» Un culte fanatique et sans force aujourd'hui,
» Sur nos bords épurés doit tomber avec lui ».
Ah! laissez ce langage au profane athéisme:
La sensibilité n'est pas le fanatisme.
De la religion, gardons l'humanité.
Barbares, qui des morts bravez la majesté,
Eloignez, j'y consens, ces flambeaux et ces prêtres
Dont le faste à la tombe escortait nos ancêtres;
Mais appelez du moins autour de nos débris,
Et la douleur d'un frère, et les larmes d'un fils.
C'est le juste tribut où nos mânes prétendent;
C'est le culte du cœur que sur-tout ils attendent.

Je ne puis résister au plaisir de transcrire encore ce morceau.

Loin, sans doute, l'orgueil du pompeux mausolée
Qui distinguait des grands la poussière isolée;
Mais, qu'au moins, dans les bois un monument dressé
Dise au fils: C'est ici que ton père est placé.
Les bois! ils sont des morts le véritable asyle:
Là donnez à chacun un bocage tranquille.
Couvrez de leur nom seul leur humble monument;
De l'ame d'un héros, son nom est l'ornement.
Ces dômes de verdure où le calme respire,
Le ruisseau qui gémit, et le vent qui soupire,

La lune, dont l'éclat, doux ami des regrets,
Luit plus mélancolique au milieu des forêts,
Tous ces objets, que cherche une ame solitaire,
Prêteront aux tombeaux un nouveau caractère.
Par ce charme, appelés vers leurs restes flétris,
Nous viendrons y pleurer ceux qui nous ont chéris.
Nous croirons voir planer leurs ombres attentives;
Nous croirons qu'aux soupirs de nos ames plaintives
Répondront de leurs voix les accens douloureux,
Dans la voix des Zéphyrs gémissant autour d'eux.

LXXII.

AD RUFUM.

C'EST ici que j'ai cru devoir faire commencer les épigrammes. On sait que chez les Grecs ce mot était générique, et qu'il désignait même ce que les modernes entendent par madrigaux. On va en voir ici plus d'un exemple.

v. 2. *Rufe.* On ne sait quel est ce Rufus. Les commentateurs ont prétendu y reconnaître M. Cælius Rufus, célèbre orateur, mais sans preuve, et cette reconnaissance n'est pas un point fort important.

Ibid. *Supposuisse femur.* Ce tour se retrouve dans Horace :

Hæc ubi supposuit dextro corpus mihi lævum.

v. 3. *Non si illam.* Al. *Non illam.* Doering, *non*

ullam. La première leçon est un tour très-familier aux poëtes latins, pour désigner une résolution inébranlable. Horace, Térence, Lucrèce, Tibulle, et notre poëte lui-même, en offrent une foule d'exemples.

Ibid. *Raræ* ne veut pas dire ici « rare », mais « déliée », de ces étoffes que Laberius appelle *nebula aëria, ventus textilis.*

v. 4. *Lapidis.* Muret l'interprète par perle, *unio;* parce que les dames romaines leur avaient donné le nom de *deliciæ.*

v. 6. *Valle.* Ausone a dit de même, *vallem fémorum.*

Ibid. *Caper.* Ce mot, ainsi qu'*hircus*, désignait ce que les modernes appellent « sentir le *gousset* ». *An gravis hirsutis cubet hircus in alis*, dit Horace. Je fais grace au nez des lecteurs du reste des citations.

v. 9. *Interfice.* Ce verbe ne se dit que des choses animées, quoique Virgile ait dit, par une hardiesse très-poétique : *Interfice messes.* Mais ici il est pris au propre, le poëte ayant animé, pour ainsi dire, le défaut dont il est question, en se servant des expressions : *Trux caper, mala bestia, cubet.*

Ibid. *Nasorum pestem.* Horace, dans un sens opposé, a appelé les fleurs *Copia narium*, et Héro-

dote, une belle femme : « la douleur des yeux » ; expression que Longus a raison de trouver peu compatible avec la gravité du style historique.

LXXIII.

DE INCONSTANTIA FŒMINEI AMORIS.

v. 1. *Mulier.* Ce mot se prend ordinairement en bonne part, « femme mariée » ; mais on a déjà remarqué que les anciens appliquent souvent aux liaisons illicites les expressions consacrées pour désigner les unions légitimes. C'est ce que prouvent les termes *nubere*, *petat*, qu'on voit plus bas. L'auteur ad Herennius a dit dans le même sens, *quotidianas nuptias.*

v. 2. *Jupiter.* Ovide s'exprime de même (*L. VII, Metamorph.*)

Nec Jovis illa meo thalamos præferret amori.

Ibid. *Petat.* Muret a observé, avec raison, que *petere* a le même sens que *procari.*

v. 3. *Dicit.* Cette répétition a de la grace et amène bien la jolie pensée qui termine ce quatrain, dont il est permis de croire que Catulle a pris l'idée dans cette épigramme de Callimaque :

Ὤμοσε Καλλίγνωτος Ἰονίδι, μήποτ' ἐκείνης
Ἕξειν μήτε φίλον κρείσσονα, μήτε φίλην.
Ὤμωσεν· ἀλλὰ λέγουσιν ἀληθέα, τοὺς ἐν ἔρωτι
Ὅρκους μὴ δυνεῖν ἔστ' ἐς ἀθανάτων.

« Callignotus a juré à la belle Ionis, que jamais il ne » lui donnera de rivale : il l'a juré ; mais les sermens » amoureux ne parviennent pas jusqu'aux oreilles des » Immortels ».

Dicit paraît, au reste, avoir dans cette épigramme une force qu'il n'a pas ordinairement, et porter avec lui le caractère de l'affirmation.

v. 4. *Invento.* Pétrarque, qui, suivant toute apparence, avait eu connaissance du manuscrit de Catulle, dit dans son 177e sonnet :

Solco onde, e 'n rena fondo, e scrivo in vento.

Ibid. *Et rapidâ.* Expression proverbiale des Grecs. Cette épithète ajoute une nouvelle force au sens.

Des deux imitations suivantes, la première n'a guère que le mérite d'une extrême briéveté, au lieu que la seconde, du C. Le Bailly, est tout à la fois traduction fidelle et élégante.

Philis me dit que rien n'est égal à sa flamme ;
Elle le proteste souvent ;
Mais ce sont des discours de femme,
Autant en emporte le vent.

1699.

Ma maîtresse a juré qu'elle n'aime que moi,
Que son cœur me préfère au reste de la terre.
L'amour même du Dieu qui lance le tonnerre,
Dit-elle, ne saurait me détacher de toi.

Mais, ô serment frivole! insensé qui s'y fonde!
Ce qu'une femme, hélas! promet à son amant
Ne doit s'écrire que sur l'onde;
Autant en emporte le vent.

1784.

J'en atteste Vénus et nos destins charmans!
Je vivrai pour toi seul, me disait Télaïre.
O sermens d'une femme! on devrait vous écrire
Sur l'onde fugitive, ou sur l'aile des vents.

Bourée, an xi.

Lingende, un de nos anciens poëtes, a rendu les mêmes idées dans des stances dont le langage a vieilli, mais dont la naïveté fera toujours plaisir :

Philis *, auprès de cet ormeau,
Où paissait son petit troupeau,
Estant toute triste et pensive,
De son doigt escrivait un jour
Sur le sablon de cette rive :
Alcidon est mon seul amour.

Je ne devais pas m'assurer
De voir sa promesse durer,

---

* Imité de la Diane de Montemayor.

Parce qu'en chose plus légère,
Et plus ressemblante à sa foi,
L'ingrate et parjure bergère
Ne pouvait se promettre à moi.

Un petit vent qui s'élevait
En même instant qu'elle écrivait
Cette preuve si peu durable,
Effaça sans plus de longueur
Sa promesse dessus le sable,
Et son amour dedans son cœur.

Cette pensée a souvent été employée depuis; mais je doute que personne en ait fait un usage plus agréable que Quinault dans ces vers charmans que tout le monde sait par cœur.

Ce fut sur ce charmant rivage
Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la Nymphe jura de ne changer jamais.
Mais le zéphyr léger et l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les sermens qu'elle a faits.

Pezay, en voulant enchérir sur Quinault, n'a fait que prouver quelle distance il y a du naturel au bel-esprit.

Sur le sable de ces rives,
Nos chiffres par toi tracés,
Par les ondes fugitives
Furent bientôt effacés:

Mais cet amoureux emblême,
Malgré sa fragilité,
Dura plus que l'amour même
Qu'il avait représenté.

Je préférerais encore à cette exagération qui rend la pensée fausse, ce madrigal de Senecé qui, tout faible qu'il est, paraît du moins avoir le mérite de partir d'un cœur vraiment touché.

Avec mille sermens vous m'aviez fait entendre
Qu'on verrait ce ruisseau retourner sur son cours;
Quand pour moi votre cœur cesserait d'être tendre:
Ah! ruisseau, remontez d'où l'on vous voit descendre;
De ce nouveau prodige épouvantez nos jours.
Aminthe n'aime plus le malheureux Alcandre.

LXXIV.

AD VIRRONEM.

Le littéral de cette épigramme n'est pas traduisible. Je demande grace pour la liberté avec laquelle je l'ai rendue.

v. 1. *Si quoi, Virro, bono*, etc. Les manuscrits ont :

Si qua viro bono sacrorum obstitit hircus.

dont on a fait, les uns : *Si cui jure bono sacer alarum*, etc.; les autres : *Si cui, Virro, homini*, etc.

d'autres : *Si qua, Virro, bono sacro ritu*, etc. et enfin, Théod. Marcilius : *Si quoi, Virro, bono ritu sacer*, etc. où il prend *bono ritu* pour *jure*. Selon Volpi, *bonò* est adverbe pour *benè*. Dans la leçon que j'ai suivie, ne serait-il pas ironique ?

Ibid. *Virro*. Vossius dérive ce nom du grec Βειρὸς, Βερρὸς, Βιρρος, *pilosus*, velu.

Ibid. *Sacer*. Exécrable, intolérable.

v. 2. *Secat*. Al. *Necat*. La première leçon est plus poétique, et justifiée d'ailleurs par l'autorité de Martial : *Podagrâ chiragrâque secatur*. Or on se rappelle que ce poëte ne manque guère l'occasion d'imiter Catulle.

Volpi veut que ce soit ici une félicitation adressée à Virron, de ce que ces deux petits défauts vont bientôt mettre son rival hors de combat.

v. 3. *Exercet. Subagitat*, et non pas *interturbat*.

v. 4. *A te*. Al. *Ac te*. Vossius, *ac tu*. Muret, *astu*. Th. Marcilius, *arti* pour *arte*.

v. 5. *Ulciscitur*. Ce verbe signifie non-seulement « se venger », mais encore « punir ».

v. 6. *Podagrâ*. Volpi explique doctement comment on gagne la goutte au jeu d'amour. On me dipensera sans doute d'entrer dans ces savans détails.

LXXV.

AD LESBIAM.

VOYEZ l'épigramme qui a pour titre : *De Inconstantiâ fœminei amoris.*

v. 1. *Nôsse.* Je serais tenté de croire qu'ici ce verbe a un sens un peu libre.

v. 2. *Tenere.* Expression consacrée aux plus tendres caresses de l'amour. On en trouvera une foule d'exemples dans les poëtes érotiques.

v. 3. *Dilexi.* Ce verbe marque un amour de choix, une prédilection. R. *Legere*, choisir.

v. 6. *Multò mi tamen.* Restitution due au Guarini. Alde avait imprimé : *Multò ità ne mihi*, etc. Corradini : *Multò ità ne es me*, etc.

v. 7. *Quî potis es?* pour *quî potes.* On peut lire aussi : *Quis potis est?* Mais je préfère la première leçon, comme conforme aux manuscrits.

Ibid. *Quòd amantem.* Ach. Statius, *quæ;* et Vossius, *quià.*

v. 8. *Cogit.* Al. *Cogat.*

Ibid. *Amare* et *benè velle* n'ont pas le même sens

en latin. Le premier désigne un amour aveugle qui n'est pas toujours accompagné de l'estime. Le second marque un attachement éclairé, une *bienveillance* fondée sur des qualités estimables. Au contraire, chez les Italiens, la phrase *ti voglio ben* est une des plus tendres qu'un amant puisse dire à sa maîtresse.

Bussy-Rabutin a traduit cette épigramme en vers, mais de la manière la plus froide.

On lira avec plus de plaisir l'imitation suivante que m'ont fournie les *Etrennes du Parnasse* de 1786.

Ingrate et volage Lesbie!
Rappelle-toi ce jour le plus beau de ma vie,
Ce jour où je reçus vingt baisers et ta foi.
Tu me disais alors : « Oui, c'est toi seul que j'aime,
» Jupiter enivré de son pouvoir suprême,
» Ferait de vains efforts pour m'arracher à toi ».
Tu le disais, parjure! et ta feinte promesse
M'élevait au-dessus des vulgaires amans.
Je t'aimais comme un père eût aimé ses enfans.
Mon amour délicat, jusqu'au sein de l'ivresse,
T'offrait l'hommage pur des plus doux sentimens.
Insensé! j'osais croire aux perfides sermens
Dont ta bouche berçait mon aveugle tendresse....
Je te connais enfin, j'abjure mon erreur.
Mais mon amour me reste encore,
Constante, je t'aimais; parjure, je t'adore:
Je n'ai perdu que mon bonheur.

Coquelin.

LXXVI.

IN INGRATUM.

Les commentateurs supposent que cet ingrat est le même que cet Alphénus Varus, auquel Catulle adresse la trente-unième pièce. Corradini soupçonne qu'il est question de Rufus.

v. 2. *Pium.* Al. *Tuum.* Le premier est plus généralement reçu. On a déjà vu que ce mot générique embrasse toutes les vertus, dont la reconnaissance est en quelque sorte la base, telles que la piété pour les dieux, l'attachement à sa patrie, l'amour pour ses parens, pour ses amis, pour ses bienfaiteurs.

v. 3. *Benignè est.* Guyet lisait *benignè;* et au vers suivant :

Prodest, imò etiam tædet obestque magis.

Ach. Statius et Muret :

Imò etiam tædet, tædet obestque magis.

Les manuscrits ont : *Statque magisque magis.* Si cette leçon est la vraie, *stat* signifie : « le bienfait reste, pèse sur le cœur ».

v. 5. *Ut.* Al. *Ve.* Volpi, *væ.* Ne pourrait-on pas lire : *Vel :* « même à moi »?

Ce dont Catulle se plaint ici est un malheur de tous les temps. Il est deux choses que les hommes pardonnent rarement, le bien qu'on leur a fait, et le mal qu'ils ont voulu faire.

On serait tenté de croire que c'est ici que madame Deshoulières a pris l'idée de la moralité suivante.

Que chacun parle bien de la reconnaissance,
Et que peu de gens en font voir!
D'un service attendu la flatteuse espérance
Fait porter à l'excès les soins, la complaisance;
A peine est-il rendu, qu'on cesse d'en avoir.
De qui nous a servi, la vue est importune;
On trouve honteux de devoir
Des secours que, dans l'infortune,
On n'avait point trouvé honteux de recevoir.

Un inconnu * a donné de l'épigramme de Catulle cette faible traduction :

C'est se donner une peine inutile
Que d'obliger les gens dans l'espoir d'être aimé;
C'est cultiver une terre infertile,
Où l'on perd la culture et ce qu'on a semé :
Et c'est ainsi qu'après une amitié constante,
Et mille services rendus,
C'était trop peu pour moi de les avoir perdus,
A me persécuter un ami se *contente*.

* *Poésies diverses*, par L. D. S. E. Q. V. 1699.

LXXVII.

IN GELLIUM.

Il paraît assez probable que ce Gellius est le même que Cicéron peint avec des couleurs si noires dans la harangue pour Sextius, et qu'ailleurs il appelle *nutriculam seditiosorum omnium.*

v. 1. *Patruum*, oncle paternel. Chez les anciens, les oncles avaient la même réputation de gronderie que les tuteurs de nos comédies. De-là viennent toutes ces expressions proverbiales, *Cum sapimus patruos*, Pers. *Patruus objurgator*, Apul. *Patruæ metuentes verbera linguæ*, Hor. *Ne sis mihi patruus, oro*, du même, vers auquel Racine faisait allusion, lorsque lisant ses ouvrages à Boileau, il lui disait : *Ne sis* Patru *mihi ;* parce que Patru passait pour un juge très-sévère.

v. 2. *Delicias diceret.* Des propos libres ; ce que Properce appelle *gaudia dicere.*

v. 3. *Perdepsuit.* Al. *Perdespuit.* La première leçon convient beaucoup mieux au caractère donné de Gellius. Ce verbe a le même sens que le *permolere* d'Horace.

v. 4. *Harpocratem.* C'était le Dieu du Silence,

qu'on représentait le doigt sur la bouche. Mais ce mot est pris ici dans un sens obscène, qu'indique ce vers de Martial :

Si te prendero, Gargili, tacebis.

et qui d'ailleurs est suffisamment expliqué par le vers suivant.

Quoique l'équivoque obscène qu'il présente n'ait pas échappé à Volpi, ce commentateur n'est pas tout-à-fait d'accord sur le moyen employé par Gellius pour forcer son oncle au silence. Suivant lui, cet oncle est un homme d'une austérité antique, et son silence n'est motivé que par la crainte de révéler les désordres de sa famille. J'ai peine à croire que ce soit là le sens de Catulle.

LXXVIII.

AD LESBIAM.

L'AUTORITÉ de Scaliger et de Vossius m'a décidé à réunir ici deux pièces qui, séparées, sont insignifiantes.

v. 3. *Fœdere.* L'exemple d'Horace, de Tibulle et de Properce, prouve que ce mot s'applique aussi aux unions illicites, aux commerces de galanterie.

v. 4. *Tuo*, pour *tui.* Car il est bien clair qu'il est ici question de l'amour de Catulle pour Lesbie.

v. 5. *Mea* se rapporte ici à *mens*, et non pas à Lesbia, que son amant ne peut plus regarder comme *sienne*.

v. 6. *Pio*. Al. *Tuo*. J'entends par ce vers : « se perdre, s'égarer à force de tendresse ». Voici la paraphrase de Doering, que j'avoue entendre beaucoup moins : *Atque hoc modo ipsa se privavit pietatis, quam ei probabam, officio.*

Pezay trouve les quatre derniers vers obscurs. Ils me paraissent plutôt très-propres à peindre le délire de la passion. Bussy-Rabutin a bien saisi le sens, mais ses vers sont si faibles, qu'on me pardonnera de ne les pas citer.

J'ai préféré cette imitation faible de Sénecé.

Je sais que l'ingrate Isabelle
Me manque de fidélité ;
Je sais qu'à mes rivaux elle n'est pas cruelle ;
Je sais des rendez-vous où l'on m'a supplanté.
Je ne puis démêler ce que je sens pour elle ;
Il faut qu'elle m'ait enchanté.
Se fourrât-elle aux Repenties,
Je ne saurais plus l'estimer :
Fît-elle chaque jour de nouvelles parties,
Je ne puis cesser de l'aimer.

LXXIX.

AD RUFUM.

v. 1. *RUFE.* Ach. Statius soupçonne que ce Rufus est un M. Cælius Rufus, orateur assez distingué.

Ibid. *Credite.* Al. *Cognite.* La première leçon est préférable. Il y a bien de la différence entre croire à l'amitié, et la connaître, l'éprouver par des effets.

v. 2. *Frustrà? Imò.* Cette figure s'appelle *épanorthose*, ou correction.

Ibid. *Pretio* se prend ici en mauvaise part.

v. 3. *Perurens*, expression consacrée pour rendre les effets de la jalousie. Horace a dit de même :

> *Uror*, seu tibi candidos
> Turpârunt humeros immodicæ mero
> Rixæ.

Vossius ponctue autrement ces deux vers ; mais sa ponctuation n'apporte aucun changement au sens.

v. 5. *Pestis.* Al. *Pectus.*

v. 7. *Sed nunc.* N'en déplaise à Volpi et à Doering, ces quatre vers m'ont paru mieux placés ici qu'à la fin de la pièce suivante, dont le sens est bien complet, et dont la chute est épigrammatique. C'est l'opi-

nion de Scaliger. Il paraît, comme dit Pezay, que la maîtresse de Catulle était sujette à se laisser manquer de respect.

Ibid. *Impura.* Scaliger, *pura.*

v. 8. *Conjunxit.* Le même, *comminxit.* C'est, selon lui, une censure indirecte des infâmes complaisances de ce Gellius, auquel le poëte reproche plus ouvertement ailleurs, *impudicum oris officium.*

LXXX.

DE GALLO.

v. 2. *Bellus*, complaisant, officieux, serviable. Le poëte a affecté la triple répétition de cet adjectif.

v. 3. *Jungit.* C'est ce que les Italiens appellent *Far il mezzano*, et les Français *appareiller.*

v. 4. *Puella.* Ce mot se dit aussi d'une femme mariée.

v. 6. *Qui patruus patrui*, etc. Ce vers est très-serré, et signifie l'adultère d'un neveu avec la femme de son oncle. Pezay l'a traduit ainsi : « Il *éduque* » merveilleusement bien son neveu, pour être un jour » C.... de sa façon ».

Je trouve dans le traducteur italien déjà cité, une

imitation de cette épigramme qui m'a paru assez élégante, et qui développe bien le sens de l'auteur. La voici.

Due fratelli aveva Gallo,
L'un de' quali avea la moglie
Graziosà al pari, e bella;
L'altro un figlio eguale a quella.
Gallo un uomo, che si pregia
D'aver senno e saper molto,
L'uno e l'altra in dolci amori
Ha piacer vedere astretti,
E che s'amino tra loro
Bella zia, e bello nipote.
Ma, per dirla, Gallo è stolto;
Che non pensa ch'egli è zio,
Ch'egli ha moglie, ed è marito,
E che insegua alle sue spese,
Con le zie al nipote esser cortese.

LXXXI.

AD GELLIUM.

Quelques éditions portent *Lesbius*, se fondant sur l'épithète *Pulcher*, qui distinguait la branche patricienne des Clodius de la branche plébéienne. Muret en a conclu que ce mot signifie Clodius, comme Lesbie est supposée désigner Clodia, sœur de ce Romain. Scaliger me paraît avoir détruit cette interprétation. J'ajouterai qu'en admettant que Lesbie soit

vraiment Clodia, ses liaisons avec son frère dataient de sa première jeunesse, et que, selon toute apparence, elle n'était devenue la maîtresse de Catulle, qu'après avoir été débauchée par Clodius. Voilà ce qui m'a déterminé à préférer *Gellius*, après lequel Catulle paraît s'acharner, et à qui Cicéron, dans son discours pour Sextius, reproche *eamdem oris obscœnitatem*, lorsqu'il lui dit : *In quo tamen est me ultus, cum illo ore inimicos est meos suaviatus.*

v. 4. *Notorum.* L'obscurité de ce vers a donné lieu à différentes leçons. Les uns ont lu *Amatorum.* Scaliger, *notorum*, qu'il prend dans le sens d'*amis.* Vossius, en conservant *natorum*, prétend que ce mot signifie des *gens bien nés, des gens comme il faut.* D'autres ont vu dans ce vers, une allusion au droit de trois enfans. Doering, qui lit aussi *notorum*, entend par-là des gens de connaissance, qui connaissent, et sont connus. Ce que j'y vois de plus clair, c'est que Catulle reproche ici, d'une manière détournée, à son rival, quel qu'il soit, le genre d'infamie dont Tibère, au rapport de Suétone et de Tacite, s'avisa dans sa vieillesse.

LXXXII.

AD GELLIUM.

v. 3. *Octava.* L'heure après midi.

v. 4. *È molli.* Sub. *Lecto.* Al. *Et mollis.*

Ibid. *Longo die.* Les longs jours d'été, où les anciens faisaient la méridienne.

v. 6. *Tenta.* Le verbe *tendere* se prend souvent dans un sens obscène; de-là l'attention superstitieuse des anciens à donner au char des dieux le nom de *tensa*, et non pas de *tenta*, pour éviter l'équivoque.

Ibid. *Medii.* Ce mot est employé souvent dans le même sens par Martial et les auteurs des Priapées. Il est à-peu-près inutile de l'expliquer. On en trouvera le sens dans ce passage énergique de Minucius Félix: *Qui scortorum licentiæ invident, qui* medios viros *lambunt, libidinoso ore inguinibus adhærescunt, homines malæ linguæ, etiamsi tacerent.*

v. 7. *Victoris.... miselli.* Al. *Varronis.... Viselli.* Al. *Virronis.*

v. 8. *Emulso.* Lucrèce donne à ce mot le même sens dans ce passage:

Et commiscendo semen cum forte virile,
Fœmineum *mulxit* subitâ vi corripuitque.

Ibid. *Sero. Serum* veut proprement dire : la partie séreuse du lait. C'est ce que les Grecs appelaient λεσβιάζειν. *Lesbiantes enim, id est, tenta virorum vorantes, alba sibi labra reddebant, ut rubra, Phœnicissantes.*

LXXXIII.

AD JUVENTIUM.

v. 3. *PISAURI.* Pisaure, ville de l'Ombrie, colonie romaine, aujourd'hui Pesaro, dans le duché d'Urbin, à l'embouchure de la Foglia, dans l'Adriatique. Cette ville, du temps de Vossius, était encore mal saine, et les vieillards y étaient rares. C'est ce qui motive l'épithète *moribundâ.*

v. 4. *Inauratâ.* Le commentaire de Vossius sur ce passage est curieux. Selon lui, le poëte n'a pas employé le mot *aurum*, parce que Furius qu'il croit reconnaître ici, comme pauvre fastueux, n'est qu'un bois doré. On aimera mieux l'explication que Diogène donnait de la pâleur de l'or. « Il pâlit, dit-il, par la » crainte que lui inspirent tant de gens qui lui tendent » des embûches ».

v. 6. *Ah.* Al. *At.*

Ibid. *Facinus facis.* Cette locution est familière aux anciens, qui disent *gaudere gaudium, vivere vitam, vita vitalis*, etc.

LXXXIV.

AD QUINTIUM.

Ce quatrain n'a d'autre mérite que d'exprimer assez heureusement un sentiment passionné.

Volpi soupçonne que ce Cælius est le même dont il est question plus bas dans l'épigramme, et que la maîtresse dont Catulle parle est une Aufiléna, atelier commun de Cælius et du Poëte Véronais.

v. 3. *Ei.* Il est à remarquer qu'ici ce mot fait diphthongue.

v. 4. *Oculis.* De-là les termes : *Oculissimus,* Plaut. « aussi cher que les yeux » ; *oculitùs amare*, « aimer » comme ses yeux ». Cette expression proverbiale a passé dans toutes les langues. Les Italiens disent : *Occhi miei*, dans le même sens que *ben mio*, et les Français disent : *Aimer comme ses yeux.*

LXXXV.

IN LESBIÆ MARITUM.

v. 2. *Fatuo.* Cette qualification et celle de mulet qui suit, semblent indiquer que ce nigaud de mari est le même qu'il appelle plus haut *stupor.*

v. 3. *Mule.* Al. *Nulle.* Corradini vante pourtant la sagacité des mulets.

v. 4. *Sana.* Ach. Statius soupçonne *sanna ;* ce qui voudrait dire : Elle se moquerait de mon amour. Le premier sens me paraît être le vrai.

Ibid. *Gannit.* Al. *Garrit.* Marolle traduit élégamment ce verbe par *japper.* Je n'aime pas plus le mot *glapir,* employé par Pezay. C'est « gronder entre ses dents ».

v. 6. *Irata.* Térence a donné un tour sentencieux à la même idée :

Amantium iræ, amoris integratio est.

Ibid. *Loquitur.* J. Lipse lit *coquitur,* qui ne serait qu'une répétition d'*uritur.*

Cette observation se retrouve souvent dans les poëtes érotiques. Properce :

Nam sine amore gravi fœmina nulla dolet.

Ovide, *Remède d'amour.*

Qui silet, est firmus, qui dicit multa puellæ
Probra, satisfieri postulat ipse sibi.

La Chapelle, qu'on me pardonnera de ne pas citer, termine au moins cette fois sa traduction par ce vers assez heureux :

Elle se plaint de moi ; je suis toujours aimé.

Voici celle de Bussy-Rabutin, qui débute assez bien, mais dont la chute ne répond pas au début :

En présence de son mari,
Climène me dit pis que pendre.
Ce maître-fat en est ravi,
Son plaisir ne se peut comprendre :
Monsieur l'époux, vous êtes un grand sot.
Si Climène ne disait mot,
Elle aurait de l'indifférence :
Dès qu'elle ne saurait se résoudre au silence,
Dès qu'elle fait contre moi tant de bruit,
Elle fait voir son feu par son dépit.

Le Parnasse Satyrique m'en fournit une dont le tour me paraît plus vif.

En présence de son mari,
Jeanneton me crie et dit rage,
Et lui qui n'en est pas marry
Prend le fait à son avantage.
Pauvre Jean, tu n'entends le point,
Aussi est-ce un trop grand mystère ;
Qui ne séduit ne se plaint point,
Qui sent du mal ne se peut taire.

LXXXVI.

DE ARRIO.

v. 2. *ARRIUS.* Les commentateurs se sont vainement mis à la torture pour reconnaître cet Arrius. La conjecture la plus probable est que c'est un fâcheux que Cicéron évitait avec grand soin, et dont il parle quelquefois dans ses lettres à Atticus.

v. 3. *Sperabat.* Il est rare de voir ce verbe avec un passé. Il emporte toujours une idée de futur.

v. 5. *Liber.* Ce mot est-il un surnom, ou une injure? C'est sur quoi les commentateurs sont partagés. Suivant Scaliger, ce nom se donnait à ceux qui étaient venus au monde au moyen de l'opération césarienne. Selon Passerat, c'était un terme injurieux qui désignait un bâtard. Théodore Marcilius lit *Iber*, qu'il prend dans le sens d'*Ibrida*, métis. Corradini interprète *Liber :* « celui qui parle librement ».

v. 7. *Hoc.* Al. *Hîc.*

Ibid. *Misso.* Ce mot indique une mission, peut-être de questeur, etc.

v. 9. *Postilla.* Vieux mot pour *posteà.*

v. 12. *Hionios.* Des commentateurs ont vu, dans

cet hiatus aspiré, la preuve que cet Arrius avait fait naufrage, *ab hiatu, seu voragine.* C'est être par trop fin !

Cette épigramme a peu de sel en français, puisqu'elle roule sur une prononciation qui nous est presque inconnue. Un Français, nommé Boudier *, a pourtant eu le courage de l'entreprendre. Voici sa traduction.

Arrius écorche l'oreille
Avec son âpre son de voix.
Au lieu d'abeille, il dit *habeille*;
Au lieu d'autrefois, *hautrefois*;
Et plus il y donne de poids,
Et plus il croit dire merveille.
C'est un vice de parenté,
Qui cause en lui cette manie;
Son oncle en était infecté,
Et sa mère, et sa tante Arrie.
Quand il partit pour la Syrie,
Nous pensions être en sûreté;
Mais j'apprends de la voix publique
Que les avis qu'on a reçus
Portent que la mer Ionique,
Depuis qu'il a cinglé dessus,
S'appelle la mer *Hihonique.*

---

*Boudier n'est connu que par quelques vers que Voltaire loue comme naturels; il figure dans le siècle de Louis XIV, parmi les hommes célèbres de ce temps.

« On pourrait, dit Pezay, faire de cette épigramme » une imitation agréable contre les grasseyeurs ». Car on grasseyait de son temps. Au grasseyement a succédé de nos jours une prononciation molle et efféminée, dont le ridicule a déjà fait justice. Qu'il me soit permis de citer à ce sujet une lettre que je fis insérer dans le Journal de Paris, et dont la plaisanterie n'avait rien d'amer. Elle égayera un moment la sécheresse de ces remarques.

« Ce n'est pas sans raison que les philosophes se » plaignent de la dégénération de l'espèce humaine. » Jusqu'ici j'avais regardé ces assertions comme des » déclamations chagrines ordinaires aux vieillards, et » chaque fois que j'entendais ces doléances, je ne man- » quais pas de citer le trait de cette vieille qui se re- » gardant dans un miroir, trouvait que les glaces » étaient bien changées ; depuis quelque temps, je » commence à croire que ces plaintes pouvaient bien » n'être pas mal fondées, et des observations répétées » m'ont convaincu qu'il se manifestait dans l'espèce » humaine un abâtardissement sensible dont les symp- » tômes n'ont, que je sache, été décrits ni par Hippo- » crate, ni par Linnæus. On en jugera par ceux que » je vais retracer, et qui paraissent affecter plus par- » ticulièrement la génération qui s'élève : raison dé- » terminante pour un bon citoyen de sonner l'alarme, » et d'appeler l'attention publique sur un accident

» qui menace sa patrie dans la fleur de sa popula-
» tion.

» Les signes pathognomoniques de cette dégéné-
» tion sont d'abord un relâchement du nerf optique ;
» ce qui oblige le malade de se servir constamment des
» lunettes, dont la nécessité croît en raison de la
» proximité des objets, et un refroidissement de cha-
» leur naturelle, qu'il est difficile de vaincre à moins
» d'un habit boutonné très-serré, et d'une cravate
» sextuplée où le menton disparaît, et qui menace de
» masquer bientôt jusqu'au nez. Jusqu'à présent, les
» jambes ont paru résister aux progrès du froid. Du
» moins remarque-t-on que le pied est presque décou-
» vert, et que l'habit, qui affecte une forme quadri-
» latérale, descend à peine jusqu'aux genoux. Outre
» la stature raccourcie et la taille grêle, et la vue
» myope des individus, une autre preuve de l'affai-
» blissement de l'espèce est l'usage d'un bâton court et
» plombé, dont les deux extrémités sont d'une égale
» grosseur, et qui m'a paru remplir l'effet du contre-
» poids dont se servent les danseurs de corde.

» Mais le diagnostique le plus caractérisé est la para-
» lysie commencée de l'organe de la parole. Les jeunes
» infortunés qui en sont atteints, évitent les consonnes
» avec une attention extrême, et sont, pour ainsi
» dire, réduits à la nécessité de désosser la langue. Les
» articulations fortes, les touches vigoureuses de la

» prononciation, les inflexions accentuées qui sont le » charme de la voix, leur sont interdites. Les lèvres » paraissent à peine se mouvoir; et du frottement » léger qu'elles exercent l'une contre l'autre, résulte » un bourdonnement confus qui ne ressemble pas mal » au *pz-pz-pz*, par lequel on appelle un petit chien » de dame. Rien de moins intelligible que les entre- » tiens des malades. Les seuls mots qu'on distingue » dans cette série de voyelles monotones et de tons » inarticulés, sont ceux de *ma paole supême*, d'*in-* » *coyable*, d'*hoible*, et autres mots ainsi défigurés. » Un homme doué d'une sagacité peu commune, a » voulu traduire en français ce qu'il croyait former » des phrases. Mais l'insignifiance de ce qu'il a deviné, » l'a dégoûté de continuer un travail aussi stérile.

» Ce qui n'est pas moins affligeant, c'est que les » mêmes symptômes se manifestent dans les jeunes » personnes du sexe, et il est triste de penser que ce » sexe qui fait ordinairement un usage aussi aimable » de la parole, soit à la veille de le perdre entière- » ment, et de nous priver par-là d'une de nos plus » agréables jouissances.

» Je suis pourtant loin de croire cette maladie incu- » rable; et j'aime à rappeler ici que cette même jeu- » nesse, dont l'infirmité me cause de civiques inquié- » tudes, a su, dans l'occasion, saisir un sabre, manier » un fusil avec autant de vigueur que d'adresse, et

» faire entendre des sons mâles, des chants animés,
» des cris de guerre et de victoire. Mais les rechutes
» sont dangereuses ; et, comme la maladie me paraît
» être aujourd'hui dans son paroxysme, je la recom-
» mande aux soins patriotiques et bienfaisans de nos
» plus habiles officiers de santé, ainsi que du citoyen
» Sicard ; et, sans me permettre de rien prescrire en
» ce genre, j'estime que des douches sur la partie affli-
» gée, une répétition de la leçon de grammaire du
» Bourgeois Gentilhomme, et, s'il se peut, quelques
» tirades de Chapelain et de Le Mierre, etc. pourront
» entrer pour beaucoup dans le régime curatif ».

Thermidor an v.

Revenons à nos fonctions de commentateur.

LXXXVII.

IN LESBIAM.

Ce distique est si joli, que je ne puis être de l'avis d'Ach. Statius et de Corradini, qui le réunissent chacun à un autre.

C'est probablement de cette épigramme, que Martial a pris l'idée de celle-ci.

Non amo te, Sabidi, nec possum dicere quare;
Hoc tantùm possum dicere : non amo te.

Ainsi rendue par Bussy-Rabutin :

Je ne vous aime point, Hylas ;
Je n'en saurais dire la cause :
Je sais seulement une chose,
C'est que je ne vous aime pas.

Cette version est encore la meilleure de quatorze que j'ai sous les yeux.

Si l'on veut voir la différence qu'il y a entre le naturel et le bel-esprit, on n'a qu'à lire ce madrigal de Marulle, qui n'est que la paraphrase du distique de Catulle.

Odi, confiteor, Camilla, sed quam
Et odi, et magis in dies magisque
Velim odisse : sequi atque amare coge.
Sic me amor retrahit tuus, trahitque :
Sic quem sævitiâ fugas protervâ,
Tam raræ revocas decore formæ.

Bussy-Rabutin a traduit assez simplement l'épigramme de Catulle.

Iris, j'aime et je hais. Vous êtes en suspens
Pour savoir d'où vient ce partage.
Je n'en sais rien, mais je le sens,
Et c'est dont aujourd'hui j'enrage.

Ne pourrait-on resserrer ce quatrain en deux vers? tels à-peu-près que ceux-ci, que je donne pour un essai :

J'aime et je hais. D'où vient ce bizarre partage ?
Je ne sais, mais mon cœur le sent, et j'en enrage.

L'inconnu déjà cité *, a rendu le distique par un quatrain ; mais dont la marche et le tour sont assez vifs.

Et la haine et l'amour tyrannisent mon ame :
Tu demandes pourquoi, tu demandes comment ?
Je ne sais ; mais je souffre un si cruel tourment,
Qu'il surpasse peut-être et ma haine et ma flamme.

Baïf a traduit la même épigramme ; mais sans aucun succès.

LXXXVIII.

QUINTIAM LESBIÆ CONFERT.

v. 1. *QUINTIA.* L'auteur des Priapées cite une courtisanne fameuse de ce nom.

Ibid. *Multis.* Au jugement de la foule.

Ibid. *Candida.* La blancheur doit faire une partie essentielle de la beauté, sur-tout en Italie et en Espagne.

Ibid. *Longa.* C'est la taille qu'Ovide donne à ses héroïnes.

Tu, quia tam longa es, veteres heroïdas æquas.

Les Toscans appellent ces *virago* un *donnone*.

---

* *Poésies diverses*, par L. D. S. E. Q. V. 1699.

v. 2. *Recta.* La tête haute. Attitude qui annonce un peu de cet orgueil qu'inspire la beauté, comme le dit Properce :

Despicit et magnos *recta* puella Deos.

Peut-être aussi *recta* s'entend d'une taille élancée.

Ibid. *Hæc et ego.* Al. *Hoc ego. Sic.* Al. *Hæc ego sic.* Je crois cet *et ego* opposé à *multis.* « Et moi » aussi, je souscris à ce jugement ; mais, etc. »

v. 3. *Formosa.* C'est la réunion de toutes les parties qui constituent la beauté, et dont les individus n'ont que des traits épars. *Quotus quisque formosus est ?* dit Cicéron, et Ovide :

Forma Dei munus : formâ quota quæque superbit !

Ibid. *Venustas.* Cicéron nous apprend que *venustas* désignait la beauté des femmes, et *dignitas* celle des hommes.

v. 4. *Mica salis.* Ce vers est devenu proverbial. Erasme nous a conservé un adage qui y répond. *Sal-sugo non inest illi*, proverbe qui s'appliquait à un homme ou à une femme sans élégance et sans grace. En français, il ne s'entend que de l'esprit. Le mot *sal*, chez les anciens, s'employait pour les graces de l'esprit ou du corps. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le *tota merum sal* de Lucrèce.

v. 5. *Pulcherrima.* Le poëte semble établir ici une différence entre *Formosus* et *pulcher.* Le dernier désigne, à ce qu'il paraît, la beauté toute nue, et le premier :

. . . . La grace plus belle encor que la beauté.

v. 6. *Surripuit.* Il semble que ce vers charmant soit une allusion fine au procédé qu'employa Apelle pour peindre sa Vénus ; c'est-à-dire, au soin qu'il prit de rassembler les plus belles femmes de la Grèce, pour emprunter d'elles ce que chacune avait de plus parfait ; idée qui a donné lieu à ce joli madrigal de Lainez :

Le tendre Apelle un jour dans ces jeux si vantés,
Qu'Athènes sur ses bords consacrait à Neptune,
Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés,
Et prenant un trait de chacune,
Il fit de sa Vénus le portrait immortel.
S'il avait vu l'adorable Martel,
Il n'en aurait employé qu'une.

Bussy-Rabutin a traduit cette épigramme, ou plutôt l'a défigurée ; ce qui me dispense de l'insérer ici.

LXXXIX.

AD GELLIUM.

v. 1. *Prurit.* Marolle traduit : « se mettre en humeur ».

Ibid. *Abjectis tunicis.* Les anciens couchaient nus. Cet usage qui existait du temps de nos pères, au point qu'il fallait nudité absolue, pour qu'un homme surpris avec une femme pût être accusé d'adultère, *nudus cum nudâ*, se conserve encore en Italie.

Ibid. *Pervigilat.* Ce verbe, chez les poëtes érotiques, se prend dans une signification obscène, *libidini vacare.* Tibulle a dit :

Quàm vellem tecum longas requiescere noctes,
Et tecum longos pervigilare dies!

v. 3. *Non sinit esse maritum.* Suivant Volpi, en prenant sa place, ou en le maléficiant par des drogues réfrigérantes. On soupçonne un troisième sens plus obscène, selon lequel ce Gellius serait de l'humeur de ce précepteur florentin, dont parle le Pogge, et qui a fourni le sujet de l'épigramme de J. B. Rousseau, qui commence par ce vers :

Un précepteur logé chez un Gênois, etc.

On retrouvera peut-être avec plaisir ici le même conte, tourné en vers ïambiques, par La Monnoye.

FAMULUS FORTUNATUS.

Ætate florens et venustus admodùm
Dominæ placebat servus; haud Dominâ tamen
Contentus ille, scitulam sectatus est
Conservam, et isti placuit : hinc superbior
Ambire cœpit mox herilem filiam,
Et hanc beatus obtinet; nec hoc satis.
Fratrem puellæ tentat, et favit Venus.
Pater familias furta ubi tot resciit,
Accersit ad se servum : et, ô te strenuum
Amoris, inquit, militem! nonne es tuâ
Conservâ abusus? Vera posceuti refer. —
Verum est; sed usus fecit hoc domesticus. —
Uxorem adortus numquid es pariter meam? —
Ità est; ad hoc me duxit ambitio scelus. —
Mea quoque dulces filia amplexus dedit? —
Ignosce; culpa hîc si qua, culpa amoris est. —
At non herili temperâsti à filio? —
Hei! parce, fuit hoc curiositas mera. —
Ad verba ridens hæc herus braccis nates
Retegit solutis : Ego-ne, dixit, unicus
Impunè abibo? non ità, et ne forsitan
Causêre facti deesse rationem tibi,
Herum eia subiges, obsequendi gratiâ.

v. 6. *Abluit*, pour *abluat*. On voit que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a regardé l'eau comme propre à laver les souillures de l'ame. Les bains du

Gange, les eaux lustrales, les ablutions grecques, judaïques, etc., l'abdest des Musulmans, ont la même source, et partent de la même erreur. Cette superstition a trouvé des censeurs parmi les anciens même, témoin Ovide :

Ah nimiùm faciles, qui tristia crimina cædis
Flumineâ tolli posse putatis aquâ !

Je me contente d'observer que, dans les idées de l'antiquité, la vertu expiatoire de l'eau suivait une espèce d'échelle graduée. Celles de la mer, comme salées, passaient pour plus efficaces ; d'où vient le proverbe, *Clavo purior ;* à leur défaut, on employait celles des fleuves. De simples lotions suffisaient aux péchés véniels.

v. 8. *Demisso.* Al. *Dimisso. Demittere caput*, expression décente d'une infamie qu'explique ce passage de Cicéron dans son discours *pro domo suâ. Si requiri jusseris Clodium, invenient hominem apud sororem tuam occultantem se* capite demisso. *Nam si Sext. ille Clodius cunnilingus, hic Gellius juvenis inrumator, par est utriusque obscœnitas.*

Ibid. *Voret.* Cette infamie n'est pas traduisible. Vossius l'interprète par *Seipsum irrumare.* Martial y fait allusion dans ce distique :

Mentula tam magna est, tantus tibi, Papile, nasus,
Ut possis, quoties arrigis, olfacere.
(*L. VI, Ep. 36.*)

XC.

DE GELLIO.

v. 1. *Tenuis.* A cette idée répond un proverbe français : « Un bon coq n'est jamais gras ». Properce a dit dans le même sens :

Sed tibi si exiles videor tenuatus in artus,
Falleris, haud unquàm est culta labore Venus
Percontere licet. Sæpè est experta puella
Officium totâ nocte valere meum.

Ibid. *Bona.* Complaisante. Aristophane appelle χρηστὰς παῖδας, de jeunes garçons qui ne mettaient pas leurs faveurs à prix.

v. 2. *Valens,* « pleine de suc ». Je fais rapporter cette épithète à *soror,* parce qu'elle lui convient mieux qu'à *mater.*

v. 3. *Bonus.* Ce terme, pris dans le sens de *bona* plus haut, semble justifier le troisième sens indiqué dans l'épigramme précédente.

Ibid. *Omnia plena.* Tour très-familier aux auteurs latins. *Omnia miseriarum plenissima.* Cic. Epist. 24. L. II, ad Attic. *Lacrymis omnia plena.* Tib. Eleg. 9, L. I.

Omnia solliciti plena timoris erant.

(*Ovid. Epist. Hermiones.*)

v. 5. *Ut*, pour *quamvis*.

Ibid. *Adtingit*. Al. *Attingat*.

v. 6. *Quantumvis*, c'est-à-dire, *satis superque*.

La parodie de Mélissus est froide et insipide.

XCI.

IN GELLIUM.

v. 1. *Magus*. Ces sortes de liaisons n'étaient pas réprouvées chez les Perses, si l'on en croit Hérodote, Strabon, Quinte-Curce, etc. Lucain prétend que c'était à de pareils incestes que les Rois des Parthes devaient la naissance.

> Parthorum Dominus quoties sic sanguine misto
> Nascitur Arsacides, cui fas implere parentem.

On se rappelle le mot de cette mère qui demandait à son fils comment il se trouvait dans son pays natal. Il est à remarquer que, lorsque le peuple croyait quelque chose, l'opinion populaire était que l'Anté-Christ devait naître d'un commerce semblable; tant il est vrai qu'il n'y a dans le monde qu'un cercle de vérités et d'erreurs dans lequel la pauvre espèce humaine ne fait que tourner! Les mariages entre frères et sœurs se sont conservés parmi les Guèbres ou Parsis qui descendent des anciens Perses.

v. 4. *Impia.* Ces liaisons des Mages, réprouvées par la nature, étaient en horreur chez les autres peuples; ce qui justifie cette épithète.

v. 5. *Accepto.* Ce mot peut se prendre en deux sens : hymnes reçus par tradition, ou agréables aux dieux; le second me paraît le meilleur.

Ibid. *Carmine.* Les Mages chantaient ces hymnes en l'honneur du feu, en tenant dans les mains des faisceaux de branches. (*Strabon.*)

v. 6. *Omentum.* La graisse des victimes que les sacrificateurs jetaient dans le feu. C'était des différentes configurations de la flamme qui s'en élevait, que les aruspices tiraient leurs pronostics.

Ibid. *Liquefaciens.* La seconde syllabe est ordinairement brève. Elle est ici longue.

XCII.

AD EUMDEM.

v. 2. *In misero hoc nostro hoc.* Al. *Hoc nostro.* Il semble que la répétition donne plus de force au sens.

v. 3. *Quòd.* Al. *Qui.* J'ai préféré le premier, parce qu'*ideò* amène ordinairement *quòd* après lui, et que *quòd* se trouve deux vers après.

v. 4. *Aut.* Al. *Haud.*

Ibid. *Inhibere.* Métaphore tirée des rameurs. Lorsqu'ils suspendaient le mouvement de leurs rames, cela s'appelait *inhibere.*

v. 5. *Sed quod nec.* Al. *Sed neque quod.*

v. 7. *Usu.* Corradini donne à ce mot un sens obscène, dont je crois qu'on peut se passer.

v. 9. *Duxti.* Al. *Induxti.*

Le tour que prend ici Catulle est très-épigrammatique. Cicéron, à qui le sarcasme était familier, a employé à-peu-près le même tour, lorsqu'il dit d'Antoine dans la onzième Philippique : *Deindè ea libidinum turpitudo, ut in hoc sit semper lætatus, quòd ea faceret, quæ sibi objici ne ab inimico quidem possent verecundè ;* et de Clodius, dans le discours pour Milon, *ut eum nihil delectaret, quod aut per naturam fas esset, aut per leges liceret.*

C'est ici que Corradini place les quatre vers : *sed nunc id doleo,* fondé sur le vilain vice de ce Gellius qui *fellator erat.* Je n'y ai rien vu de déterminant.

XCIII.

DE LESBIA.

CORRADINI a réuni ce quatrain au distique : *Odi et amo.* Il me semble que chacune des deux épigrammes, prise isolément, forme un sens complet.

v. 3. *Quo signo?* etc. Vossius, *Quo signo? quia sunt totidem mea*, sub. *maledicta.* Ach. Statius, *quo signo? quasi enim totidem non*, etc. J'ai suivi la leçon que Scaliger a restituée d'après Aulugelle.

Ibid. *Deprecor.* Ce verbe signifie ordinairement, « prier qu'une chose n'arrive pas ». *Mortem non deprecor.* « Je ne demande point à me soustraire à la mort ». Mais malgré toutes les subtilités de Scaliger, je crois avec Muret, que ce terme a le même sens ici qu'*imprecor.*

Aulugelle, qui a vengé cette épigramme des arguties d'un rhéteur de son temps, donne à ce verbe l'interprétation d'*exécror;* ce qui rentre dans mon sens. L'autorité de cet écrivain semble prouver aussi contre la réunion faite par Corradini des deux épigrammes en une seule.

Un de nos poëtes latins, J. Voulté, dont les poésies

ont été publiées en 1537, a emprunté cette idée à Catulle dans le distique suivant :

Certâ lege cupis geminos cognoscere amantes ?
Tum nosces malè cum dicit uterque sibi.

L'épigrammatiste Gombaud a imité cette épigramme. Mais sa longue paraphrase n'est pas si agréable que cette imitation de Bussy-Rabutin :

Philis dit le diable de moi ;
De son amour et de sa foi,
C'est une preuve assez nouvelle :
Ce qui me fait croire pourtant
Qu'elle m'aime effectivement,
C'est que je dis le diable d'elle,
Et que je l'aime éperdument.

Celle-ci où Bussy-Rabutin a voulu joûter contre lui-même, est plus courte, mais me paraît moins heureuse.

Belise dit du mal de moi,
Et me marque une haine extrême.
Je meure si je sais pourquoi,
Si ce n'est que Belise m'aime.

Cette épigramme a eu plus d'une imitation. En voici une du siècle dernier : 1692.

On dit que ma belle maîtresse
A tout propos dans ses discours
Médit de moi, se plaint sans cesse,
Et pourtant en parle toujours,

Ah! je meure cent fois si la belle ne m'aime
Pourquoi ne le pas croire ainsi?
Je m'en plains, j'en médis et j'en parle de même;
Ah! je meure cent fois, si je ne l'aime aussi!

Ménage s'est mis aussi sur les rangs.

Iris, qui m'aimait tendrement,
Iris, que j'aimais ardemment,
Me déchire, Thyrsis, en tous lieux, à toute heure.
Iris m'aime encore, ou je meure.
Thyrsis, je la déchire à toute heure, en tous lieux
Et je l'aime plus que mes yeux.

On préférera sans doute cette imitation de Senecé, dont le tour a quelque chose de plus vif.

Par le transport d'un dépit imprudent,
J'ai cru Céphise à ma flamme infidelle.
J'en parle mal sans cesse, et cependant
Jamais mon cœur n'eut tant d'amour pour elle.
Par l'apparence augurant de ma foi,
Pareil dépit la fait agir de même;
Céphise éclate, et parle mal de moi.
Je veux mourir si Céphise ne m'aime!

Enfin, un M. Bernard, qui n'est pas le gentil Bernard, l'a rendue par ces cinq vers.

Glycère dit de moi *la rage* à tout moment.
Je veux mourir, si Glycère ne m'aime!
J'ignore la raison de ce caprice extrême:
Mais je sais bien que j'en parle de même,
Et que je l'aime éperdument.

(*Préludes Poétiques*, 1786.)

XCIV.

IN CÆSAREM.

Ce distique, où Quintilien trouve de l'extravagance, peut-être pour faire sa cour à Domitien, paraît, au contraire, une expression de mépris aussi simple qu'énergique. C'était, au reste, une phrase proverbiale. Plaute, dans le *Pseudolus: Quem ego hominem nullius coloris novi.* Cicéron: *Albus an ater fueris, ignorans.* Phèdre fait dire à un agneau :

Unde illa scivit niger an albus nascerer?

Apulée, dans son Apologie : *Etiam libenter te nuper usque albus an ater esses ignorabam.* La langue française a encore des locutions proverbiales assez semblables. Cette épigramme est presque intraduisible. Pezay a mis : « Que vous existiez, ou que vous n'exis-» tiez pas »; ce qui est froid. Le tour que j'ai pris m'a paru propre à faire sentir le profond mépris dont ce distique est, pour ainsi dire, imprégné. On se rappelle que César était chauve, qu'il était fort sensible à ce petit malheur, et qu'il ne prit l'habitude de porter une couronne de laurier que pour remédier à ce qu'il regardait comme une difformité.

Des commentateurs ont vu, dans ce distique, un reproche indirect de goût contre nature, parce que,

disent-ils, c'est aux mignons de César à faire attention à de pareilles choses. J'ai peur que cela ne soit trop fin, et que Catulle n'y ait jamais pensé.

Cette fois, le Dufour, dont j'ai parlé, a mis dans sa version une sorte de précision.

> Quoique tu fasses l'entendu,
> César, je ne veux point te plaire;
> Sois noir ou blanc, je sois pendu,
> Si tout cela m'importe guère!

Corradini ne fait qu'une épigramme de celle-ci et de la suivante. Il se fonde sur ce que Catulle a toujours joint Mamurra à César, que César rejette ses débauches sur Mamurra; *Mentula mœchatur*, et que le poëte répond comme le voleur qui a pris les légumes d'un jardin. (Voyez *les notes suivantes.*)

XCV.

IN MENTULAM.

Les commentateurs, fondés sur le vers 14 de la satyre contre César (*Carmen* XXX), croyent encore reconnaître Mamurra dans l'appellation obscène de *Mentula*, que les Italiens rendent par l'équivalent de *cogl.* Ce qui n'est pas aussi clair, c'est le sens du second vers. On voit bien que c'est un proverbe; mais, mal-

gré les commentaires auxquels il a donné lieu, on n'en est guère plus avancé. Vossius, qui est toujours pour les sens extraordinaires, y voit un libertin ruiné, qui, ne pouvant plus s'adresser à d'autres, est réduit à la même infamie dont il a été question dans l'épigramme LXXXIX contre Gellius, *demisso capite se vorare.* Ach. Statius prend *Mentula* dans le sens littéral, et donne à *legere* celui de « voler », comme si un voleur de choux disait : « Ce n'est pas moi qui ai » volé les choux, c'est la marmite que voilà ». Un de mes anciens confrères de l'université de Paris, le C. Mahérault, distingué par ses connaissances, aujourd'hui professeur aux Ecoles Centrales, qui avait entrepris avant moi une traduction de Catulle, laquelle eût rendu mon travail inutile, se rapproche de cette interprétation, et la rend plus plausible qu'elle ne le paraît au premier coup-d'œil. Pour faire entendre sa pensée, il a trouvé à *Mentula* un équivalent, qui présente la même équivoque dans notre langue, c'est-à-dire, à la fois un nom d'homme, et un des noms français du Dieu Priape. « Jean Chouard for- » nique ; eh! sans doute, c'est bien Jean Chouard. C'est » ainsi qu'on peut dire que c'est la marmite qui cueille » les choux ». Dans ce sens, suivi par Volpi, ce distique n'est qu'une gravelure, et il y a pourtant grande apparence que c'est une épigramme satyrique, et ce qui m'a déterminé en faveur du sens de Muret. Ce judicieux commentateur a cherché à expliquer ce

proverbe par cet autre de Plaute : *Tu te lepus es, et pulpamentum quæris*, sarcasme contre un jeune mignon qui cherche à rendre ce qu'on lui a prêté. Dans ce dernier sens, cette épigramme signifierait que le libertin, quel qu'il soit, dont il est ici question, après avoir servi aux plaisirs des autres, veut corrompre d'autres personnes.

Au reste, quel que soit le sens, il est bien difficile d'y trouver en français un équivalent. Marolle n'y a pas cherché finesse. Voici sa traduction : « Elle pèche » d'une étrange sorte, c'est-à-dire, comme on parle » communément, la marmite cueille les choux ».

v. 2. *Ipsa olera olla legit.* Vossius qui lit : *Ipsa olere olla facit*, entrevoit dans cette leçon des turpitudes qui supposent en ce genre une grande force d'imagination.

XCVI.

DE SMYRNA CINNÆ.

v. 1. *SMYRNA.* Volpi prétend que le véritable nom est *Zmyrna*. C'était le titre d'un poëme que Cinna avait mis neuf ans à polir, d'où peut-être est venu le conseil d'Horace :

. . . . . Nonumque prematur in annum.

Le suffrage de Catulle doit faire regretter qu'il soit perdu. On ignore quel en était le sujet. J. Scaliger soupçonne que c'étaient les amours de Cynire et Myrrha, parce que les Grecs appellent σμύρνη les larmes de la myrrhe. Parthénius croit que ce poëme célébrait les hauts faits d'une Amazone de ce nom. Peut-être n'était-ce que l'éloge de Smyrne et de cette belle partie de l'Asie, qui, ayant été le berceau de la fable, pouvait prêter beaucoup à l'imagination.

Ce poëme eut les honneurs du commentaire. Suétone, ou l'auteur de la Vie des Grammairiens, nous apprend que L. Crassitius se fit beaucoup d'honneur en le commentant; ce qui donna lieu à ce quatrain:

Uni Crassitio se nubere Smyrna probavit,
Desinite indocti conjugio hanc petere.
Soli Crassitio se dixit nubere velle,
Intima cui soli vota sua extiterint.

Il paraît cependant que tout le monde n'étoit pas d'accord sur le mérite de cet ouvrage, si l'on en croit ce vers de Martial:

Judice te melior Cinna Marone fuit.

Ibid. *Cinnæ*. Volpi le nomme Q. Cornelius Helvius Cinna. Virgile paraît en faire beaucoup de cas, lorsqu'il dit dans l'églogue onzième:

Nam neque adhuc Vario videor, nec dicere Cinnâ
Digna, sed argutos inter strepere anser olores.

A moins que ce ne soit un de ces complimens qu'un jeune poëte qui débute fait à un écrivain déjà en réputation. Il y a toute apparence que c'est le même Cinna dont parle Ovide (*L. II, Trist.*),

Cinna quoque his comes est, Cinnâque procacior anser.

Il avait aussi fait des poésies libres, qu'un des interlocuteurs d'Aulugelle appelle *illepida*, jugement dont nous ne pouvons reconnaître la justesse.

Ibid. *Messem*, tour familier aux poëtes. « Après » quatre moissons de roses », a dit poétiquement La Fontaine.

v. 3. *Millia quingenta.* Nombre déterminé pour un indéfini.

Ibid. *Hortensius.* Le célèbre orateur de ce nom s'amusait quelquefois à faire des vers, au rapport de Pline le jeune, et des vers libres, *improba*, dit Ovide. Des Grecs, dans Aulugelle, les trouvent insipides, *invenusta ;* ce qui permettrait de soupçonner que c'est de lui qu'il est ici question. Marolle prétend que c'est le même que Volusius dont il est question plus bas. Peut-être est-ce un autre poëte. Les satyriques n'ont jamais été embarrassés sur le nombre de ceux qui vont

Habiller chez Francœur le sucre et la cannelle.

Le vers pentamètre manque par-tout dans les ma-

nuscrits. Parthénius, en qualité de compatriote, a eu la générosité de prêter à Catulle celui-ci :

In pede stans fixo carmina ructat hians :

Et un second, encouragé par l'exemple, cet autre, qui vaut encore moins :

Accipit Autumno versuum ab Antimacho.

J'imiterai la réserve respectueuse de Muret, et me contenterai d'observer que le temps mis par Cinna dans la composition de son poëme nécessite un sens opposé; c'est-à-dire, la rapidité d'un poëte impertinent à qui les vers coûtent ce qu'ils valent.

v. 4. *Atyacis.* Al. *Atracis.* Al. *Athesis.* Quelle que soit la leçon adoptée, si le commencement du vers n'est pas tronqué, comme le veut Vossius, il faut pour le sens, un fleuve éloigné, qui indique que le poëme de Cinna franchit les limites de l'Italie. Vossius lit *barathri*, et fait rapporter ce vers au mauvais poëte. Je sais que les anciens ne se piquaient pas de la même symétrie que les modernes. Cependant j'incline à croire que ces deux vers font opposition avec les deux suivans. Le poëme de Cinna parcourt l'étendue de l'Empire Romain; les Annales de Volusius meurent sur les bords du fleuve où elles ont été composées. Le premier sera lu des siècles à venir; les secondes servent d'enveloppe aux sardines. C'est ce que j'ai cherché à établir dans la traduction.

v. 6. *Pervolüent.* Al. *Pervolüet.*

Ibid. *Incana.* *In* n'est pas ici privatif, mais augmentatif : *Valdè cana.*

v. 7. *Volusî*, etc. Il a déjà été question de ce Volusius. (Voyez *Carm.* XXXVII.)

Ibid. *Aduam.* Les manuscrits portent *Paduam*, qui n'est pas latin. Scaliger a lu *Apuam*, espèce de petit poisson. Mais ce serait répéter l'idée du vers suivant. J'ai préféré la leçon indiquée par Vossius, comme entrant dans le sens du poëte. L'Adua était un fleuve de la Transpadane. J'aimerais assez *Patavi morientur ad urbem.* Mais cette leçon n'est pas autorisée par les manuscrits.

Passerat soupçonne qu'un copiste maladroit a mis *Pacuam* pour *Capua*, Capoue, où se faisait un grand commerce de parfumerie, très-favorable au débit des mauvais poëmes. Corradini lit *Gaduam*, le même que *Gades*, Cadix, port de mer où se trouvait en abondance cette sorte de poisson ; ce qui avait fait donner, suivant Strabon, à l'île voisine le nom de *Scombraria.*

v. 8. *Scombris.* *Scomber* signifie *maquereau.* « De » tout temps, dit Pezay, il s'est trouvé des poëtes et » des orateurs attentifs au commerce des épiciers et

» des beurrières ». Les poëtes satyriques se sont souvent servis de ce tour. Horace (*Ep. 1, l. II.*),

Deferar in vicum vendentem thus et odores,
Et piper et quicquid chartis amicitur ineptis.

Martial, *Pref. xenior.*

Ne toga cordyllis, ne pænula desit olivis.

et *Ep. 87, l. IV.*

Nec scombris tunicas dabis molestas.

Boileau, en parlant des mauvais vers de son temps, ne leur fait faire de chez Cercy qu'un saut chez l'épicier, etc.

v. 9. *Sodalis.* Ce dernier mot manque dans les manuscrits. Scaliger, qui lit *laboris*, prétend assez peu judicieusement, qu'ici Catulle oppose ses poésies légères au mortel poëme d'Antimachus. Muret observe, avec beaucoup de raison, qu'il n'a pu entrer dans l'esprit de Catulle de joindre son éloge à celui de son ami, ou plutôt de faire de la Smyrne une censure indirecte. C'est ce qui m'a déterminé pour le sens que j'ai suivi.

v. 10. *Antimacho.* Les interprètes d'Horace attribuent à cet Antimachus le Poëme Cyclique qui commençait *gemino ab ovo*, et qui contenait déjà vingt-quatre livres, lorsque la mort empêcha l'auteur de le terminer.

Vossius nous apprend que les grammairiens donnaient le second rang à cet ouvrage, et qu'Adrien le préférait à Homère. Longin ne l'avait pas jugé indigne de ses veilles ; mais tous ces suffrages n'ont pu sauver ce poëme, qui s'est enfoncé de tout son poids dans les abymes de l'oubli :

Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût !

On retrouvera une faible imitation de Catulle dans cette épigramme de Saint-Pavin :

Tircis fait cent vers en une heure,
Je vais moins vîte, et n'ai pas tort :
Les siens mourront avant qu'il meure,
Les miens vivront après ma mort.

« Le temps, comme l'a fort bien dit l'auteur du *Misanthrope*, le temps ne fait rien à l'affaire ».

XCVII.

AD CALVUM, DE QUINTILIA.

Calvus avait pleuré Quintilie dans des vers élégiaques qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. C'est ce que nous apprend Properce dans ces vers :

Hoc etiam docti confessa est pagina Calvi,
Cum caneret miseræ funera Quintiliæ.

v. 1. *Mutis sepulchris.* Tibulle, *muto cinere.* Properce, *mutæ favillæ.*

Ibid. *Sepulchris*, pour *sepultorum ossibus*. *Funus*, dit Servius, *ardens cadaver; quod dum portatur, exequias dicimus; crematum, reliquias; conditum jam, sepulchrum.*

v. 3. *Quo*. Al. *Quùm*.

v. 4. *Amissas*. Al. *Missas*. Livincius ne fait qu'un mot d'*olim* et d'*amicitias*, comme Virgile a dit, *antè-malorum*, Térence, *semper-lenitas*. Il me semble plus naturel de le faire rapporter à *amissas*.

Le sentiment le plus touchant respire dans cette petite pièce, et sur-tout dans ces vers pleins d'une douce mélancolie :

Quo desiderio veteres renovamus amores,
Atque olim amissas flemus amicitias.

Properce semble avoir pris à tâche d'imiter Catulle dans ce passage de l'élégie 4 du livre I.

Atque aliquis senior veteres veneratus amores,
Annua constructo serta dabit tumulo.

On ne sera pas fâché de comparer ce sixain avec cette épitaphe antique, trouvée à Rome :

Illa ego quæ claris fueram prælata puellis,
Hoc Homonæa brevi condita sum tumulo.
Cui formam Paphiæ Charites tribuere decoram,
Quam Pallas cunctis artibus erudiit.

Nondum bis denos ætas mea viderat annos,
Injecere manus invida fata mihi.
Nec pro me queror hoc : morte est mihi tristior ipsa
Mœror Atimeti conjugis ille mei.

XCVIII.

DE ÆMILIO.

Après beaucoup d'efforts pour présenter en français, d'une manière supportable, ces grossièretés sans esprit, j'ai cru qu'on ne me saurait pas mauvais gré de substituer à ma traduction celle que j'ai placée vis-à-vis du texte. Ces détails m'ont paru être plus dans le génie de la langue italienne que dans celui de la nôtre, et le traducteur les a rendus avec toute leur énergie. Ainsi le lecteur n'y perdra rien.

v. 1. *Me dî ament.* Le monosyllabe *dî*, au lieu de s'élider, devient bref par sa position.

v. 3. *Nihil est immundius illo.* Al. *Nihiloque immundius illud.* Volpi propose de lire ainsi ces deux vers :

Nil immundius hoc, nihil ore immundius; illo
Verùm etiam culus mundior et melior.

v. 5. *Sesquipedales*, des dents dépouillées de leurs gencives, et qui en paraissent plus longues.

v. 5. *Ploxemi.* Terme transpadan, qui signifiait, coffre de voiture.

v. 7. *Defessus.* Vossius, *defissus. In æstum.* Archaïsme pour *in æstu.*

v. 9. *Venustum.* La coqueluche des femmes ; ce que les Italiens appellent : *Uom di garbo, il cucco d' ogni fanciulla.*

Ibid. *Se facit.* « S'imagine, se suppose, se cons-» titue de son chef ».

v. 10. *Asino.* Suivant Vossius, on appelait ainsi la pierre supérieure de la meule, et, dans ce sens, *tradi asino,* c'est « être condamné à tourner la meule ».

v. 11. *Si qua attingit.* Tibulle a rendu le même sentiment avec autant de force, mais avec plus de poésie :

Huic tamen accubuit noster puer: hunc ego credam
Cum trucibus Venerem jungere posse feris.

v. 11. *Ægroti.* Ach. Statius soupçonne que c'est un nom propre.

Ibid. *Carnificis.* Scaliger entend par ce mot une espèce de chaircuitier ; profession décriée chez les anciens, parce que les viandes qu'ils vendaient étaient alors, comme elles le sont encore aujourd'hui, la nourriture du petit peuple. Vossius conserve le sens

ordinaire du mot *carnifex*, et l'épithète *ægroti* dont il motive assez bien la justesse; « la couleur cadavéreuse convenant, dit-il, à l'avant-coureur de la » mort ».

On voit, au reste, par un passage de Martial, que cette classe d'hommes était à Rome, comme chez les peuples policés, dans un état d'abjection, et il y a grande apparence que ce *préjugé* ne sera pas *détruit* de si-tôt.

Postquàm triste caput fastidia Vespillonum,
Et miseri meruit tædia carnificis.

Volpi donne à ce mot une singulière étymologie, *quòd è vivis corporibus* carnes faciat *animâ destitutas*.

On trouve dans l'Anthologie une épigramme de Nicarque à-peu-près semblable.

Τὸ στόμα χὠ πρωκτὸς ταυτὸν, Θεόδωρέ, σε ὄζει,
Ὥστε διαγνῶναι τοῖς φυσικοῖς καλὸν ἦν.
Ἦ γράψαι σε ἔδει ποῖον στόμα, ποῖος ὁ πρωκτός.
Νῦν δὲ λαλοῦντός σε, κἄμμιγα περδομένου,
Οὐ δύναμαι γνῶναι πότερον ἔχανεν, Θεόδωρος,
Ἦ βδέσ'. ἔχει γὰρ, ἔχει πνεῦμα κάνω κἠ ἄνω.

Non culo, Theodore, minùs tibi fœtida bucca est;
Noscere discrimen sit sapientis opus.
Scribere debueras hîc podex est meus, hîc os:
Nunc tu cum pedas atque loquare simul,

Discere non valeo, quid venerit indè vel indè;
Vipera namque infrà sibilat atque suprà.
GROTIUS.

XCIX.

AD VECTIUM.

CETTE épigramme est dans le goût de la précédente.

v. 1. *Si in quemquam.* Al. *Si quemquam.*

Ibid. *Vectî.* J. Lipse croit que le poëte en veut à un certain Vectius, aposté par César pour faire perdre au sénat sa popularité, en l'accusant d'avoir voulu faire assassiner Pompée. Il n'y a rien, comme on le voit, de nouveau sous le soleil. Au reste, ce calomniateur eut le sort de presque tous ses pareils. César, après l'avoir lâché comme un dogue contre les meilleurs citoyens, se vit accuser à son tour par ce même Vectius d'avoir trempé dans la conjuration de Catilina, le fit arrêter comme calomniateur, et périr en prison.

v. 3. *Si usus*, etc. au défaut d'éponge.

v. 4. *Culos*, etc. Douza croit avec assez de raison, que le second sens du vers de ce distique dépend du premier, et que c'était une phrase proverbiale que Catulle applique à cette mauvaise langue.

Ibid. *Crepidas carbatinas.* Muret a proposé *trepidas cercolipas*, qu'il prend dans un sens obscène. Politien paraît avoir justifié suffisamment la première leçon contre cette opinion qui est aussi celle de Marolle ; ce qui lui a valu ce distique doucereux de la part de son ennemi :

Lingere carbatinas vult Vection Eunomus, ipse
Ut possit, trepidas lingere cercolipas.

Corradini, à force de science étymologique, retrouve le sens de *cunnus* dans *crepidas*, et celui de *mentula* dans *carbatinas*. Je crois cette interprétation trop savante.

Ibid. *Carbatinas.* Soulier de paysan fait de cuir neuf, et par conséquent d'une odeur très-forte. Julius Pollux nous apprend que cette chaussure avait tiré son nom des Cariens. (*Onomastici, lib. VII, cap. 22.*)

v. 6. *Hiscas.* J'ai suivi la leçon de Vossius, fondée sur l'autorité des manuscrits qui ont *discas*. Ce sens paraît plus fort que *dicas*, leçon suivie par presque tous les imprimés, parce qu'il fait allusion à une turpitude déjà mentionnée, et qu'il paraît avoir été dans les vues du poëte de reprocher indirectement.

C.

DE CÆLIO ET QUINTIO.

PARTHÉNIUS a cru que c'étaient les deux frères. Mais ce sont des noms qui ne semblent pas appartenir à la même famille.

v. 1. *Cœlius.* Les commentateurs pensent que c'est le même auquel est adressée la pièce LVIII.

v. 2. *Veronensium.* Ce mot doit être prononcé, comme s'il n'était que de quatre syllabes.

Ibid. *Depereunt.* Plaute, *demoritur,* sub. *propter.*

v. 6. *Perspecta exigit hoc.* Volpi, *perfecta exigitur.* Ces deux leçons ne sont guère satisfaisantes. Vossius préfère *perfecta,* parce qu'il y trouve un sens obscène. J'avoue que cette finesse m'échappe. J'ai suivi Muret et Doering. Le sens paraîtrait demander un prétérit.

v. 7. *Torreret.* Horace, *me torret face mutuâ.*

v. 8. *Potens.* J'ai pensé que ce mot enchérissait sur *felix,* et avait quelque rapport avec le sens de *posse. Inachiam ter nocte potes,* dit Horace. C'est ce que ma traduction fait sentir.

Pezay reproche à Catulle d'être jaloux d'Aufilénus.

Pourquoi donc ferait-il des vœux en faveur de Cælius ? Il me semble que la remarque de Muret est beaucoup plus juste. Elle est fondée sur d'autres pièces où il paraît que Catulle avait été amoureux d'Aufiléna, auquel cas il est tout simple que ses vœux ne soient pas favorables à son rival. Pour Corradini, il pense que Cælius avait respecté Lesbie, et que Quintius avait voulu la lui souffler.

Mélissus a parodié cette épigramme ; mais cette parodie n'offre aucun intérêt.

CI.

AD CORNELIUM.

v. 1. *QUIDQUAM*. Al. *Quoiquam*.

Ibid. *Tacitè*, « sous le sceau du secret ». Al. *Taciti*. Ach. Statius, *tacitum*. Volpi, *tacito*, qui sait se taire.

v. 3. *Me æquè*. Al. *Me esse*. Al. *Me unum esse*.

Muret observe, avec raison, qu'il ne paraît pas y avoir grand rapport entre le premier distique et le second, ou plutôt qu'il est plus entre les pensées qu'entre les expressions.

Ibid. *Illorum*. Al. *Illo cum*. Cet *illorum* n'est pas très-clair. On devine que le poëte veut dire : Vous

trouverez que je suis du nombre de ceux qui savent garder un secret.

Ibid. *Jure sacratum.* Comme il est question du silence, Scaliger remarque que *sacratum* est un terme mystique, et que c'était le premier degré de l'initiation ; ce qui se pratiquait aussi pour les catéchumènes aspirant à l'initiation chrétienne, laquelle était calquée sur celle des païens.

v. 4. *Cornelî.* C'est peut-être le même Cornélius, auquel Catulle avait dédié ses poésies.

Ibid. *Harpocratem.* Le dieu du Silence, dont la statue, le doigt sur la bouche, était placée dans les temples d'Isis et de Sérapis.

CII.

AD SILONEM.

Ce surnom était dérivé d'un défaut corporel, comme tant d'autres chez les Romains, *à superciliis prominentibus*, peut être parce que Silène était représenté avec des sourcils épais et hérissés.

v. 1. *Decem sestertia.* Corradini lit, *tuo*, parce que *decem* ferait, dit-il, une somme trop considérable pour Catulle, qui, comme on sait, n'était pas trop pécunieux.

v. 2. *Quamvis*, pour *quantumvis*.

v. 3. *Nimiùm*. Volpi, *nummi*, qui n'est pas une mauvaise leçon.

v. 4. *Leno*. Apparemment qu'un maquignon d'amour avait escroqué quelque argent à Catulle, deux cent cinquante écus, suivant l'estimation de Volpi. Plaute fait de cette espèce d'homme un bel éloge dans le *Rudens*, act. III, scène 2. *Erant fraudis, sceleris, parricidii, perjurii pleni, legirupæ, impudentes, impuri, inverecundissimi : uno verbo absolvam, lenones erant.* Il y a grande apparence que ce portrait peu flatté n'a jamais cessé d'être ressemblant.

CIII.

AD QUEMDAM, DE LESBIA.

CORRADINI prétend que ce *quidam* est le même Silon, dont Catulle vient de faire une mention honorable.

v. 1. *Maledicere*. Scaliger lit, *valedicere*, que Volpi adopte. Cependant la première leçon me paraît préférable ; Catulle a, comme on sait, plus d'une fois tympanisé son infidelle.

v. 3. *Non potui.* Ce vers me paraît d'un naturel charmant.

v. 4. *Caupone.* Scaliger lit, *Tappone*, et prétend retrouver dans ce nom une famille romaine. Ach. Statius, *Sed tu cum turpiore.* Vossius, *Sed tua, Coponi, crimina, nostra faeis.* Ce sens est adopté par Volpi. Ils vont rechercher dans les Annales des Pontifes un Coponius, accusé d'empoisonnement, sous le consulat de D. Junius Silanus, et de L. Licinius Murena; et, suivant eux, ce Coponius prête aux gens ses mauvaises habitudes. *Caupone* m'a paru offrir un sens assez naturel, celui qu'indiquent ma traduction, et mieux encore la paraphrase italienne.

Che questi son di quelle idee fallaci,
Che tu col Tavernier rumini in mente,
Mostri apparenti, e favole da riso.

Ibid. *Monstra facis.* J'entends avec Scaliger, par cette expression, forger des calomnies, et non pas commettre des turpitudes monstrueuses.

La traduction de Dufour est ici curieuse.

Mais sans avoir jamais ni honte ni pudeur,
Avec ce Tavernier tu fais pour l'ordinaire
Un géant d'un petit enfant,
Et d'une *mouche* un éléphant.

CIV.

IN MENTULAM.

v. 1. *Mentula.* Marolle traduit ce mot par *gros âne*, parce que, dit-il, Mamurra était un terrible ouvrier, et qu'il n'était pas si habile à faire des vers, qu'à un autre métier où les ânes sont fort propres.

v. 1. *Pimplæum.* Montagne proche d'Hélicon, consacrée aux Muses par les Thraces.

Ibid. *Scandere.* Vossius lit *scindere*, qu'il prend dans un sens obscène. Catulle n'a pas besoin qu'on lui prête rien en ce genre. Corradini, qui lit aussi *scindere*, lui donne le même sens. Suivant lui, les Muses ne désignent ici que les jeunes filles, et quant au *Montem*, chacun le devine aisément. Pourquoi Mamurra n'eût-il pas eu la prétention du bel-esprit, et ne se fût-il pas attiré par-là cette épigramme ?

v. 2. *Furcillis. Furcillâ extrudi* était une locution proverbiale.

Je conviens avec Pezay que la traduction française de ce distique ne peut qu'être fort insignifiante, et je serais assez tenté de croire que c'était une espèce de légende explicative d'un dessin satyrique, qui représentait la chute du téméraire Mamurra.

Ménage a emprunté de ce distique l'idée de sa satyre contre Montmaur, qu'il appelle *Gargilius Macro*. La gravure représente la chute du Parasite, et le commencement de sa métamorphose en perroquet. (Voyez *le Recueil de Sallengre*, t. 1, p. 110.)

CV.

DE PUERO ET PRÆCONE.

Vossius explique autrement ce distique. On ne vendait en public, dit-il, que le rebut des jeunes esclaves. Les plus beaux se débitaient sans cette entremise, parce que, dit-il, bon vin n'a pas besoin d'enseigne. Suivant lui, le piquant de l'épigramme roule sur la surprise faite au lecteur qui croit que c'est le jeune homme qui va être à vendre, tandis que c'est le crieur qui a l'air de se mettre en vente lui-même. Ce sens me paraît un peu tiré.

v. 1. *Ipsum quid credat.* Al. *Qui videt esse.* Vossius, *Ipse quid credat.*

v. 2. *Discupere.* La préposition ajoute une nouvelle force au mot, comme dans les verbes *dispudere*, *distadere*, *distabescere*, etc.

Une épigramme de Martial roule à-peu-près sur le même sujet.

Famæ non nimiùm bonæ puellam,
Quales in mediâ sedent Suburrâ,
Vendebat modò præco Gellianus.
Parvo cum pretio diù licèret,
Dum puram cupit approbare cunctis,
Attraxit propè se manu negantem,
Et bis, terque quaterque basiavit.
Quid profecerit osculo, requiris?
Sexcentos modò qui dabat, negavit.

(*L. VI, Ep. 66.*)

CVI.

AD LESBIAM.

v. 1. *SI quidquam cupidoque*, etc. De toutes les leçons, celle-là m'a paru la plus naturelle. Je joins *insperanti* au vers précédent, et je reporte la virgule avant *hoc est*, comme offrant un sens plus complet. C'est la leçon que je retrouve dans l'édition de Volpi.

v. 6. *Nobis ô lucem*, etc. J'ai suivi ici la restitution de Scaliger; mais je n'ai pas cru, avec lui, que *nobis* pût se construire avec *insperanti*.

v. 7. *Uno*. Ce mot ajoute beaucoup à la force du sens, comme dans cette phrase de Cicéron : *Quem* unum *ex omni memoriâ sceleratissimum fuisse accepimus*.

Ibid. *Aut magis hâc quid*. Ce vers est lu de diffé-

rentes manières. Les manuscrits ont, *Aut magis me est.* Ach. Statius lit, *Aut magi mî esse optandum in vitâ.* Scaliger, *Aut magis est me*, et voit là un hellénisme. Théod. Marcilius devine, *Aut magi me esse optandum vitam.* J'ai suivi la leçon adoptée par Doering.

CVII.

AD COMINIUM.

v. 1. *ARBITRIO populi.* Vossius lit, *arbitrio populari.* C'est le même sens.

Ibid. *Cominio.* Les commentateurs retrouvent dans ce Cominius un méchant avocat, délateur impudent, qui faisait payer cher sa voix, et même son silence, à-peu-près comme celui dont parle Martial dans cette épigramme.

Quòd clamas semper, quòd agentibus obstrepis, Heli,
Non facis hoc gratis; accipis ut taceas.

Lorsque ta langue téméraire
De nous dit du mal sans sujet,
Je vois que tu n'as d'autre objet
Que d'être payé pour te taire.

Ibid. *Cana senectus*, pour, *canus senex Cominius.*

v. 4. *Exsecta.* Corradini et Vossius lisent *exerta*, et prétendent que c'est une allusion obscène aux mœurs infâmes de ce Cominius.

v. 5. *Gutture.* Al. *Gurgite.*

v. 6. *Extera.* Al. *Cætera.* J'ai adopté la première leçon, comme faisant opposition au mot *intestina.*

Il est difficile de faire des vœux plus barbares, et tous les torts de ce Cominius ne peuvent les justifier. Je ne connais rien qui en approche, sinon les vers juifs qui suivent :

Et les chiens s'engraisseront
De leur sang qu'ils lècheront.

Cette épigramme, et les sept dernières, n'ont été traduites que par Marolle.

CVIII.

AD LESBIAM.

v. 1. *PROPONIS, apertè profiteris*, tu déclares hautement.

v. 5. *Producere.* Al. *Perducere.* Le premier paraît rendre mieux l'idée de l'auteur.

v. 6. *Æternum.* Al. *Alternum.* Réciproque, garanti par des sermens mutuels.

Il est heureux que ces petites pièces à Lesbie, pleines d'un sentiment vrai, et d'une expression simple et élégante, reposent de temps en temps des infamies grossières que présente à chaque pas cette dernière partie des poésies de Catulle, qui, plus d'une fois, m'a inspiré un dégoût presque invincible.

La Fare a traduit ce madrigal; mais d'une manière si faible, que je me contente de l'indiquer.

Je préfère cette imitation de Mérard de Saint-Just.

Tu m'assures, belle Eugénie,
Que Phébus cessera de ramener le jour
Avant de voir la fin de ton amour,
Ton amour, le seul bien qui m'attache à la vie.
Ame de mes plaisirs, puisses-tu désormais,
Ah! puisses-tu tenir ce que tu me promets!
Que ma félicité te touche,
Fils de Vénus, en vain tu n'es jamais prié.
Que le cœur d'Eugénie, hélas! soit de moitié
Dans les tendres sermens que prononce sa bouche.

1786.

CIX.

AD AUFILENAM.

v. 1. *Bonæ.* Libérales. Tibulle le prend dans le même sens (*Eleg. 4, L. II*):

> At bona quæ nec avara fuit, centum licet annos
> Vixerit, ardentem flebitur ante rogum.

Et Properce a employé *malas*, pour « avides, intéressées ». Muret ponctue autrement ce vers; mais ses raisons ne m'ont pas paru décisives.

v. 2. *Accipiunt pretium.* Térence a dit: *Accepit conditionem.*

Ibid. *Facere, dare, negare*, etc. se prennent, chez les Latins, dans un sens obscène.

Ibid. *Instituunt*, qui font profession de, etc. On trouve dans Cicéron: *Instituere mercaturam, quæstum, artem, officinam textrinam*, etc.

v. 4. *Et fers sœpè.* Al. *Nec fers sœpè. Ferre* signifie ici, « prendre l'argent, sans livrer la marchandise ».

v. 5. *Ingenuæ.* C'est une femme libre, mais qui fait profession d'être galante.

v. 7. *Fraudando.* Ovide traite ce crime avec la dernière sévérité.

Illa potest vigilis flammas extinguere Vestæ,
Et rapere, è templis, Inachi, sacra tuis;
Et dare mixta viro tritis aconita cicutis,
Accepto Venerem munere si qua negat.

Ibid. *Efficitur.* Vossius lit *Effexti*, pour *effexisti*, et sous-entend *rem.* Corradini, *effecit.* Comme les manuscrits portent *officis*, Th. Marcilius propose *officium*, que j'admettrais volontiers, s'il était plus autorisé.

v. 8. *Toto corpore*, « dont le corps est le jouet de » tous les caprices du libertinage, et fait à tous les » genres de complaisance ».

CX.

AD EAMDEM.

v. 1. *Contentas.* Al. *Contentam.*

v. 2. *Laus è.* Al. *Laus est.*

Ibid. *Eximiis.* Ce vers, tant soit peu satyrique, a quelque rapport avec ce passage de Juvénal (*Sat. VI*) :

. . . . . Ocyus illud
Extorquebis, ut hæc oculo contenta sit uno.

v. 3. *Quamvis.* Vossius et Volpi : *Cuivis*, qui me paraît offrir un sens moins bon.

v. 4. *Fratres.* Les cousins-germains se donnaient souvent le nom de *frater patruelis.* Ovide a développé ces rapports incestueux dans ces vers de sa métamorphose de Myrrha (*L. X*) :

Ultrà autem sperare aliquid potes, impia virgo?
Nec, quot confundas et jura et nomina sentis?
Tu ne eris et matris pellex et adultera patris?
Tu ne soror gnati genitrixque vocabere fratris?

Ainsi rendus par le C. de Saint-Ange :

Que peux-tu, fille impie, espérer plus encore?
Veux-tu donc par un nœud que la nature abhorre,
Confondre tous les noms, confondre tous les droits?
Misérable! veux-tu qu'on te nomme à-la-fois
Fille de ton époux, rivale de ta mère,
Et la sœur de ton fils et mère de ton frère?

Sénèque le Tragique a poussé ces idées jusqu'à la recherche, dans ces vers de sa Thébaïde :

Avi gener, patrisque rivalis sui,
Frater suorum liberûm, et fratrum parens;
Uno avia partu liberos peperit viro,
Ac sibi nepotes. . . . . .

Ce qui ressemble à une énigme, comme l'observe judicieusement l'estimable traducteur d'Ovide. Combien le vieux Corneille n'est-il pas plus simple et plus

énergique dans ces deux vers d'Œdipe qui s'en prend aux dieux :

Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père ;
Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Un moderne a enchéri sur cette Aufiléna, dans cette chanson qui a pour titre : *Il faut vivre en famille*.

Vivons en famille ;
C'est le bien le plus doux ;
Nous serons, ma fille,
Heureux, sans sortir de chez nous.
Nos premiers parens,
Honnêtes gens,
Avaient d'aussi douces mœurs,
Et sans chercher ailleurs,
Ils offraient à leurs sœurs
Leurs cœurs.
Imitons nos bons aïeux,
Soyons peu scrupuleux.
Nous pouvons faire,
Ma chère,
Aussi bien qu'eux
Nos neveux.

CXI.

AD NASONEM.

Ce distique est de la plus grande obscurité. Voici comment le lit Vossius.

> Multus homo es, Naso. Neque secum multus homo qui
> Descendit. Naso multus es et pathicus.

Et il interprète *secum* ou *in sese descendere*, par *demisso capite sese vorare.*

Muret avoue de bonne foi n'y rien entendre.

Ach. Statius explique *Multum* par *corpulentum.*

Théod. Marcilius lit *moltus*, et prétend que c'est un jeu de mots fondé sur la ressemblance de *moltus*, ou *multus*, et de *moltus* venant de *molitus*, du verbe *molere.* Mais alors le sens de *moltus* ne différerait pas de *pathicus*, et il semble pourtant qu'il doit y avoir opposition entre *multus* et *pathicus;* et comme l'observe bien Volpi, *multus*, qui répond à l'*ardelio* des Latins, veut dire *qui multa agit*, tandis que *pathicus* signifie *qui multa patitur.*

La version de Marolle est un peu plus inintelligible que le texte.

Voici la leçon du Catulle de Baskerville, que j'avoue ne pas entendre.

Multus homo es, Naso, neque tecum multus homo, sed
Descendis, Naso, multus es et pathicus.

C'est Scaliger que j'ai suivi, et qui m'a paru le plus raisonnable. Il explique le mot *descendit* par ce vers de Juvénal :

Ad terram tremulo descendit clune puella;

et il y a toute apparence que ce mot répond à l'*incurvari* ou *inclinari* des anciens ; c'est-à-dire, que ce Nason faisait le philosophe austère, *qui secum* ou *sibi multus erat*, « qui avait à ses propres yeux une » grande importance », et n'était au fond qu'un vil débauché, comme on en voit des exemples dans Perse et dans Juvénal. *Marem se dicebat, et maribus succumbebat.*

Corradini ponctue ainsi :

Multus homo es, Naso, non tecum multus homo est qui
Descendit : Naso multus es et pathicus,

J'ai vainement cherché à saisir le sens de son interprétation. Doering, qui recule la parenthèse jusqu'après *descendit*, explique le *multus* par *cinœdus, qui multorum libidini inservit.*

CXII.

AD CINNAM.

MURET déclare ne rien entendre à ces quatre vers. J'ai cependant essayé d'y trouver un sens.

v. 1. *Solebant.* Ach. Statius lit *Sedebant*, parce que le verbe *sedere* a un sens obscène. Volpi, qui se déclare pour *solere*, le justifie par des exemples qui prouvent qu'en pareil cas les poëtes laissent toujours à deviner l'obscénité, tels que : *Inachiam ter nocte potes*, d'Horace ; *Ego illum Eunuchum*, de Térence ; *Novimus et qui te*, de Virgile, etc. Un passage de Plaute, *Viris cum suis prædicant nos solere*, prouve que ce verbe se prend dans le sens de *consuescere*. C'est ce qui me l'a fait préférer comme plus conforme aux manuscrits.

Ibid. *Primùm.* Pompée eut pour collègue dans ce premier consulat, M. Licinius Crassus, fameux par ses richesses, le même qui périt dans la guerre contre les Parthes. Cette année est célèbre par la naissance de Virgile.

Ibid. *Duo.* Par ces deux, Corradini entend César et Mamurra.

v. 2. *Mœchi.* Les manuscrits ont *Mœchilia.* Pas-

serat propose *Mœchulei.* Vossius, plus hardi, lit *Cœcilio,* parce que Cæcilius fut consul l'année d'après. Je pense, avec Volpi, que l'*iterùm* prouve qu'il est question du même consul, à deux époques différentes.

Ibid. *Iterùm.* C'est-à-dire, quinze ans après avec le même Crassus, l'an de Rome 799; ce qui prouve que Catulle a poussé sa carrière au-delà de trente ans, sans quoi cette épigramme serait postérieure de deux ans à sa mort.

v. 3. *In unum*, sub. *singulum*; c'est-à-dire, que chacun de ces adultères en a produit mille.

v. 4. *Singula.* Corradini, *Singulu'*, pour *singulum.*

Ibid. *Fœcundum.* Horace semble avoir eu en vue ce passage de Catulle dans l'ode sixième du livre III.

> *Fœcunda* culpæ sæcula nuptias
> Primùm inquinavêre et genus et domos.

Plaute s'exprime à-peu-près de même :

> . . . . . Mores mali,
> Quasi herba irrigua, succreverunt uberrimè.

CXIII.

IN MENTULAM.

v. 1. *FIRMANUS.* Scaliger et Volpi prétendent qu'il faut lire *Formianus*, parce que Mamurra était de Formies. Mais puisque César lui avait tant donné, il pouvait bien, dit avec raison Vossius, avoir, entr'autres possessions, celle désignée par *Firmanus*, que ce commentateur place dans le Picentin, pays alors très-boisé.

Ibid. *Saltûs.* Je mets, avec Corradini, *saltûs* au génitif, et je le construis avec *dives*, comme on disait : *dives agri.*

Ibid. *Dives.* Un proverbe latin dit qu'on est riche, quand on a beaucoup de bois.

v. 2. *Quot.* Al. *Tot.* La première leçon me paraît préférable. Elle est dans le génie des Italiens, même de ceux de nos jours, qui s'expriment volontiers par des tours admiratifs. Le petit peuple, en vendant ses denrées, est le premier à les faire valoir. *Ah! che peri! ah! che pomi!* disent les marchands de fruits à Venise.

v. 3. *Omne genus ;* archaïsme, pour *omnis generis.*

v. 4. *Exuperat.* Vossius lit *exuperet*, et sous-entend *cum*.

v. 6. *Laudemus.* Volpi veut que ce vers fasse allusion à l'usage ancien de louer les possessions d'autrui, pour éviter le reproche d'envie.

Ibid. *Dummodo.* Al. *Dum tamen.* On a déjà vu que ces hiatus sont familiers à Catulle.

Ibid. *Egeat.* Scaliger, *egeas.*

CXIV.

IN EUMDEM.

v. 1. *INSTAR.* Scaliger, *Justa*, ou *juxta*, environ. Vossius, *justi*, qu'il rapporte à *prati.* Volpi construit *instar* avec *prati;* c'est-à-dire, des pâturages, opposés à *arva*, terres à blé.

v. 2. *Maria.* Presque tous les commentateurs s'accordent sur le sens que j'ai suivi. Marolle et Volpi entendent : « des canaux et des viviers, grands comme » les mers ». Ce sens a bien aussi son mérite. On se rappelle quel prix les riches de Rome mettaient à leurs viviers, et combien Cicéron leur en fait la guerre dans ses Lettres à Atticus. Mais ce qui m'a décidé, c'est que soixante et dix arpens ne donneraient pas

l'idée d'une terre aussi considérable que Catulle semble avoir voulu la peindre. Doering est du même avis.

v. 3. *Crœsum.* Volpi soupçonne que Catulle a pu mettre Crassus, ce Romain si riche qu'il était surnommé *dives.*

v. 4. *Uno in saltu.* Le même a des idées fort curieuses sur ce passage. D'abord, cette terre si vantée pourrait bien n'être qu'une jactance de Mamurra, et ressembler à celle que plaisante Cicéron dans ce distique :

Fundum Varro vocat, quem possim mittere fundâ,
Nî tamen exciderit, quà cava funda patet,

ou celle qui, suivant une plaisanterie ancienne, n'était pas plus grande qu'une épître de Lacédémoniens *.

Ensuite il voit dans ce *saltu*, tantôt la puissance illimitée de César où Mamurra trouvait ce qu'il voulait, tantôt une allusion aux familiarités plus que suspectes qui existaient entre l'un et l'autre.

Ibid. *Tot bona.* Scaliger lit : *tot moda*, syncope, pour *tot commoda.*

---

* Ces plaisanteries rappellent les suivantes. On disait d'une terre que vantait beaucoup un Gascon : Un escargot en ferait le tour en une heure, et il n'y a pas de bois pour faire un cure-dent.

v. 5. *Paludesque.* Volpi croit que Catulle a affecté de donner à ce vers un demi-pied de trop, pour mieux peindre l'étendue des possessions de ce Mamurra. N'est-ce pas prêter trop de recherche à son auteur ?

v. 6. *Usque ad hyperboreum.* Le même pense que ce vers peut se joindre avec le suivant; c'est-à-dire, que la renommée des richesses et des prodigalités de Mamurra s'est répandue jusqu'aux bords de l'Océan. Je ne suis pas de cet avis. Il me semble que ce vers suit naturellement après l'énumération des possessions qui le précèdent, et d'ailleurs les bons poëtes élégiaques ne sont guère dans l'usage de reculer le sens au-delà du vers pentamètre.

v. 7. *Maximus ultrò.* C'est la leçon de Vossius, qui prend *ultrò* dans le sens d'*ultrà;* et notre poëte nous offre ailleurs des exemples de cette suspension. *Est maximus : Quid ? Homo ? Non, sed Mentula*, etc. Les Italiens diraient : *È un maggior cogl.* Des éditions portent : *Tamen ut sint maxima et ultrà.* Ach. Statius, se fondant sur ce qu'Hercule était souvent désigné par la périphrase *Maximus ultor*, lit : *Tamen ipse hic maximus ultor.* Cet homme si puissant, si menaçant, n'a rien de grand que..... Scaliger veut : *Tamen ipse est maximu' lustro.* Quelque grandes que soient ses richesses, ses prodigalités viennent à bout de les épuiser. *Lustro, onis*, dissipateur ; *qui vitam in lustris degit.*

Ma traduction réunit ces sens divers. Marolle traduit ce dernier vers d'une manière curieuse. « Il est, dit-il, une étrange pièce de batterie qui menace toutes choses ».

v. 8. *Verè.* Al. *Verò.*

Ibid. *Minax.* Ce mot peut s'expliquer par ces passages des Priapées et de Columelle :

Falce minax et parte tui majore, Priape. . . . .

Inguinibus puero, prædoni falce minatur.

Scaliger le prend dans le sens d'un fanfaron plein de jactance, *minari* signifiant quelquefois « promettre », comme dans ce passage de la huitième Epître du livre I d'Horace : *Multa et pulchra minantem.* Il semble que *Mentula* doit déterminer le premier sens.

CXV.

AD GELLIUM.

Cette épigramme est une des plus maltraitées. On entrevoit bien le sens, et c'est celui qu'a développé le judicieux Muret ; mais le texte offre de grandes difficultés.

v. 1. *Venanda.* Al. *Venante.* Al. *Veniam dare.* J'ai lu d'abord *venante ;* mais je suis revenu à la leçon

de Volpi qui construit *venanda* avec *studioso animo;* c'est-à-dire, des poésies propres à exercer l'esprit par leur tour énigmatique et sentencieux, qui puissent, comme dit Boileau,

Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

v. 2. *Battiadæ.* Callimaque; comme on l'a déjà vu, ce poëte avait écrit contre un de ses ennemis qu'il désigne par le nom d'Ibis, et que l'on croit être Apollonius de Rhodes, auteur du poëme des Argonautes, un poëme injurieux, mais obscur, imité par Ovide, dont les vers suivans m'ont décidé en faveur de la leçon de Volpi : *venanda.*

Nunc quo Battiades inimicum devoret Ibin,
Hoc ego devoveo teque tuosque modo;
Utque ille, historiis involvam carmina cæcis.

v. 3. *Queis.* Al. *Quí*, pour *quâ re.*

Ibid. *Conarére.* Volpi prétend que ce vers spondaïque peint merveilleusement les efforts.

v. 4. *Infestum telis.* Les manuscrits ont : *Telis infesta mî teremusque caput.* Ce dont les uns ont fait : *Telis infesta mî icere musca caput*, fondés sur ce que chez les Egyptiens la mouche était l'hiéroglyphe de l'impudence. Les autres : *Telis infestum mittere musque caput.* D'autres : *Telis infestum icere mî usque caput.* Ceux-ci : *Telis infestans*, etc.

Ceux-là : *Infestum telis.* Vossius a vu dans une ancienne édition : *Infesta in nostrum mittere tela caput.* Je propose : *Telis infestum mî terere usque caput ;* leçon qui s'accorderait assez avec celle du manuscrit cité par Ach. Statius.

v. 6. *Huc.* Volpi : *Hinc.*

v. 7. *Evitamus amictu.* Les manuscrits ont *evitabimus amica.* Vossius propose *evitabimus : hamis at fixus*, etc. On sait que les Romains s'enveloppaient le bras gauche de leur manteau, avant de se battre ; ce que font aujourd'hui les Transteverins avant de lancer des pierres. Sénèque vient à l'appui de cette leçon dans ces deux passages : *Non minùs latro est, cujus telum oppositâ veste elusum est.* (De Constantiâ Sapientis.) *Nullum telum in corpore ejus* (Philosophiæ) *sedet : munita est solidaque quædam defatigat et velut lævia tela laxo sinu eludit*, etc. (Epist. 53.)

v. 8. *At fixus.* Al. *Affixus.*

FIN.

Errata du second volume.

Page 12, *lig.* 7, deliciæ meæ nigelle, *lisez* deliciæ meæ, nigelle,
— 42, — 17, rencontré . . . . . — remonté.
— 85, — 24, noces. . . . . — neces.
— 145, — 12, admoureux . . . . . — amoureux.
— 155, — 7, obulos . . . . . — obolos.
— 213, — 11, munia. . . . . — munera.
— 252, — 12, negas . . . . . — nugas.
— 257, — 6, aboliri. . . . . — aboleri.
— 317, — 15, meditarie . . . . . — meditari.
— 327, — 18, compagnons . . . . . — compagnes.
— 343, — 12, preboant . . . . . — reboant.
— 378, — 24, lacro . . . . . — sacro.
— 425, — 20, Tyntaridæ. . . . . — Tyndaridæ.
— Ib. — ib. Leucippes . . . . . — Leucippis.
— 426, — 8, volticibus . . . . . — vorticibus.
— Ib. — 10, et visa . . . . . — ut visa.
— 428, — 9, indimite . . . . . — in limite.
— 435, — 19, Bucoliques . . . . . — Géorgiques.
— 440, — 10, Veonæ. . . . . — Veronæ.
— 518, — 27, et ce qui. . . . . — ce qui.
— 520, — 24, onzième . . . . . — neuvième.
— Ib. — 25, Vario. . . . . — Varo.
— 538, — 19, distadere. . . . . — distædere.

PA
6274
.A2
1903
t.2 c.1

713283
04-3418